

La rivière au soleil bariolé

CHAPITRE 1

L'hélicoptère descendit rapidement et se posa au milieu de la cour.

Les soldats américains, mitraillette à la main, étaient postés dans chaque recoin: derrière et devant le bâtiment, autour de l'hélicoptère, le long de la grille.

Dehors, sur le trottoir, la foule se déchaînait. On se bousculait, on se battait pour une place devant l'entrée tenue solidement par trois soldats géants. Ils devaient constamment appuyer de tout leur poids pour contrer la poussée de l'extérieur. Chaque fois on ne laissait entrer qu'une ou deux personnes par l'entrebâillement de la porte.

Dès que l'hélicoptère, rempli de fond en comble, s'était envolé un autre arrivait au-dessus du bâtiment.

Tandis que le vrombissement des moteurs et le vacarme assourdissant des hélices détonaient dans le ciel, la foule en bas, tumultueuse, hystérique, grossissant sans cesse, débordait sur le trottoir jusqu'au milieu de la rue.

Debout sur le toit d'un camion militaire, garé sur l'autre trottoir, le Capitaine Dinh et son frère Tung regardaient ce spectacle depuis plus de trois heures. La famille de leur oncle-- un couple et 3 jeunes enfants-- venait de monter dans un hélicoptère. Ils eurent juste une minute pour faire un signe d'adieu: leur dernière minute sur le sol du Viêt Nam.

C'était le 28 avril.

Les événements s'étaient précipités à une allure folle.

En mars les rumeurs de défaites essuyées par l'Armée Nationaliste dans les provinces lointaines étaient parvenues à Sai Gon dans une relative indifférence.

En avril, subitement, c'était la débâcle !

Tous les jours les nouvelles remplissaient des pages de journaux. L'armée abandonnait, l'une après l'autre, des régions entières dans le Centre et sur les Hauts Plateaux. Pour des milliers de civils c'était le "sauve-qui-peut". Toujours les mêmes images... Huê, Da Nang, Qui Nhon... D'interminables files de fuyards sur la route: à pied, à dos de cheval, en bicyclette, sur les charrettes, sur les voitures, sur les camions.

Et depuis une semaine, l'affolement !

Le gouvernement de Monsieur Huong tombé, le pouvoir revenait maintenant au Général Minh qui venait de donner l'ordre à l'Armée Nationaliste de cesser les combats afin de négocier avec l'Armée Révolutionnaire. Trop tard !... Les Révolutionnaires étaient à la porte de Sai Gon. Les soldats nationalistes abandonnaient leurs régiments, erraient dans les rues. Partout les gens fuyaient...

La division du Capitaine Dinh, postée au nord de Da Nang, s'était désagrégée, il était revenu à Sai Gon depuis une dizaine de jours, en compagnie de plusieurs autres officiers. La moitié d'entre eux étaient déjà partis pour l'étranger. Beaucoup de ses amis et connaissances aussi.

Militaires, fonctionnaires, avocats, médecins, commerçants... par milliers les gens quittaient le pays.

Dinh aurait pu faire comme eux. Mais il n'avait pas voulu s'en aller seul. Il avait projeté d'emmener toute sa grande famille: parents, frères et sœurs. Son père, fort réticent à l'idée de vivre en exil, avait dit non plusieurs fois. Dinh continuait à espérer pouvoir le faire changer d'avis. Tous les jours il courait aux quatre coins de Sai Gon: l'aéroport de Tân Sơn Nhât, les hélicoptères, les bâtiments militaires et civils américains, les postes de commandement de l'Armée, les villas des généraux, les embarcadères... Il rentrait très tard le

soir et passait encore des heures à lire les journaux et à écouter les dernières dépêches à la radio...

Les larmes aux yeux le Capitaine Dinh regarda s'envoler l'hélicoptère emportant la famille de son oncle, un des frères de son père. Il suivit du regard l'appareil jusqu'à sa disparition, à l'horizon, derrière la rangée des buildings. La tête lui tourna. Il resta un moment interdit, silencieux, brisé par l'émotion.

Puis ses yeux se portèrent sur la foule, toujours aussi agitée. Un couple d'amis, arrivé une heure après lui, avait réussi à se faufiler à deux mètres de l'entrée. Un autre ami, entouré de sa maisonnée de sept personnes, était encore plus loin derrière, pratiquement au milieu de la rue.

Dinh consulta sa montre: déjà 14 heures. Il fit signe à son frère Tung, puis ils descendirent du toit du camion. Il démarra nerveusement. Peu à peu son calme revenait et il roulait plus lentement.

Sur le chemin, chaque fois qu'ils passaient devant une concentration des Services américains-- les So my-- ils assistaient au même spectacle: bâtiments abandonnés livrés au pillage. Voitures, motos, cyclomoteurs... faisaient du rallye depuis le trottoir jusqu'aux pelouses jonchées de meubles et d'objets divers. Des bandes de jeunes, criards et surexcités, rôdaient dans tous les coins, se disputaient même pour une armoire, un matelas, une table, une radio.

Le camion roula pendant longtemps. Les deux frères restèrent silencieux, absorbés chacun par leurs pensées.

Après les bâtiments américains ils traversèrent un faubourg populaire, puis un quartier résidentiel. Enfin ils se rapprochèrent du Fleuve de Sai Gon.

Cette fois ils devaient dire adieu à un autre oncle, un frère de leur mère, qui partait avec sa famille nombreuse de 11 enfants. Leur bateau ne lèverait pas l'ancre avant 18 heures. Dinh avait tout son temps mais il préférait ne pas arriver en retard. Au bout de la longue avenue, où il avait roulé assez vite, le camion tourna à droite, dévala un tronçon mal empierré. Dinh stoppa, coupa le moteur, ouvrit la portière et descendit. Tung le suivit.

Devant eux, près du Fleuve, sur un immense terrain bétonné, s'attroupaient plusieurs centaines de personnes. Un bateau était amarré le long du quai.

Sur le pont, de tribord à bâbord, il était déjà plein de monde. Dans un immense boucan les jeunes gens prenaient d'assaut le navire: les uns sautaient directement de la terre, d'autres s'agrippaient aux poteaux, aux filets, aux bouées de sauvetage; tandis qu'aux pieds de la passerelle d'embarquement s'agitait une longue file d'attente composée surtout de vieux et d'enfants.

Au milieu de cette file, Tung reconnut son oncle, suivi de sa femme et de ses enfants. Il le montra à Dinh, puis les deux frères se mirent à courir vers eux.

A l'approche de l'embarcation la foule devenait plus dense. Ils durent jouer des coudes pour se frayer un chemin. A cinq mètres de leur oncle ils ne pouvaient plus avancer. Heureusement, dès leur premier appel, celui-ci se tourna et les aperçut. L'oncle parut un peu inquiet mais encore serein, alors que sa femme était complètement abattue. Elle fondit en larmes en les voyant.

Quelle foule tapageuse ! Les uns se hélèrent de tous les côtés, d'autres échangeaient des gestes de résignation, des regards tristes. Vieux, jeunes, adultes, enfants... s'avançaient lentement dans la file. Ils se retournaient, se retournaient encore sur la passerelle d'embarquement: les larmes aux yeux, les mouchoirs agités dans le vent.

On pleura, on se fit encore-- pour la dernière fois-- des signes d'adieu lorsque, une heure plus tard, le bateau s'éloigna lentement du quai.

Peu à peu l'embarcadère se vidait.

S'asseyant sur un bloc de pierre Tung jeta un coup d'œil à son frère. Dinh se tenait debout, les bras ballants, le regard vide.

Tung se rappela soudain ce que leur mère lui avait dit la veille au soir: "Vous vous connaissez si mal, toi et ton frère, surtout depuis son enrôlement dans l'Armée." Il eut le cœur serré en pensant que peut-être son frère et lui n'auraient plus jamais l'occasion de mieux se comprendre. Parce qu'en ce moment il était persuadé que Dinh allait quitter le Viêt Nam.

-- Si tu t'en vas seul, dit Tung, nous te manquerons; mais ça aussi te manquera: ce soleil, ce ciel crépusculaire...

-- Je ne partirai jamais seul, coupa-t-il.

Un profond silence recouvrait l'espace: sur le cours d'eau, les maisons, les arbres. Imperceptible crépuscule... Les ombres mouvantes commençaient à envahir les rivages. Le soleil se couchait sur l'horizon. Sur le fond du ciel rose nacré, autour du gigantesque disque rouge miroitant, voguaient lentement des myriades de nuages multicolores...

Le lendemain le Capitaine Dinh se leva très tôt. Comme les autres matins, en prenant son petit déjeuner, il eut une courte dispute avec son père. Une fois de plus chacun s'accrocha à sa position. Et Dinh de réaffirmer qu'il fallait quitter le pays immédiatement, sinon ce serait trop tard. Et son père de répéter qu'il valait mieux vivre au Viêt Nam que dans un pays étranger quel qu'il fût.

Après le petit déjeuner, la séance de thé matinale finie, Dinh commença sa tournée des héliports, des embarcadères.

Cette fois Tung ne l'accompagna pas. Il avait quelque chose d'urgent à faire aujourd'hui. Et d'abord un petit saut à l'université où il ne s'était plus rendu depuis plus d'une semaine.

Après avoir terminé l'Ecole Normale Supérieure, Tung préparait une Licence en Histoire qu'il comptait finir l'an prochain; mais avec ces événements !

S'arrêtant à la première station Tung fit le plein d'essence pour sa moto, puis partit dare-dare au marché de Tân Dinh espérant trouver son cousin. Celui-ci étant déjà sorti, Tung reprit le chemin de l'université. Sur le boulevard Hồng Thập Tu la circulation était aussi animée que d'habitude, mais il faisait un calme étrange dans certains quartiers résidentiels environnants. Les habitants semblaient se terrer chez eux, et attendre on ne sait quoi.

A part la cafétéria tous les bâtiments de l'université étaient pratiquement déserts. En croisant un camarade de cours Tung apprit que la moitié de leurs professeurs étaient partis ces derniers jours; leurs camarades étudiants aussi, par dizaines.

Que de drames, de chambardements ! Et cela seulement en quelques mois ! Qui aurait pu le croire ?

Il voulut réfléchir un peu mais mille idées se bousculaient dans sa tête. C'était trop tôt pour le rendez-vous qu'il avait avec un autre camarade Tung fit un saut jusqu'à l'avenue Lê Van Duyêt. Laissant sa moto dans un parking, il se promena sur le large trottoir de l'avenue.

Il pensa à ses activités. Les cours étaient suspendus, l'année académique probablement perdue. Ces derniers jours il avait, plus d'une fois, pensé aux conséquences des événements sur ses études, sur son avenir personnel. Mais il n'avait pas un seul instant deviné que la situation pourrait se dégrader à ce

point. Il restait toutefois optimiste. "Au cas où je n'aurais pas cette Licence je pourrai encore enseigner" se dit-il.

C'était plutôt les soucis, les ennuis des autres qui avaient retenu son attention; des ennuis graves, préoccupants: à commencer par ceux des membres de sa famille.

A la maison les soupers étaient tristes. Dinh ne revenait jamais à l'heure. Tung, qui l'accompagnait toute la journée, rentrait toujours seul, avant le repas du soir.

La sœur aînée, My Liên, 29 ans, mariée à un colonel de l'artillerie, n'habitait pas loin de la maison paternelle. Elle y venait souvent souper, avec ses deux enfants. Son mari, gravement blessé au ventre et aux jambes, était hospitalisé depuis mars. Le couple avait raté d'innombrables occasions de quitter le pays.

Le Capitaine Dinh, 27 ans, récemment séparé de sa femme, évitait de parler de sa vie privée. Depuis son retour à Sai Gon il ne faisait que dormir à la maison.

La sœur cadette, My Hanh, 22 ans, venait de se fiancer à un pharmacien. Celui-ci comptait ouvrir une pharmacie, dans quelques mois, grâce à l'aide de son oncle qui tenait une grande officine au Centre-ville où il travaillait actuellement. Les fiancés étaient fort inquiets pour leur avenir. Ils ne se faisaient pas beaucoup d'illusions sur ce genre de commerce, probablement proscrit par le nouveau régime.

A 23 ans Tung était le plus insouciant de la maisonnée. Le plus optimiste aussi. Un optimisme rarement compris par les autres mais, heureusement, souvent partagé par sa fiancée et confidente: Thuy Mai. Ils s'étaient connus quand elle avait commencé le Lycée. Après son Baccalauréat elle avait arrêté ses études...

Le soir, à peine le souper fini le père, Monsieur Dên, se retirait pour terminer la lecture des journaux. Ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Haut-fonctionnaire des Travaux Publics il commençait à avoir de sérieux ennuis de santé, à quelques années de sa retraite.

De huit ans plus jeune que son mari la mère, Madame Hoang My, était une femme solide, très joyeuse de caractère, mais fort influençable par ses proches. Elle paniquait facilement devant leurs propres tracasseries.

En dehors de My Liên et de ses enfants, souvent plusieurs parents ou amis venaient souper. Certains d'entre eux étaient dans une situation nettement plus tragique. Comme cette cousine de la mère qui venait de perdre d'un coup son mari et deux de ses trois enfants.

Quand il y avait du monde-- il y avait quelques mois à peine-- le souper était très joyeux et se prolongeait tard dans la soirée...

Absorbé par ses pensées Tung ne s'était pas aperçu qu'il avait terminé le tronçon de l'avenue. Arrivé au carrefour il rebroussa chemin et retourna au parking. Il continuait à marcher lentement, regardant distraitement les passants.

Les bancs publics étaient tous occupés. Les oiseaux volaient en bandes entre les arbres ombragés. A l'arrêt d'autobus c'était l'animation habituelle à l'approche de midi. On aurait dit: un matin comme tant d'autres.

La place était déjà noire de monde, mais les gens continuaient à s'y agglutiner. Le brouhaha redoublait d'intensité à chaque instant.

Thuy Mai venait de se glisser à la première rangée; devant elle: le boulevard vidé de toute circulation. Sur les trottoirs grouillait la même foule pressée. Appels, rires, voix bruyantes... l'atmosphère était gaie comme un jour de fête.

La nuit dernière avait été nettement plus tranquille que les précédentes. On entendait moins de bruits de canons et de bombes. Et ce matin il régnait un calme étrange. Très tôt la rumeur parvint au quartier. C'était la fin des combats. Les Révolutionnaires arriveraient d'un moment à l'autre.

Les voilà !

Surgissant d'une ruelle un camion, portant un immense drapeau rouge à étoile jaune, déboucha sur le boulevard, suivi d'un autre plein de soldats sur les banquettes arrière, puis un troisième. Majestueusement la colonne de camions remonta le boulevard sous des tonnerres d'applaudissements.

Aussitôt ils remplirent la place et la bousculade commença...

"Ah, comme ils sont jeunes, ces Révolutionnaires !" s'exclama une dame, debout à côté de Thuy Mai.

Casquette bête sur la tête, fusil au bras ou en bandoulière, les Révolutionnaires paraissaient très surpris par l'accueil si chaleureux. Les gens s'écrasaient autour d'un combattant pour une poignée de main, se précipitaient autour d'un canon, se bouscuaient pour mieux voir le groupe de femmes soldats. Ici un vieil homme, les larmes aux yeux, embrassait un soldat juvénile, là-bas des jeunes filles offraient des boissons...

Une heure après Thuy Mai quitta cette marée humaine, s'engageant dans une ruelle et se dirigea vers le quai. Elle marchait lentement la tête encore pleine de ces belles images.

Le long du quai la circulation était fluide. Elle s'assit sur un banc du parc public, au bord de l'eau. Le soleil jetait mille reflets argentés au milieu du cours d'eau. Un bateau s'éloigna de l'embarcadère, rejoignant la file des barques motorisées qui descendaient vers la mer.

Un dimanche après-midi sur deux Thuy Mai allait dans ce parc avec sa sœur Thuy Lan. Elles y faisaient souvent de bonnes rencontres et passaient d'agréables moments.

Maintenant elle s'y attarda quelques minutes avant de rentrer. De toute façon, à cette heure, personne n'était encore rentré. Ce 30 avril, tout Sai Gon était dans la rue.

"Quelle inoubliable journée ! pensa-t-elle. La guerre est finie ! La paix est revenue !".

La paix: voilà le mot miraculeux dont tant de gens rêvaient !

Depuis plus de dix ans la guerre faisait des ravages dans tout le pays. A Sai Gon, il est vrai, elle paraissait si lointaine, voire inexistante pour certains. Cependant elle était toujours présente dans l'esprit de l'immense majorité des Saigonnais. Surtout pour les réfugiés qui avaient abandonné leurs villages: comme la famille de Thuy Mai.

Ses parents étaient originaires de Tam Binh, un village situé à plus de 100 km de Sai Gon. C'était en pleine campagne. Le village fut bombardé pour la première fois en 1963. Pendant un an il en avait encore subi plusieurs autres. Ses parents avaient perdu deux de leurs enfants dans le dernier bombardement. Leur situation était devenue intenable.

Un jour ils s'enfuirent de Tam Binh et s'installèrent à Thi Nghe, un bidonville peuplé de la capitale. Ils se lancèrent aussitôt dans le commerce de tissus, grâce à l'aide d'un cousin.

C'était en juillet 1964. Sai Gon était alors en plein boom économique et... démographique. Les dollars coulaient à flots tandis que, par milliers, les réfugiés s'enfuyant de leurs hameaux, étaient venus s'entasser dans les banlieues. Des quartiers nouveaux y poussaient comme des champignons, parfois même sur les terrains marécageux.

Le couple avait connu la misère: deux enfants morts, cinq survivants tous en bas-âge; deux filles: Thuy Lan 12 ans, Thuy Mai 10, puis trois petits garçons: 3 ans, 1 an et 2 mois. Ils avaient dû travailler dur pour la nourriture quotidienne et la scolarité des enfants.

Puis un jour leur commerce s'améliora subitement. Ils acquirent en 1969 un grand magasin près du Centre-ville. En même temps, ils achetèrent la maison derrière le magasin qui donnait sur une ruelle fort calme.

Thuy Mai-- comme ses frères et sœurs-- était fort contente de cette habitation confortable et spacieuse, et s'habitua vite à son quartier résidentiel. Mais elle n'avait pas oublié les jours où elle avait vécu dans le bidonville de Thi Nghe, ni surtout son enfance à la campagne.

La guerre, depuis cette lointaine époque, n'avait plus quitté son esprit.

Heureusement, elle était finie aujourd'hui.

Le 30 avril 1975 fut appelé Jour de Libération, et Sai Gon baptisé Hô Chi Minh Ville.

Les liesses populaires se succédèrent pendant plusieurs jours. Les soldats bô dôï pullulaient dans les artères de la ville pavoisée de drapeaux rouges à étoile jaune, de panneaux muraux, de slogans et mots d'ordre révolutionnaires.

Très vite la peur sembla s'éloigner des esprits et la vie normale reprit son cours.

Les facultés réouvrirent mais, faute de professeurs, beaucoup de cours restèrent suspendus. Désœuvré Tung sortait tous les jours avec Thuy Mai.

Celle-ci et sa famille vivaient dans un quartier très moderne. Les bâtiments, quoique fonctionnels, étaient dépourvus de fantaisie.

Par contre la famille de Tung habitait dans un très vieux quartier, composé de dizaines de villas de différents types d'architecture réparties entre deux carrefours d'une rue large et calme. Toutes les villas disposaient d'une grande cour dallée et quelques-unes-- chose rare dans la métropole qui souffrait de pénurie chronique d'espaces verts-- possédaient même un jardin. Devant les bâtisses l'avenue était bordée de larges trottoirs. D'immenses tamariniers jetaient leur ombre jusqu'au milieu de la chaussée.

De temps à autre, après avoir couru dans tous les coins de la ville, Tung et Thuy Mai revenaient ici pour leur dernière ballade d'amoureux, quand la journée n'avait pas été trop fatigante. L'après-midi touchant à sa fin, le soleil arrivait à l'horizon, le temps commençait à s'adoucir. Longtemps ils marchaient côte à côte, à l'ombre des grands arbres...

En général cependant leurs après-midi de sortie étaient tellement chargées qu'elles finissaient plus tard.

Dîner ou souper dans un restaurant, un snack en plein air, visite des musées et des sites touristiques, promenade dans les parcs publics, shopping et lèche-vitrines... de longues heures passaient ainsi allègrement.

Ensemble ils découvraient, dans l'immense cité, de petits coins dont ils n'auraient même pas soupçonné l'existence.

Même les rues, les magasins, les maisons que Thuy Mai avait bien connues semblaient revêtir un nouveau visage. A côté de Tung elle redécouvrait la ville.

Elle se mêlait à cette nuée de promeneuses qui remplissaient les galeries, les rues commerçantes; promeneuses parfois riches, mais le plus souvent oisives. Elles s'habillaient avec soin et élégance. Ao dai: robe traditionnelle brodée et fleurie, ao xâm: robe chinoise à la mode de Hongkong ou de Shanghai, quân lua: pantalon traditionnel en soie, jupe et chemise occidentales. Elles faisaient étalage de leurs ornements: bracelet clinquant, boucles d'oreille et collier en or. Elles se pressaient dans les magasins de chaussures, vêtements, tissus et soies, discutant des prix, essayant, réessayant. Elles se bouscuaient autour des étals de produits de beauté, des boutiques artisanales: or, jade, laque, en bavardant joyeusement. Elles s'attardaient devant les vitrines des bijouteries, poussant un cri admiratif devant l'étrincelant dernier modèle.

A côté de Tung, Thuy Mai revivait pour l' énième fois les joies quotidiennes des citadins. Elle en était heureuse, ravie, comme une campagnarde qui va à la ville pour la première fois.

Promenade après le shopping, recueillement dans une pagode après la visite d'un musée... les heures passaient trop vite, l'après-midi s'en allait toujours imperceptiblement.

Le soir venu, les lumières multicolores des ampoules et des néons remplaçaient le soleil, les restaurants prenaient la relève des magasins. C'était encore la foule élégante qui inondait les trottoirs, qui s'entassait devant les dancings, cinémas et restaurants. Une foule plus gaie qui défilait devant les rangées de snacks en plein air. Il y flottait des odeurs de soupes aux nouilles: mi, hu tiêu, pho, de légumes cuits et épices, de la viande frite dans les poêles, du porc xa xiu, du canard laqué... Partout le tintamarre des rues et le tumulte des trottoirs. Les motos pétaradaient, les cyclopousses klaxonnaient, les gens allaient et venaient dans tous les sens. On bavardait, on blaguait, on riait.

Longtemps après le souper, Thuy Mai et Tung se promenaient encore, au hasard des rues, emportés par la marée humaine. Souvent ils rentraient tard.

Les premiers jours du mois de mai filèrent comme un beau rêve...

-- Rééducation ! Quel drôle de mot ! Qu'est-ce que ça veut dire? demanda Tung à sa mère.

-- Je ne sais pas.

Tung la regarda d'un air étonné.

Comme depuis une huitaine de jours il sortait fréquemment avec Thuy Mai il avait un peu négligé sa famille. En fait il ne s'était rien passé d'important, sauf la veille.

Son frère, le Capitaine Dinh, qui s'était présenté devant la Commission militaire de Contrôle y était retenu pour plusieurs jours. Paniquée, sa mère courait s'informer chez des parents et connaissances. Leurs explications et conseils ne faisaient qu'augmenter son angoisse.

Le Pouvoir révolutionnaire conseillait aux hauts fonctionnaires et officiers de l'ancien régime de se présenter devant la Commission... pour une simple formalité de contrôle et de recensement. Pourtant il semblait qu'ils étaient tous retenus en garde à vue, par décision de celle-ci.

-- La femme du Commandant Hân que j'ai vue hier soir, reprit la mère, m'a dit que les officiers nationalistes devront suivre une période de Rééducation. On ne sait pas ce que ça veut dire, mais ça pourrait durer longtemps.

-- D'où tient-elle ces informations ?

-- Sans doute de son cousin, Monsieur Ba Ung, président du Conseil révolutionnaire de... je ne sais quoi. Il paraît que c'est un personnage très haut placé à Hô Chi Minh Ville.

-- Ah ! s'exclama Tung, puis après un moment, il vaut mieux attendre un peu, Maman. C'est encore trop tôt. Inutile de nous inquiéter. Je vais m'informer chez des amis, en attendant. Comme ça concerne aussi les hauts fonctionnaires je vais leur parler du cas de Papa.

-- Justement, je viens de le voir. Il est au courant depuis un moment déjà; mais il ne veut pas se considérer comme un haut fonctionnaire.

-- Où est-il ?

-- Il est parti à la bibliothèque, il rentrera pour le dîner. Occupe-toi un peu de ces histoires. Je n'y connais rien. (Sa voix tremblait.) S'il y a deux... prisonniers dans la maison...

-- Allons, Maman ! Tu vois toujours tout en noir.

Sorti de la villa Tung voulut aller voir son père mais se ravisa.

Le lendemain, cédant aux pressions de sa famille, le père de Tung se présenta devant la Commission. La mère et Tung l'accompagnèrent. Après plusieurs heures d'attente ils apprirent que le père, malgré son âge, était retenu pour quelques jours.

Son gendre le Colonel, le mari de My Liên, était lui aussi entendu par la Commission. A l'hôpital militaire on l'avait amputé d'une jambe. Sa blessure au ventre à peine cicatrisée il avait dû quitter l'hôpital. Considéré comme mutilé de guerre il avait été libéré après plusieurs heures d'interrogatoire.

Le Cai tao ! La Rééducation !

Elle ne durerait que quelques semaines et aurait simplement pour but de former les responsables de l'ancien régime my nguy -- américano-fantôme -- pour en faire de bons citoyens d'un Etat socialiste. Elle concernait tous les civils hauts placés et officiers donc... des centaines de milliers de personnes. Ce serait une vaste campagne.

Cai tao ! Ces jours-ci à Hô Chi Minh Ville tout le monde n'avait que ce mot en tête. On le lisait dans les journaux, sur les affiches. Le matin il résonnait dans le haut-parleur placé sur le toit des véhicules qui sillonnaient les rues et exhortaient les gens à se présenter. On l'entendait toute la journée à la radio. On l'entendait encore à la télé le soir.

Après les premiers moments de panique les esprits semblaient se calmer devant les explications répétées sur cette campagne, sur son but civique, sur sa courte durée...

Le départ du père et du Capitaine Dinh laissa un grand vide à la maison.

My Liên, fort préoccupée de l'état de santé de son mari, ne venait plus souvent voir la mère. My Hanh et Tung devaient se relayer pour la surveiller.

Elle vivait pratiquement cloîtrée dans sa chambre, alors qu'auparavant elle n'avait jamais connu un moment d'oisiveté dans ses longues journées. Dynamique, débordante d'énergie, elle s'occupait aussi bien des tâches

quotidiennes que des affaires de son mari et de ses enfants. Et elle trouvait encore du temps pour s'intéresser de près-- ou pour venir en aide-- à des parents ou amis. Auparavant elle donnait souvent un coup de main à la cuisinière, surtout quand il y avait beaucoup d'invités à dîner. Maintenant elle ne recevait plus personne, et quittait toujours la table au milieu du repas.

Dans le quartier plus d'une famille se trouvaient dans cette situation, parfois plus dramatique encore. Comme cette dame qui habitait la villa à côté du carrefour. Son mari et leur fils aîné étaient hauts fonctionnaires, deux autres fils étaient officiers. Tous les quatre étaient partis, le même matin, pour la Rééducation.

La dame connaissait la mère de Tung depuis le lycée. Devenues voisines elles se voyaient toutes les semaines, sauf depuis le départ de leurs maris.

Tung et Thuy Mai continuaient à se voir tous les jours. Mais ils ne sortaient plus en ville. Ils ne se promenaient même plus dans la rue.

Parallèlement au départ de milliers de notables de l'ancien régime-- les vaincus-- pour les camps de Rééducation, des milliers de notables du nouveau régime-- les vainqueurs-- s'installaient à Hô Chi Minh Ville.

Dans les quartiers, résidentiels ou populaires, beaucoup d'habitations avaient été abandonnées par leurs propriétaires qui fuyaient le Viêt Nam, avant ou après la Libération. A chacun ses mérites révolutionnaires... les villas étaient accordées aux généraux, colonels ou aux cadres supérieurs, les maisons de rue aux capitaines ou cadres inférieurs, d'autres plus modestes encore étaient laissées aux civils venus des provinces, du Nord surtout.

Par avion, par train entier, les gens du Nord affluaient à Hô Chi Minh Ville, pour la visiter ou s'y installer.

Le grand-père paternel de Tung, Monsieur Dô, était originaire du Nord, à Nghê An. Avec quelques parents il était venu s'établir à Sai Gon un peu avant la Première guerre mondiale.

Après les événements de 1954-- fin de la guerre française-- avec le départ des Français et la division du Viêt Nam en deux parties -- le Sud capitaliste et le Nord socialiste-- plus d'un million d'habitants du Nord avaient émigré dans

le Sud. Parmi eux plusieurs cousins de Monsieur Dô. En même temps son fils cadet, le sous-lieutenant Cao Vy, qui avait combattu les Français dans les rangs du Viêt Minh, était parti pour le Nord avec ses compagnons du maquis sudiste, dans la campagne de regroupement tấp kêt.

Et maintenant 1975-- fin de la guerre américaine-- c'était le commencement d'un nouveau flot d'émigration de Nordistes.

En ce mois de mai débarqua à Hô Chi Minh Ville un cousin germain du père de Tung, Monsieur Khoa, directeur d'un service de douane.

La famille de Tung reçut une lettre annonçant l'arrivée prochaine de Cao Vy, que les enfants appelaient l'oncle cadet, et qu'ils n'avaient vu que deux fois en photo. Cao Vy, devenu Colonel de l'Armée populaire depuis quelques années, avait été nommé récemment Officier de liaison de l'Etat Major.

Aujourd'hui, à peine deux jours après son arrivée, Monsieur Khoa venait voir la mère de Tung.

C'était un petit homme, squelettique, nageant dans un large costume de cadre supérieur, flambant neuf. Jovial et volubile il passait sans transition d'un sujet à l'autre. La mère de Tung n'avait en tête qu'un seul sujet: le drame qui frappait son mari et son fils.

-- Ne t'en fais pas, dit-il, la campagne de Rééducation, ce n'est ni une vengeance ni une punition. C'est simplement de l'information et de la formation. D'ailleurs elle ne durera pas longtemps, à mon avis.

-- C'est une très vaste campagne, objecta Tung.

-- Justement. Si ça concernait seulement quelques personnes on aurait toutes les raisons de craindre le pire. Mais c'est loin d'être le cas. Puisque ça en concerne des centaines de milliers.

-- J'ai entendu toutes sortes de rumeurs... se plaignit la mère de Tung.

-- Des rumeurs alarmistes ! coupa-t-il en riant. On n'entend plus que ça à Hô Chi Minh Ville, pour le moment.

-- Que peut-on savoir d'autre, intervint Tung. Il n'y a aucune déclaration, ni aucune circulaire officielle claire et précise.

-- Sur ce point je suis complètement d'accord avec toi. On manque d'informations.

Alors Monsieur Khoa proposa à sa cousine de tout faire pour lui venir en aide et passa une demi-heure à l'encourager.

-- Enfin, n'oublie pas ton beau-frère Cao Vy, conclut-il. Le Colonel Cao Vy va nous donner un coup de main. Il connaît pas mal de monde dans les commissions militaires et civiles. Il va bientôt arriver ici.

Longtemps après son départ elle resta encore à la même place, les mains posées sur la table, le regard immobile. De longues journées à courir quémander des renseignements vagues, des conseils anodins, puis de longues nuits à broyer du noir, elle était si lasse et si désespérée. Et maintenant cette promesse. Quelle aubaine !

La plupart des gens s'habituait à dire "Hô Chi Minh Ville" mais beaucoup gardaient encore le mot "gare de Sai Gon".

La veille au matin Monsieur Khoa s'y était rendu pour accueillir des membres de sa famille qui avaient annoncé leur départ de Ha Nôi: personne à l'arrivée.

Ce matin Tung et Thuy Mai l'accompagnaient. C'était leur première sortie en ville après plusieurs jours de réclusion. Il y avait aussi le frère aîné de Monsieur Khoa qui avait émigré au Sud en 1954 et qui était venu avec sa femme et une de leurs filles.

Malgré le rendez-vous manqué de la veille Monsieur Khoa était d'excellente humeur. Il ne portait plus le costume trop large de l'autre jour. Celui-ci, plus vieux, lui allait mieux. Entre les éclats de rire et les courtes anecdotes il faisait une pause, prenait un visible plaisir à fumer en inhalant une cigarette saigonaise parfumée.

-- C'est ce qui nous a manqué le plus dans le maquis, cette excellente cigarette bourgeoise, rit-il.

L'unique chemin de fer, reliant Ha Nôi à Hô Chi Minh Ville, et parcourant le Viêt Nam, du nord au sud, avait été maintes fois coupé à chaque guerre. Une multitude de tronçons avaient été détruits et reconstruits. A l'heure actuelle seul le tronçon du sud était en état de fonctionner. Ce matin on attendait le train en provenance de Da Nang.

L'arrivée du train était prévue depuis une heure, pourtant personne ne paraissait s'impatienter. La foule grossissait à chaque minute.

Tung regarda autour de lui. De petits groupes poursuivaient leurs conversations à voix basse. C'étaient, en majorité, des gens du Centre et du Nord, facilement reconnaissables par leur accent. "Les familles des émigrés, anciens de 54, ou d'avant, viennent accueillir les nouveaux de 75" se dit-il.

A la maison son père avait souvent parlé de son frère cadet Cao Vy, et de ses cousins de Ha Nôi ou de Hai Phong. De temps en temps il montrait aux enfants quelques photos envoyées du Nord via la France. C'était presque toujours de vieilles photos en noir et blanc.

-- Tu nous as dit que l'oncle Cao Vy prendrait ce train ? demanda Tung.

-- Peut-être, répondit Monsieur Khoa, ou le suivant. Il m'a dit qu'avec les avions il fallait attendre trop longtemps pour avoir quelques places. Puisque pour le moment, au Nord, tu le sais, tout le monde veut venir voir Hô Chi Minh Ville. Cao Vy est pressé, mais il aimerait profiter du voyage pour voir les paysages.

-- L'oncle Cao Vy est-il plus âgé que toi ?

-- Non. De trois ans plus jeune. Ne l'as-tu pas vu en photo ?

-- Sur de très vieilles photos.

-- Tiens ! s'étonna Monsieur Khoa.

Puis il lui répéta ce qu'il avait dit. Evidemment comme cadre supérieur il pourrait venir en aide à la mère de Tung. Mais puisque les camps de Rééducation étaient sous l'autorité de l'armée il faudrait surtout avoir des amis parmi les militaires. Le Colonel Cao Vy lui serait encore d'un grand secours.

-- Je lui ai parlé au téléphone l'autre jour, dit Monsieur Khoa. Il est très content de pouvoir aider ton père. A deux nous pourrons aller très vite. Je comprends très bien l'inquiétude de ta mère. C'est terrible de devoir attendre ainsi... Mais enfin, qu'est-ce qu'il a ce train ? Il ne va pas nous oublier.

Au loin résonna un long coup de sifflet, puis un deuxième, nettement plus retentissant. Aussitôt surgit, entre deux rangées de hangars, le wagon moteur dont la cheminée crachait d'immenses bouffées de fumée. Le train ralentit, de plus en plus fort. Il entra en gare sous le crissement assourdissant des freins. Les wagons, engorgés de passagers et surtout de leur bric-à-brac de bagages, s'avançaient péniblement sur les quais.

Dès l'arrêt du train un immense brouhaha s'éleva de la foule: des signes de main, des appels, des pleurs...

Les premiers jours après la Libération Tung avait eu plus d'une fois l'occasion de regarder les groupes de cadres can bô, des soldats bô dô; mais c'était la première fois qu'il assistait à un si grand défilé des gens du Nord. Surprenantes images d'austérité: visages décharnés, regards peureux, vêtements gris, beiges, monotones, démodés...

-- Les voilà ! s'écria Monsieur Khoa en faisant un large signe de la main. Est-ce que tu les vois Tung ? Ton oncle Cao Vy est là.

Bientôt le groupe de voyageurs arriva devant eux.

Monsieur Khoa fit les présentations. Madame Khoa était accompagnée de deux filles et d'un fils. Le fils aîné et une fille, tous deux mariés, étaient à Ha Nôi. Le Colonel Cao Vy était venu avec son fils aîné, madame et les trois autres enfants les rejoindraient prochainement.

Les hommes s'embrassèrent chaleureusement, les femmes pleurèrent d'émotion. Tous bavardèrent joyeusement un bon moment.

-- Allons, on s'en va ! dit Monsieur Khoa, puis en se tournant vers sa femme et celle de son frère: Eh là, les belles-sœurs ! A la maison vous aurez tout le temps pour vos confidences. Maintenant allons-y !

Ils n'allèrent pas bien loin. A vingt mètres de la sortie, plus moyen d'avancer.

Tung jetait quelques coups d'œil à la dérobée vers le Colonel: il ressemblait fort à son père, mais était nettement plus grand et mince. Il se rapprocha et lui tapa amicalement sur l'épaule:

-- T'en fais pas, mon neveu, on va vite prendre contact avec ton père et ton frère.

-- Ma mère t'invite à dîner, balbutia Tung.

-- On aura tout le temps. J'ai quelques tâches urgentes à finir, puis je viendrai vous voir.

Sortis de la gare ils se dirigèrent vers l'arrêt des taxis.

-- On va chez moi, proposa Monsieur Khoa.

Le Bureau du cadastre venait de lui attribuer-- pour ses contributions à la Révolution-- une maison de ville, abandonnée par son propriétaire, un commerçant qui était parti aux Philippines dès la mi-avril. Le Colonel attendait la sienne.

Ils s'arrêtèrent devant la rangée de taxis. Monsieur Khoa se retourna:

-- Alors, comment trouvez-vous la ville ?

-- Sur le train on a vu pas mal de rues, répondit sa femme. C'est immense.

-- Oui, oui ! surenchérit le fils du Colonel. C'est vraiment inimaginable. Quelle métropole !

Comme Monsieur Khoa, son cousin, le Colonel Cao Vy obtint très vite une maison de ville. En juin il s'y installa avec sa femme et ses enfants venus de Ha Nôi.

Comme promis ils n'avaient pas oublié d'intervenir auprès de leurs collègues et amis pour avoir des informations sur le père et le frère de Tung.

Le lieu exact des camps de Rééducation était décrété secret d'Etat. Ils parvinrent néanmoins à savoir que le père et le frère étaient dans deux camps différents, l'un réservé aux civils, l'autre aux militaires, mais que ces camps se trouvaient tous les deux "pas très loin" de Hô Chi Minh Ville.

De plus ils réussirent à les contacter. Le 19 juin la mère de Tung reçut, chez elle, des mains propres d'un officier une lettre de son mari. Elle ne contenait que quelques phrases. "Je vais bien, j'ai bien reçu de vos nouvelles. Je dois rester ici autant de jours qu'il faudra pour finir convenablement ma Rééducation et ma Formation de citoyen d'un pays socialiste. N'ayez aucune inquiétude à mon sujet".

Deux jours après un autre officier lui remit une lettre de son fils, le Capitaine Dinh, laquelle était pratiquement identique à la première.

La lecture de ces lettres plongea la mère de Tung dans une joie indescriptible. Après les affres de l'incertitude, il était difficile de croire à des nouvelles si bonnes et si inattendues. Et ce n'était pas tout. Bientôt les responsables des Commissions militaires allaient fixer "préliminairement et provisoirement" la durée de Rééducation de chacun. Le Colonel Cao Vy et Monsieur Khoa étaient formels. Ils pourraient intervenir auprès de leurs amis pour "réduire" cette durée pour son mari et son fils.

Très vite le cours de sa vie reprit normalement. Elle reçut beaucoup de visites et se rendit souvent chez des amies.

Ah saison des examens !

saison des flamboyants fleuris !

Tung pensa à ces vers avec un petit pincement au cœur. Il était assis sur le seuil du café-restaurant. De l'autre côté de la rue c'était le lycée où il avait fait ses études secondaires. Aujourd'hui, dimanche, la cour était déserte. Dans un coin plusieurs flamboyants se dressaient comme d'immenses tonnelles. Des milliers de fleurs rouges scintillaient dans le soleil du matin.

Un flot de lointains souvenirs le submergèrent. Des images se bouscuaient dans sa mémoire, si différentes et pourtant si ressemblantes. Des images confuses, mélangées.

Le début de la floraison des flamboyants coïncidait avec les dernières séances de cours, les premières peurs, les après-midi creux de la période de bloque... Puis les fleurs commençaient à tomber. Le temps semblait s'accélérer: le premier examen, les moments d'angoisse, le dernier, la délibération... Moments de joie, ou de déception si intenses, qui marquaient à jamais le cœur des collégiens. Enfin les "au-revoir" entre camarades, ou peut-être les adieux, car beaucoup ne reviendraient plus...

"Normalement je serais maintenant en pleine période d'examens" se dit-il.

A la Faculté les cours avaient repris mais, avec plus de la moitié des professeurs et des élèves partis à l'étranger, Tung avait décidé d'arrêter ses études.

A présent il ne pensait plus à sa Licence d'Histoire dont il avait rêvé pendant tant d'années. Il n'aurait plus jamais l'occasion de la finir. Il avait espéré obtenir, avec cette Licence, une place d'assistant en Histoire à l'université.

Son rêve brisé, il lui restait l'enseignement. Diplômé de l'Ecole Normale Supérieure, il pourrait toujours poser sa candidature pour une place de professeur dans un lycée, à la prochaine rentrée.

Ce matin il avait rendez-vous avec Thuy Mai. Ayant eu quelque chose d'urgent à faire au lever elle lui avait dit de l'attendre dans ce café.

Depuis les bonnes nouvelles des camps de Rééducation la petite famille de Tung allait de mieux en mieux. La mère était sortie de sa déprime, My Hanh avait repris son travail auprès de son fiancé, à la pharmacie. Tung et Thuy Mai reprenaient leurs rendez-vous mais sortaient moins souvent. Elle avait fréquemment quelque chose à faire dans l'après-midi. Il voulait avoir une occupation durable mais hésitait toujours entre un tas de projets...

-- On rêve ?

Tung se tourna: Thuy Mai était debout à trois mètres, près d'un arbre. Elle portait une ao dai blanche incrustée de fleurs bleues.

-- Nouvelle robe ? demanda-t-il.

-- Comment la trouves-tu ?

-- Pas mal.

Elle s'avança de quelques pas et s'assit.

-- Alors, pour ce matin, c'est fait ?

-- Oui. J'ai perdu beaucoup de temps. Mais c'est arrangé finalement.

-- Quand comptes-tu reprendre ton travail ?

-- Mercredi prochain. Papa vient d'engager une nouvelle vendeuse, je la mets au courant.

-- Il te faudra sans doute plusieurs semaines.

-- Oui. De toute façon il souhaiterait que je travaille plus régulièrement au magasin. Il y a beaucoup de ventes et d'achats pour le moment.

-- On aura moins de temps libre.

-- Hélas, je le crains.

-- Il nous reste quand même deux jours.

-- Justement, non. Je serai très occupée demain; mardi, un peu moins. C'est pourquoi j'ai voulu qu'on se voit aujourd'hui.

-- Ca tombe bien, c'est dimanche.

Ils rirent. Puis ils restèrent silencieux un long moment. Le garçon vint prendre leur commande et revint apporter deux cafés glacés.

Le soleil commençait à darder ses rayons lumineux à travers le feuillage.

Ce tronçon de rue devant le lycée, fort animé pendant la semaine, était morne le dimanche. Le long cortège de marchands ambulants-- fruits, glaces, sandwich, boissons-- avait déserté les trottoirs.

Quand il fréquentait le lycée, un de ses camarades de classe habitait cette rue. Tung s'y rendait parfois, en pleine saison des examens, pour étudier avec lui et quelques autres. Après le Bac, son camarade étudiait la Médecine, Tung n'était plus revenu par ici. Avant-hier, au carrefour, il croisa par hasard son camarade qui l'invita dans sa maison. La rue avait beaucoup changé avec la construction de plusieurs nouvelles habitations à étages. Mais c'était surtout la vue du lycée qui l'avait le plus étonné. La cour était élargie et transformée, les deux bâtiments latéraux complètement reconstruits. Tout avait changé. Presque rien ne subsistait de ce lointain passé, sauf ces flamboyants fleuris.

Tung décida alors d'y revenir, ce matin, avec Thuy Mai...

-- Alors, on rêve toujours ? demanda-t-elle.

-- Un peu. C'est émouvant de revoir son ancienne école.

-- C'est d'autant plus vrai pour un nostalgique comme toi.

Ils sourirent.

-- Qu'est-ce qu'on fait ? dit-il après un moment. Où va-t-on ?

-- On se promène un peu avant le dîner.

-- D'accord. On va dans le parc Tao Dan.

Une demi-heure après ils franchirent la porte d'entrée du parc et marchèrent sur le chemin principal, au milieu d'une petite foule de badauds.

La lumière inondait les pelouses et les allées. Plusieurs bancs publics, en plein soleil, étaient occupés par de jeunes couples. D'autres cherchaient à se réfugier sous l'ombre des badamiers et des sao. Des bambins s'attroupaient autour du manège tandis que les plus grands s'adonnaient à leurs jeux de cache-cache en courant entre les troncs d'arbres et les buissons.

Il ne faisait pas trop chaud. A présent on était en pleine saison des pluies. Il y avait eu une averse avant-hier. Aujourd'hui, dernier dimanche de juin, ce serait sans doute une belle journée: le ciel bleu était presque sans nuage.

-- A quoi penses-tu ? lui demanda Tung.

-- A nos prochains rendez-vous. Comme je travaille je n'ai plus beaucoup de temps libre. En semaine on pourra se voir en fin de journée, mais ce sera trop bref. Pratiquement il ne nous reste que les dimanches.

-- C'est vrai.

-- Sauf dimanche prochain, sourit-elle espièglement. Je viendrai travailler exceptionnellement.

En marchant côte à côte ils continuèrent à bavarder joyeusement. Ils essayaient de ne pas trop parler de leurs soucis. Ils y pensaient pourtant.

Le grand rêve de Tung, toujours le même: cette place d'assistant à l'université.

Celui de Thuy Mai: une boutique de tailleur pour dame. Elle avait compté l'ouvrir après leur mariage, prévu pour le début de l'an prochain. Mais maintenant, avec ce qui était arrivé au père et au frère de Tung, cette date serait sans doute reportée. Plusieurs de ses amies avaient déjà leur propre boutique. La plus belle appartenait à Yên, ouverte en mars dernier. Elle ne se trouvait pas loin du parc.

-- Bonjour Yên.

-- Qui voilà ! Salut Thuy Mai. Comment vas-tu ?

-- Ca va. Toi aussi ?

-- Couci couça. Entre.

Elles entrèrent dans le salon et s'assirent sur le canapé.

-- Comme j'ai quelques moments de liberté je viens voir ta belle boutique. Depuis trois semaines je travaille tous les jours, et le dimanche j'ai trente-six choses à faire.

-- C'est dur, sourit Yên, mais on s'habitue vite. Tu travailles toujours chez tes parents ?

-- Oui. Il y a de plus en plus de boulot. Et ici, ça marche bien ?

-- Ca commence. La boutique est ouverte depuis fin mars, mais elle démarre seulement ce mois-ci. Il était temps. En avril et en mai c'était le vide complet.

-- J'ai voulu te rendre visite plus tôt, dit Thuy Mai, mais avec tous ces événements.

-- Tu n'es pas la seule. La plupart de nos copines ne sont pas encore venues. C'était terrible ces jours d'avril ! Il y avait des moments où on croyait voir la fin du monde.

-- As-tu beaucoup de parents et amis...

-- Qui sont partis ? Oui. (Yên ferma les yeux et secoua la tête.) Beaucoup. . Les connaissances aussi. Plus de la moitié de mes voisins de ce quartier sont partis. Ah, quel chambardement ! Et les tiens ?

-- Comme tu sais, mes parents sont originaires de la campagne. Là-bas il y a eu moins de départs. Il y a eu juste mon oncle, un frère à mon père, qui a quitté le pays en avril. Toute sa famille se trouve maintenant à Hawaï.

-- Veux-tu que je te montre...

-- Oh oui ! s'empressa Thuy Mai. Je brûle d'envie de voir ta boutique.

-- Par où va-t-on commencer ?

-- N'importe.

Elles se levèrent.

Thuy Mai enveloppa le salon du regard. Une grande toile en laque était accrochée au milieu de chaque mur latéral, entourée de photos de mannequins représentant des différentes coupes de ao dai. Un canapé et trois fauteuils en

velours occupaient le côté gauche tandis que de l'autre côté, en-dessous de la toile, trônait un bureau semi-circulaire en bois de Teck massif du Laos. Un grand ventilateur était suspendu au plafond et deux petits posés sur des tablettes, dans les coins.

-- A gauche, derrière la porte, expliqua Yên, ce sont les cabines d'essayage. A droite la grande porte s'ouvre vers l'atelier. On y va ?

Elle poussa la porte, se lança dans le couloir, puis poussa une autre porte, Thuy Mai la suivit.

L'une après l'autre les ouvrières tailleuses levèrent la tête pour saluer la patronne et l'invitée. Elles étaient cinq, coiffées et habillées différemment mais leur équipement était le même: chacune une machine à coudre Singer, une tablette, deux chaises, une armoire. En arrière, autour d'une immense table ovale, deux autres ouvrières étaient en train de couper les tissus. Plus loin dans le fond, la dernière ouvrière travaillait sur une machine à broder et à boutonner.

Thuy Mai s'extasia longuement tant sur le bon choix et la qualité du matériel que sur le style moderne du décor.

-- C'est vraiment l'atelier modèle, conclut-elle. Et quelle ambiance !

-- N'est-ce pas ! acquiesça Yên ravie. Mais quel désordre !

Sur la table et les tablettes s'éparpillaient des fragments de tissu, des parties de robe, de pantalon, des morceaux de craie, des crayons, des cintres, des fers à repasser.

-- Bon. On va en haut ? proposa Yên.

-- D'accord.

Elles montèrent l'escalier, situé au bout de l'atelier, gagnèrent le balcon devant et s'assirent sur deux tabourets près de la rambarde.

-- Vraiment magnifiques, ces plantes et fleurs, ces fenêtres sculptées ! s'exclama Thuy Mai.

-- J'ai beaucoup de chance, dit Yên modestement. Maintenant on ne trouve plus ces sculptures.

-- Les temps seront sans doute plus difficiles, dit Thuy Mai d'une voix plaintive, je ne sais pas si j'arriverai un jour à avoir une boutique à moi.

-- Et Tung ? A-t-il des nouvelles de son père et son frère ?

-- Oui, grâce à son oncle et son grand cousin, des cadres très bien placés. Sa mère a reçu deux lettres il y a plus d'un mois. Bonnes nouvelles: ils vont bien. Il était temps, elle était à bout de nerf. Hier elle a reçu deux autres lettres.

-- Ca va bien donc.

-- Oui. Le père autorise Tung à organiser notre mariage comme prévu. Il ne veut pas qu'on attende son retour. Celui de My Hanh aussi.

-- Chouette alors. Et leur vie, là-bas, dans les camps de... Rééducation ?

-- Ils ne soufflent mot à ce sujet.

-- Pas un mot ?

-- Pas le moindre, affirma Thuy Mai d'un signe de tête. Pas même une vague allusion.

-- C'est déjà bien d'avoir des nouvelles. Sur des dizaines de familles, qui subissent le même drame, je ne connais que deux cas heureux comme le sien. Pour tous les autres, les familles n'ont reçu aucune nouvelle. Rien.

-- Je le sais bien. J'en ai connu beaucoup moi même. Nous avons bien de la chance.

-- Une chance extraordinaire ! Que comptez-vous faire maintenant ? Je veux dire... la date du mariage, mais aussi les cérémonies, vous ne changez rien ?

-- Le nôtre aura lieu en février l'an prochain, comme prévu. En ce qui concerne les cérémonies on ne sait pas s'il faut simplifier un peu. C'est encore loin. Par contre, celui de My Hanh, ils ne veulent rien changer. Tu sais, du côté de son fiancé, c'est une famille très conservatrice, très traditionnelle. La grande-mère paternelle, une propriétaire terrienne, veut garder tous les rites matrimoniaux. C'est le mariage de son premier petit-fils.

-- Oh là là ! s'écria Yên en riant. Le mariage du dich tôn, l'héritier de l'héritier. J'aime bien ça. Avec de lourdes robes brodées, de hauts-chapeaux. Quand ?

-- Le 11 septembre. My Hanh va t'envoyer un faire-part. Elle viendra te voir, m'a-t-elle dit, pour commander quelques robes.

-- C'est gentil de sa part.

Accoudées à la rambarde les deux femmes bavardaient cordialement en regardant la circulation.

Joviale et optimiste de caractère, Yên affichait une confiance sans faille en l'avenir pour son métier et pour sa boutique. Cela ne l'empêchait nullement de garder les pieds sur terre et de ne pas rêver à des choses irréalisables. Elle était vraiment l'amie sincère, débrouillarde et intelligente, dont Thuy Mai avait besoin en ce moment; d'autant plus que la majorité de ses amies et anciennes camarades d'école étaient parties à l'étranger. Yên n'avait de cesse de conseiller Thuy Mai de se lancer dans ce métier. "Ouvre ta boutique ! Le plus tôt sera le mieux. Si tu as des pépins, je suis là".

Longtemps après avoir quitté son amie Thuy Mai déambulait encore dans les rues, pensant toujours à son prochain mariage et à la boutique de tailleur dont elle avait tant rêvé.

Situé au bout du living l'autel des ancêtres, de style ancien, était complètement remis à neuf: épousseté, essuyé jusqu'aux moindres recoins de chaque ligne de gravure, chaque motif de nacre incrusté dans le bois. Sur l'autel deux brûle-parfum lu huong, bourrés de bâtonnets à moitié consommés, brillaient de tout leur éclat de bronze poli. Près de chaque lu huong étaient déposés de nouveaux paquets d'encens enroulés dans leurs enveloppes rouges.

Au centre du living, des chaises formaient une couronne autour du canapé et des deux fauteuils. A l'autre bout deux tables ovales étaient placées près de la porte avant de la villa, ouverte sur toute sa largeur. Dehors, une autre table, entourée de cinq guéridons, occupait le milieu de la cour dallée.

Debout près de la porte, Thuy Mai parcourut tout du regard. Dans la cour: bosquets fleuris, plantes vertes, licornes de bronze, statues en pierre. Dans le living: peinture à l'huile, paravents et toiles de laque, vases chinois... Toujours les mêmes objets si familiers de la villa de Tung, objets qu'elle voyait régulièrement depuis des mois. Pourtant elle eut soudain le sentiment de ne plus les reconnaître, comme si elle les voyait pour la première fois. "Je suis sous le coup de l'émotion" pensa-t-elle.

Aujourd'hui c'était un jour faste pour la famille de Tung: celui du mariage de sa sœur My Hanh. Et sans doute une très longue journée, car le souper était reporté de deux heures dans la soirée.

Et maintenant la fête du Ruoc dâu: le marié escorté de sa suite vient offrir l'anneau à la mariée et l'emmène ensuite chez lui.

Les invités de la mariée étaient tous présents. A part une collègue et une amie de My Hanh, ils étaient tous des parents: une grand-tante, trois oncles, deux tantes, une dizaine de cousins et cousines.

On attendait l'arrivée des invités du marié.

Deux cousins ouvrirent la porte de la villa tandis que Tung et un oncle achevaient de décorer l'arche fleurie.

Thuy Mai regagna l'arrière-maison, trois pièces communicantes, adjacentes au living: salle à manger, cuisine, salle de repos.

Assises sur les chaises, les tabourets, debout près de la porte ou dans un coin de la salle à manger, toutes les femmes n'avaient d'yeux que pour la mariée. Une cousine l'aida à mettre son chapeau tandis qu'une autre

parachevait son maquillage. Le dos appuyé sur le fauteuil, My Hanh se contemplait dans le miroir. Derrière, sa sœur aînée My Liên l'observait affectueusement.

Tout à coup un jeune homme entra:

-- Ils arrivent. Apprêtez-vous !

Thuy Mai sortit dare-dare à la porte de la villa. Un oncle et Tung accueillirent la suite du marié.

Sortis de leurs limousines, garées en double file, les invités s'avancèrent lentement, chargés de cadeaux. L'un après l'autre ils franchirent la porte, l'arche fleurie et défilèrent devant leurs hôtes.

Après de brèves présentations chacun s'assit à sa place. Presque cinquante personnes, plus une place libre, la plupart des jeunes étaient groupés dans la cour.

Au centre du living les membres des deux familles engagèrent timidement la conversation. Assise sur un fauteuil: la grand-tante de la mariée. Sur l'autre: la grand-mère paternelle du marié.

Dès que les cadeaux eurent été rangés sur les tables la cérémonie commença.

Le rideau de la porte arrière, à côté de l'autel des ancêtres, fût tiré. Tous les regards s'y tournèrent.

My Hanh, en robe de mariée bleue, en pantalon blanc en soie, le chapeau non tu légèrement incliné, s'avança à petit-pas, un sourire crispé aux lèvres, escortée de sa mère et de sa sœur aînée. Elles s'arrêtèrent devant l'autel.

Aussitôt le marié, sa mère et son frère les rejoignirent. Le frère déposa un coffret sur le haut tabouret placé devant les fauteuils de la grand-tante et la grand-mère.

L'échange des anneaux se déroula très lentement, de même que la prosternation des jeunes mariés devant l'autel des ancêtres.

Debout à trois mètres, au milieu d'un groupe de cousines de Tung, Thuy Mai s'efforçait de suivre attentivement les cérémonies, de se concentrer. En vain. Son esprit voyageait sans cesse d'une idée à l'autre.

Par moment elle jetait un regard vers les cadeaux sur les tables: des coffrets, des vases, des paquets, des boîtes... Deux tables pleines. Jamais elle n'avait

vu autant de présents au Ruoc dâu. "Domage que le père et le frère de Tung ne soient pas là" se dit-elle avec tristesse.

Au milieu de ce cérémonial la mère de Tung eut visiblement des difficultés à cacher son émotion. C'était la première fois qu'elle avait un rôle si important à jouer, à assumer seule, sans son mari à ses côtés.

La prosternation devant l'autel des ancêtres s'acheva dans un profond silence. Puis très vite la détente revint. Et thé et café furent servis dans une grande jovialité.

Les deux photographes couraient continuellement d'un côté à l'autre, leurs flashes éclairant sans arrêt.

10 heures: retour du marié à la maison accompagné de sa nouvelle femme. Les limousines mirent plus d'une heure pour traverser la ville.

Le marié, Quynh, ouvrirait sa pharmacie dans deux mois. En attendant le couple habiterait cette demeure avec toute la famille de Quynh: grand-mère, parents, frère et sœur.

C'était une villa cossue, située dans un quartier de banlieue du côté de Phu Lâm, entourée d'un jardin et d'une cour spacieuse.

Le living était décoré dans le plus pur style traditionnel avec l'avant-pièce partagée en trois compartiments: l'autel des ancêtres entouré de deux pavillons latéraux symétriques. On n'y trouvait que des meubles classiques: armoires parées de nacre, divans en bois précieux, chaises et tables sculptées, paravents d'ivoire...

Des sentences parallèles, en chinois, écrites à l'encre rouge sur du tissu étaient collées aux colonnes centrales. D'autres, écrites à l'encre noire sur des panneaux en bois, étaient suspendues le long des murs, entre des toiles et aquarelles chinoises.

De grands portraits des ancêtres, aux regards sévères, trônaient sur la cloison en bois derrière l'autel ainsi que sur les cloisons latérales séparant l'avant-pièce des chambres arrière.

La prosternation des mariés devant l'autel s'exécuta encore plus lentement que tout à l'heure. Devant les regards attentifs des participants chaque parole, chaque geste, furent respectés minutieusement, rituellement par les "acteurs": les deux maîtres de cérémonies et les mariés. Dans ce living qui ressemblait

tellement au pavillon-réservé-aux-invités d'un mandarin, ou d'un notable, du temps passé, l'atmosphère de pompes et de solennités semblait s'éterniser. Imposante atmosphère renforcée par le lourd parfum d'encens brûlés diffusé à partir des trois lu huong sur l'autel...

Les cérémonies finies les participants gagnèrent la grande cour.

Le soleil tapait fort, mais les rangées de tables étaient bien abritées sous l'ombre des toiles de tissu accrochées aux hautes branches des manguiers.

Les conversations s'animaient. Les parents de deux familles, sortis de leur réserve circonstancielle du petit matin, bavardaient cordialement. On mangeait des toasts, des croquettes et des gâteaux. On buvait des jus de coco, de canne à sucre, des liqueurs et du thé.

Il était plus de 14 heures. Le Ruoc dâu se terminait. Les nouveaux parents par alliance se séparèrent, pour quelques heures seulement, car ce soir ils se reverraient au souper offert par la famille du marié. My Hanh et Quynh accompagnèrent les invités jusqu'à leurs limousines pour saluer chacun.

Un moment auparavant les jeunes femmes avaient entouré My Hanh pour la congratuler.

-- Quel beau mariage !

-- C'est formidable !

-- Tu portes une magnifique combinaison, My Hanh.

-- C'est vrai ?

-- Oui, c'est vrai.

-- Ah, comme je suis contente pour toi.

....

....

Puis plusieurs d'entre-elles, se tournant vers Thuy Mai, avaient posé la même question:

-- Et toi Thuy Mai ? A quand le tien ?

-- Bientôt.

-- C'est vrai ?

CHAPITRE 2

My Hanh et son mari Quynh passèrent leur lune de miel à Da Lat. Après leur retour, le 15 septembre, ils s'installèrent à Phu Lâm mais venaient voir Tung et sa mère quotidiennement. Ce furent des jours heureux pour la famille.

Des beaux jours aussi pour les habitants de Hô Chi Minh Ville qui s'apprêtaient à célébrer le Trung Thu, la fête de la Mi-Automne des enfants. Partout on vendait des lanternes et des gâteaux trung thu. Dans les quartiers des magasins les soirées animées se prolongeaient jusque tard dans la nuit.

C'est alors que survint un terrible événement.

C'était le 21 septembre. Thuy Mai soupait chez Tung où elle avait passé toute la journée. Vers 18 heures, le souper presque terminé, My Hanh et son mari arrivèrent. Ils les mirent immédiatement au courant de la rumeur qui circulait dans toute la ville. Le Gouvernement Révolutionnaire se préparait "en secret" à changer la monnaie !

Quelques instants après ils entendirent à la télé le démenti officiel: pas question de toucher à la monnaie !

Le téléphone sonna. La cuisinière de la maison de Thuy Mai lui annonça que sa mère et sa sœur venaient de sortir et que son père n'était pas rentré. Sa mère souhaitait qu'elle ne rentre pas trop tard. Thuy Mai s'apprêta à partir.

Le téléphone sonnait sans arrêt. Une cousine de la mère de Tung, une amie de My Hanh, puis sa sœur aînée, puis enfin la voisine. Elles s'inquiétaient toutes de cette rumeur et de son démenti. Que fallait-il croire ?

Au milieu de la soirée une nouvelle tomba: les autorités décrétaient le couvre-feu pour cette nuit !

Comme Tung devait accompagner Thuy Mai chez elle et revenir avant le couvre-feu ils se mirent en route tout de suite. Il faisait noir de monde au marché de Tân Dinh et ils mirent deux fois plus de temps que d'habitude.

Quelques minutes après avoir dit au revoir à Tung, Thuy Mai se mit au lit. Sa mère et sa sœur n'étaient toujours pas rentrées. Son père non plus. Elle voulut les attendre mais, complètement épuisée, elle sombra aussitôt dans un sommeil de plomb.

Le lendemain matin Thuy Mai se leva fort tard, la tête lourde, la bouche sèche.

Son frère l'appela: Tung était dans le living. Sous la lumière matinale, filtrée à travers la fenêtre, son teint était livide, son regard anxieux. A l'arrivée de Thuy Mai il bredouilla:

-- Mes parents sont ruinés !

Le mot tomba comme un coup de tonnerre. Abasourdie elle s'exclama:

-- Oh Ciel ! Oh Bouddha !

Elle se laissa choir sur le fauteuil.

Après un long silence Tung commença à parler, avec difficultés, la voix constamment entrecoupée par l'émotion.

Le suspens angoissant de la nuit avait pris fin avec le couvre-feu. Ce matin toute la ville s'était réveillée sous l'augure d'une double nouvelle.

La première, confirmation de la rumeur populaire: on changeait de monnaie. Cinq cents anciens dông contre un nouveau. La deuxième, chaque citoyen pourrait seulement changer cent mille anciens dông, c'est-à-dire en posséder deux cents nouveaux. Tous les comptes en banque seraient bloqués jusqu'à nouvel ordre.

Justement, presque la totalité de l'argent familial se trouvait dans deux comptes bancaires. Celui du père de Tung, bloqué depuis son départ pour la Rééducation, et maintenant celui de la mère.

-- Nous sommes ruinés, Thuy Mai ! Avec ces quelques centaines de nouveaux dông on ne tiendra pas plus d'un mois.

Tung se tut. Les larmes lui montèrent aux yeux.

C'est la première fois qu'elle le voyait dans cet état. Elle voulut le consoler mais les mots lui manquaient. Ils restèrent silencieux un long moment avant

de se dire au revoir. Ayant un rendez-vous important Tung n'attendit pas le retour des parents de Thuy Mai.

La mère rentra à 13 heures, le père et Thuy Lan un peu plus tard.

Depuis l'aube ils avaient couru dans tous les sens, sans une minute de repos: à la recherche d'objets à acheter, à voir les parents et connaissances pour leur confier des sommes d'argent à changer. On sauvait ce qu'on pouvait sauver.

-- Nous avons perdu des dizaines de millions, expliqua la mère d'une voix lasse. Il ne nous reste que le magasin. Nous ne sommes pas encore ruinés comme les parents de Tung, mais nous ne sommes pas loin de cette situation.

Toute la journée Thuy Mai dut garder le lit, indisposée par un léger mal de tête.

Le lendemain elle alla très tôt à la villa de Tung.

Prenant le petit déjeuner dans la cour les fiancés évitaient de faire la moindre allusion à l'événement. Tung sembla avoir surmonté son malheur et retrouvé son flegme et surtout son bon moral habituel. Il parla de ses démarches pour obtenir une place de professeur au lycée Chu Van An où deux de ses camarades de cours à l'université venaient d'être nommés.

-- J'ai reçu hier une lettre du directeur, je connaîtrai leur décision dans quelques jours.

-- Si c'est oui tu commenceras tout de suite ?

-- Probablement. Pour ne pas rater cette année scolaire.

Souvent quand elle venait prendre le petit déjeuner il y avait toujours du monde. Ce matin la grande demeure était vide.

Une demi-heure après sa prière matinale la mère de Tung reçut Thuy Mai dans son pavillon de culte, situé à l'étage. C'était une grande pièce pleine de meubles précieux déposés pêle-mêle autour de l'autel du Bouddha.

La vieille femme intercalait les prières aux prosternations devant la statue du Bouddha qui trônait sur l'autel. La séance de prière finie, elle se recueillait longtemps sur le sofa. Après cela elle retrouvait toujours la quiétude et la sérénité.

Visiblement ce n'était pas le cas d'aujourd'hui.

Elle leva lentement le regard pour saluer Thuy Mai. Profondément affaissée dans le fauteuil elle essaya de bouger un peu mais n'y parvint pas.

Thuy Mai s'arrêta au seuil de la porte, complètement ébahie. Elle reconnut à peine sa future belle-mère. Auparavant si alerte et joviale, elle n'était plus maintenant qu'une sexagénaire exténuée, le visage blafard, les cheveux ébouriffés, les yeux rougis par l'insomnie.

-- Ma chère enfant, dis-moi ce qui m'est arrivé. Mon mari et mon fils en Rééducation, dans une geôle lointaine on ne sait pour combien d'années encore. Et maintenant ce coup de tonnerre qui me tombe sur la tête. Nous sommes vraiment dans la misère. Ah, mon Dieu !

Elle marmotta quelques mots inaudibles, les larmes coulaient à flots sur ses joues...

Le jour suivant les gens étaient encore sous le choc de l'événement.

Thuy Mai alla au travail dès 6 heures du matin. Il y eut peu de clients dans son magasin, chez les voisins aussi.

Des heures durant patrons et patronnes bavardaient sur le seuil de leur boutique. D'autres se confiaient des secrets derrière les étales. D'autres encore faisaient un saut jusqu'au café du coin où il y avait grande foule.

Laissant leur mère au magasin Thuy Mai et sa sœur couraient d'un conciliabule à l'autre.

Les nouvelles, allant vite de bouche à oreille, surchauffaient les esprits. On racontait que ce changement de monnaie serait en fait la première nationalisation généralisée et que d'autres mesures suivraient très prochainement. En fait, au lendemain de la Libération il y avait déjà eu une série de nationalisations restrictives ne touchant que quelques domaines spécifiques: comme la culture et l'art, ainsi que les grandes sociétés... Allaient-elles s'étendre à d'autres domaines ? Ou se généraliser à tous les commerces ? Personne n'en avait la moindre idée mais beaucoup redoutaient le pire.

Rien qu'avec cette première combien de familles étaient déjà ruinées ? Thuy Mai et sa sœur ne comptaient plus les histoires de suicide qu'elles avaient entendues en cette journée...

Il pleuvait depuis des heures. Il pleuvait de plus en plus fort. Les trombes d'eau formaient d'immenses rideaux qui couvraient tout le ciel.

Presque quatre heures de l'après-midi. Par un autre jour, ensoleillé, on serait au début de l'heure de pointe. Le boulevard et les rues qui débouchaient sur la place seraient alors plein de bicyclettes, de motos, de cyclopousses, de voitures. Et les trottoirs seraient envahis de piétons et de marchands ambulants.

Maintenant les artères étaient aux trois-quarts vides. Sur les trottoirs déserts quelques passants, emmitouflés dans leurs imperméables, couraient vers les refuges.

L'eau inondait les bordures extérieures de la place, formait des ruisseaux le long du boulevard et des rues, et débordait sur les trottoirs en plusieurs endroits. Les jets d'eau continuaient à arroser tandis que le vent hurlait au-dessus des arbres et des buildings.

Tung et Thuy Mai étaient assis à une table près de la porte. Dans l'immense salle du café-restaurant toutes les tables étaient occupées. La majorité des clients y étaient bloqués par l'averse depuis la fin de leur dîner; les autres étaient venus s'y réfugier.

Le haut-parleur accroché dans un coin du plafond débitait continuellement les chansons en vogue, chansons et musiques complètement noyées dans le grand tumulte. Les gens parlaient et riaient joyeusement.

A cette table, près de la porte, Tung pouvait voir la totalité de la place et un long tronçon du boulevard.

Il connaissait ce quartier depuis son enfance. A cette époque il n'y avait pas encore cette rangée de buildings et ce café-restaurant n'était qu'un minuscule snack. C'est ici qu'il avait dîné avec Thuy Mai pour leur première sortie il y avait plus de dix ans. Depuis lors ils y étaient revenus à chaque grande occasion.

Ce jour pluvieux en était bien une. C'était l'anniversaire de Tung. On était en octobre. La saison des pluies allait finir.

Depuis des semaines Tung et Thuy Mai n'étaient plus sortis en ville.

A la maison lui et sa mère apprenaient, chaque jour davantage, à être confrontés aux réalités nouvelles: restriction, économie, austérité. Les

quelques centaines de nouveaux d'ong-- tout ce que la famille avait le droit de posséder-- disparaissaient à vue d'œil. Sa mère venait de vendre un costume en soie, et Tung comptait se séparer très prochainement de son vélomoteur.

Dans cette situation une place de professeur dans un lycée aurait été pour Tung, sinon salubre, au moins d'un grand secours.

C'est la semaine dernière qu'il avait eu la réponse: contre toute attente c'était non.

Le Directeur de l'établissement l'avait reçu dans son bureau. Comme c'était un ami de l'oncle de Tung il tenait à lui expliquer cordialement. L'explication était simple.

-- Puisque ton père et ton frère ont appartenu à l'ancien régime fantoche des Américains ton ly lich est très mauvais; et en conséquence tu ne peux prétendre à une telle fonction publique. As-tu déjà entendu ce mot.. ly lich ?

-- Non, balbutia Tung encore sous le coup de l'émotion.

-- C'est en quelque sorte le dossier complet-- familial et individuel-- de chaque citoyen, établi bien entendu suivant les critères révolutionnaires fixés par le Parti. Ly lich... c'est un mot qu'on entendra encore longtemps.

Ainsi après la désillusion pour une place d'assistant à l'université c'était maintenant la déception pour celle de professeur de l'enseignement secondaire.

Toute la semaine Tung avait été continuellement en proie à des sentiments contradictoires. Tantôt il voulait frapper à la porte des amis et relations, pour mieux s'informer, et peut-être pour trouver vite un autre travail. Tantôt il était si découragé qu'il s'enfermait des heures durant.

Plus d'une fois il avait même eu l'idée d'annuler ce dîner d'anniversaire qu'il fêtait avec Thuy Mai chaque année. Mais heureusement elle avait réussi à le convaincre de sortir de chez lui pour cette occasion. Elle avait souvent remarqué le désarroi de Tung. Elle-même avait connu ces derniers temps pas mal de petits tracas. Un changement d'atmosphère ne pouvait mieux tomber.

D'ordinaire après le dîner ils se baladaient tout l'après-midi. Maintenant il était cinq heures passées, et il continuait à pleuvoir, quoique nettement moins fort.

-- La pluie va finir, dit Thuy Mai.

-- Dans un quart d'heure peut-être, acquiesça Tung.

-- Après, on se promènera un peu ?

-- Dans les rues pas encore inondées, rit-il.

Dès que la pluie eut cessé les gens sortirent en foule sur les trottoirs.

Tout à coup un coin du ciel s'illumina. Des faisceaux lumineux jaillirent du soleil formant un gigantesque éventail rouge. Les nuages noirs s'enfuirent à folle allure vers le lointain.

Sortis du café-restaurant ils marchaient entre les flaques d'eau. Tung leva son regard. Le soleil couchant était accroché sur le sommet des buildings. Le haut du ciel était redevenu tout bleu.

-- Il fait beau de nouveau, dit-il. Mais il ne nous reste qu'une heure à peine pour notre promenade de l'après-midi. J'espère que l'an prochain j'aurai toute une journée ensoleillée.

-- L'année prochaine... murmura-t-elle d'une voix triste. Je ne sais pas si tu pourras encore fêter ton anniversaire.

La situation de la famille de Tung continuait à se dégrader. Après les vieux costumes Tung et sa mère commencèrent à vendre leur première collection de vaisselle chinoise, au marché de Cho Cu.

Tung voyait régulièrement Thuy Mai mais rares étaient leurs sorties en ville. Abandonnant tout espoir dans l'enseignement il cherchait maintenant du travail dans le privé. Il avait vendu sa moto-- l'essence était devenue une denrée hors de prix-- et avait acheté une bicyclette. Il fallait deux fois plus de temps, et surtout d'effort, pour courir d'un coin de la ville à l'autre.

Il ne trouvait toujours rien mais continuait à chercher, comme un forcené, tous les jours.

L'année 75 finit.

Le Têt 76 arriva.

Après les soubresauts causés par le changement de la monnaie le calme était revenu dans les quartiers.

Il n'y avait eu aucune confiscation, et peu à peu la psychose de la nationalisation disparaissait.

Les parents de Thuy Mai, grâce à leur magasin de tissu, étaient bien mieux lotis que la famille de Tung. Mais le commerce allait de mal en pis. Le magasin dut se séparer de tous ses employés. La gestion était assurée par le père, la vente par la mère et les deux aînées: Thuy Lan et Thuy Mai.

L'argent se faisait rare, les clients aussi. Souvent il n'y avait que quelques petits acheteurs pour toute une journée. Il y eut un peu plus de va-et-vient à Noël et au Nouvel An occidental, puis surtout au Têt de 76. Mais chaque fois cela ne durait que quelques jours.

Plusieurs mois passèrent.

Il régnait souvent une morne ambiance dans les rues du quartier.

Un jour -- vers le milieu de l'année 76 -- Madame Bich annonça à ses deux filles sa décision de quitter le magasin pour quelques jours.

-- Thuy Lan ! Tu resteras seule au magasin.

-- Seule ?

-- Oui. Toute seule. Il n'y aura sans doute pas beaucoup de monde. Tu ne seras pas débordée. Sinon appelle ton mari. En tout cas ne compte pas trop sur ton père; il est tout le temps ailleurs.

-- Et Thuy Mai ?

Devant les yeux ébahis de ses deux filles elle martela:

-- Toi, Thuy Mai, tu m'accompagnes ! Nous retournons au village. Ca fait des mois que je veux revoir mes parents et cousins. Votre père veut remettre ce

voyage à plus tard. Toujours à plus tard. Je suis trop impatiente, je ne veux plus attendre.

-- Et les petits frères ? intervint Thuy Mai.

-- Ils ont leurs cours à l'école. Si tout va bien ils reviendront avec votre père après le Têt.

-- Combien de jours comptes-tu rester là-bas ? demanda Thuy Lan.

-- Quatre ou cinq. Peut-être plus. On verra bien. Ah ! Comme j'ai hâte maintenant de revoir la pagode du village.

Thuy Mai pensa à une cousine éloignée avec qui elle avait fait ses classes primaires à l'école communale.

-- Thuy Mai ! Je vais te confier un secret, dit Madame Bich. Ne le répète à personne. Surtout pas à ton père. Je ne veux pas qu'il sache maintenant.

-- A Thuy Lan je peux ?

-- A elle non plus. Car elle ne sait jamais garder un secret plus d'une heure.

-- Je comprends Maman.

-- Bien entendu, cette fois-ci, le but est de revoir les parents dans le village après tant d'années d'absence. Et on aura encore d'autres occasions pour ça. Mais en même temps je compte profiter de ce premier retour pour... pour m'informer un peu...

Elle suspendit sa phrase, comme si elle ne savait plus quoi dire. Mais Thuy Mai comprit dès les premiers mots.

-- Je compte m'informer de la situation de notre maison et de notre jardin.

-- Tu as raison, dit Thuy Mai.

-- Ah ! Comme je suis contente que tu m'approuves! soupira-t-elle. Ton père, lui, ne veut absolument pas en parler. Il n'en a pas le courage.

L'émotion lui coupa la parole.

Elle pensa à Hiệp Thanh le village natal de son mari, puis à Tam Binh, le sien, 10 km plus loin, et où ils s'étaient établis après leur mariage.

Elle avait deux frères et deux sœurs, son mari quatre frères et trois sœurs. Plusieurs d'entre-eux avaient fui les bombardements et les batailles, mais n'étaient pas partis très loin. Ils s'étaient installés dans les marchés villageois environnants, ou dans les villes de la région. D'autres étaient restés dans leurs villages.

Seule sa petite famille était venue se réfugier jusqu'à Sai Gon; en juillet 1965, après un gigantesque bombardement qui avait fait cinq morts et une douzaine de blessés, rien qu'à Tam Binh.

Ils confièrent leur maison à la famille d'une cousine qui n'exploitait qu'un minuscule morceau de leur terrain de huit hectares. Le reste étant laissé aux trois autres familles de covillageois, trop misérables pour pouvoir partir ailleurs.

Depuis plus de dix ans ils n'y étaient jamais retournés, car il y avait d'incessants bombardements, accrochages et raptés.

A présent c'était la paix.

La situation à Hô Chi Minh Ville devenait de plus en plus précaire, surtout pour les commerçants comme eux. Peut-être était-il temps de revenir vivre dans leur village Tam Binh, avec les ressources de leur jardin fruitier. Mais il y avait maintenant quatre familles sur ce terrain...

-- Tu connais bien ton père, reprit Madame Bich après un long silence, l'air contrarié. Il est gêné pour ce genre de besogne. Il a peur de causer de la peine aux autres. Mais nous n'avons pas le choix. Nous devons récupérer notre terre. Il y va de notre avenir. C'est vrai qu'ils ont surveillé et entretenu ce jardin, pour nous, durant toutes ces années de guerre. Je leur en suis reconnaissante et je n'oublierai jamais leur service. D'ailleurs, au début, ils avaient insisté pour nous payer une petite somme de location, mais nous avions refusé. Nous n'avons jamais été ingrats. Et maintenant, en reprenant notre terre, nous sommes prêts à les dédommager...

-- Il faudra peut-être... hésita Thuy Mai, leur céder un peu de terre.

-- Pourquoi pas, trancha sa mère. Pourvu qu'il nous en reste assez pour ne pas mourir de faim. Tout le monde doit vivre. Eux comme nous.

-- Tu en as discuté beaucoup avec Papa ?

-- Non. Pas moyen de lui en parler plus de trois minutes. Je te l'ai dit. Il est g-ê-n-é. Alors j'ai pris la décision. Je vais m'en occuper moi-même.

Elle s'arrêta en souriant. Elle parut soulagée, les traits détendus.

L'horloge accrochée au mur sonna 4 heures du matin. Il faisait encore très sombre dehors. Elles attendaient depuis un moment dans ce café de la gare. L'autocar reliant Hô Chi Minh Ville aux Provinces-de-l'Ouest partirait dans une demi-heure, comme prévu, ou peut-être dans une heure au plus tard.

Dans ce genre de voyage il fallait beaucoup de temps et de patience.

Cette nuit Thuy Mai et sa mère se levèrent très tôt-- avant 3 heures-- puisqu'il fallait presque une heure pour aller du Centre-ville à la gare. Et maintenant encore au moins deux heures d'autocar, puis six à sept heures en barque. Elles n'arriveraient à Tam Binh que vers la fin de l'après-midi. Une rude journée en perspective.

L'aurore blanchissait mollement un coin de l'horizon.

Dans le hall, l'animation redoublait à chaque instant tandis que les gens continuaient à affluer devant l'entrée.

Plusieurs fois par an-- sauf l'année dernière-- Thuy Mai partait avec sa mère, ou sa sœur, visiter les quelques parents chanceux qui avaient pu quitter leurs villages et se réfugier dans les bourgades et chefs-lieux de province. Quand on veut se rendre dans l'une de ces petites villes, il faut impérativement prendre le premier autocar de la journée qui part toujours avant 6 heures. Elles connaissaient bien cette atmosphère de la gare des autocars, au petit matin, avant le lever du soleil, ainsi que ces moments d'attente propice à l'évocation de souvenirs.

Mais aujourd'hui ce serait un voyage bien différent: le premier de sa vie. C'était plus qu'un voyage. C'était le retour au pays natal. Elle allait à la rencontre des oncles, tantes et cousins, des covillageois, des voisins de hameau, des amis d'enfance... après une séparation de plus de douze ans...

Tam Binh, le village natal de Madame Bich, se trouvait au Sud-Ouest de Hô Chi Minh Ville, à la frontière de la plaine des joncs Đông Thap Muoi. Par la Route Nationale on s'arrêtait au marché villageois My Ha, situé à environ 100 km de Hô Chi Minh Ville. Il fallait encore parcourir une vingtaine de km pour atteindre Tam Binh.

Dans cette région les routes villageoises étaient toutes en terre battue, entrecoupées de pontons étroits et fragiles, praticables seulement par les bicyclettes et les motos.

Tous les transports étaient assurés sur l'eau.

Les rivières, affluents du Mékong, serpentaient dans toutes les directions. Formées chacune d'une multitude de ramifications enchevêtrées: canaux et arroyos, elles embrassaient les groupes de villages, écoulaient les courants impétueux du Grand Fleuve, harmonisaient les deux saisons de l'année et les capricieuses marées quotidiennes.

Jadis, avant la guerre, avec son mari Madame Bich exploitait le jardin fruitier, hérité de ses parents.

Plusieurs fois par an, elle et ses voisines allaient au marché My Ha pour vendre les produits de leur jardin. Souvent Thuy Mai accompagnait sa mère.

Avant l'aube, une jonque se trouvait devant l'embarcadère du domaine du Conseiller Trân à attendre. La veille elle avait été chargée, de fond en comble, de paniers de fruits, de bottes de légumes, ne laissant que de minuscules espaces pour les rameurs et leurs bagages. Chacun devait transporter ses produits sur sampan de son jardin jusqu'à la jonque; parfois il fallait plusieurs allers et retours.

Il y avait toujours quelques familiers du village pour les accompagner jusqu'au marché, et pour les aider à ramer.

Ils se mettaient en route bien avant le lever du soleil. La jonque filait sur la petite rivière Rach Xang, la suivant jusque dans ses moindres méandres, entraînée par les courants et le vent, avant de déboucher sur le Mékong. Souvent les eaux étaient très turbulentes sur le Grand Fleuve mais la jonque ne faisait que le traverser. Aussitôt arrivée à la rive opposée elle le quittait pour une autre rivière, la Cai Bac, où elle devait naviguer encore deux bonnes heures.

Et lorsque le soleil apparaissait à l'horizon, imposant disque rouge aux contours nets, dans le lointain surgissaient à différentes hauteurs des toits en tuiles, des maisons de chaume, des bicoques carrées surmontées de feuillage compact de petites plantes.

Tandis que sa mère et ses voisines reprenaient leurs conversations, à l'approche du marché, Thuy Mai s'abandonnait paresseusement. Le sommeil lui revenait doucement après le réveil brutal avant l'aube. Elle contemplait les rivages, les jardins, les vergers. Son regard s'attardait sur de grandes barques voguant dans le lointain, sur les jonques de pêcheurs aux voiles baissées, amarrées en bloc autour des poteaux. De temps à autre elle inclinait la tête pour regarder son image dans l'eau.

Il y avait plus de douze ans...

Aujourd'hui le paysage avait complètement changé.

My Ha, l'ancien marché villageois d'une centaine d'habitations, était devenu une véritable bourgade cinq fois plus peuplée.

L'ancien embarcadère, en tronc d'arbres, était maintenant un solide demi-pont flottant en ciment. De plus il y en avait deux nouveaux: un à chaque bout du quai. Le jardin de la maison communale avait disparu, cédant la place à un méli-mélo de maisons à étages en briques.

L'autocar de Hô Chi Minh Ville parti à l'heure, Thuy Mai et sa mère arrivèrent à My Ha quand le marché matinal battait son plein. Les embarcadères étaient assaillis de bateaux, de barques et de sampans.

Elles comptaient visiter certaines connaissances et faire un tour dans le marché mais, très fatiguées par le long et pénible voyage en autocar, elles préférèrent prendre la première barque de passeur pour Tam Binh.

Voguant dans le sens inverse de la marée haute-- en provenance du Grand Fleuve-- la barque avançait très lentement. Le passeur était un vieil homme, d'une soixantaine d'années, très alerte et jovial. Il baratinaut sans arrêt avec ses passagers dont plusieurs l'aidaient à ramer.

Comme à son habitude Thuy Mai ne suivait que distraitement leur conversation.

Toute son attention se portait sur le paysage environnant. Sur les deux rives beaucoup de terrains avaient été endommagés par les bombes et les obus. Par-ci, par-là on apercevait un trou béant laissé par une bombe.

A mesure qu'on s'éloignait des marchés la région se dépeuplait.

En certains endroits c'était quasiment le désert: pas un toit, pas une âme. Des pans entiers de jardins et de rizières étaient complètement dévastés. Il n'y restait que des carcasses de maisons brûlées, des troncs d'arbres décapités, des cratères de bombe. D'innombrables cratères, de toutes formes, de toutes tailles, entre des cordons de terre saillants couverts d'herbe sauvage.

Plus d'une fois Thuy Mai eut le cœur serré devant ce terrible spectacle de destruction et de désolation.

-- On arrive bientôt au marché de Đông An ! clama le passeur.

Un seul passager descendit au marché, mais il y en eut trois nouveaux dont une jeune femme munie de plusieurs bagages encombrants; alors chacun dut

bouger pour faire un peu de place aux voisins, surtout aux rameurs. On refoula les paniers lourds vers la poupe, les petits sacs vers la proue.

-- Ca va sœur Six ? cria le passeur.

-- Et toi frère Deux ? dit la femme.

-- Bien ! rit-il de toutes ses dents.

Il était d'excellente humeur. Avec une quinzaine de passagers sa barque était pleine .

-- Elle n'est pas trop surchargée ? s'inquiéta une vieille dame.

-- Bien sûr que non ! lança-t-il avec fierté, elle est solide, tu sais !

-- Et s'il y a beaucoup de vagues sur le Fleuve Mère ! insista-t-elle.

-- Par ce temps-ci ? Oh non ! Tu verras. On y sera bientôt.

En effet, sur l'immense cours d'eau il faisait un calme olympien. Voguant maintenant dans le sens de la marée la barque avançait nettement plus vite. En à peine un quart d'heure, elle eut fini sa traversée sur le Mékong, elle s'engagea dans la rivière Rach Xang.

-- Quelle heure est-il ? demanda Madame Bich.

-- Onze heures et demie, répondit Thuy Mai.

-- Ils rament depuis trois heures, et on n'a fait que la moitié du trajet.

-- A cause de la marée en contresens. Je n'en ai jamais vu une comme ça: si forte, si violente.

-- Evidemment ! Ca fait douze ans qu'on ne vit plus à la campagne, murmura Madame Bich, le regard triste. Douze ans !

-- Mais maintenant on va dans le sens de la marée. En la suivant on rattrapera le temps perdu, dit Thuy Mai en feignant d'ignorer la plainte de sa mère.

Au fond, depuis ce matin-- au réveil, à la gare de Hô Chi Minh Ville, sur l'autocar-- elle avait pensé à ces mots. Douze ans ! Douze longues années d'absence, c'était beaucoup. Surtout pour elle qui avait quitté le village si jeune, âgée à peine d'une dizaine d'années.

Ses souvenirs d'enfance lui semblaient aujourd'hui si lointains, si flous. Tant et tant d'images lui revenaient... de son village, de son école, de sa maison natale, de son jardin... Elle essayait, elle essayait encore de se rappeler. Vainement. Le buisson de roses d'Inde près de la haie, la treille à courges

devant la cour, le grand nid de pigeons derrière la maison, soutenu par des troncs de cocotiers...

Alors que sa mère engageait la conversation avec une voisine, Thuy Mai revint aux paysages sur les rivages. La marée s'accroissait, la barque poussée par le courant avançait plus vite. Elle venait de traverser deux marchés: Hiệp An et Hiệp Binh. Il était presque 14 heures.

-- Tante Sept ! cria le passeur à l'intention d'une vieille femme assise à la proue. Tante Sept ! On arrive à Tam Binh. Voilà le premier lopin de rizière. Là ! (il le montra du doigt.) Après le vieux pont.

-- C'est vrai ?! s'exclama-t-elle, étonnée.

-- Encore une touriste qui revient au pays ! rit-il aux éclats. Prépare-toi. Tu descends après le troisième pont.(Puis il baissa son regard sur Madame Bich.) Et toi, sœur Quatre ? Encore une autre touriste ! Où descends-tu ?

-- Au domaine du Conseiller Trâm.

-- Entendu. Il y a encore quelques arrêts avant. Ce n'est plus le domaine du Conseiller. Il est mort. Toute sa famille s'est dispersée après sa mort.

-- Ah !

-- Oh Ciel ! Oh Bouddha ! s'écria Madame Bich en secouant violemment la tête.

Thuy Mai s'arrêta, les bras ballants, la bouche ouverte, le regard ébahi. A peine franchi un long mur elles se trouvèrent nez- à-nez devant la ruine de l'ancienne demeure du Conseiller Trân.

De cette immense bâtisse en béton, aux toits incurvés en tuiles, garnie de bois sculpté, de ces cours de mandarin dallées de larges pierres la reliant à d'autres pavillons aux murs en boiserie, aux gravures de mille motifs... il ne subsistait rien. Le centre était parsemé de briques et de tuiles brisées, de pierres et de béton en miettes. Dans les coins gisaient d'énormes amoncellements et des amas de détritrus.

De cette jolie haie grillagée où s'étaient développés des hibiscus, des bougainvilliers, et une multitude de plantes d'agrément qui fleurissaient en toutes saisons, s'épanouissant en grandes ombrelles, à présent ne subsistait plus qu'une longue tresse de terre dépouillée. Les herbes envahissaient les endroits où, jadis, s'étaient dressés des kapokiers droits et altiers, les sveltes sao qui faisaient jaillir dans le ciel leur ombrageuse silhouette chevelue, où avaient poussé les aréquiers formant des tonnelles au-dessus des toits...

-- Regarde Thuy Mai ! dit Madame Bich en lui montrant le jardin arrière.

Ou plutôt ce qui en restait. Quelques fleurs au milieu d'un fouillis d'herbe et de buissons sur les cordons de terre qui entouraient les trous de bombe, aussi gigantesques les uns que les autres.

-- Et dire que jadis c'était le plus beau jardin de plaisance du canton, et peut-être de toute la province: ses rocailles non-bô, ses orchidées, ses frangipaniers...

De loin elles virent deux paysans se diriger vers elles : une femme âgée d'une cinquantaine d'années suivie d'un jeune homme fort élancé.

-- Qui voilà ! cria la femme, les yeux brillants. Sœur Quatre ! Te souviens-tu de moi ?

Madame Bich lui prit la main en la dévisageant:

-- Sœur Hoai la Troisième !

-- Tu vois, mon fils ! s'exclama-t-elle joyeusement, se tournant vers le jeune homme qui se tenait timidement derrière. Je te l'ai dit, elle ne m'a certainement pas oubliée... Quand même, ça fait des années !

-- Plus de douze ans ! acquiesça Madame Bich.

-- Et cette jeune demoiselle ?

-- Ma fille Thuy Mai.

-- Oh là là ! Comme elle a changé ! C'était une fillette qui est partie, et maintenant une toute grande jeune fille qui revient. Et toi, sœur Quatre ? Comment ça va ? Tu reviens ici pour longtemps ?

-- Pour quelques jours seulement.

-- Et ta cousine Lai, la locataire de ton jardin, est-elle au courant de ton retour ?

-- Non, répondit Madame Bich en riant. Je vais lui faire la surprise.

-- Mais alors tu y vas comment ?

-- On fait une pause et on attend...s'il y a un sampan qui passe.

La paysanne lui proposa de l'accompagner jusque chez elle.

-- En fin de journée, ce n'est pas facile de trouver un passeur. Vous devrez attendre encore longtemps. Nous n'avons rien à faire. Mon fils va porter ces sacs et paniers pour vous.

-- Et la famille du Conseiller Trân ? demanda Madame Bich.

-- Sa femme et ses deux filles sont allées se réfugier en ville, je ne sais où. Deux fils se sont établis aux marchés Đông An et My Ha. Quant au cadet, il est parti à Sai Gon. Comme tu l'as vu, il ne reste plus rien de leur domaine, après plusieurs bombardements et accrochages. Le Conseiller est mort dans le premier bombardement, son fils aîné grièvement blessé dans une bataille, a succombé quelques mois après.

-- Y a-t-il beaucoup de morts dans le village depuis... depuis que nous sommes partis ?

-- Beaucoup. Je ne sais pas exactement combien. (Elle se tourna vers son fils). A ton avis ?

-- Une trentaine de morts, presque cent blessés, répondit celui-ci d'une voix hésitante.

-- Oh, Mon Dieu ! s'écria Madame Bich. Tant que ça !

Ils se mirent à marcher.

Et la paysanne commença à raconter les événements les plus mémorables des trois hameaux de Tam Binh, pendant ces années de guerre.

Assise à côté de Thuy Mai, sur un tronc de cocotier, Madame Bich fixa son regard sur un morceau de béton. C'était tout ce qui restait de sa maison en briques et en tuiles.

Un bombardement-- faisant suite à une bataille-- l'avait incendiée en octobre 68. En même temps que les paillotes de deux familles de locataires du jardin fruitier. Le jardin, lui-même, était brûlé aux trois-quarts. Il n'y avait aucune victime dans la famille de sa cousine Lai-- le couple et ses quatre enfants-- qui occupait cette maison, ainsi que chez les autres locataires. Et il y avait seulement deux morts et trois blessés dans tout le village ; parce que, miraculeusement, la majorité des habitants avaient réussi à s'enfuir aux premières heures de la bataille.

Peu de temps après la famille de Lai avait bâti une maisonnette de chaume, à trois cents mètres plus loin. Les deux autres locataires aussi, avaient vite construit leurs nouvelles paillotes.

Quant aux destructions et ravages causés au jardin, il avait fallu énormément plus de temps et d'efforts pour les faire disparaître.

Année après année, l'un ou l'autre de ces morceaux de terre dévastés était graduellement réparé. On y plantait de jeunes arbres fruitiers en pleine croissance. On y comblait les petits trous de bombes tandis que les grands étaient transformés en étangs à lotus, ou en viviers. Mais il restait beaucoup d'espaces vides qui gardaient encore les traces de l'apocalypse...

-- Comme tu vois, ma sœur Quatre ! Ce sont des travaux de longue haleine pour ma petite famille. Il nous a fallu des semaines pour boucher un petit cratère, moi qui ne suis pas bien portante, et mon mari pas fort solide non plus. Souvent on a dû louer des hommes pour nous aider dans les travaux lourds. Et... tu sais, louer: c'est souvent fort difficile de trouver des gens qui conviennent, et ça coûte très cher. Quant aux arbres de cette taille-là ce n'est pas facile d'en avoir, même en petite quantité. Et puis, combien de fois on a dû s'enfuir, au marché, pendant un ou deux longs mois...

La voix de Lai se faisait de plus en plus plaintive. Par moments elle arrêtait son monologue pour se remettre de ses émotions.

Madame Bich l'écoutait en silence, le regard toujours pointé du côté de l'emplacement de l'ancienne maison et de sa cour avant. Il y avait maintenant trois cratères profonds remplis de lentilles d'eau, de fleurs de lotus.

Tout autour: le vieux jardin, jardin créé par ses parents sur un marécage, plus de trente ans auparavant. De majestueux manguiers, des pamplemoussiers et mirabelles ombrageux. Et plus loin un calophylle et un banyan géants, plus que centenaires, qui avaient été, jadis, des objets de curiosité et d'admiration des villageois. A présent il ne restait qu'un espace ravagé: des cratères, des troncs d'arbres éventrés, des buissons difformes, des blocs de terre calcinée.

Madame Bich avait été mise au courant de ce drame, par sa cousine, quelques semaines après. Mais la réalité dépassait de loin toute imagination.

Après le départ de Lai qui rentra pour préparer le souper, elle resta encore là, sans voir le temps passer, toujours à la même place, toujours silencieuse. Thuy Mai aussi, ne bougeait pas.

Le soir tombait. Un vent frais soufflait en rafales. Il faisait de plus en plus sombre et froid. Thuy Mai se rapprocha de sa mère.

-- On va rentrer Maman, dit-elle en se levant.

Dans les dernières lueurs du jour elle croisa le regard de sa mère: un regard blafard. Madame Bich avait cessé de pleurer. Elle lui sourit :

-- Mon enfant ! Tout est détruit mais, heureusement, il nous reste la terre, notre terre.

-- Cette terre était la vôtre, Madame Bich ! Mais elle ne l'est plus.

-- Comment celà Monsieur ! Je l'ai héritée de mes parents. J'en ai conservé tous les papiers.

-- Des papiers et des lois ! C'est du passé, tout ça. C'étaient des papiers et des lois faits par les anciens régimes: le régime féodal, puis le régime colonialiste français, puis enfin le régime my-nguy américano-fantôme. Ils n'ont plus aucune valeur. Aucune.

-- Mais alors qui décide...

-- Qui ? Qui d'autres que les représentants du peuple... C'est-à-dire le Parti, le Gouvernement Révolutionnaire.

L'homme s'arrêta de parler, prit le paquet de cigarettes et le briquet sur la table, et alluma une cigarette qu'il fuma nerveusement. Il pointa son regard glacial vers Madame Bich, puis vers Thuy Mai, assise à côté, près de la porte.

Squelettique, cheveux poivre et sel laqués sous une couche épaisse de brillantine, il portait une chemise à manches courtes exhibant une montre en or sur le bras gauche et un bracelet en or sur le bras droit.

Ses parents étaient du même hameau que Madame Bich. Ils venaient inmanquablement à chaque dam giô, anniversaire de mort, des ancêtres de sa famille. Et ils invitaient régulièrement les parents de Madame Bich. Il était parti pour le maquis dès son plus jeune âge. Lorsqu'ils étaient adolescents, Madame Bich et lui se connaissaient fort bien. Et pourtant aujourd'hui il se comportait avec elle comme un parfait étranger. Il prenait ses distances. Il adoptait un ton hautain.

Thuy Mai fit à sa mère un clin d'œil: il était bien inutile de prolonger cette conversation.

Madame Bich se leva:

-- Je suppose que nous allons recevoir par courrier la décision officielle.

-- Certainement Madame. Mais pas pour tout de suite. En tant que Secrétaire du Parti pour ce village Tam Binh je peux vous assurer que cette décision sera celle que je viens de vous annoncer. Ces huit hectares de jardin fruitier ne vous appartiennent plus, plus un seul lopin. Est-ce clair ?

-- C'est très clair Monsieur.

Sortant du Siège administratif du Conseil Révolutionnaire Madame Bich et sa fille marchaient sur un tronçon de la route principale du village qui longeait un arroyo. Il était presque 2 heures de l'après-midi.

C'était le troisième jour de leur retour au pays.

-- Que comptes-tu faire maintenant Maman ? Va-t-on rester ici encore deux jours comme prévu ?

-- Non ! Non ! On ne va pas rester une heure de plus.

-- Mais... on a encore deux familles à voir de ton côté: Oncle Cinq et tante Sept. Et trois du côté de Papa: Oncle Trois, oncle...

-- On les verra la prochaine fois, avec ton père. On n'a vu que la moitié des parents des deux côtés. Mais après le supplice de cette scène je n'ai plus le cœur à continuer. Je n'ai jamais été traitée de cette manière, et par quelqu'un de mon hameau en plus. Quelle honte ! On fiche le camp d'ici tout de suite.

-- Voyons ! dit Thuy Mai, l'air pensif. Même si l'on trouve un passeur on n'arrivera pas à My Ha avant 9 heures du soir. Il n'y aura plus de véhicule pour Hô Chi Minh Ville. On devra passer la nuit à My Ha. Chez frère Dix ?

-- Chez qui d'autre ? Le problème est de trouver un passeur. Après 2 heures de l'après-midi, je crains bien que ce ne soit trop tard.

-- Eh bien ! On va voir l'oncle Cinq comme prévu. Puis on lui demandera de nous trouver quelqu'un.

-- Tu crois qu'il nous laissera partir tout de suite ?

-- Tu lui expliqueras la situation.

-- Je doute que...

-- Maman ! Tu prendras ta décision plus tard. Inutile de tergiverser ici.

Elles pressèrent le pas. Après une bonne demi-heure de marche elles quittèrent la route et s'engagèrent sur un sentier tortueux. Le paysage avait bien changé, Madame Bich reconnaissait à peine le chemin. Plus d'une fois elle dut revenir en arrière après avoir été trompée par la disparition d'un repère, tel un vieux pont ou un grand arbre.

Par bonheur la maison de son frère était toujours debout à la même place.

Dans une lettre il avait rapporté que sa maison, touchée par une bombe, avait été à moitié pulvérisée; mais qu'ensuite il l'avait complètement réparée et lui avait fait un nouveau toit. Maintenant Madame Bich l'aperçut de loin, ce

toit aux longues tuiles rouges, tandis que finissait le sentier et qu'elle mettait le pied sur le talus, toujours suivie par sa fille.

La couronne de mandariniers entourant la maison avait disparu, celle-ci se dressait au milieu d'un potager. Toute la famille était sortie dans la cour à leur arrivée.

-- Sœur Quatre !

-- Sœur Cinq ! Frère Cinq !

Les deux belles-sœurs, la main dans la main, pleurèrent de joie, tandis que le frère, debout derrière, les observait en silence. Aussitôt les six enfants entourèrent Madame Bich et sa fille, les "tante Quatre, sœur Thuy Mai" fusaient de toute part.

Le plus grand fils avait l'âge de Thuy Mai, le plus petit dix ans à peine.

-- Sœur Quatre ! lança le frère, avec un gros rire, quand tu es partie mon aîné avait l'âge du cadet.

-- Eh oui ! Plus de douze ans déjà ! s'exclama sa femme.

Douze longues années de guerre et quel chambardement ?

La famille avait perdu deux enfants, l'un tué lors d'un accrochage, l'autre lors d'un bombardement. Un fils, blessé à la jambe, boitait légèrement.

Madame Bich ne comptait rester qu'un bref instant chez son frère avant de lui demander de trouver un passeur. Et la voilà, deux heures durant, replongée dans ses mille lointains souvenirs pastoraux.

-- Quel magnifique panorama ! s'exclamait Madame Bich, ravie.

-- N'est-ce pas ? acquiesçait Thuy Mai.

-- Regarde ! Il fut un temps où je rêvais d'avoir une maison comme çà: au milieu d'un marché villageois, au bord de l'eau, un petit coin de bourgade perdu en pleine campagne.

La petite cour, occupant tout un monticule de terre, s'avancait vers le cours d'eau comme une main fermée. De leurs chaises, placées à quelques mètres du rivage, elles jouissaient d'une vue complète sur le marché de Tam Binh.

A midi Madame Bich et Thuy Mai étaient arrivées au marché où elles avaient rencontré la sœur cadette de Madame Bich, tante Neuf, la dernière personne à voir durant leur retour au village. Ensemble elles avaient bavardé tout l'après-midi.

Tante Neuf était, de tous les membres de la Grande Famille, celle qui avait le plus souffert de cette guerre.

Après son mariage elle avait quitté Tam Binh et était allée vivre dans le village de son mari à une trentaine de kilomètres de là. En 64 un bombardement avait tué trois de leurs cinq enfants. Ils étaient alors venus à Tam Binh pour exploiter leur seule propriété. C'était un jardin que tante Neuf avait hérité de ses parents-- comme sa sœur, Madame Bich.

D'ailleurs, les deux jardins, proches l'un de l'autre, avaient été incendiés par ce gigantesque bombardement en 68.

Privés de leurs ressources-- en attendant les premiers fruits de leurs jeunes arbres plantés après cette tornade de feu-- tante Neuf et son mari exécutaient toutes sortes de menus travaux.

Durant la saison des pluies elle était souvent louée pour faire le désherbage des jardins fruitiers. Pendant les autres mois elle se tournait vers le métier de rameuse.

Quant à son mari, il était demandé régulièrement comme porteur pour transporter des meubles, des paniers de fruits, des sacs de paddy. Le reste du temps, quand il ne s'occupait pas de son potager, il s'improvisait pêcheur de crevettes, ou chasseur d'oiseaux.

Le couple, et ses deux enfants survivants, arriva ainsi à vivre au jour le jour pendant presque deux ans.

Puis un matin de mars 70, en allant pêcher le long d'une rivière, le mari et le fils tombèrent dans un accrochage entre les révolutionnaires et les soldats nationalistes. Ils furent tués par des balles perdues venant de toutes parts.

Devenue veuve, tante Neuf ne pouvait plus entretenir-- elle et sa petite fille de 12 ans-- son grand jardin. Elle en vendit les trois-quarts aux voisins, gardant seulement le potager et un fragment de rizière ; et avec l'argent de la vente elle acquit une petite bicoque au marché de Tam Binh. Elle ouvrit aussitôt un café, qui était en même temps un commerce de boissons rafraîchissantes.

Depuis lors elle faisait la navette entre son café et son potager. Heureusement sa fille grandissait vite et l'aidait de plus en plus.

Finalement tante Neuf était parvenue, après tant d'efforts, à une situation financière stable. Par contre, moralement, elle était toujours aux abois, incapable de surmonter son traumatisme...

A Sai Gon, durant ces années de guerre, Madame Bich et son mari avaient été fréquemment tenus au courant des événements et des drames, survenus à ses quatre frères et sœurs à elle, à ses sept frères et sœurs à lui. Ils n'avaient jamais manqué une occasion de les aider.

Cependant de tels événements leur avaient semblé toujours lointains.

Maintenant, avec ce retour au village natal, elle prenait contact avec la dure réalité: un contact si soudain, si brutal et combien déchirant !...

...

-- Et tu en rêves encore ? demanda Thuy Mai à sa mère.

-- Bien sûr. Mais maintenant tout est différent, après tant de bouleversements. Je me sens vieillir de trente ans, je n'ai plus de courage pour recommencer une autre vie.

-- Avez-vous faim ? résonna une voix derrière.

Elles se retournèrent. Tante Neuf sortit dans la cour et s'approcha de leur table.

-- Ah, te voilà ! s'écria Madame Bich en riant.

-- Avez-vous faim ? répéta-t-elle.

-- Pas encore, répondit Thuy Mai. On vient de finir tes délicieux gâteaux. Regarde ! Cette maison au toit en grosses tuiles, Maman rêvait d'en avoir une comme ça dans ce marché.

-- Et tu en rêves encore, sœur Quatre ? lança tante Neuf. Moi, il y a belle lurette que je ne rêve plus. Je ne fais que des cauchemars.

Thuy Mai la regarda longuement. Elle avait un visage osseux, les orbites profondément creusées autour de ses yeux bruns. En-dessous de ses cheveux clairsemés, des joues tannées et noircies, seul le sourire gardait encore une certaine vitalité.

-- Tu es fort pessimiste, lui dit Thuy Mai.

-- Je suis surtout abrutie par les travaux et les tracas.

-- Pas trop, ma tante ! Il ne faut pas.

-- Surveille ta santé ! renchérit Madame Bich.

-- Entendu, ma sœur ! dit tante Neuf... Bon. Je vais commander le souper au restaurant de l'oncle le Cadet. On mangera quand ?

-- Dans une heure et demie, répondit-elle. Pas avant. Et n'achète pas trop.

Après le départ de sa sœur Madame Bich rapprocha sa chaise du rivage; Thuy Mai la suivit.

Elles promenèrent leur regard d'un horizon à l'autre: le quai, la rivière, l'arroyo transversal, les jardins, les rizières.

Le jour allait finir. Le soleil était déjà à moitié caché derrière la lointaine frondaison...

Crépuscule.

Maintenant la pâle lumière ne diminuait plus d'intensité; comme si le crépuscule arrêta sa marche et que le jour hésitait, ne voulant pas quitter la nature.

Dehors, dans l'immensité de l'espace, des zones luminescentes indéfinies-- ressemblant à des perles géantes-- s'enfuyaient en file de la surface de la rivière et montaient vers le ciel. Petit à petit le vert des feuilles et le bleu de l'eau se décoloraient, fondus dans les ombres envahissantes.

Crépuscule. Crépuscule lent, imperceptible...

Madame Bich se laissa choir sur sa chaise, appuyant sa tête contre le dossier en bambou enveloppé de tissu. Elle croisa les doigts et ferma les yeux. Thuy Mai la regardait tendrement.

C'était la cinquième journée de leur voyage. Une journée surchargée d'activités, d'émotions et de souvenirs comme les précédentes. Et c'était l'avant-dernière. Demain elles regagneraient Hô Chi Minh Ville.

Thuy Mai suivit d'un air désinvolte un voilier de pêcheur de nuit qui s'éloigna vers le côté de la plaine des joncs Đông Thap Muoi.

Une fois revenue à Hô Chi Minh Ville-- métropole poussiéreuse et trépidante-- combien d'images garderait-elle de ce pèlerinage au village natal ? De ces jardins, de ces rizières ? De ses oncles, tantes et cousins, de ses paysans covillageois ?

Après ces années de feu, de destructions, de malheurs, de deuils... tout avait terriblement changé dans cette contrée: la terre, les arbres, les hommes...

Combien de fois Thuy Mai s'était-elle arrêtée au tournant d'un chemin, sous le pied d'un pont ou au milieu d'un talus, complètement ébahie devant de nouveaux paysages dont elle ne reconnaissait plus rien.

Quand elle avait quitté Tam Binh son marché villageois n'existait pas encore. Il y avait juste un embarcadère et une paillote à ce confluent de la rivière Rach Xang et un arroyo. A présent le marché comptait plus de cinquante habitations...

Plus bouleversantes encore étaient les métamorphoses qu'avaient subies les gens que Thuy Mai avait connues jadis. C'était bien- sûr le cas de ses anciens camarades de l'école primaire, de ses cousins de la même génération qu'elle,

et dont elle ne reconnaissait plus un seul durant ce bref voyage. Et pas seulement eux, les enfants qui avaient grandi. Mais aussi les adultes qui avaient trop vite vieilli après ces longues, très longues années de braise...

-- Tu réfléchis ? demanda Madame Bich souriante.

-- Et toi Maman, as-tu dormi un peu ?

-- Je n'ai pas dormi du tout. J'ai essayé de dormir. Pas moyen.

-- Parfois quand on est trop fatigué on n'arrive pas à s'endormir.

-- C'est vrai. Mais cette fois ce n'est pas la fatigue. C'est parce que j'ai trop de choses en tête. Tous ces jours-ci mon esprit n'est pas tranquille une minute.

-- Pas trop de soucis Maman. Le médecin t'a dit de surveiller ton cœur.

-- Je ne l'ai pas oublié. Mais, les soucis, c'est plus fort que nous, on a beau les chasser de l'esprit. D'ailleurs ce sont souvent des soucis inutiles. Car on ne peut rien pour tous ces malheurs de nos parents...(elle s'arrêta une seconde, absorbée par ses pensées) ... et, je me le demande: même pour nos propres malheurs, que peut-on ?

-- C'est pourquoi il faut temporiser un peu. Il faut faire l'effort de ne pas trop se tracasser.

-- Je le sais bien. Mais je n'y peux rien. En pensant aux infortunes de nos parents je pense aussi à notre avenir. Et je m'en inquiète de plus en plus... (elle soupira). Notre magasin on ne sait pas quand on nous le prendra. Mais notre jardin, c'est fait: on l'a perdu.

Plusieurs semaines après son retour à Hô Chi Minh Ville Madame Bich était encore sous le choc de la perte de son jardin à Tam Binh.

Elle pensait souvent à cette terre de huit hectares, héritée de ses parents, dans son village natal. Dans les premiers jours son mal était si intense qu'elle gémissait sans arrêt et qu'elle sanglotait comme un enfant.

A plusieurs reprises elle voulut revenir de nouveau à Tam Binh, pour plaider sa cause auprès des Autorités du village.

-- Non Maman ! s'écria Thuy Mai. C'est vraiment inutile.

-- La dernière fois, nous avons été prises au dépourvu. Nous avons été trop timorées. Ce Monsieur de la Révolution nous a traitées comme des moins que rien. On n'a commis aucun crime.

-- Arrête ! Ils confisquent les jardins et des rizières de milliers et de milliers de propriétaires terriens. Il n'y a pas que nous.

-- Au moins cette fois-ci j'aurai une bonne occasion de lui dire en face ce que j'ai sur le cœur.

-- A quoi ça sert ?

-- On ne sait jamais, peut-être nous laissera-t-il un petit lopin de terre...

-- Ne t'a-t-il pas dit qu'il confisquait tout ? Et qu'il ne te laissait rien ?

-- S'il on insiste il nous accordera peut-être un dédommagement.

-- Allons donc. Tu rêves Maman. Non seulement c'est inutile mais en plus tu pourrais t'attirer des ennuis.

Les protestations véhémentes et répétées de sa fille finirent par dissuader Madame Bich de faire ce deuxième retour à Tam Binh.

Mais son renoncement ne faisait qu'augmenter son amertume. Ses enfants et son mari se relayaient pour la consoler sans beaucoup de résultats.

Le temps seul pouvait guérir ses peines.

Il lui avait fallu beaucoup de temps. Car des mois s'étaient écoulés et pourtant, à de rares occasions, elle évoquait encore ce malheur. Mais heureusement elle était arrivée maintenant à le surmonter.

Nous entrons dans les derniers mois de 76. L'argent était toujours rare, le commerce toujours difficile.

En juillet dernier la télé et les journaux avaient annoncé en grande pompe la réunification « officielle » -- un an après la Libération— du Nord et du Sud pour former un seul pays, la République Socialiste du Viêt Nam.

C'était seulement une date officielle car, assurait-on, il y aurait encore , surtout pour le Sud, un long chemin à faire.

C'est-à-dire qu'il y aurait encore beaucoup de changements...

CHAPITRE 3

Tout à coup trois jeunes hommes armés, vêtus comme des Công An, firent irruption dans le magasin.

Il était à peine 9 heures du matin. La famille était au complet, sauf les deux plus jeunes garçons partis à l'école. Madame Bich et ses filles Thuy Lan et Thuy Mai restaient derrière les comptoirs. Le père Monsieur Canh et le fils aîné Cuong travaillaient dans le dépôt.

Tandis que Thuy Lan partait alerter son père, Madame Bich courut à leur rencontre.

-- Que voulez-vous messieurs ?

Personne ne répondit. Immédiatement après trois jeunes autres Công An, armés aussi, bondirent devant la porte largement ouverte, suivis d'un petit homme d'une cinquantaine d'années. Il s'arrêta devant Madame Bich:

-- Mais où est donc votre mari ? lui demanda-t-il sur un ton narquois.

Poussant la porte du dépôt Canh arriva dare-dare.

-- Bonjour Monsieur. Je suis l'officier responsable du programme de Contrôle, le kiêm kê, qui entre en application ce matin pour votre magasin.

-- Ah bon, le kiêm kê !

-- C'est ça !

-- Il n'y a eu aucun avis officiel ces jours derniers, dit Canh.

-- Quoi ? Depuis quand faut-il annoncer à l'avance les décisions du Parti et de l'Etat socialiste ?

-- Euh... je excusez-moi... bafouilla Canh. Et que devons-nous faire ?

-- Vous devez nous déclarer tout ce que vous possédez.

-- Dans ce magasin ?

-- D'abord dans ce magasin: or, argent, meubles, tissus, soie, etc...

Canh eut l'air étonné. Brusquement un jeune homme, grand, visage anguleux, cheveux en brosse, bondit devant lui, le fixant d'un regard furieux:

-- Le chef vous a dit "d'a-bo-ord" ! Vous faites semblant de ne pas entendre. Vous êtes sourd ? D'abord de l'or ! L'or !! Où cachez-vous l'or de votre commerce ?

-- Vous savez, depuis la Libération notre commerce va mal...

-- La ferme ! cria-t-il. Commerçant malfaisant ! Capitaliste voleur ! Si tu nous mens tu auras les pires ennuis. On va saccager ton magasin et ta maison. Puis on va t'envoyer moisir dans un camp. Compris ?

Canh échangea un rapide coup d'œil avec sa femme.

-- Alors, qu'attends-tu ? hurla-t-il.

-- Je..nous..nous n'avons que quelques économies... balbutia Canh, terrorisé par la fureur si subite de son interlocuteur.

-- Où ? Où ? lancèrent plusieurs voix.

-- Vous comprenez... bredouilla Canh.

-- Ta gueule ! cria une voix.

-- La ferme ! Sale commerçant voleur !

Canh alla derrière le bureau, ouvrit le tiroir le plus bas, sortit un paquet enveloppé par un vieux papier journal et ficelé solidement.

L'homme arracha le paquet de sa main et le déposa sur une chaise. Il se tourna vers le chef puis, après un signe de tête de ce dernier, il ouvrit nerveusement le paquet. Les petites barres d'or s'étaient étalées sur la tablette devant le chef: au total 12 taels.

-- C'est tout ?

-- Oui Monsieur, c'est tout.

-- Tu mens ! rugit l'homme. Tu as volé pendant combien d'années ? Et tu n'as que ça ?

-- C'est vrai Monsieur, nous n'avons que ça.

-- Quoi ? Tu nous prends pour des crétins ? Ha ? Tu veux l'autre méthode ?

-- Je vous ai tout dit. C'est toutes nos économies. Nous avons eu des années difficiles...

-- Ta gueule ! martela-t-il.

Canh se tut. A ses côtés sa femme et ses filles se tenaient immobiles, la bouche ouverte, les yeux épouvantés. L'atmosphère était explosive, le chef fit signe à son subordonné de se calmer, puis il cria:

-- Allez-y ! Fouillez !

Aussitôt quatre Cồng An coururent vers le dépôt tandis que deux autres se partageaient les vitrines derrière les comptoirs.

Thuy Lan gagna le dépôt pour rejoindre son frère. Madame Bich et son mari fermèrent la porte du magasin sur l'ordre du chef qui ouvrit lui-même la porte du dépôt sur toute sa largeur. Puis, assis sur une tablette près du mur, il surveilla le travail de fouille d'un bout à l'autre. Les hommes avançaient lentement. Les tissus et soies, sortis de leurs rayons, s'empilaient pêle-mêle par terre.

A midi deux jeunes femmes Cồng An apportèrent à manger à leurs collègues.

Une heure avant le chef avait permis à Thuy Lan de préparer le dîner pour sa famille dont les autres membres devaient rester avec les Cồng An. Il leur était toujours strictement interdit de se parler, de se déplacer sans permission. Au dîner ils purent se réunir mais, sous surveillance constante, ils mangèrent en silence.

Après le repas, et une courte pause, les hommes reprirent leur perquisition. Toujours avec lenteur et minutie. Après avoir déballé les paquets de tissus, les rouleaux de soies, ils en vinrent aux meubles, vitrines et bureaux. Chaque fois qu'un morceau de sol était dégagé ils y faisaient passer un vieux détecteur de métal. De temps à autre ils extirpaient un carrelage et creusaient un trou profond dans la terre.

Après le dépôt et le devant du magasin vint le tour de la maison arrière.

A six heures du soir ils s'arrêtèrent.

Sur ordre du chef tout le monde se regroupa au milieu du dépôt, entre les meubles déplacés, les piles de marchandises et les monticules de terre.

-- Alors Monsieur Canh ! lui lança celui-ci en riant ironiquement. Vous avez vu ? C'est pas sérieux ça ? Et on continue jusqu'à ce qu'on trouve votre or caché. Si on trouve cet or ce sera très grave pour vous.

-- Compris ? intervint l'homme au visage anguleux, que ses collègues appelaient le camarade lieutenant Kiêt.

Monsieur Canh leva un regard timide vers le chef, puis vers le lieutenant debout à sa droite, en marmottant quelques mots.

-- Parle plus fort ! cria le lieutenant. Tu as peur que tout le monde sache où tu caches ton trésor, n'est-ce pas Ali Baba ?

Il s'esclaffa, suivi par ses Côm An.

Croyant sans doute qu'ils étaient devenus moins nerveux Canh essaya de se reprendre:

-- Cet or et ces marchandises que vous voyez ici, c'est tout ce que nous possédons. Nous n'avons rien d'autre.

-- Vous mentez ! se fâcha le chef.

-- Non Monsieur ! protesta-t-il. Je dis la vérité.

-- Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? cria le lieutenant qui bondit devant lui et qui le saisit par son col de chemise.

-- Je ne mens pas, répéta-t-il doucement.

-- Tu oses ? Tu te fous de nous ? hurla le lieutenant qui dégaina son revolver et l'appuya sur la tempe de Canh. Où est ton or ? Où ?? Où l'as-tu caché ??

Canh tressaillit, baissant les yeux. Terrifiée sa femme éclata en sanglots. Ses filles pleurèrent à leur tour.

-- Silence ! leur cria le lieutenant qui appuya plus fort le revolver contre la tempe de Canh. Et toi ? Où est ton or ? Où ??

-- Je..je n'ai plu..plu..plus rien.

-- Voleur ! menteur ! Tu crois que c'est un faux pistolet ?

Canh leva des yeux horrifiés vers l'homme. Paralysé il ne répondait plus. Le chef ordonna:

-- Bon. Arrête !

A ces mots le lieutenant retira le revolver, puis le remit dans sa gaine.

-- Alors, Monsieur Canh ! lui lança le chef. Vous voulez jouer au plus fin ? Ha ? Vous allez payer très cher votre entêtement.

-- Mais Monsieur... je vous ai dit la vérité.

-- Vous mentez !

-- Non Monsieur.

-- Vous verrez que votre mensonge vous coûtera très cher.

Le ton s'était quelque peu adouci. Visiblement impressionné par la résistance du commerçant, il semblait accorder un certain crédit à ses dires. Il ordonna néanmoins à ses Côm An de reprendre leurs fouilles.

Ils travaillèrent toute la soirée et ne s'arrêtèrent qu'à minuit. Ils firent encore des trous dans le sol, mais aussi dans les murs. Ils ne trouvèrent rien.

Dans l'après-midi les jeunes garçons Vu et Khâm étaient rentrés de l'école. Ils furent autorisés à parler à leur père, puis à aller voir Hô le mari de Thuy Lan, et Tung le fiancé de Thuy Mai.

Ils rentrèrent à 10 heures du soir avec Hô et Tung.

Ces derniers ne purent pas rester longtemps mais obtinrent la permission du chef Côm An de revenir le lendemain, à midi, pour ravitailler la famille qui dut passer la nuit dans le salon.

Le lendemain matin la tension baissa.

Les Côm An fouillèrent encore quelques heures. Toujours vainement.

A 14 heures le chef réunit tout le monde et annonça:

"Sur l'ordre du Parti, et de l'Etat Socialiste, la présente brigade confisque le magasin et la maison arrière du commerçant malhonnête, le gian thuong, Lê Van Canh et de sa femme."

Et il était "conseillé" à leur famille d'aller vivre dans les vung Kinh tê moi, Nouvelles zones économiques.

A peine avait-il fini sa déclaration que Madame Bich poussa un grand cri "oh Ciel !" et s'évanouit.

Monsieur Canh passa encore un long moment à supplier le chef de revenir sur sa décision, au milieu des lamentations et sanglots de ses enfants. Rien n'y fit. Le chef Công An fut inébranlable.

Les membres de la famille durent déménager "immédiatement" avec leurs seuls vêtements et quelques meubles légers. Le lendemain après-midi ils arrivèrent à Thi Nghe, et s'installèrent dans leur vieille maison, leur seul bien qui n'avait pas été confisqué.

« Ciel ! On l'a échappé belle ! » s'exclama Madame Bich. Elle venait d'apprendre le lendemain du drame que, normalement, dans tous les quartiers, les Côm An expulsaient les commerçants après avoir confisqué leur magasin. Ils étaient chassés vers les Zones économiques nouvelles. Sauf quelques cas particuliers comme celui de sa famille.

Si son mari et elle n'avaient pas subi ce malheureux sort c'était pour une raison toute simple : Aux yeux de la Loi le magasin de tissu et la maison adjacente « ne leur appartenaient pas » !! Pourquoi ? Eh bien parce qu'ils les avaient achetés et enregistrés, en 69, sous le nom de leur fille aînée Thuy Lan.

Celle-ci habitait actuellement chez son mari Hô, près de la maison des parents de celui-ci.

Quant à Monsieur Canh et Madame Bich—sur les papiers, donc aux yeux de la Loi— ils habitaient toujours leur maisonnette dans le quartier populaire de Thi Nghe, la maisonnette qu'ils avaient achetée dès leur arrivée à Sai Gon en 64. D'ailleurs ils y passaient régulièrement, chaque fois qu'il faisait morne au magasin.

Evidemment après la Libération ils avaient continué leur commerce au magasin (enregistré sous le nom de leur fille) mais officiellement ils étaient domiciliés à Thi Nghe, dans leur maisonnette. Ils avaient eu la sagesse d'acquérir— pendant les jours sombres d'après-la-Libération—les cartes de ravitaillement hô khâu pour eux et pour leurs enfants, sauf pour l'aînée Thuy Lan bien entendu.

« Quel miracle ! » C'est grâce à ces cartes hô khâu qu'ils pouvaient continuer à vivre ici, à Thi Nghe, en plein Hô Chi Minh Ville. C'est grâce à ces cartes qu'ils n'étaient pas chassés, comme tant d'autres commerçants, vers les Zones économiques nouvelles.

« Oh Ciel miséricordieux ! » Madame Bich n'en revenait pas. Ce sont ces petits bouts de papier appelés cartes hô khâu qui les avaient sauvés de cet Enfer qu'on appelait « Nouvelles zones économiques ». Cet Enfer à ciel ouvert où étaient envoyés des milliers de gens, chassés des villes.

Pendant toute la journée chaque fois qu'elle pensait à cette chance inouïe Madame Bich se pamait de joie, mais chaque fois la joie disparaissait aussitôt venue. Et de nouveau elle replongeait dans son chagrin.

Ainsi en cette nuit de décembre 76 Madame Bich et son mari retrouvaient leur maison de Thi Nghe, comme en cette lointaine nuit de juillet 64, leur première nuit saigonnaise.

Douze ans avaient passé. Comme un rêve.

Cette nuit Madame Bich ne dort pas. Elle n'arrivait pas à fermer l'œil. Tantôt allongée ou assise dans son lit, tantôt debout près de la fenêtre, elle n'arrêtait pas de réfléchir, de se poser des questions, de se souvenir.

Tout se bousculait dans son esprit.

La maladie de son mari qui avait failli lui coûter la vie. L'accident survenu à Thuy Lan qui s'en était sortie miraculeusement avec seulement deux côtes cassées. Le mariage de celle-ci, les fiançailles de Thuy Mai. L'achat de la maison et du magasin au Centre-ville. Le troisième anniversaire de son ouverture. Le voyage à Hong Kong de Madame Bich et son mari. Encore et encore des souvenirs...

En dehors de ceux-ci que leur restait-il de ces douze années de labeur ?

Et maintenant-- l'aventure saigonnaise finie-- ils ne pouvaient même plus revenir vivre dans leur village Tam Binh: ils n'avaient plus leur terre. Ils avaient tout perdu, sauf cette maison de bidonville de Thi Nghe.

Demain, comment faire pour vivre ?

Par moments elle pleurait. Puis les larmes ne venaient plus tant elle en avait versé tout l'après-midi. A l'aube, complètement exténuée, elle sombra dans un profond sommeil.

Par toutes les saisons, dans un quartier populaire, les gens avaient l'habitude de se lever très tôt.

Avant quatre heures beaucoup de femmes s'apprêtaient déjà pour le marché du matin. A cinq heures il y avait de la lumière dans presque toutes les maisons. Et au lever du soleil, plus personne au lit, portes et fenêtres grandement ouvertes.

Sauf celles de la maison de Madame Bich, ce matin.

Réveillée par les clameurs des marchands ambulants du petit matin Thuy Mai s'étonna de ne pas trouver sa mère dans la cuisine. Elle sortit acheter du pain dans la ruelle à côté, puis revint préparer le café.

Son père et ses frères se levèrent un peu plus tard, encore tous fatigués du manque de sommeil après ces deux éprouvantes journées.

Le petit déjeuner fut pris dans un profond silence.

De temps en temps elle jetait un coup d'œil vers son père, à la dérobée. Depuis hier soir il se renfermait dans un étrange mutisme.

La raison en était simple. Il se reprochait de ne pas avoir prévu les drames qui frappaient la famille. Le blocage de ses biens en banque au lendemain de la Libération, la nationalisation de son terrain à Tam Binh, le changement de la monnaie en septembre 75, et enfin hier la confiscation du magasin et de la maison arrière.

Maintenant la famille était ruinée !

Mais combien de gens, dans ce pays, avaient-ils prévu une telle avalanche d'événements, en un si court laps de temps ?

Maintenant les faits étaient gravissimes. Hier Hô et Tung avaient raconté que, partout dans les rues commerçantes, les brigades Côm An confisquaient boutiques et maisons, et en expulsaient les propriétaires. Il y avait même, paraît-il, des blessés et des morts.

Thuy Mai remarqua que son père avait oublié de se raser. Ce qui ne lui était jamais arrivé. Après le petit-déjeuner il se leva, sourit à ses enfants, puis s'en alla sans dire un mot.

Cuong et ses frères annoncèrent fièrement à Thuy Mai qu'ils allaient s'occuper eux-mêmes de leur inscription aux écoles du nouveau quartier. Puis ils sortirent.

Sa mère dormait toujours. Restée seule dans la cuisine Thuy Mai essaya d'énumérer les tâches urgentes à faire. Mais elle fut sans cesse distraite par le tumulte du matin. Par la fenêtre de la cuisine elle pouvait voir le carrefour de deux ruelles et la terrasse du petit café qui diffusait les premières chansons de la journée. Il y passait continuellement bicyclettes et cyclopousses, mélangés aux piétons.

Elle avait vécu dans cette maison entre 10 et 14 ans. Et depuis plus de sept ans, depuis que ses parents avaient acheté le magasin et la maison en ville, la famille n'était plus revenue vivre ici.

Pourtant plus elle contemplait ce coin de quartier populaire le matin, au réveil, plus elle s'y sentait habituée.

Et maintenant le soleil s'était nettement détaché du haut des grands arbres. La lumière commençait à inonder les toits. Très vite des bouffées d'air chaud envahissaient ruelles et passages, pénétraient dans les maisons...

De nouveau Hô Chi Minh Ville fut sous le choc.

Pendant des jours le mouvement de contrôle, kiêm kê, et de confiscation des commerces se poursuivit sans relâche dans tous les quartiers.

Plusieurs collègues et amis de Monsieur Canh en furent victimes. Comme lui quelques-uns, expulsés de leur boutique, purent déménager dans leur maison. Mais beaucoup d'autres perdirent en même temps boutique et maison, et furent chassés immédiatement vers les Nouvelles zones économiques.

Tous les jours, son mari et ses enfants étaient les messagers pour Madame Bich qui restait pratiquement clouée au lit, légèrement souffrante. Il y eut aussi les premières connaissances qui vinrent la voir dans sa "nouvelle" demeure. Les informations rapportées l'inquiétaient de plus en plus, surtout celles concernant les départs forcés vers les Nouvelles zones économiques.

Et il n'y avait pas que des commerçants parmi les victimes. Les familles d'officiers gradés et de hauts fonctionnaires de l'Ancien régime furent aussi touchées.

Il s'agissait souvent de familles dont le mari était encore retenu dans un camp de Rééducation, et dont la femme occupait avec ses enfants une villa, ou une habitation intéressante, c'est-à-dire une maison donnant sur un boulevard ou une rue, et non pas une maison de quartier populaire. Car les Cồng An et les militaires révolutionnaires ne semblaient aucunement intéressés à chasser les propriétaires des habitations de bas quartier pour les occuper eux-mêmes.

Une maisonnette de bas quartier. Tel était bien le cas de celle de Madame Bich, ici, à Thi Nghe.

Une maisonnette perdue au milieu d'un méli-mélo d'autres semblables, de trois mètres sur cinq ou de quatre mètres sur six, avec étage ou non, où s'entassaient des familles nombreuses, parfois jusqu'à dix ou douze personnes, avec juste un passage étroit devant la porte. Un passage qui zigzaguait entre une vingtaine d'habitations avant de déboucher sur une ruelle cyclable.

En toute logique, vu la nature de l'événement, les habitants d'ici-- anciens ou nouveaux pauvres-- ne devaient pas avoir peur pour leur logement. Et pourtant beaucoup, comme Madame Bich, vivaient avec cette crainte jour et nuit.

A chaque occasion Thuy Mai volait au secours de sa mère. Pour la tranquilliser un peu.

Mais au fond d'elle-même, parfois, elle éprouvait aussi cette peur.

Surtout depuis deux jours.

Hier matin, en allant voir la mère de Tung, elle fut prise dans un grand embouteillage à l'ancienne rue Vo Di Nguy. Un embouteillage bien inhabituel, puisque son bus était bloqué non pas au feu rouge, mais entre deux carrefours, par plusieurs camions militaires. Auparavant elle avait sans cesse entendu parler de départs vers les Nouvelles zones économiques, mais c'était la première fois qu'elle les voyait. Les gens étaient regroupés devant leurs maisons, avec leurs maigres bagages, et poussés dans des camions. Mais la voie s'étant dégagée, son bus était reparti aussitôt.

Aujourd'hui-- c'était la deuxième fois-- elle était restée longtemps, très longtemps, à assister au même spectacle. Et de plus cela se passait fort près de son quartier.

En effet, c'était à quelques centaines de mètres du Pont de Thi Nghe, sur un tronçon de rue que Thuy Mai connaissait bien. Plusieurs commerçants étaient des amis de ses parents.

Justement c'était ceux-ci qui étaient "sur la sellette" aujourd'hui.

Une file de camions étaient garés devant leurs boutiques. Sur le trottoir opposé la foule grossissait à chaque instant, malgré les cris des Cồng An. "Dispersez-vous ! Il n'y a rien à voir ici ! Dégagez !".

A l'arrivée de Thuy Mai un camion, plein d'occupants, quitta les lieux, et roula du côté de l'autoroute.

Les Cồng An armés arrachaient les gens de leurs maisons, les poussaient dans les camions. Homme, femme, vieux, jeune, enfant. Chacun emportant ce qu'il pouvait. Plus ils résistaient plus ils étaient maltraités. Certains furent traînés à quatre pattes sur le trottoir, puis violemment jetés dans le véhicule comme un sac de paddy. Un homme repoussant le Cồng An fut frappé d'un coup de crosse. Par instant un hurlement couvrait l'incessant concert de pleurs et de lamentations.

Thuy Mai reconnut Monsieur Quy, le marchand de vaisselles, et sa femme qui montaient dans le camion le plus proche. Et plus tard Monsieur Thông, le

vendeur de vieux meubles, ses deux grands fils et leurs femmes et enfants qui remplissaient tout un camion.

Il n'y avait pas que les commerçants qui étaient chassés de chez eux. Le long du trottoir plusieurs jolies maisons, intercalées entre les boutiques, furent aussi vidées de leurs occupants. Thuy Mai connaissait vaguement deux de ces propriétaires. Elles étaient toutes les deux femmes d'officiers. Leurs maris étaient partis très tôt pour les camps de Rééducation ; et depuis elles n'avaient aucune nouvelle. Le mari de l'une d'elle aurait été dans la même division que le Capitaine Dinh, le frère de Tung. L'autre femme, épouse d'un Colonel, avait huit enfants.

Thuy Mai resta jusqu'au départ du dernier camion. Il y avait toujours grande foule. Et toujours une grande frayeur sur les visages.

Après ces deux témoignages-- d'hier et surtout d'aujourd'hui-- elle commençait à avoir peur comme sa mère. A se poser des questions. Était-il vrai que seules les maisons étaient visées par les Còng An ? Ou bien aussi les occupants ? Et si c'était aussi les occupants alors... sa famille serait-elle épargnée ? Et pour combien de temps encore ?

-- Où est Thuy Mai ? demanda Monsieur Canh.

-- Elle est allée au marché, répondit Madame Bich.

-- Bon. J'y vais.

Il se leva. Arrivé à la porte il se tourna:

-- Es-tu sûre de pouvoir rester seule jusqu'à son retour ?

-- Oui. Je vais mieux, t'ai-je dit.

Il s'éloigna.

En effet Madame Bich allait mieux. Cette nuit la fièvre avait nettement diminué, les maux de tête avaient disparu. Et ce matin elle pouvait s'asseoir et prendre le petit-déjeuner sans se fatiguer.

Elle décida d'accomplir la tâche la plus urgente et qui l'avait obsédée durant toutes ces nuits: recenser le stock de meubles et d'objets de la maisonnette. La plupart de ces biens avaient été apportés ici par Thuy Lan et son mari Hô. C'étaient des cadeaux des parents et amis, cadeaux qu'ils voulaient laisser à la famille maintenant.

Ils constituaient désormais toute sa fortune.

Par bonheur il y avait parmi eux quelques objets précieux: des coffrets, de la vaisselle, des vases, et surtout une armoire ancienne de très grande valeur. Il fallait immédiatement revendre les objets encombrants, des tables en bois par exemple, puis ranger les autres. Puisque ce pêle-mêle occupait presque tout l'étage.

C'est qu'il n'y avait plus la moindre place dans cette maisonnette de 4 mètres sur 6.

Au rez-de-chaussée: deux pièces à peu près égales. L'avant servait de salle à manger le jour, avec une table pliante, et la nuit de chambre à coucher avec des lits pliants. La pièce arrière contenait l'escalier en bois, le coin douche enfermé dans un bloc de ciment, les toilettes dans un bloc adjacent, et la cuisine composée d'une tablette, d'une armoire et deux réchauds. Seule une personne pouvait y travailler. A l'étage: deux chambres à coucher, toutes les deux actuellement remplies de meubles.

Dans quelques temps Thuy Mai se marierait et quitterait la maison. Madame Bich et son mari occuperaient la pièce avant au rez-de-chaussée, laissant l'étage aux trois garçons.

Pour le moment ils étouffaient à six au milieu de ces meubles.

Madame Bich était assise maintenant en haut de l'escalier. Son regard scrutait lentement l'étage, s'arrêtant devant un objet, puis un autre.

Chacun d'eux évoquait en elle un fragment de son passé.

Ainsi ce vase d'or aux larges anses que son mari avait acheté récemment à un ami. Et ce vieux coffret qu'une tante leur avait offert comme cadeau de mariage, il y avait presque trente ans déjà...

Ce n'était qu'une petite partie de leur trésor, l'autre ayant été confisquée en même temps que le magasin et la maison. Et à présent, même cette petite partie, ils ne pourraient plus la garder. Car, après les meubles encombrants, il faudrait sans doute revendre ces objets précieux pour survivre. Elle pensait déjà à quelques connaissances qui seraient intéressées par ces objets. Autrefois elles étaient riches et collectionneuses passionnées. Mais c'était autrefois. Maintenant qu'étaient-elles devenues ? Certainement beaucoup d'entre-elles étaient ruinées, comme Madame Bich.

Ces jours-ci elle avait tant souffert, tant regretté d'avoir perdu son terrain de Tam Binh, le coffre à bijoux à la banque, des dizaines de millions d'anciens dông, le magasin, la maison... Mais ce matin c'est ce paquet de 12 taels d'or qui lui faisait mal au cœur. Ce paquet qui aurait pu échapper au Côm An. C'était vraiment navrant de n'avoir pu le cacher à temps, ailleurs. Mais où ? Où trouver un lieu sûr par les temps qui courent ?

Si sa famille avait pu garder ces taels d'or elle serait dispensée de revendre ces objets, ces souvenirs.

Mais à quoi bon maintenant regretter, se tourmenter...

Quelques jours après Madame Bich fut complètement rétablie.

Souvent, le matin, elle faisait de longues promenades autour de la maison dont elle s'éloignait chaque fois davantage. Elle refaisait connaissance avec son ancien quartier.

Durant ces années de guerre il avait continuellement subi des changements. Et depuis quelques mois il s'était littéralement métamorphosé.

Ses espaces vides foisonnaient maintenant de maisonnettes et cabanes. Maints endroits habités avaient été aussi profondément transformés. Souvent elle avait du mal à reconnaître un coin de rue, une rangée de façades, tant ils s'étaient transformés.

Bien plus extraordinaire encore le changement des hommes !

Sur une dizaine de voisins proches de sa maison il n'en restait que quatre. La moitié des habitants du quartier étaient partis, remplacés par des nouveaux venus de tous les coins du pays. Sur le chemin elle croisait tout le temps des visages inconnus.

Elle rencontrait aussi plusieurs anciennes connaissances récemment expulsées des beaux quartiers.

Certains d'entre eux-- comme sa famille-- avaient perdu toute leur fortune mais pouvaient encore disposer d'un bâtiment spacieux ou d'une maisonnette habitable.

D'autres familles, plus malchanceuses, grouillaient à sept, à dix dans un minuscule taudis malodorant. Comme celle de madame Hoanh, une ancienne paysanne qui s'était réfugiée en ville bien longtemps avant Madame Bich.

Quand celle-ci était arrivée, en 64, dans ce quartier madame Hoanh possédait déjà une boutique près du marché et une grande villa sur le boulevard. Ses affaires n'avaient pas cessé de prospérer.

La boutique fut nationalisée, la villa confisquée pour faire le siège d'un organisme révolutionnaire. Il restait actuellement au couple et leurs cinq enfants ce taudis de 3 mètres sur 4. Un coin d'eau, un réchaud, une armoire. Pas de table, de chaise, ni de lit. Ils mangeaient par terre, dormaient par terre. Les aînés devaient souvent dormir dehors, ou chez des amis.

Ils avaient rempli des tas de papiers pour être autorisés à habiter un pavillon latéral à leur villa. Requête refusée.

-- Parce que vous possédez encore une autre maison !

-- Vous appelez çà une maison Monsieur le Commissaire...du Gouvernement ?

A chacune de leur rencontre Madame Bich réentendait ces deux phrases par la bouche même de madame Hoanh. Elle réentendait la longue histoire de cette famille. Un calvaire qui ressemblait tellement au sien, à celui qu'elle endurait depuis des jours et des jours.

Et ce n'était qu'un drame parmi tant d'autres qu'elle avait entendu lors de ses promenades matinales...

Parallèlement Madame Bich était au courant des drames vécus par les voisins de son ancien magasin Canh Bich, du Centre-ville, grâce à Thuy Lan et son mari qui venaient la voir quotidiennement.

La boutique Tân Thanh, la voisine de droite du magasin, fut nationalisée le même jour que celui-ci; les propriétaires et leurs trois enfants expulsés vers un taudis de Cho Lon. Le restaurant My Loi, le voisin de gauche, nationalisé le même jour aussi; les propriétaires et leurs six enfants emmenés de force vers une Nouvelle zone économique.

Plus loin, le salon de coiffure Hông Hoa, fermé le jour suivant, les propriétaires réfugiés dans un quartier populaire de Tân Dinh. Plus loin encore, le magasin d'articles cadeaux Nghia Diêp nationalisé, le café Ly fermé, la boutique de produits de beauté Yên Thu confisquée.

Fermé, nationalisé, confisqué... Dans tout le quartier pas un seul commerce n'échappait à l'avalanche...

Madame Bich était de plus en plus dépassée par les événements. Souvent elle était en proie à d'étranges sentiments contradictoires. Tantôt son esprit refusait de croire aux histoires qu'on lui racontait-- tellement celles-ci lui paraissaient irréelles-- tantôt elle paniquait pour un rien.

Thuy Mai la surveillait de près. Elle lui criait sans arrêt : "Attention à ta tension Maman !". Heureusement celle-ci n'augmentait que le soir. Jamais le matin. Elle pouvait encore se promener...

"Encore une fois le Têt. Encore une fois le Nouvel An. L'année du Dragon s'en va , celle du Serpent arrive. Meilleurs vœux pour le nouveau printemps...". Tung sourit en se rappelant ces phrases qu'il lisait, ce matin, dans un magazine.

Quelle fameuse année que celle du Dragon qui allait finir !

C'était le signe de naissance de Tung. Cette année il avait 24 ans: deux fois tout rond le cycle des 12 signes du zodiaque chinois.

Thuy Mai était superstitieuse en matière du zodiaque et d'horoscope. Pas mal de ses amies aussi. D'après la superstition l'année de votre signe pourrait vous apporter de grands malheurs. Sont formellement proscrites les entreprises importantes comme l'acquisition d'une maison, l'ouverture d'un magasin, ou le mariage.

Quand ouvrirait-elle sa boutique ? Thuy Mai ne le savait pas encore. Cela restait toujours un rêve. Un rêve qui semblait s'éloigner chaque jour davantage.

Quant à son mariage, par contre, c'était tout autre chose.

Dès leurs fiançailles, en 75, Tung et elle l'avaient fixé au printemps 77, afin d'éviter cette fameuse année du Dragon 76. Plusieurs fois ils avaient craint de devoir changer cette date.

Heureusement cette année du Dragon s'en allait maintenant. La date du mariage approchait...

"Quelle histoire !" pensa Tung.

Il était assis à la terrasse d'un café-restaurant populaire. Les trois vieilles tables entourées d'une quinzaine de chaises minuscules, placées au milieu du trottoir, étaient toutes occupées.

De sa place il pouvait voir le marché du Têt, le long du trottoir en face. Il y faisait noir de monde.

Aujourd'hui: 30 décembre au calendrier Lunaire, dernier jour de l'année du Dragon. Tous les matins le marché du Têt battait son plein, et ce depuis le 23, jour de la fête du Tao Quân, le Dieu de la cuisine.

En quittant son travail, Tung s'arrêta dans un de ces cafés-restaurants en face du marché, pour un léger dîner. C'était un grand luxe mais c'était permis car... aujourd'hui c'était un jour de fête.

C'est par hasard qu'il avait trouvé cette place dans une quincaillerie dont la patronne était une cousine de sa mère. A l'heure actuelle, officiellement la quincaillerie était fermée, mais Tung venait encore de temps en temps travailler avec la patronne et son fils. Ils réparaient et vendaient au noir divers objets en métal.

Malgré son maigre salaire le travail de Tung procurait une grande joie à sa mère, Madame Hoang My.

Ces derniers temps elle passait ses journées à prier ou à aller aux pagodes. Hier c'était le Vinh Nghiêm, aujourd'hui le Xa Loi. Et elle parlait déjà d'un pèlerinage lors de la grande fête bouddhiste du 15 janvier Lunaire. Un pèlerinage de deux jours dans une vieille pagode, située à une quarantaine de km au sud de la ville, et dont Tung n'arrivait jamais à retenir le nom. Par deux fois dans le passé elle y était allée, toujours accompagnée de My Hanh.

Très pieuse, elle était l'inséparable compagne de sa mère, quand elle habitait encore la maison. Dans les premiers temps de son mariage, bien qu'elle habitât avec son mari à l'autre bout de la ville, elles se voyaient presque tous les jours. Et souvent elles allaient ensemble à la pagode. Mais après le Changement de la monnaie-- qui avait ruiné tant ses beaux- parents que ses parents-- My Hanh était tellement préoccupée par ses propres affaires familiales que ses visites à sa mère s'étaient de plus en plus espacées.

Madame Hoang My restait inconsolable de cette séparation d'avec sa cadette, d'autant plus que Tung ne s'intéressait nullement à la religion.

Par bonheur Thuy Mai était aussi pieuse que My Hanh. Raison de plus pour Madame Hoang My de souhaiter que le mariage de Tung se fît au plus vite. A la villa elle aménageait déjà l'ancienne chambre de My Hanh, en faisant un bureau pour Thuy Mai.

Le mariage aurait lieu au début du mois de mars sauf imprévu ! "On ne sait jamais" se dit Tung, fataliste.

Il consulta sa montre. Presque 13 heures: l'heure de la sieste. Au marché, il y avait moins de gens. Chaque jour c'était la même chose. Une pause à midi,

puis le marché s'animait de nouveau jusqu'au soir. Sauf aujourd'hui, évidemment, où toutes les activités commerciales s'arrêteraient tôt dans l'après-midi, les gens devant préparer le réveillon et le Giao Thua, passage à la Nouvelle Année.

Ce serait encore un Têt mémorable pour chacun des membres de la famille de Tung.

Il pensait à son père, seul, loin des siens, dans un camp de Rééducation dans le Nord, et à son frère dans un camp au Sud; à sa mère qui passait le plus clair de son temps à psalmodier les prières, à brûler les encens; à sa sœur aînée My Liên qui soignait son mari l'officier mutilé; à la cadette My Hanh mariée à un pharmacien récemment ruiné. Et lui, l'universitaire, échoué dans une quincaillerie...

La sonnette retentit dans le living. Tung se leva d'un bond et sortit dans la cour en courant. Il poussa sur le bouton, la porte céda :

-- Bonjour Tung.

-- Ah quelle surprise ! Bonjour Giao Huynh.

-- Surprise ? Evidemment ! sourit le jeune homme. Hier, en rencontrant par hasard ta sœur My Hanh j'ai appris que ta mère passait le Giao Thua chez elle. Alors je viens te dire bonjour. Ca ne te dérange pas...

-- Non, non. Entre. Ma mère vient de partir chez My Hanh. Mais je ne suis pas seul.

-- Ah oui ?! Thuy Mai est venue passer le Têt avec toi ?

-- Non, répondit Tung d'un signe de tête. C'est Banh, un cousin. Il ne veut pas passer un Giao Thua chez lui, pour changer un peu.

-- Comme moi alors.

Ils entrèrent dans le living.

-- As-tu déjà mangé ? demanda Tung.

-- Oui.

-- Moi aussi. Tu prends une bière ?

-- Je veux bien, merci.

Tung alluma la radio et ouvrit la bouteille de bière. Puis ils s'assirent près de la fenêtre et restèrent silencieux un long moment...

Tung avait perdu de vue la plupart de ses anciens camarades de classe du lycée. Episodiquement il en voyait encore quatre ou cinq. Et parmi ceux-ci Giao Huynh était le plus intime.

Leurs études secondaires terminées, ils se voyaient régulièrement, bien que Tung dût entrer à l'Université et que Giao Huynh s'inscrivît à l'école des Beaux Arts.

Immédiatement après sa sortie de l'école Giao Huynh fut nommé professeur de peinture et enseigna dans plusieurs lycées de Sai Gon. Il était peintre à ses heures et exposa ses premières toiles en 1974. Il suivait les cours à la Faculté des Lettres mais abandonna après deux ans.

Après la Libération il poursuivit tranquillement son métier de professeur, enthousiasmé par les promesses et les espoirs que la Révolution et le Socialisme apportaient à la culture. Par sympathie pour les révolutionnaires il

refusa de s'enfuir aux Etats-Unis, en mai 75, avec sa femme et sa belle-famille.

Mais son enthousiasme et sa sympathie brûlèrent comme feux de paille. Le temps de la désillusion ne tarda pas.

Dès septembre 75, après les premières campagnes de purification idéologique et culturelle, ses œuvres-- en même temps que celles de beaucoup d'autres artistes-- furent mises à l'index par le Parti communiste, considérées comme "surchargées" d'individualisme, de capitalisme décadent. Sa deuxième exposition, prévue pour la fin de l'année 75, fut supprimée. Après l'interdiction de ses œuvres il s'attendait à cette décision des autorités culturelles.

Mais il ne s'attendait pas, par contre, à la visite des Côm An chez lui.

Il ne fut pas arrêté, il pourrait continuer à professer et même à poursuivre son travail de création... à condition de se mettre au service du Peuple, c'est-à-dire à l'Art socialiste.

En attendant, toutes ses toiles furent "réquisitionnées" sur décision du Comité culturel de la Révolution. Heureusement, quelques temps auparavant, il en avait transporté une partie chez un ami, parce qu'il n'avait plus de place chez lui.

(Les Côm An crurent qu'il les avait vendues, et ils ne s'en inquiétèrent pas davantage.)

Depuis lors sa situation professionnelle n'avait subi aucun changement notable.

Sa situation financière non plus. Il continuait à survivre grâce à un petit paquet de taels d'or que sa femme lui avait laissé. (De toute façon ses toiles ne lui avaient jamais rapporté beaucoup, et son actuel salaire dérisoire de professeur suffisait à peine pour ses petits déjeuners.)

Par contre, côté moral, cela allait de mal en pis. Depuis des mois il n'avait pas touché une seule fois à son pinceau.

La grande maison de sa belle-famille confisquée après le départ de sa femme, de ses beaux-parents et de leur quatre jeunes enfants pour l'Amérique, Giao Huynh était revenu vivre avec ses parents, son frère et sa sœur encore célibataires.

Désœuvré, ulcéré par les événements, il s'ennuyait. Et de temps en temps il allait voir Tung...

Evidemment, ce soir, sa visite était tout à fait exceptionnelle, et complètement inattendue. C'était le 30 décembre Lunaire, par tradition on ne recevait personne, on ne rendait visite à personne, on attendait chez soi le Giao Thua et les premières minutes de l'An nouveau.

-- Vraiment, je ne te dérange pas trop ? lui redemanda Giao Huynh, un verre à la main, après un long silence.

-- Non et non ! sourit Tung. Et chez toi, qu'est-ce qu'ils préparent de spécial ce soir ?

-- Rien de spécial.

-- Tu n'as pas dû rester à la maison ?

-- Normalement si. Mais... ils ne s'étonnent plus pour moi. Je traîne partout et n'importe quand.

-- Moi aussi, surenchérit Tung. Ma mère a fini par ne plus poser de questions. Avant c'était tout le temps: où vas-tu ? quand rentreras-tu ? Maintenant plus rien.

-- Et ta mère ? Ces jours-ci, elle va bien ?

-- Couci, couça. Elle s'inquiète trop pour mon père et mon frère.

-- La dernière fois tu m'as dit que vous n'aviez toujours pas de nouvelles...

-- Toujours rien, depuis des mois.

-- C'est vraiment incroyable, gémit Giao Huynh.

-- Cette histoire de camps de Rééducation... Ca me tape sur les nerfs chaque fois que j'y pense.

-- Ce n'est pas notre seule source de malheurs, loin de là.

-- Eh oui ! soupira Tung.

Il pensa aux ennuis de Giao Huynh avec sa peinture: ses toiles perdues, son exposition interdite, sa création muselée. Il voulut lui dire un mot mais il se sentait trop las, trop découragé pour aborder ce soir ces problèmes épineux.

-- Tiens, et où est ton cousin ? se souvint soudain Giao Huynh.

-- Il est en haut. Il se repose. Il a fait un long périple depuis son village. Normalement il comptait arriver chez nous hier soir. Mais une panne d'autocar l'a obligé à passer la nuit au milieu du chemin, à Phu Cat. Il est arrivé ici ce

midi. Et il n'a pas fait la sieste, puisqu'il a dû sortir faire des achats pour sa femme et sa sœur.

-- A propos d'achats du Têt, j'ai aussi couru tout cet après-midi, pour offrir un cadeau à chaque membre de ma famille. C'est le cadeau de ma mère qui m'a fait le plus courir. Actuellement il n'y a plus rien de valable dans les magasins.

-- Les as-tu donnés ces cadeaux ?

-- Non. C'est pour demain, le Jour de l'An.

-- Grande surprise alors ! s'exclama Tung ravi.

-- Oui. D'autant plus que c'est la toute première fois. Je ne leur ai jamais fait le moindre cadeau avant. (Il soupira.) Et ce sera peut-être la dernière. Car, l'année prochaine, je ne sais pas si j'en aurai encore les moyens. Mon argent a fondu à une folle allure ces derniers mois.

Il se laissa choir sur le fauteuil. Tung tourna le bouton de la radio pour augmenter le volume. Ils écoutèrent distraitement la chanson.

On entendit le premier bruit de pétard dans la rue, suivi de cris et de rires.

-- Drôle de Nouvel An ! s'écria Tung, le regard à la fenêtre. L'an passé c'était tout à fait autre chose.

-- Eh oui ! Qui aurait pu croire à tous ces chambardements.

-- Prions le Ciel pour que le Têt nous apporte de bonnes nouvelles.

-- Même des nouvelles pas trop mauvaises...

Ils s'esclaffèrent.

-- Tiens, puisqu'on parle de prières, dit Giao Huynh, ta mère va-t-elle à la pagode ce soir ?

-- Tout à l'heure elle était un peu fatiguée, alors elle disait que non. Mais maintenant sans doute elle se trouve à la pagode avec My Hanh. Depuis des années elle n'a jamais manqué une seule messe de minuit bouddhiste.

-- Ca lui fait du bien.

-- Oui, énormément, dit Tung. Et la tienne ?

-- Elle est à bout de force. Elle ne pense plus à rien. Plus rien ne l'intéresse. Ni l'avenir, ni le passé. Ni la religion.

De nouveau ils restèrent silencieux à écouter la radio. Le cousin, descendu au living, proposa à Tung de garder la maison pour lui. Tung et Giao Huynh sortirent aussitôt.

Dévalant le boulevard ils s'approchèrent du Centre-ville.

Ici et là une bande de jeunes fêtards criaient à tue tête, sous le jet de lumière d'une branche de pétards. Les deux amis ne s'attardaient jamais longtemps. Ils erraient au hasard dans les rues, comme deux vagabonds sans domicile...

Ils se trouvaient devant une impasse sombre et désert lorsqu'ils entendirent la cloche de l'église.

Il était minuit Giao Thua.

CHAPITRE 4

-- Thuy Mai !

En entendant son nom elle s'arrêta net. De l'autre côté du trottoir une jeune fille, sortie de la cohue, traversa la rue.

-- Qui voilà ! s'exclama Thuy Mai joyeusement. Salut Suong.

-- Salut Thuy Mai. Oh là là ! Ca fait combien d'années qu'on s'est perdues de vue?

-- Voyons... Depuis que j'ai quitté Thi Nghe... en 69.

-- Huit ans déjà ! Comme le temps passe vite. Et aujourd'hui tu es de passage...

-- Non. Je suis revenue vivre ici.

-- Quoi !? s'écria Suong, ébahie.

Elles se promenèrent le long du trottoir et Thuy Mai lui relata brièvement ce qui était arrivé à sa famille. Puis vint le tour de Suong de raconter l'aventure des siens.

Ses parents s'étaient établis dans ce quartier du marché de Thi Nghe depuis leur plus jeune âge, bien avant la guerre.

Le marché avait beaucoup changé ces derniers temps.

Une partie des restaurants, cafés, magasins, étals, baraques... avaient été abandonnés à la Libération, leurs patrons partis à l'étranger. Les autres venaient d'être fermés ou nationalisés, leurs patrons expulsés. Il ne restait plus comme commerce privé que les marchands ambulants ou vendeurs-sur-le-trottoir.

L'argent était extrêmement difficile à trouver, tout le commerce fonctionnait au ralenti. Le marché n'était plus qu'une pâle copie de sa gloire passée.

Les parents de Suong étaient d'anciens restaurateurs. Chassés de leur restaurant ils habitaient maintenant une maisonnette loin du marché, dans le même quartier que Thuy Mai.

A plus de cinquante ans le père de Suong revenait au métier de sa jeunesse: la menuiserie. Il fabriquait des tables et des chaises, chez lui. La mère

travaillait comme marchande ambulante. Elle vendait des galettes de riz: banh ich, banh chung.

Suong avait le même âge que Thuy Mai. Jadis elles avaient fréquenté ensemble les trois premières classes au lycée, avant que Thuy Mai eût déménagé pour le Centre-ville. S'étant perdues de vue des années durant, aujourd'hui elles se revoyaient par hasard dans ce marché de Thi Nghe.

Suong avait trois frères et deux sœurs, tous mineurs d'âge. Comme Thuy Mai, elle faisait les travaux ménagers pour sa famille nombreuse.

Elle avait été fiancée, pendant un an, mais après la Libération le jeune homme rompit les fiançailles et ne donna plus signe de vie. Il s'était enfui récemment en Amérique. Cet échec sentimental lui avait porté un coup dur. Malgré sa discrétion Thuy Mai sentait bien son amertume. Suong semblait très pessimiste sur son avenir, et inquiète pour celui de sa famille.

Chaque matin elle faisait plusieurs fois le tour du marché, parcourant lentement les galeries à l'intérieur du chapiteau, puis les ruelles environnantes.

Suong n'avait qu'une idée en tête: chercher une petite place pour sa mère. Celle-ci souhaitait pouvoir un jour cesser d'être marchande ambulante. Car à la longue c'était trop fatigant de courir des kilomètres pour vendre ses galettes. Et surtout de porter en permanence une planche et ses deux lourds paniers. C'était trop pour ses épaules, à son âge.

Trouver une place ici était presque impossible ! Depuis que les grands commerces-- restaurants, magasins-- étaient supprimés ou nationalisés, il y avait une fantastique ruée sur les petits métiers encore tolérés.

Voilà des semaines que Suong cherchait une place. Tous les matins. Elle n'avait toujours rien trouvé.

-- Et toi-même Suong, que comptes-tu faire ?

-- Peut-être vais-je seconder ma mère pendant quelques temps encore, en attendant de trouver quelque chose.

-- Quoi ? Quel genre de métier ?

-- Je ne sais pas. Je n'en ai aucune idée. Ah, quelle époque ! As-tu le Baccalauréat ?

-- Oui, sourit Thuy Mai.

-- Moi aussi. Mais maintenant qu'est-ce qu'on peut faire avec le Bac.

-- L'important c'est le ly lich.

-- C'est çà. Ton identité... politique. Votre père a-t-il contribué à la Révolution ? Etait-il un officier de l'Armée fantoche ? Un fonctionnaire de l'Administration fantoche ?

Elles rirent.

Après un long bavardage les deux anciennes camarades de classe se séparèrent en se fixant rendez-vous pour le lendemain.

Au premier abord l'idée de faire vendeuse-sur-le-trottoir n'avait guère enchanté Thuy Mai.

Ce soir-là elle en avait parlé à sa mère qui y était très hostile. Madame Bich se sentait gênée de recommencer à zéro dans ce bidonville, comme il y avait douze ans. Elle avait même un peu honte. Elle aurait préféré aller ailleurs.

Cependant il n'avait pas fallu plus d'une nuit pour que mère et fille se rendent à l'évidence.

La situation économique catastrophique de leur famille ne valait pas mieux que celle de Suong. Il fallait tout accepter, tout supporter, tout essayer, pour faire vivre une famille nombreuse. Une place de vendeuse-sur-le-trottoir serait on ne peut plus salulaire.

-- Tu m'as vue dans le costume de paysanne ? sourit Madame Bich. En photo je veux dire. Tu me verras bientôt en costume de vendeuse.

-- Ce n'est pas très différent, quand tu portes un ba ba et un chapeau de paille non la. Peut-être les couleurs seront-elles plus vives.

-- C'est vrai.

-- Je me souviens encore de ta dernière photo à Tam Binh.

-- Oui. Ca fait vingt ans... soupira-t-elle. Et je suis encore plus pauvre.

Alors dès le lendemain Thuy Mai se rallia à l'idée de Suong, et depuis elles cherchaient inlassablement chacune une place dans le marché et ses environs.

Ce qui était difficile ce n'était pas tellement la place elle-même, mais le produit. Il fallait que le produit qu'on aimait vendre, ou qu'on pouvait vendre, convienne à cette place.

Au fond, ni Thuy Mai, ni sa mère n'avait encore une idée précise sur ce qu'elles pourraient vendre.

Pourtant elles avaient intérêt à avoir au plus vite des rentrées d'argent. Les meubles et objets précieux constituaient des réserves vitales pour la famille; il valait mieux ne pas trop les gaspiller. Quant à la somme d'argent liquide, elle ne tiendrait plus longtemps.

Le père lui aussi cherchait du travail mais, à plus de cinquante ans, aurait-il encore une chance quand des nuées de jeunes chômeurs oisifs pullulaient dans les rues ?

Souvent, en fin d'après-midi, quand elle ne venait pas voir Tung et sa mère, Thuy Mai sortait avec Suong.

Elles se promenaient dans les ruelles entourant des carrefours ou des marchés. Elles continuaient à regarder chaque coin mais ne cherchaient plus ces places de vendeuses aussi activement que le matin. C'étaient de simples ballades. Thuy Mai refaisait la connaissance du quartier de son enfance après huit années d'éloignement.

Suong était née et avait grandi ici. Elle connaissait bien chaque recoin de ce quartier. Elle était au courant des bouleversements qui frappaient ses habitants. Plus d'une fois elle s'arrêtait devant une rangée de maisons. Echopes, magasins, restaurants... maintenant tous nationalisés, et qui fonctionnaient au ralenti. Elle croisait peu de visages connus. Son regard triste s'attardait sur les devantures.

-- La perte du magasin de tes parents t'obsède-t-elle toujours, Thuy Mai ?

-- Oh oui !

-- Tu ne l'oublieras pas de si tôt. Je te le dis. Notre restaurant a été confisqué depuis des semaines déjà, et pourtant ça me fait mal comme si c'était hier.

-- Il faut essayer de ne plus y penser, Suong. C'est du passé.

Le soir venu, la torpeur disparue, les deux copines détendues, d'humeur espiègle, continuaient à flâner.

Soir après soir elles erraient de plus en plus loin, dans toutes les directions, et restaient de plus en plus tard.

Quelle que fût l'heure de retour, immanquablement, Suong conduisait Thuy Mai dans un passage désert, coincé entre deux rues, caché derrière de vieux buildings. Marchant très lentement, Suong semblait guetter quelqu'un dans ces maisons voisines des buildings. Thuy Mai était fort intriguée de son attitude mais elle ne posait pas de questions et la suivait en silence.

Une fois, lui montrant une de ces maisons, Suong lui murmura :

-- Voilà la maison de Lich, mon ex-fiancé. Sa mère et sa sœur y habitent encore. Depuis qu'il a rompu nos fiançailles je n'ai plus aucun contact avec sa famille.

Thuy Mai posa son regard sur sa mère.

Madame Bich avait très bonne mine. Le teint pâle de maladie avait entièrement disparu de son visage. Ses yeux pétillaient de joie. Elle parlait et riait sans arrêt.

A l'étage, le père et les garçons dormaient encore. Thuy Mai et sa mère étaient au travail depuis un long moment. Elles préparaient le chèo chuôi khoai-- un potage sucré aux bananes, et aux patates douces, arrosé de jus de coco-- que Madame Bich allait vendre au marché ce matin.

Comme il n'y avait pas de place dans la cuisine, elle faisait continuellement le va-et-vient entre la cuisinière et les tables placées dans la pièce avant. L'eau commençait à bouillir dans les marmites tandis que Thuy Mai achevait d'éplucher les patates.

Les tables étaient pleines de produits: paniers de patates, de bananes, bols de jus de coco concentré, tasses de sucre blanc et brun, boîtes de farine, assiettes de cristaux de bôt ban, pots de pâte de soja...

Encore une fois Madame Bich contrôla chaque produit. Elle retourna les patates, agita le jus, huma le soja, brassa les cristaux de bôt ban. Elle esquissa un sourire, contente de leur qualité. Puis, elle s'interrogea:

-- On aurait dû faire deux espèces de chèo différents. Un chèo chuôi khoai, et un autre. Au cas où...

-- Arrête, Maman ! Il ne faut pas avoir peur de tout. On verra bien ce soir. Si çà ne marche pas on changera demain.

-- Et sœur Ha, la maman de Suong ? C'est vrai qu'elle va faire de nouvelles galettes aujourd'hui ?

-- Suong me l'a dit hier.

-- Ce sera notre premier jour dans ce coin du marché, murmura Madame Bich. Comme voisines on aura du temps pour papoter.

-- Espérons que çà se vendra bien. Surtout ne te fatigue pas trop. Si tu ne te sens pas bien appelle tante Douze. Elle t'enverra sa fille. N'oublie pas.

-- Tu ne vas pas chercher du travail avec Suong ?

-- Pas ce matin. S'il y a un pépin je dois être avec toi. Suong aussi, doit surveiller sa mère.

-- Ne t'en fais pas. Je ne suis plus malade. Je suis en très bonne santé pour le moment. (elle rit.) Et j'ai un moral d'acier.

-- Je ne m'en fais pas. Pas pour le métier. Il y aura toujours des gens qui apprécient ton che. Ce qui m'inquiète, c'est la situation actuelle. Après le gros commerce, ils vont peut-être interdire les petits marchands.

-- Oh non ! Ce serait l'Apocalypse. Qu'est-ce qu'elles vont devenir les milliers de familles comme la nôtre ? Avec quoi allons-nous vivre? Non. Je n'ose pas y penser.

-- J'espère que tu as raison, Maman. En tout cas, pour avoir une place dans un magasin ou dans un restaurant nationalisé il faut remplir je ne sais combien de conditions.

-- C'est réservé aux Révolutionnaires et autres. Ce n'est pas pour nous

-- Pour une place dans l'enseignement, ou un service public, c'est aussi dur.

-- Tu n'as aucune chance.

-- N'y pensons plus, conclut Thuy Mai.

-- Bon. Il est temps de cuire les patates.

-- Tu mets tous les cristaux de bôt ban ?

-- Oui. Tiens, tant qu'on y est, il ne faudra pas oublier d'en acheter d'autres. Il faut toujours en avoir un bon stock. C'est vital.

-- Je le sais. On en a une grande quantité, et j'en ai commandé un autre lot hier.

Pendant que sa fille triait les patates, Madame Bich regagna la cuisine avec les assiettes de cristaux de bôt ban. Elle déversa d'un coup toute l'assiette dans une marmite, agita fortement avec de longues baguettes, en augmentant le feu. Quelques minutes après elle fit les mêmes gestes avec l'autre marmite. Puis vint le tour des patates. Puis des bananes.

Bientôt une odeur exquise s'exhalant des marmites bouillantes, envahissait la cuisine et la pièce avant. Madame Bich goûta le liquide des marmites, extrait dans une grosse cuillère. Elle ajouta du sucre brun, puis du jus de coco.

Le dernier pot de soja vidé, Thuy Mai débarrassa et essuya les tables. Ensuite elle fit la vaisselle.

-- Quelle heure est-il ? Demanda Madame Bich.

-- Presque cinq heures.

-- Il est temps de préparer la palanche...

-- Non, c'est encore trop tôt. Tu dois te reposer maintenant. Tu es debout depuis plus de deux heures.

Madame Bich s'assit sur le lit, puis s'affaissa doucement contre un coussin. Allongée, elle fixait un coin du plancher.

-- Ces planches me rappellent quelque chose. Quel souvenir ! C'est ton père qui les a dénichées je ne sais où. Elles ont occupé toute cette pièce-ci. Plus une seule place pour mettre les pieds. C'était un peu avant le Nouvel An de 70. Vous étiez tous au magasin, je suis passée ici, par hasard, au début de l'après-midi. A l'époque c'est tante Nguyêt qui occupait cette maison. Elle disait que ton père venait de les ramener. A minuit il est rentré au magasin, complètement ivre. (elle rit.) Tu vas voir demain, me dit-il, ce Têt il y aura un cadeau surprise pour ta petite maison...

-- Repose-toi Maman. Tu vas avoir une rude journée.

-- C'est vrai. Je vais fermer les yeux un moment.

Elle se tourna vers le mur, Thuy Mai éteignit la lumière. Elle alla dans la cuisine et se tint debout près de la fenêtre. Il faisait désert au carrefour et la ruelle était pleine d'ombres.

Après le petit déjeuner Madame Bich se prépara à partir.

Suspendues au bout d'une planche toute neuve en bambou, les deux marmites étaient, calées sur leurs supports, soutenues solidement par quatre fils de fer.

Elle ne voulait pas que Thuy Mai l'accompagne.

-- J'ai encore assez de force, je ne suis pas trop vieille, rit-elle. Je peux me débrouiller toute seule.

-- Je la porte pour toi sur une partie de chemin, insista Thuy Mai.

-- Non, non. Attends ton tour, un autre jour.

La lourde planche sur l'épaule droite, elle sortit de la maison, le pas alerte.

Les trois garçons étaient allés à l'école et le père parti en ville. Mais Thuy Mai n'était pas seule. Car pour ce premier jour de marché la sœur aînée Thuy Lan était venue "encourager" sa mère. Elle se proposait de garder la maison, au cas où Thuy Mai devrait courir quelque part.

En fait Thuy Mai comptait faire un tour au marché. Mais seulement à midi, pas avant. Elle aurait voulu bavarder longuement avec sa sœur. Mais, à la fois curieuse et légèrement inquiète, elle n'avait pu se retenir.

Quelques instants après le départ de sa mère elle sortit dans la ruelle en courant. Elle l'aperçut de loin, de l'autre côté du carrefour, à l'entrée du marché, le dos courbé sous le poids de la planche. Arrivée à sa place au marché Madame Bich baissa la planche et s'assit, un peu en recul, entre les deux marmites.

Une grande émotion envahit Thuy Mai. Soudain son cœur battit plus fort. Son esprit fut submergé par ces images si fortes, et si inattendues. D'abord celle d'une vendeuse ambulante, portant son fardeau, s'avançant sur la route; puis celle d'une vendeuse-sur-le-trottoir assise derrière deux marmites de chèo khoai.

Cette vendeuse: c'était sa maman !

C'était bien la même femme qui-- il y peu avait de temps encore -- était la propriétaire d'un immense magasin, avec sous ses ordres une dizaine de vendeurs et d'employés. Une femme riche et connue dans la bonne société. Une personne respectable du quartier du Centre-ville ...

Thuy Mai resta un long moment, debout au bord de la ruelle, toujours silencieuse et émue. Enfin, au lieu de retourner directement à la maison, elle fit un détour par la demeure de Suong.

-- Tiens, qui voilà ! Je ne t'attendais pas si tôt.

-- Ca va Suong ?

-- Très bien. Tu vas maintenant au marché ?

-- J'en reviens. Alors, cet après-midi, qu'est-ce qu'on fait ?

-- On va rechercher du travail...

-- Mais... hésita Thuy Mai, on aura peut-être moins de temps... ou pas du tout.

On ne sait pas si elles vendront tout...

-- Ne t'en fais pas. Ca ira bien pour ta mère. Pour la mienne aussi.

-- Je l'espère.

-- Ne te tracasse pas trop, Thuy Mai. Je connais bien ces places du marché. Je les ai observées cent fois, je te l'ai dit. Ca marchera bien pour elles.

Cela avait marché. Madame Bich avait vendu ses deux marmites de ch   chu  i khoai.

Ce n'était pas un succès éclatant, puisqu'elle avait dû rester au marché très tard dans l'après-midi. C'était quand même un début fort encourageant.

D'ailleurs pour vendre jusqu'à ses dernières galettes madame Ha, la maman de Suong, était restée tard elle aussi. Beaucoup d'autres vendeuses également. Il y en avait même quelques-unes qui n'étaient pas arrivées à écouler toute leur marchandise de la journée. Dans ce cas il fallait la consommer à la maison ou la jeter.

Autrefois-- à l'époque où le commerce dans le marché avait été très florissant-- à 14 ou 15 heures les vendeuses-sur-le-trottoir avaient tout vidé leurs baluchons et étaient sur le point de rentrer à la maison pour préparer la journée suivante. A présent il ne fallait plus espérer de tels résultats.

Madame Bich avait donc été très contente de son premier jour. Les jours suivants aussi, cela avait marché. Pour elle comme pour la mère de Suong.

Ainsi une dizaine de jours s'étaient écoulés.

Aujourd'hui les deux mères décidaient de prendre du repos. C'est Suong et Thuy Mai qui les remplaçaient.

Dans le passé Suong avait souvent remplacé sa mère. Par contre, pour Thuy Mai, c'était le baptême du feu dans ce métier de vendeuse.

Les deux marmites n'étaient pas trop lourdes, néanmoins elle éprouvait des difficultés pour les maintenir longtemps en équilibre. De temps à autre elle devait s'arrêter en chemin pour amortir leur balancement. Suong portait aussi deux baluchons pleins, mais elle en avait l'expérience.

Et c'est avec un grand rire qu'elle accueillit Thuy Mai:

-- Tiens, voilà la nouvelle ! C'est lourd, hein ?

Les vendeuses voisines éclatèrent de rire.

-- Salut Suong. Salut tout le monde. Non. Pas trop.

-- Ce n'est pas lourd, mais   a balance trop ! commenta une vieille femme.

De nouveau des éclats de rire. Thuy Mai se casa à gauche de Suong.

A peine assise elle eut sa première cliente: une jeune fille très timide. En la servant elle sentit les yeux fixés sur sa main. Elle tremblait légèrement. Se

tournant sur le côté elle rencontra le regard moqueur de Suong. "C'est un moment inoubliable pour moi", pensa-t-elle.

-- Alors, que ressens-tu ? lui demanda Suong après le départ de la cliente.

-- Un peu émue.

-- Un peu seulement ! Moi, après le premier client, je sentais mon cœur battre la chamade. Je m'en souviens encore maintenant.

-- A ce point ! sourit Thuy Mai.

-- Oh oui ! En ces temps-là je prenais le métier très au sérieux. Et je me prenais aussi très au sérieux. Plus maintenant. Je suis plus pessimiste. A propos de tout...

En bavardant avec sa copine Thuy Mai ne relâchait pas une minute son attention au mouvement de va-et-vient des alentours. A l'approche de midi il faisait nettement plus animé. Les gens se pressaient à l'entrée du chapiteau du marché.

Puis, petit à petit, la foule diminuait. Les acheteurs aussi.

A 15 heures il resta un quart de marmite. Une bonne heure après: pratiquement le même niveau. De temps à autre Thuy Mai se levait, faisait quelques pas, gesticulait. Elle était impatiente de finir sa journée. Elle se sentait si découragée. Le sommeil pesait comme un casque de fer sur sa tête. Plus d'une fois Suong lui murmurait à l'oreille:

-- Courage ma chère ! Le premier jour, c'est dur. Mais ça va passer.

Quand elles finirent de vendre leurs marchandises, et se dirent au revoir, le soleil était déjà à moitié enfoui derrière la lointaine rangée d'arbres.

Adossée sur un banc public Thuy Mai leva la tête et se mit à contempler les arbres géants alignés le long d'une avenue.

Le parc du zoo So Thu était toujours un des lieux de rencontre préférés des amoureux. Il fut une époque où elle et Tung venaient ici chaque dimanche. Aujourd'hui c'était leur premier rendez-vous, à So Thu, depuis la Libération. La dernière fois c'était en février 75, maintenant nous étions en juin 77. Plus de deux ans déjà.

La saison des pluies avait démarré en trombe: on comptait plusieurs grosses averses ce mois.

Ce matin il y avait la même foule dominicale qu'avant. Arrivée ici très tôt Thuy Mai avait fait un tour complet des pelouses entourant l'avenue centrale; puis elle était venue s'asseoir sur ce banc. Le vent frais et l'eau de pluie revivifiaient la végétation. Du vert foncé des arbres au vert pâle des plantes et tiges rampantes, du rouge des pâquerettes au violet des dahlias, toutes les couleurs se mélangeaient, et les tons resplendissants s'entremêlaient, sous le soleil matinal.

En contemplant le feuillage des arbres géants Thuy Mai pensait à d'autres arbres: les pins de Da Lat.

Si leur mariage avait eu lieu comme prévu vendredi dernier, ils se seraient trouvés maintenant, Tung et elle, pour leur lune de miel, à Da Lat, cette jolie ville "froide" sur les Hauts-Plateaux, lieu de prédilection des jeunes mariés. Et, sans doute, à cette heure ils se seraient promenés au milieu des pins, au bord du lac Than Tho, ou près de la chute Cam Ly.

Il n'y avait pas eu de mariage. Et à cette heure personne ne savait quand il aurait lieu.

Après le drame survenu, en décembre dernier, à sa famille qui avait perdu d'un coup la maison et le magasin du Centre-ville, Thuy Mai avait décidé-- avec Tung-- de reporter leur mariage. Pour prendre "un peu de recul", pour savoir si dans la nouvelle situation le mariage, et la vie à deux, ne leur poseraient pas trop de problèmes.

Parce que, au moindre pépin, ils ne pourraient plus compter sur personne. Ni du côté de sa famille à lui, ni à elle. Ils ne pourraient pas trop compter non plus sur leur travail. Nul n'était sûr d'avoir un boulot pour plus de cinq jours.

Donc le mariage, fixé en mars, fut d'abord reporté en juin. Puis il fut de nouveau repoussé à ... une date inconnue, qui risquait d'être très lointaine.

En attendant ils continuaient leur existence précaire. Tung travaillait à mi-temps dans la petite quincaillerie qui avait échappé , on ne sait pourquoi, par deux fois à la confiscation. Thuy Mai cherchait toujours un emploi, et faisait fréquemment vendeuse-sur-le-trottoir en remplacement de sa mère...

Un bruit de chute, suivi d'éclats de rire, arrêta le songe de Thuy Mai. Elle se tourna de ce côté. Un adolescent venait de tomber dans l'étang. Mouillé jusqu'aux genoux il essayait de sortir en faisant le pitre, au milieu des rires et des taquineries de ses jeunes compagnons.

Thuy Mai regarda sa montre: 9 heures 40. Le rendez-vous était fixé à 9 heures. Elle s'en étonna: très ponctuel, Tung n'avait jamais été en retard de plus de dix minutes. Heureusement elle ne dut s'inquiéter qu'un instant.

Tung apparut à l'entrée du parc. Il avançait lentement en se tournant vers la gauche et vers la droite. Thuy Mai leva le bras. Il la salua d'un signe de tête, puis pressa le pas.

-- Tu ne t'es pas trop impatientée ? demanda-t-il en s'asseyant à ses côtés.

-- Un peu. Qu'y a-t-il ?

-- Ce matin Maman a eu une visite surprise : Tante la Cadette.

C'était la sœur de la mère de Tung.

-- Quoi de neuf ?

-- Elle venait nous parler de ses ennuis familiaux. Des ennuis ! Par les temps qui courent qui n'en avait pas ? Comme elle comptait rester toute la journée, je voulais partir à temps. Mais les deux femmes m'ont retenu.

-- A-t-elle demandé de l'aide ?

-- Bien-sûr. Elle l'a toujours fait. Dans le passé elle n'est jamais repartie les mains vides. Mais à l'heure actuelle, évidemment, cela n'est plus possible. Nous sommes ruinés.

-- La dernière fois, hésita Thuy Mai, j'ai vu qu'elle n'allait pas bien. Elle se plaignait...

-- Maintenant c'est pire. Elle se plaint de tout, sans arrêt. De sa santé. De son fils qui a perdu sa place de professeur. De sa fille dont le commerce vient d'être nationalisé. De son mari qui a perdu sa pension de fonctionnaire de

l'Ancien régime. Tu vois... Rien qu'on ne sache déjà. Qu'est-ce qu'on peut faire pour eux ? Nous, on en a déjà assez avec nos propres ennuis.

-- Et ta Maman ? demanda-t-elle.

-- Ca va.

-- Ca fait longtemps qu'on n'a plus de nouvelles de ton Papa.

-- Plus de trois mois. Maman commence à s'inquiéter.

-- Elle n'a pas tort, tu sais. Ton oncle, le Colonel Cao Vy, vous aide-t-il toujours dans cette affaire ?

-- Oui. Il est encore venu à la maison le mois dernier. Il dit ne pas savoir pourquoi Papa n'écrit pas à la famille. Mais il nous a promis de s'en occuper immédiatement.

-- C'est quand même troublant.

-- C'est vrai, acquiesça-t-il. Mais Maman est quand même privilégiée. Je connais des femmes qui n'ont jamais eu de nouvelles de leurs maris. Pas la moindre nouvelle depuis leur envoi dans les camps. Maman, elle n'a plus de nouvelles depuis trois mois seulement. Elle en avait eu plusieurs fois auparavant. Ce n'est pas encore si terrible. Il ne faut pas trop s'en faire.

-- C'est facile à dire, murmura-t-elle. Tu dois l'encourager.

-- L'encourager ? s'énerva-t-il. Mais je ne fais que ça !

Elle réprima une réplique. Ils regardèrent en silence le flot de visiteurs sur l'avenue. Un moment s'écoula. Ils se taisaient toujours.

Par deux fois elle lui jeta un coup d'œil à la dérobée. Le visage serein, les traits détendus, Tung paraissait cependant absorbé par elle ne savait quoi. Ses yeux se déplaçaient d'un coin à l'autre de la pelouse.

-- A quoi penses-tu ? risqua-t-elle.

-- Devine, sourit-il.

Elle sourit à son tour:

-- Je ne sais pas.

-- Alors, on se promène ? dit-il en se levant.

Ils se dirigèrent du côté de la rivière de Thi Nghe, en passant devant les cages des singes et les volières. Ils ne firent que de brefs arrêts devant les cages d'animaux, et ne s'attardèrent guère plus longtemps parmi les attroupements.

Il avait plu la nuit dernière. Il pleuvrait sans doute cet après-midi ou, plus tard, dans le soir. Des nuages noirs s'amoncelaient dans un coin du ciel et le vent frais froissait continuellement les feuillages.

De joyeux badauds envahissaient les bordures des pelouses. Les enfants piaillaient et riaient. Près d'un parterre fleuri de petits groupes de jeunes se bousculaient devant un photographe.

C'était la même foule que la dernière fois-- se souvint Thuy Mai -- aussi allègre, aussi joyeuse, mais infiniment plus sobre dans sa tenue vestimentaire. Davantage de costumes sombres, moins de coloris, plus de gris ou blancs. Et surtout la disparition presque complète de la robe ao dai, qualifiée de "bourgeoise" par les révolutionnaires, et mise à l'index depuis la Libération. Souvent les jeunes filles se contentaient d'un ba ba national, ou un ao xâm, véritable coupe à la chinoise.

Un timide soleil tentait de se dégager d'un gros nuage. Il faisait très doux pour midi. L'affluence croissait sans cesse devant les cages d'animaux et les parterres fleuris.

Un jeune couple posait pour une photo, près d'un buisson, Thuy Mai se rappela qu'elle et Tung ne faisaient plus de photos depuis des mois.

Maintenant la photo était un luxe.

L'appareil photographique de ses parents avait été confisqué en même temps que la maison. Celui de la famille de Tung était caché au fond d'une armoire. La mère de Tung devrait le vendre un jour, quand elle aurait épuisé le stock de vêtements...

Celui-ci se vidait plus vite que prévu. Très mauvaise commerçante, de nature, elle vendait souvent à perte ses robes et pantalons. Malgré la compression de ses dépenses, et ses sacrifices, elle était constamment sans le sou.

Ses enfants aussi.

La quincaillerie marchait de plus en plus mal, le salaire de Tung venait d'être diminué. De toute façon ces quelques dizaines de dông par mois ne suffisaient même pas pour les petits déjeuners.

Le foyer de My Hanh était dans une situation aussi difficile. Celle de la famille de My Liên, l'aînée, était encore plus instable. Son mari, l'ex-Colonel

de l'Armée Nationaliste, se remettait lentement de ses blessures mais replongeait dans un alcoolisme chronique. Avant la Libération l'alcool n'avait été qu'une petite partie de ses dépenses, car il avait eu à l'époque haut salaire et bonne fortune. Mais maintenant il n'avait plus grand chose...

Absorbée par ses idées, Thuy Mai ne fit pas attention à Tung qui s'était échappé. A plusieurs reprises il avait ralenti pour l'attendre mais elle marchait trop lentement.

-- Hé là ! Petite tortue ! cria-t-il finalement.

Elle pressa le pas et le rejoignit.

-- Je rêve en marchant, soupira-t-elle.

-- Décidément, ça devient une habitude chez toi.

-- Alors, on va à la Rivière, comme la fois dernière ?

-- D'accord.

Comme chaque fois ils finissaient leur rendez-vous de So Thu en allant s'asseoir au bord de l'eau. A peine arrivé Tung se tourna vers elle, la regardant dans les yeux :

-- Je m'inquiète pour ma mère. Elle n'est pas aussi solide que la tienne. Il faut fixer vite une date pour notre mariage.

-- Veux-tu qu'on en discute ?

-- Pas maintenant. L'oncle Môc nous invite chez lui un mardi. C'est à An Tây.

-- Loin d'ici ?

-- Une vingtaine de km. Le dernier mardi du mois, ça t'arrange ?

-- Normalement oui, dit-elle. Je travaillerai toute la semaine précédente. Puis Maman fera la dernière semaine du mois. On restera toute la journée là-bas chez ton oncle ?

-- Oui. Toute une journée car on partira très tôt le matin. On aura beaucoup de temps pour bavarder. Mais le sujet principal sera la date du mariage. N'oublie pas d'y penser d'ici là.

-- Ah, une longue journée à la campagne !

La campagne.

L'air frais des cours d'eau. Le calme des rizières. Loin des foules compactes, pressantes de la ville...

La campagne. Thuy Mai en rêvait chaque nuit. Mais seulement la nuit. Dès l'aube: le réveil du quartier populaire. La vie reprenait ses droits, son rythme trépidant. Bruits, tintamarres, poussières, torpeurs...

En mai dernier, Hô Chi Minh Ville avait fêté le premier anniversaire de la Libération. Défilés militaires, rassemblements populaires, discours, musiques, chants et danses. Festivités tumultueuses qui avaient duré des jours.

Et depuis, à plusieurs reprises, la Révolution s'était rappelée au bon souvenir des citoyens.

Chaque fois, dès le petit matin, des véhicules du Công An faisaient la ronde jusqu'aux ruelles les plus reculées, diffusant sans discontinuer dans les haut-parleurs des slogans à la gloire du communisme et des mots d'ordre pour la construction de la Nouvelle Société radieuse.

Avant hier la voix stridente d'un haut-parleur, dont le véhicule était garé au carrefour, avait tiré Thuy Mai de son lit.

Aujourd'hui, quand le véhicule était passé au carrefour elle et sa mère avaient déjà fini le petit déjeuner. Il était venu plus tard au quartier mais il y était resté plus longtemps. En allant au marché elles l'avaient croisé au coin du boulevard. Il faisait des tours et des tours, interminablement, d'un côté du boulevard puis de l'autre. Son haut-parleur-- infatigable-- exaltait les mérites de la Révolution, les vertus du Communisme et la suprématie de la Société Socialiste sur la Société Capitaliste.

A chacun de ses arrêts il attirait une foule de curieux qui écoutaient religieusement ces belles paroles, sorties du haut-parleur comme de la bouche d'un Messie invisible qui décrirait une société parfaite, idéale, un monde de rêve.

Mais la majorité des passants n'avaient pas de temps pour rêver à ce paradis si éloigné de leur univers quotidien.

Son univers à elle Thuy Mai ne s'y habitait pas encore. Elle se sentait toujours étrangère à ce quartier de taudis.

Et la saison des pluies ne faisait qu'augmenter son appréhension.

Les ruelles étaient parsemées de plaques de boue, de trous d'eau dont certains, très profonds, se transformaient vite en véritables mares après une averse. Pour aller voir son voisin l'épicier, ou le vendeur de sandwichs du carrefour, ou aller au marché, on devait marcher dans la boue et se tremper les pieds dans l'eau sale parfois jusqu'aux genoux.

S'entasser à cinq, à dix dans d'étroites maisonnettes et des cabanes délabrées ou aller patauger dans l'eau boueuse. Quelle vie !

Sans parler des mille et une difficultés de la vie quotidienne.

Pour vendre les deux marmites de chè chuôi khoai Thuy Mai et sa mère passaient de plus en plus de temps au marché où le petit commerce allait de mal en pis.

Pendant ce temps les produits alimentaires de base-- riz, sucre, sel, etc...-- se faisaient rares dans les magasins d'Etat où ils étaient rationnés. Au marché noir ils coûtaient infiniment plus cher et augmentaient de jour en jour.

Chaque jour le nombre de mendiants augmentait: vieillards, veuves, filles-mère, enfants, invalides, mutilés de guerre... A la grand-place, près de l'entrée du marché, il y en avait deux le mois dernier; maintenant ils étaient cinq. Le vieux mendiant au carrefour du boulevard venait d'avoir un concurrent, un jeune cul-de-jatte.

Jamais Thuy Mai ne s'était sentie aussi découragée qu'en ce moment. La vie dans ce quartier la déprimait de plus en plus.

Sa mère aussi. Souvent le soir Madame Bich se plaignait de l'infortune de sa famille et de la misère dans laquelle elle était tombée depuis quelques mois.

-- Ah, si nous avions encore notre jardin à Tam Binh ! J'y retournerais tout de suite. Je ne resterais pas une minute de plus ici.

-- Tu rêves trop Maman, lui disait Thuy Mai chaque fois.

Pourtant elle aussi rêvait. Chaque nuit. Après une journée de labeur et de tracas.

Et Thuy Mai attendait impatiemment ce rendez-vous. Où elle et Tung partiraient loin d'ici. Pour une longue...longue journée de randonnée, de promenade, au milieu des cours d'eau et rizières...

-- Regarde Thuy Mai !

-- Où ?

-- Tu ne vois toujours rien ? dit Suong. Là !

Thuy Mai suivit le mouvement de son doigt. Près d'une baraque se tenaient immobiles deux Côm An, derrière un camion militaire. Et trois autres du côté opposé du trottoir.

-- Et alors, qu'y a-t-il ?

-- Tu ne trouves pas çà louche ? demanda Suong.

-- Non.

Elle vit un autre camion militaire à deux cents mètres plus loin sur le boulevard. Elle le montra à Suong.

-- Tu vois ! Conclut celle-ci. Je parie qu'ils préparent quelque chose.

-- Attendons.

Elles n'attendirent pas longtemps. Un troisième camion, surgissant d'une ruelle, bondit comme un fauve vers l'entrée du marché. Sa porte arrière s'ouvrit, plusieurs Côm An en descendirent et formèrent un barrage.

Sur les trottoirs de la ruelle latérale les vendeuses, prises de panique, couraient dans tous les sens. Thuy Mai aperçut sa mère dans la cohue. Le dos coupé en deux sous la lourde planche, elle s'échappait vers le côté du boulevard, suivie de la mère de Suong, encombrée elle aussi de ses paniers.

En s'enfuyant la plupart des vendeuses emportaient avec elles toutes leurs marchandises. Ce qui ralentissait énormément leur mouvement. De toute façon leur tentative de fuite paraissait bien inutile.

Après que le premier camion eut barricadé l'entrée du marché et qu'un deuxième eut bouclé l'autre bout de la ruelle, refoulant les vendeuses vers le boulevard, plusieurs autres camions les encerclèrent. En quelques minutes le filet des policiers se referma complètement.

En se glissant à travers la foule de curieux Thuy Mai et Suong parvinrent au premier rang.

Quelle spectaculaire débandade !

A l'intérieur du cordon policier une trentaine de femmes, pleurant et poussant des cris de protestation, se battirent avec les Côm An armés de matraques et pistolets. Plusieurs étaient déjà jetées dans les camions avec

leurs marchandises. A l'assaut policier certaines résistaient violemment, avec les barres de leur palanche, tandis que d'autres s'opposaient mollement, les mains nues. D'autres encore s'agrippaient à leurs paniers et à leurs baluchons.

Combat dérisoire et désespéré.

Pressés par les ordres criards de leurs chefs, les Côm An accélaient leurs mouvements à chaque instant. En une demi-heure toutes les vendeuses furent embarquées dans les camions.

Malgré leurs plaintes et leurs cris, les gens assistèrent passivement au rapt, sous l'œil vigilant des officiers. Pas un seul n'eût osé leur porter secours. Des visages effrayés, des femmes en larmes. Les Côm An ordonnaient aux spectateurs de se disperser. En vain.

L'un après l'autre les camions surchargés quittèrent le tronçon du boulevard dont le sol était jonché de fruits, de légumes, d'œufs, de papiers et de quelques paniers déchirés.

Durant toute la mêlée Thuy Mai était restée abasourdie, incapable d'aucune réaction. Comme un automate tantôt elle agitait ses mains, en appelant sa mère, tantôt elle sautillait nerveusement sur ses pieds.

Sa mère et celle de Suong furent emmenées dans le même camion. Il tourna à droite et disparut du boulevard. Debout près du trottoir, les bras ballants, Thuy Mai éclata en sanglots.

-- Ne pleure pas ! lança Suong. On n'a rien pu faire pour elles. Personne n'a osé bouger.

Les yeux toujours fixés vers la direction où le camion avait disparu Thuy Mai continua à pleurer.

-- Arrête ! s'écria Suong, irritée. On va voir ce qu'on peut faire maintenant.

Autour d'elles quelques femmes pleuraient aussi. Puis la foule se dispersa.

Longtemps après Thuy Mai et Suong erraient encore dans le coin. Sur le boulevard, dans les ruelles latérales et à l'intérieur du chapiteau du marché.

Partout les gens ne parlaient que du rapt.

Les autorités allaient-elles interdire tous les marchands ambulants, les vendeurs-sur-le-trottoir qu'elles avaient tolérés jusqu'à présent ? Et chasser

aussi les commerçants-à-baraque de l'intérieur du marché ? Allaient-elles fermer les marchés ? Et fermer aussi les magasins privés ? Qu'est-ce qui allait arriver à ces vendeuses arrêtées ce matin ? Seraient-elles emprisonnées ? Ou envoyées dans des camps de Rééducation ?

Une multitude de questions, sans réponse.

Thuy Mai ne savait plus où donner de la tête. Plus elle écoutait les avis et supputations des gens plus tout s'embrouillait, et plus elle s'inquiétait. D'autant que certains avis étaient vraiment alarmistes. Suong par contre paraissait plus lucide.

-- On ne va pas rester les bras croisés. Il est urgent de les sortir de là.

-- D'accord, dit Thuy Mai. Mais...on doit éviter absolument de frapper aux mauvaises portes.

Elle faisait allusion à un cadeau, ou à une somme d'argent, qu'elles devraient "offrir" aux Còng An pour faire libérer leurs mères.

-- Bien entendu, acquiesça Suong. Il ne faut pas se tromper de personne. Ça nous coûterait cher de payer deux, trois fois. Il faut aussi savoir combien, pour ne pas payer trop.

-- Je...je ne sais pas comment, balbutia Thuy Mai, l'air anxieux.

-- Tu ne connais personne de haut placé. Moi non plus. Mais peut-être ne doit-on pas monter si haut. Il faut nous informer.

Elles passèrent encore un bon moment aux quatre coins du marché en quête de conseils. Sans aucun résultat.

Sur le chemin de retour elles rencontrèrent un vieil homme qui rendait visite à son fils. Ce parent éloigné de Suong habitait un quartier populaire du côté de Phu Tho. Le marché de ce quartier avait eu, avant hier, le même genre de rapt policier.

-- Ma cousine a été emmenée par les Còng An, expliqua-t-il. Elle vendait sur le trottoir d'une ruelle, près de l'entrée du marché. Comme ici.

-- Mais ici c'était permis, objecta Suong.

-- Là-bas aussi. C'est pourquoi les gens ont paniqué.

-- Et après ?

-- Après, ça s'est calmé. Plusieurs vendeuses ont dû payer une forte amende.

-- Seulement ?! s'écria Suong, éberluée.

-- Oui. D'après ma cousine: oui. C'était son cas. Mais elle n'est pas sûre que les Côm An ont libéré toutes les femmes.

-- Quelques-unes seraient encore en garde à vue ?

-- Peut-être. D'après les rumeurs les vendeuses-sur-le-trottoir ne sont pas "punies" la première fois, mais si elles recommencent...

-- C'est embêtant çà ! s'exclama Thuy Mai.

-- Ici aussi, dit Suong. Il y a eu ce matin toutes sortes de rumeurs.

-- Tu as raison, dit le vieil homme. Il faut attendre un peu. Inutile de s'alarmer trop tôt.

-- En tout cas pour nos mamans on ne peut plus tergiverser, dit Suong. L'amende... elle se monte à combien ?

-- Ca dépend de tes marchandises, répondit-il. Ma cousine vendait des légumes. Il paraît qu'elle a dû payer plusieurs fois la valeur de ses marchandises.

-- Mon Dieu ! cria Thuy Mai. On y va Suong ?

Le Commissariat de police était une vieille bâtisse à un étage, munie d'une large cour devant.

En maints endroits des morceaux de ciment s'étaient détachés du sol, d'autres avaient disparu laissant des plaques de boue à peine séchée. Plus une seule place de libre dans la cour. Même dans la boue des vendeuses se tenaient en rangs serrés. La plupart s'accroupissaient à côté de leurs paniers.

Il était presque 14 heures à l'arrivée de Thuy Mai et Suong. Elles durent attendre un instant, sur le trottoir, avant de pouvoir s'approcher de la cour au milieu de laquelle étaient accroupies leurs mères. Elles leur firent signe de la main, mais les femmes ne les virent pas.

Trois Côm An surveillaient l'entrée grande ouverte pendant que d'autres se postaient à chaque coin de la cour. Malgré leurs cris, leurs rappels à l'ordre, il régnait un incessant brouhaha dans la cohue du trottoir contrastant fort avec le silence martial de l'intérieur.

C'est sous un soleil de plomb, et dans ce silence pesant, que les vendeuses avaient attendu depuis plus de deux heures. Le contrôle d'identité venait de commencer. Lentement. Rituellement.

Chaque fois un Côm An ouvrait la porte, sortait dans la cour, faisait quelques pas, puis s'arrêtait un moment. Il parcourait les visages d'un regard sévère, dédaigneux. Tantôt il pointait son index vers une vendeuse, tantôt il s'approchait d'elle et lui ordonnait : "A vous !" d'un coup de menton.

Une huitaine de vendeuses étaient entrées dans le bâtiment; une heure avait passé, aucune n'en était encore sortie.

Et maintenant, après une longue pause, un autre Côm An prit la relève. De nouveau, et toujours lentement, solennellement, le petit rituel redémarrait...

Les minutes s'égrenaient.

Plus d'une vingtaine de vendeuses attendaient patiemment leur tour, dans cette vieille cour sale, délabrée. Sous un soleil aussi brûlant qu'à midi. Dans le même silence étouffant. Avec, dehors, la même foule houleuse composée de leurs enfants et parents ou de simples curieux...

Thuy Mai tourna son regard vers sa mère dont elle ne vit que le haut du visage. Madame Bich paraissait très fatiguée. Autour d'elle certaines l'étaient plus encore. Devant elle une vieille femme lourdement affaissée sur son

panier de fruits; à deux rangées derrière une autre, endormie, adossée contre le mur.

C'est vers 16 heures que Madame Bich fut appelée, et la mère de Suong quelques instants après. Aussitôt la dernière vendeuse entra dans la maison.

Les minutes s'égrenaient. L'attente continuait...

L'après-midi tirait doucement à sa fin. Le soleil tapait moins fort; mais la tension et la fatigue rendaient la foule plus nerveuse.

-- Alors, va-t-on passer la nuit ici à attendre leur sortie, Monsieur ? demanda un jeune homme.

Le Côm An ne répondit pas.

-- Monsieur ! héla une voix.

-- Silence !

Tout à coup la porte s'ouvrit. Un petit bout de femme franchit le seuil. Une grande rumeur se répandit dans la foule.

-- Alors, ma tante ?

-- Ca va bien, ma tante ?

Arrivée au trottoir, la femme posa ses paniers par terre, se tourna à gauche puis à droite et murmura:

-- Ca va.

Suong lui prit la main:

-- Que vous ont-ils fait, ma tante ?

-- Un.. un contrôle d'identité... et j'ai dû payer une lourde amende.

-- Ah ! s'exclama Suong soulagée.

Aussitôt deux autres vendeuses sortirent, trimbalant leurs palanches. De nouveau on entendit les mêmes questions. Et les mêmes réponses.

Et le défilé se poursuivit jusqu'au soir.

Quoiqu'exténuées Madame Bich et la mère de Suong ne quittèrent pas les lieux après leurs sorties; elles voulaient attendre la sortie de la dernière vendeuse. Afin de s'assurer qu'il n'y aurait aucune femme retenue cette nuit au Commissariat. Jusqu'à la fin beaucoup de gens attendaient encore sur le trottoir.

Toutes les vendeuses furent libérées.

Certaines n'avaient pas eu assez d'argent pour payer leur amende. Heureusement les Cồng An avaient permis à leurs enfants ou parents, dans la foule, d'entrer au Commissariat et de payer à leur place. Seules deux femmes n'avaient pas été dépannées par leurs proches, et avaient dû laisser leurs marchandises et leur carte d'identité en gages.

Un long moment après la sortie de la dernière vendeuse les gens restèrent encore sur le trottoir à bavarder.

-- En es-tu sûre, ma tante ? Personne n'est emprisonné ? dit une voix.

-- Oui. Je suis bien la dernière. A ma sortie ils ont fermé tous les bureaux.

-- Quelle interminable attente !

-- Et tout ce cirque pour une amende et un simple contrôle d'identité !

Enfin ils se séparèrent en pleine confusion. Sur le chemin de retour les deux mères s'avançaient lentement. Thuy Mai et Suong -- la palanche sur l'épaule-- les suivaient en silence. Des coups de tonnerre déchiraient le ciel.

-- On va avoir une très grande averse cette nuit, dit la mère de Suong.

-- Il pleuvra sans doute jusqu'à demain matin, ajouta Madame Bich.

"Maman pense sans doute à demain, se dit Thuy Mai, demain qu'est-ce qu'on va devenir ?".

Thuy Mai se réveilla en sursaut. Des coups de tonnerre grondaient au loin. Assise sur le lit elle écoutait. La pluie tombait à seaux. Des gouttes d'eau tambourinaient sur les toits.

Des bruits de pas provenaient de la cuisine. Elle descendit l'escalier. Sa mère se tenait debout près de la fenêtre arrière.

-- J'ai été réveillée par l'averse, dit Madame Bich en baillant.

Thuy Mai regarda sa montre: presque 4 heures.

-- Il pleut depuis longtemps ?

-- Deux bonnes heures, répondit Madame Bich. Ton père s'était réveillé, un peu avant moi, par un coup de vent. Il vient de commencer à pleuvoir, a-t-il dit, avant de se rendormir.

-- Sans doute il pleuvra encore dans la matinée. Comme on n'ira pas au marché aujourd'hui...

-- Ah ! Dans quel pétrin on s'est fourré ! gémit Madame Bich. J'ai bien peur qu'on ne pourra plus être vendeuse-sur-le-trottoir.

-- Il ne faut pas trop s'inquiéter. On verra bien.

-- Tu crois qu'il y a encore espoir...

-- Bien sûr ! Aujourd'hui Suong et moi allons faire un tour au marché.

-- Il faut aussi se renseigner dans d'autres coins de la ville.

-- On ira à d'autres marchés aussi. On ira partout. Je te le promets. On ne se laissera pas faire comme ça.

-- Je crains fort... hésita Madame Bich, que ce soit la politique générale des autorités, comme on me l'a dit. C'est-à-dire plus sérieux que nous ne pensons.

-- Justement. Quand on aura été ailleurs on y verra certainement plus clair. C'est trop tôt pour s'inquiéter maintenant.

-- Tu vas mettre Tung au courant ?

-- Evidemment, dit Thuy Mai. Peut-être cet après-midi même.

-- Il ne faut pas alerter sa mère. Elle va se faire encore des soucis inutilement. Ce n'est pas bon pour sa santé.

-- Tu dois surveiller aussi la tienne, Maman.

-- Mais... je vais très bien. Le travail en plein air me convient parfaitement, sourit-elle. Je ne tombe plus malade depuis que je vends le chè sur le trottoir.

-- C'est vrai. Mais tu oublies ta tension, qui reste très haute.

-- Je ne l'oublie pas.

Dehors, la pluie diminuait, puis reprenait de plus belle. Des coups de vent sifflaient continuellement. Revenue au lit Madame Bich s'assoupit. Un instant après Thuy Mai remonta à l'étage et se rendormit à son tour.

Il pleuvait encore le matin venu, quoique plus légèrement. Toute la famille s'attarda à la table du petit-déjeuner.

Au milieu de la matinée la pluie s'arrêta un long moment. Une voisine vint bavarder avec Madame Bich de "l'incident" de la veille. Thuy Mai se préparait pour sortir. Puis la pluie se remit à tomber. Il était midi passé lorsque la pluie cessa complètement. Suong était passée voir Thuy Mai et les deux copines allèrent au marché.

Des Côm An étaient postés au carrefour du boulevard, à l'entrée du marché et au bout de la ruelle parsemée de flaques d'eau.

Quel spectacle de désolation ! Le long du trottoir: pas un bruit, pas une âme.

-- Ciel ! murmura Suong. Et dire que tous les jours, jusqu'à hier, c'était l'ambiance de fête. Maintenant c'est le désert.

-- Qu'allons-nous devenir ? S'ils nous interdisent de vendre sur les trottoirs quel métier nous reste-il ? Et avec quoi va-t-on vivre ?

Suong poussa un long soupir, les traits crispés.

-- Il vaut mieux nous renseigner, reprit Thuy Mai, pour en avoir le cœur net.

-- Bien entendu. Il faut faire un tour dans les marchés, à Tân Dinh, Phu Nhuận par exemple, et même jusqu'à Cho Lon.

-- Tu connais des gens là-bas ?

-- Bien sûr, répondit Suong énergique.

-- Ils sont dans le métier ?

-- Pas tous. mais on leur demandera de s'informer pour nous. Ce que je crains c'est qu'il s'agisse d'une politique générale.

-- Ma mère craint la même chose, dit Thuy Mai, elle vient de me le dire ce matin.

-- Il faut nous informer vite. Mais avant cela je t'emmène chez mon oncle, le frère aîné de mon père. Il a plus de 70 ans, mais il est encore très dynamique.

Il est au courant de beaucoup de choses, et connaît pas mal de monde dans la Police et dans l'Administration.

-- Tu le vois souvent ?

-- Non, fit Suong d'un léger signe de tête. Il habite très loin, du côté de la route vers les provinces du sud. En général c'est Papa qui vient le voir. Maman et moi, plus rarement. On y ira demain si tu veux.

-- D'accord.

-- Sur le chemin on s'arrêtera à Phu Lâm et Cho Lon où j'ai quelques connaissances.

-- Moi aussi, dit Thuy Mai avec large sourire.

-- Tu vois, surenchérit Suong, on va avoir des renseignements intéressants.

-- Que fait-on maintenant ?

-- On fait un tour dans l'autre ruelle, puis on entrera dans le chapiteau du marché.

Plusieurs semaines passèrent.

Suong et Thuy Mai étaient allées voir l'oncle de Suong qui leur avait fourni d'importantes informations. Sur le chemin elles s'étaient entretenues avec d'anciennes relations qui leur en avaient donné d'autres, non moins bouleversantes.

"C'en est fini de notre métier de vendeuse-sur-le-trottoir !" conclut Suong, ulcérée.

Pendant ce temps les raffles policières se succédaient. Un jour c'était au marché de Ba Chiêu, le lendemain à Tân Dinh.

Et toujours le même scénario: des dizaines de vendeuses ramassées sur les trottoirs, jetées avec leurs paniers dans les camions, déversées dans les cours des commissariats de police où elles attendaient jusqu'à la nuit tombée pour acquitter une amende et pour cinq minutes de contrôle d'identité.

"C'en est fini de notre métier de vendeuse-sur-le-trottoir ! Bien fini !" disait souvent Thuy Mai à sa mère. "C'est vrai. Il n'y a plus rien à faire !" répondait-elle chaque fois.

Et pourtant elles continuaient, l'une et l'autre, à espérer.

Maintenant elles ne vendaient plus le chè chuôi khoai sur le marché, elles y allaient quand même. Tous les jours. Elles y retrouvaient régulièrement d'autres vendeuses venues faire le guet comme elles. Ces femmes gardaient, toutes, l'espoir d'une réouverture de leur marché-sur-le-trottoir mais ces trottoirs, clos, déserts, restaient toujours sous la haute surveillance des Công An.

Tandis que les mauvaises nouvelles s'accumulaient jour après jour. Les nouvelles étaient alarmistes, les rumeurs l'étaient encore davantage. Ainsi, d'après une rumeur, suite à un rapt dans un petit marché de quartier, plusieurs vendeuses-sur-le-trottoir avaient été jetées en prison parce qu'elles avaient récidivé...

Entre-temps la situation financière de la famille de Madame Bich s'était subitement dégradée. Auparavant les deux marmites de chè chuôi khoai-- vendues sur le trottoir du marché de Thi Nghe-- lui avaient permis d'acheter le strict minimum de produits alimentaires. A présent elle était privée de cette ultime ressource.

-- Maman, qu'est-ce qu'on fait pour avoir à manger maintenant ?

Chaque fois qu'un de ses enfants lui posait cette question Madame Bich répondait par un "je ne sais pas".

Au début elle était émue par leur sollicitude, mais cette question finissait par la troubler profondément. Et depuis trois jours elle se la posait sans cesse. Ce matin, dès le réveil, elle fit savoir sa décision à Thuy Mai:

-- On va vendre nos meubles.

-- Tu as bien réfléchi ?

-- Oui. Mûrement. Et pour commencer, le coffret d'or...

Madame Bich suspendit sa phrase, poussant un long soupir.

CHAPITRE 5

Tout à coup Tung s'arrêta et se tut, les yeux arrondis d'étonnement. Thuy Mai s'arrêta à son tour.

Les premières lueurs du jour !

Un mince lambeau s'écrasait contre un haut mur, devant eux, où il déposait une tache blanchâtre. L'aube arrivait, parée de nacre, perceptible au bout des allées. Une pâle lueur dégageait le haut d'un ciel blême, tandis qu'une couleur opaque imprégnait lentement les rues, les rangées de maisons veloutées encore de mauve, de gris et de sombre. Les derniers points éclairés par les ampoules se raréfiaient et se résorbait la zone d'interpénétration de l'ombre et de la clarté...

-- C'est bon signe, dit Tung, on aura sans doute une très bonne journée.

-- C'est vrai. Plus un seul nuage noir en vue. Et dire qu'il a plu encore après minuit. Et maintenant... quelle magnifique aurore !

Ils reprirent leur marche et s'avancèrent en silence. Un moment après ils arrivèrent au bout de l'allée, laissant derrière eux le dernier quartier populaire de la bourgade Phu An. Devant eux commençait la route principale du village An Tây.

Aujourd'hui c'était le jour de leur rendez-vous à la campagne dont Thuy Mai avait rêvé depuis des semaines.

Les fiancés étaient invités dans ce village par l'oncle de Tung, le vieux Môm.

Il faisait encore nuit noire quand leur autocar avait quitté la gare des Six-Provinces à Hô Chi Minh Ville. Arrivés à la station de Phu An ils auraient pu louer un sampan pour remonter la rivière qui longeait le village An Tây. Mais ils avaient opté pour la marche.

-- Es-tu fatiguée ? demanda-t-il.

-- Un peu. Cette odeur d'essence...

-- On fait une pause ?

-- D'accord.

Ils s'assirent sur un vieux tronc de cocotier, allongé au bout du chemin. Autour d'eux: rien que la rizière. Partout la rizière. A droite, à gauche, devant, derrière. Et de ce côté-ci du cours d'eau, et de l'autre côté.

-- Regarde ! chuchota-t-il. On dirait un incendie.

-- Un incendie, rit-elle. Un incendie qui brûle les nuages.

-- Non Madame, martela-t-il en imitant un grand acteur de théâtre, c'est simplement le lever du soleil.

A l'horizon, de l'autre côté de la rivière, un immense disque rouge vif émergeait de la frondaison beige sombre. Une boule incandescente qui crachait le feu sur les nuages environnants. D'épais lambeaux de lumière en jaillissaient, illuminant tout un coin de l'espace.

-- On a failli habiter ce village, lança Tung d'un air rêveur.

-- Ta famille ?

-- Oui. C'est le village natal de Maman. Célibataire, à peine sorti de l'école d'administration, Papa avait trouvé une place de fonctionnaire à Phu An. Il avait fait la connaissance de Maman lors d'une fête à An Tâ. Ils avaient projeté d'y vivre après leur mariage.

-- Et alors ?

-- Quelque temps après il eut une autre place à Sai Gon. Il déménagea un mois avant le mariage.

-- Ta mère n'avait-elle pas insisté pour rester dans son village ?

-- Non. Nous autres, mes sœurs, mon frère et moi, on a eu de temps en temps un coup de cœur pour ce village maternel. Surtout quand on y est revenu vivre quelques jours.

-- Je m'en doutais.

-- La campagne, enchaîna-t-il, l'air pur des grands espaces...

-- Les matins calmes, murmura Thuy Mai.

-- D'ailleurs, mon frère a failli à son tour habiter ce village.

-- Ah oui ?!

-- Pendant plus d'un an il est sorti avec une fille d'ici.

-- Comme ton père.

-- Oui. Elle n'habitait pas loin de la maison de notre grand-père maternel.

-- Et alors ?

-- Par après ils se sont quittés.

-- Pourquoi ?

-- Personne ne sait pourquoi.

Il se tut et ils restèrent longtemps muets, les yeux rivés au paysage.

Lentement le ciel s'éclaircissait tandis que le concert des insectes dans la rizière diminuait d'intensité, étouffé dans le gros vent de l'aube. Quelques paysans travaillaient déjà dans les champs. Les retardataires pressaient le pas sur le chemin du marché matinal.

-- On y va ? demanda-t-elle.

-- Pas besoin de courir comme eux, on a toute la journée devant nous.

-- Est-ce encore loin ?

-- Un peu plus d'un km.

-- Quand même. Alors il vaut mieux ne pas trop s'attarder ici.

-- D'accord, dit-il en se levant. Tu verras, après ces rizières on touche la première maison. L'oncle habite quelques maisons plus loin. On va vite arriver.

En effet, aussitôt après ils franchirent le dernier lopin de rizière puis s'arrêtèrent un moment.

Après la rizière se succédaient les jardins fruitiers comme une série de tapis placés le long de la route principale du village. A la différence avec Tam Binh, le village natal de Thuy Mai, ici à An Tâý les jardins étaient plus étroits et plus intensément cultivés. A l'ombre des grands arbres: manguiers, orangers... on plantait une myriade de plantes, de buissons, de légumes.

Les habitations étaient aussi plus petites, plus pauvres. Souvent elles avaient le toit en feuilles de cocotier; seules quelques-unes étaient en ciment au toit de tuiles, comme celle du vieux Môc, l'oncle de Tung. C'était une très grande maison moderne, au toit plat, munie de portes et fenêtres dessinées suivant des modèles anciens.

-- Quelle magnifique demeure ! s'extasia Thuy Mai. Jamais je n'en ai vu une si jolie.

-- C'est la plus belle du village, dit Tung fièrement.

Ils s'arrêtèrent au bout du sentier, devant une cour spacieuse entourant un parterre de fleurs ovale. Puis ils s'assirent sur des chaises en ciment dans la cour.

-- On n'entre pas dans la maison ?

-- Non, répondit Tung. Attendons ici. L'oncle s'apercevra bientôt de notre présence.

A droite de la maison s'étendait un étang bordé d'aréquiers de haute taille, au tronc longiligne surmonté d'une abondante chevelure, comme d'immenses parapluies.

-- Quel ravissant jardin ! se dit Thuy Mai.

Il y avait partout des plantes d'ornement, des buissons fleuris: sur le périmètre de la cour, devant l'étang et la maison, le long des sentiers.

Tout à coup, surgit de l'ombre d'un bananier un vieil homme aux cheveux blancs enroulés en chignon, suivi d'une vieille femme la tête entourée d'une turban à rayures.

-- L'oncle Trois ! Tante Trois ! s'écria Tung joyeusement.

Les fiancés coururent à leur rencontre.

Tung leva les yeux: le ciel était d'un bleu immense.

Thuy Mai s'avança de quelques pas et s'arrêta devant lui:

-- Tu as fait une bonne sieste !

-- C'est vrai ?

-- Oui. Une courte, mais bien bonne. Il a fait si chaud, si calme. J'en aurais fait de même s'il n'y avait pas eu oncle et tante avec moi. Nous avons longuement bavardé.

Puis elle s'éloigna.

Tung sembla s'étonner de la remarque de Thuy Mai, mais maintenant cela lui revenait en mémoire cet instant où il tomba dans un irrésistible sommeil. C'était vers midi et demi. Tout le paysage était alors baigné d'un soleil si lumineux que l'on y voyait partout des ombres mouvantes. L'air bourdonnait et le vent léger faisait onduler les buissons dans la cour.

Après une longue promenade dans les jardins, après un copieux dîner avec les membres de la famille de l'oncle Môm, Tung et Thuy Mai étaient allés s'asseoir dans les hamacs, près de l'étang, à l'ombre d'un manguier.

Complètement épuisé Tung s'était assoupi.

Emmenant avec eux des chaises en bambou l'oncle Môm et sa femme étaient venus s'asseoir à côté de Thuy Mai. Celle-ci avait voulu réveiller Tung mais le vieil homme l'en avait dissuadée...

Maintenant les hôtes étaient rentrés dans la maison, Thuy Mai restait seule de l'autre côté de l'étang.

Tung se redressa sur son hamac, jeta un coup d'œil sur sa montre: 13 heures 20. Encore une bonne demi-heure avant de reprendre leur randonnée.

"Ah, quelle agréable journée !" pensa-t-il.

Depuis combien de temps n'avait-il pas eu une journée aussi heureuse ? Et quand en aurait-il encore une pareille ?

Jamais il n'avait pris autant de plaisir "du citadin" à courir entre bananiers et orangers, à sauter au-dessus des caniveaux, à marcher en tremblant sur les fragiles ponts-de-singe en tronc de cocotier, ou d'aréquier.

Thuy Mai et lui s'étaient amusés comme des gosses tout le long de leur promenade. Souvent ils avaient dû stopper net pour ne pas faire les fous devant un passant ou simplement pour ne pas s'essouffler. Souvent aussi, pour

contempler un paysage, ils s'étaient arrêtés à la lisière d'un champ de patates, ou de haricots, au début d'un talus ou autour d'un gigantesque cratère de bombe rempli d'eau. A chaque fois Thuy Mai aimait se rappeler un paysage semblable de Tam Binh.

Tantôt c'était elle, tantôt c'était lui qui soupirait: "Ah ! Si le Ciel nous le permettait nous irions vivre à la campagne !".

En ce moment ce vœu pieux trottait de nouveau dans la tête de Tung... Un lopin de terre, une petite maison, un étang de lotus, un parterre fleuri... "Sans doute est-elle en train de rêver de celà aussi ?" se demanda Tung en jetant un regard vers Thuy Mai.

Assise au bout d'un demi-ponton, barbotant dans l'eau, celle-ci suivait avec intérêt les voltiges des papillons et libellules au-dessus des lotus et des lentilles d'eau. Le vent, soufflant de tous les côtés, dispersait régulièrement la torride chaleur. Des bourrasques, frappant les hautes chevelures des aréquiers, faisaient danser leurs ombres sur le sol. D'autres tournoyaient sur l'étendue de l'étang.

L'exubérante végétation ruisselait de lumière, décuplant ses couleurs verdoyantes.

Le regard de Tung balayait et rebalayait inlassablement le panorama, d'un bout à l'autre, pour s'arrêter toujours sur Thuy Mai.

Ses longs cheveux noirs tombant sur les épaules, elle portait un pantalon blanc et une robe chinoise ao xâm rose. Des couleurs si contrastantes avec le bleu du ciel au milieu de l'étang, et le vert des pétales de lotus et des bulbes de lentilles d'eau...

-- Le soir va tomber, dit Tung.

-- Oui, acquiesça Thuy Mai. Ce sera bientôt la fin de notre belle journée. Elle était belle, n'est-ce-pas ?

-- Une magnifique journée. Dommage que ce soit trop bref.

-- C'est vrai, soupira-t-elle.

Après le souper chez l'oncle Môc, ils l'avaient quitté pour regagner Phu An par sampan. Ils venaient d'arriver à la gare et c'est dans ce café-restaurant qu'ils attendaient leur autocar pour Hô Chi Minh Ville.

Vers la fin de l'après-midi les activités se ralentissaient nettement. Il faisait désert sur le quai de la gare où s'endormait une file d'autocars. Sur la rivière nombre de barques et de motogodilles étaient déjà rentrées aux embarcadères.

Par contre il y avait encore beaucoup de monde dans ce café-restaurant où la plupart des clients venaient pour attendre leur autocar.

C'était un bâtiment assez vétuste prolongé sur la rivière en forme de baraque rectangulaire par un plancher en bois, soutenu par des troncs de cocotier. Des trois côtés le mur ne montait pas plus haut que le niveau des tables permettant ainsi aux clients de suivre à volonté l'animation de la gare, du marché un peu plus loin, et en même temps le passage des bateaux sur le cours d'eau.

Tung et Thuy Mai étaient assis dans un coin, près de la porte.

Dehors le soir tombait. Les premières lampes étaient allumées dans les habitations autour de la gare, ainsi que sur les barques amarrées aux embarcadères.

Dans le café-restaurant il régnait une atmosphère bon enfant.

De temps à autre Thuy Mai se tournait vers Tung. Adossé contre la frêle plaque de bois du mur, les bras posés sur la table, celui-ci paraissait fort absorbé par ses pensées. Elle voulait lui demander à quoi il songeait, mais elle se retenait chaque fois. Sans doute était-il en train de se rappeler les beaux moments, si nombreux, de leur journée de rendez-vous amoureux dans ce village An Tâý. Et peut-être aussi ses souvenirs de ce village natal de sa mère qui avait failli être le sien.

Aujourd'hui, combien de fois avait-il évoqué devant elle ces souvenirs qui semblaient si vivaces dans sa mémoire. Il aimerait tant pouvoir vivre à la campagne, entre jardins et rizières.

C'était aussi le désir le plus cher de Thuy Mai. Elle pensait-- pour la énième fois-- à la confiscation du terrain de ses parents à Tam Binh. Et cela lui fendait le cœur d'y penser, comme la première fois. A l'heure actuelle aller vivre à la campagne, c'était un rêve inaccessible: ni à Tam Binh, ni ici à An Tâý, ni ailleurs. Les frères et sœurs de la mère de Tung avaient tous quitté ce village, sauf l'oncle Môm, pour aller vivre dans les villes.

Tung et Thuy Mai n'étaient restés que quelques instants dans sa maison. En outre ils n'avaient eu aucune visite à faire dans d'autres familles.

Ils avaient donc passé pratiquement toute la journée à se ballader dans les jardins et les rizières. Ils avaient pris un sampan pour une longue excursion d'un bout à l'autre du village.

Ils avaient beaucoup marché et ramé. Beaucoup parlé et ri.

Ils avaient abordé tous les sujets de préoccupation et surtout le plus important: la date de leur mariage. Finalement ils étaient tombés d'accord sur un jour du mois prochain, jour à fixer d'après le calendrier lunaire.

C'était une décision nécessaire: leur attente n'avait que trop duré ! Pour elle surtout, car cette attente était devenue de plus en plus oppressante.

C'était donc une bonne nouvelle. Et pourtant ni elle, ni lui, ne semblaient trop s'en réjouir.

Comme tout le monde ils ne pouvaient oublier, fut-ce en l'espace d'une petite journée, que la vie était précaire, que l'avenir était tellement sombre et menaçant. Personne n'osait faire le moindre projet. Fonder une nouvelle famille était un grand risque à courir.

C'est pourquoi, Tung et Thuy Mai appréhendaient plus qu'ils ne s'en réjouissaient les conséquences de leur décision de se marier.

Pour l'heure ils ne pouvaient rien prévoir encore. Sauf en ce qui concernait leur futur logement. Sans doute Thuy Mai irait habiter dans la villa de Tung. Madame Bich aurait bien aimé que Thuy Mai pût continuer de l'aider, donc à vivre dans sa maison. Ce ne serait pas une solution convenable.

Aller habiter seuls dans un nouveau logement ? Ce n'était pas réaliste non plus; parce qu'ils n'avaient plus aucun moyen pour louer, même quelque chose de très bon marché.

Et leurs moyens de subsistance ? Ils n'osaient pas encore y penser.

Après la vente de quelques armoires, chaises et tables, Madame Bich en venait maintenant au premier objet précieux. Quant à la mère de Tung, elle avait déjà vendu plus du tiers de sa garde-robe. En conclusion: il ne fallait plus trop compter sur l'aide de leurs mères.

"Que faire maintenant ?" se dit Thuy Mai...

Tung se tourna et la regarda dans les yeux :

-- Que mijotes-tu encore ?

-- Rien.

-- Vraiment ? sourit-il. Tu ne vas pas me faire une surprise ?

-- Ca... peut-être bien, lança-t-elle, les yeux écarquillés.

Ils éclatèrent de rire.

Tout à coup la salle du café-restaurant s'anima avec l'entrée en fanfare d'une douzaine de personnes. Un jeune homme parlait fort, en faisant le pâtre, et plusieurs enfants riaient bruyamment. Tout l'après-midi ils avaient traversé plusieurs villages sur une jonque et venaient de débarquer. Comme la plupart des clients ils attendaient le dernier autocar pour Hô Chi Minh Ville.

-- Oh, quelle robe de mariage ! Magnifique ! s'exclama Suong joyeusement, les yeux écarquillés. Quelles belles broderies ! Je n'en ai jamais vu de si belles.

-- N'est-ce pas ! asquiesça Thuy Lan. De pareille robe on n'en fabrique plus maintenant. Nous l'avons eu depuis...

-- Ah bon ?! Depuis longtemps ?

-- Bien sûr. Maman l'a commandée quelques jours après les fiançailles de Thuy Mai. Ca fait déjà des années.

-- Alors que le mariage était fixé pour trois mois après.

-- Eh oui !

Elles gloussèrent de rire. En effet, les fiançailles de Thuy Mai c'était en 74. Après avoir reculé plusieurs fois la date son mariage avait lieu seulement aujourd'hui.

Suong était assise sur un tabouret à droite, Thuy Lan à gauche. Au milieu: l'unique chaise réservée à Thuy Mai, la mariée.

Celle-ci les écoutait pensivement. Depuis un bon moment elle se préparait pour les cérémonies de Ruoc Dâu prévues un peu avant midi. Avec l'aide de sa sœur et de sa copine.

Normalement il aurait dû y avoir, autour d'elle, une huitaine de femmes dans un grand boudoir, comme le sien dans l'ancienne maison au Centre-ville. Aujourd'hui elles n'étaient que deux femmes à côté de la mariée, et même à trois elles se sentaient bien à l'étroit sur ce petit étage dont la moitié était remplie de meubles.

De temps à autre une cousine, ou une connaissance du quartier, venait voir. La visiteuse s'arrêtait au milieu de l'escalier et ne restait qu'une minute, juste le temps de jeter un regard curieux sur la mariée et de la féliciter.

Au rez-de-chaussée les gens n'étaient pas mieux lotis. Lits pliants, hamac et armoire étant déplacés dans la cuisine, une longue table entourée de chaises ne laissait qu'un minuscule passage.

Madame Bich montait et descendait l'escalier sans cesse. Elle parlait, elle riait sans arrêt. "Quelle cabane ! On ne sait plus où mettre les pieds. Ah si j'avais encore l'ancienne maison ! ...Tout va bien Thuy Mai ? As-tu essayé le nouveau tube de rouge à lèvres ?..."

A l'époque où la famille vivait encore dans l'autre maison elle avait compté inviter une centaine de personnes au mariage de Thuy Mai. Mais maintenant cette maisonnette n'en pouvait recevoir qu'une dizaine. Il fallait réduire au strict minimum la liste des invités: Quelques oncles, tantes et cousins, deux voisins du quartier.

-- Quel mariage ! s'écria Madame Bich l'air gêné. On dirait plutôt une petite séance de thé dans la cuisine. N'est-ce pas Suong ?

-- Ce n'est rien tante Bich, répondit-elle.

-- Ne t'en fais pas Maman, dit Thuy Mai.

-- S'il n'y a pas de places, peu importe Maman, surenchérit Thuy Lan.

Puis elles éclatèrent de rire pendant que Madame Bich descendait l'escalier, un sourire triste sur les lèvres.

Alors elles reprirent leur occupation.

-- Presque dix heures, dit Thuy Lan. On essaie ton Khan dông, Thuy Mai ?

-- D'accord.

Thuy Lan ouvrit la boîte, en sortit le chapeau et le voile, les déposa sur la petite armoire devant le miroir. D'une main nerveuse Thuy Mai tourna et retourna le Khan dông sur sa tête, sous le regard admiratif de Suong.

-- Que c'est beau ! s'émerveilla-t-elle. Vraiment de la belle époque. Par les temps qui courent ce genre de matières n'existe plus.

-- Ou alors elles sont hors de prix, dit Thuy Lan. Si un jour tu te maries, cela va te coûter une fortune...

-- Je ne sais pas si je me marierai un jour, soupira Suong l'air désolé. (Puis elle esquissa un sourire gêné.) Il me faudra trouver... quelqu'un.

-- Ca, c'est un autre problème.

Elles éclatèrent de rire.

Au rez-de-chaussée les gens bavardaient et riaient bruyamment.

L'essayage de Khan dông terminé, Thuy Mai retoucha son maquillage. Tout en l'aidant sa sœur et Suong reprirent leur conversation sans queue ni tête.

Et de nouveau Thuy Mai les écouta d'une oreille distraite. Elle songeait à autre chose. Puis à autre chose encore. Son esprit voyageait sans arrêt, ne s'attardant à aucun point précis. "Est-ce bien le moment de divaguer ?" se demanda-t-elle.

Dans moins d'une heure commencerait le Ruoc dâu. La suite du marié viendrait ici et la ramènerait chez lui. Elle sortirait de la maison de ses parents et entrerait dans celle des parents de Tung. Dans moins d'une heure elle, Lê Thuy Mai, serait madame Nguyễn Van Tung.

"Ressaisis-toi !" se dit-elle.

Alors elle tenta de se concentrer, mais une minute après la tension se relâcha. De nouveau, souvenirs et rappels surgissaient du tréfonds de sa mémoire. Et parmi eux ces images du lointain mariage de sa tante Quyên, la sœur cadette de sa mère. A Tam Binh. Quand Thuy Mai avait huit ans.

Un vrai mariage traditionnel et campagnard dont Thuy Mai rêvait tant...

Les convives dînaient, les pieds sur l'herbe, à l'ombre des manguiers et pamplemoussiers. La suite du marié venait en jonques à rameurs et voiliers... Le temps semblait disparaître, les cérémonies s'éternisaient... Dès l'aube, la maison était déjà envahie de parentes et voisines venues pour préparer les légumes et les longues cuissons. Et jusqu'à minuit passé il y régnait encore une atmosphère gaie et bruyante...

-- Ne rêve plus Thuy Mai, résonna la voix de Suong.

-- Réveille-toi, ajouta Thuy Lan. Ce sera bientôt le Ruoc dâu. Normalement la suite du marié devrait arriver ici à 11 heures. Il faut compter un quart d'heure, ou même une demi-heure, de retard. Ils viennent de fort loin, et avec cette circulation et ces embouteillages... Connais-tu My Liên et My Hanh, les deux sœurs de Tung ?

-- Non, répondit Suong. Viendront-elles tout-à-l'heure ?

-- My Hanh et son mari, oui. My Liên peut-être. Mais son mari certainement pas. Il a perdu une jambe tandis que l'état de l'autre s'aggrave.

-- La maison de la mère de Tung est fort grande. Elle invitera sans doute beaucoup de monde.

-- Peuh ! J'ai bien peur que non, soupira Thuy Lan. Son mari et son fils toujours dans les camps, elle n'a pas le cœur à la fête. Il paraît qu'elle a supprimé des pages entières de sa liste d'invités.

-- Il en restera quand même un peu.

-- Bien entendu. Une bonne vingtaine au moins. Tout de même ! Figure-toi qu'ils avaient prévu plus de cent invités.

Tout à coup elles se turent en entendant des éclats de rire et des voix provenant du bas. Puis Madame Bich, s'arrêtant au milieu de l'escalier, s'écria:

-- Allez les filles ! Soyez prêtes ! La suite du marié est arrivée au bout de la ruelle. Thuy Mai, vérifie encore une fois ton Khan dông et ton voile ! Ils doivent être solidement accrochés.

La cérémonie de la prosternation devant l'autel des ancêtres et celle devant le Bouddha furent, l'une comme l'autre, simplifiées à l'extrême. Le rituel "discours" de bienvenue aux parents et amis de deux familles se résuma en quelques phrases de politesse et de présentation.

Cérémonies simples, raccourcies, mais combien heureuses !

La mère de Tung se pâmail de joie. Désormais son fils cadet avait quelqu'un pour la vie. Ce mariage tant attendu, et maintes fois ajourné, avait lieu enfin. La mère de Thuy Mai se réjouissait aussi pour sa fille, tout en se résignant à se séparer d'elle.

Le père de Tung absent, c'est le Colonel Cao Vy, son frère, qui le remplaçait pour recevoir les invités et pour tenir compagnie au père de Thuy Mai. Le Colonel était ravi de ce rôle honorifique d'autant plus qu'il venait de recevoir d'excellentes nouvelles des camps de Rééducation. Le père et le frère de Tung se portaient bien, tous les deux, cependant que les requêtes du Colonel afin "d'alléger" leur séjour avaient été reçues favorablement par la Commission de Contrôle. Plusieurs de ses amis, civils et militaires, lui avaient renouvelé leurs promesses de l'aider. Cependant il fallait attendre, car tout progressait lentement dans ce genre de décisions et d'exécutions.

Le Ruoc dâu se termina au début de l'après-midi. Aussitôt la maison se vida. Seule My Hanh resta encore un instant.

Le dîner du mariage, qui aurait lieu ce soir dans un restaurant nationalisé à Tân Dinh, serait lui aussi simplifié au maximum. Il viendrait exactement les mêmes invités qu'au Ruoc dâu. Pas un de plus.

Très fatigué Tung se retira pour faire sa sieste.

A peine était-il remonté dans sa chambre que sa mère éclata en sanglots.

-- Ne pleure pas Maman, gronda My Hanh.

-- Ne pleure pas... Maman, balbutia Thuy Mai, la nouvelle bru gênée.

-- Je pleure de joie mes chères enfants, dit la femme, quelle chance pour moi d'avoir une bru comme toi Thuy Mai. C'est dommage que mon mari et mon fils ne soient pas ici...

-- Maman ! lui coupa My Hanh. Je t'en prie. Ce n'est pas le moment de te torturer encore.

Dès que Tung eut allumé la lampe à pétrole, posée sur la tablette, à l'autre bout de la chambre, celle-ci fut baignée dans une douce pénombre filtrée à travers un large paravent.

Il revint s'allonger sur le lit. Il approcha sa bouche des lèvres de Thuy Mai et l'embrassa. Elle posa la tête sur son épaule et ils restèrent enlacés un long moment.

-- Es-tu fatiguée ?

-- Un petit peu. Toi aussi ?

-- Un peu plus que toi. J'ai fait une courte sieste, trop courte. J'ai mal dormi hier soir.

Ils rirent.

Thuy Mai sentait moins la fatigue que la douleur dans sa chair. Elle s'étonnait que cela ait fait si mal... la première fois. Pourtant il n'avait eu que des gestes lents et légers. Elle ressentait encore les doigts de Tung parcourir doucement son corps, et ses baisers couvrir sa nuque.

Elle regarda le plafond criblé de trous où la vieille peinture s'était détachée, emportant parfois la couche de ciment. Au milieu: un ventilateur suranné, étalant ses pattes immobiles.

Auparavant les Autorités révolutionnaires avaient décidé de couper l'électricité dans chaque quartier de Hô Chi Minh Ville "une" fois par semaine. A l'heure actuelle pratiquement trois à quatre fois. Ainsi ils passaient leur nuit de noces sous la lumière des lampes à pétrole. Les bougies coûtaient trop cher, même pour les circonstances exceptionnelles. Heureusement le dîner de mariage au restaurant s'était bien déroulé dans la grande lumière des néons. Un dîner sobre et intime mais dont l'ambiance avait été si joyeuse...

-- Tu t'endors ? lui demanda Tung.

-- Non. Je rêvais.

-- Tu rêvais d'un long voyage de noces ?

-- Non.

-- Nous ne le ferons jamais.

-- On peut toujours en rêver, sourit-elle. Non, je ne rêvais pas de voyage. Je me rappelais les beaux moments de la journée. Et toi ?

-- Je pensais à tout autre chose.

-- A quoi ? s'impatienta-t-elle.

-- A une maison, en pleine campagne... au bord de la rivière.

-- Tu dis ça pour me taquiner.

-- Que non ! rit-il. J'ai fini par rattraper ton obsession pastorale : de l'air pur et du matin calme.

-- Ah ! soupira-t-elle. Une maison avec jardin. Ah ! Si on l'avait maintenant.

-- Où donc ?

-- A Tam Binh, le village de ma mère, dit-elle. Ou à An Tâý, le village de la tienne.

-- C'est impossible, grogna-t-il.

-- Bien sûr. C'est impossible, partout. Je le sais bien. Ce n'est qu'un rêve.

Tung s'endormit aussitôt. Mais Thuy Mai resta éveillée encore un moment, les yeux fixés au plafond, la tête pleine d'images. De cours d'eau... de talus... et de frondaisons...

C'était le mois qui avait suivi leurs fiançailles.

Ce mois-là Thuy Mai et Tung le vécurent comme dans un rêve. Ils sortaient presque chaque jour. Tung venait de réussir son examen de fin d'année. Ils faisaient le tour des restaurants connus. Les week-ends ils allaient danser, entourés d'une bande d'amis, ils veillaient jusqu'à l'aube, et rentraient morts de fatigue mais ivres de joie.

Parfois, pour changer d'atmosphère, ils se sauvaient de Sai Gon où la journée était poussiéreuse et torride. Ils s'en allaient dans de petites cités environnantes... visitaient rapidement la ville, mais surtout s'arrêtaient longtemps, très longtemps, dans les villages renommés pour leurs vergers de manguiers, pamplemoussiers, goyaviers...

C'était en 74, et pourtant ça semblait si loin à Thuy Mai. Heureusement ils avaient fait de nombreuses photos.

Aujourd'hui, c'était le troisième jour de leur lune de miel. Une drôle de lune de miel sans voyage de noces, sans réception, ni soirée. Thuy Mai passait l'après-midi à regarder les photos souvenir de la famille de Tung. Des photos du Têt, de fêtes, de voyages et vacances. Des photos de fiançailles, de mariages...

Madame Hoang My, la mère de Tung, appartenait à une Grande Famille qui avait donné à Sai Gon un ministre, un bon nombre de hauts-fonctionnaires, d'ingénieurs et de médecins si rares à cette époque.

A l'âge d'or de cette famille le mariage de Madame Hoang My, ainsi que ceux de ses frères et sœurs-- vu les positions sociales et les situations de fortune des deux partis, gendre et bru-- avaient constitué chacun un événement mémorable.

Le mariage du frère aîné fut sans doute parmi les plus grandioses, mais il datait d'une époque révolue et ne se faisait plus guère. Cortège luxueux d'anciennes voitures, cent objets enveloppés de brocarts d'or, de couronnes d'argent, toiles aux rayures de Kim Tuyên, broderies somptueuses, robes en soie de Cao Lanh, de Nam Vang, repas à plus de vingt mets...

Celui de Madame Hoang My, sous certains aspects, réflétait encore plus intégralement le modèle classique du mariage entre les familles de hauts-fonctionnaires de province. Il se différenciait notamment par cette

caractéristique que constituait le cortège de la bru. Composé d'une file de jonques, celui-ci devait traverser plusieurs villages et bourgades, longeant de grands fleuves, enfilant d'innombrables rivières. Une grande barque se distinguait dans la file, par ses couvertures somptueuses, variées et très colorées, ses ornements pittoresques à la proue comme à la poupe. Réservée à la bru et à ses dames d'honneur, luxueusement décorée à l'intérieur, elle était remplie de coffres et d'objets précieux qui "accompagnaient" celle-ci.

Le mariage de My Liên eut lieu une vingtaine d'années plus tard.

Entre-temps deux conflits se succédèrent: la Deuxième Guerre Mondiale et la guerre de l'Indépendance contre les Français. Puis un troisième débuta: la guerre américaine. Les esprits avaient changé: un immense courant de modernisme avait soufflé et continuait à souffler. On était au milieu des années 60, ces "temps nouveaux" où les mariages se simplifiaient beaucoup.

My Liên portait encore une robe de mariée en soie, mais ses broderies et ses motifs avaient fortement diminué. Il y avait encore plus d'une centaine de convives mais le dîner de mariage ne se composait plus d'autant de mets qu'autrefois.

Puis on faisait encore un saut d'une dizaine d'années: ce fut le mariage de My Hanh, quelques mois après la Libération. Ce n'était plus qu'une pâle image des grandes fêtes d'antan. Cependant il pouvait encore symboliser un peu la richesse et l'éclat-- ou ce qui en restait-- d'une Grande Famille.

Et enfin, maintenant, le mariage de Tung et Thuy Mai. Un véritable mariage entre gens pauvres ! On était en août 77. Deux ans après l'autre mariage.

Deux ans seulement. Et quelle chute ! Quelle décadence ! Pas seulement pour la famille de Tung. Mais aussi pour celle de Thuy Mai.

Plus elle regardait ces images, plus celles-ci l'attristaient...

Et maintenant, déposant le dernier album sur la table, elle ferma les yeux.

Ce n'était plus les cortèges de belles voitures, les bouquets de jolies femmes étalant bijoux et vêtements, les coffrets de cadeaux somptueux, ou les mets extraordinaires du dîner, ou la robe de la mariée qui retenaient son attention. Leurs images lui repassaient en tête et disparaissaient vite.

En cette minute précise il y restait seulement un détail: Les guirlandes de lampes électriques ! Ces guirlandes fleuries qui accueillent la mariée à son arrivée devant la maison de sa belle famille.

Comme Madame Hoang My, sa mère, My Liên avait eu l'honneur d'interminables guirlandes resplendissantes, surchargées d'ampoules et leurs abat-jour multicolores composés de pétales de fleurs, guirlandes qui couvraient tout le long chemin allant du portail d'entrée jusqu'à la villa.

Certes le mariage de My Hanh ne pouvait plus rivaliser en fastes avec les précédents, néanmoins elle avait encore eu le droit d'être accueillie par une guirlande. Une courte et maigre guirlande qui s'arrêtait à quelques mètres du portail, mais une belle guirlande tout de même.

Thuy Mai n'avait plus droit à ce simple et gentil accueil en fleurs et en jeux de lumière, lequel accueil était devenu à l'heure actuelle un luxe exorbitant. D'ailleurs il aurait été inutile puisque l'électricité avait été coupée on ne sait combien de fois ces derniers jours.

"Heureusement, se consola-t-elle, nous avons eu ce qu'on avait ardemment désiré: nous marier cette année."

-- Il va faire très beau, murmura My Hanh.

-- Pourvu qu'il ne fasse pas trop chaud, dit Thuy Mai.

-- Je crains fort qu'il ne fasse torride, comme hier.

Elles continuèrent à converser à voix basse, jetant un coup d'œil de temps à autre vers l'autre bout de la salle.

Madame Hoang My était au milieu de sa séance de prière matinale.

Une statue de Bouddha en bronze, assis en position de lotus, trônait au centre de l'autel entre deux hauts vases remplis de lys. Dans le lu huong, posé devant la statue, les bâtonnets d'encens brûlaient à petit feu. Leur fumée dégageait une forte senteur dans toute la salle.

Madame Hoang My termina la phase de prière en position debout en battant la crécelle, une crécelle désuète posée au coin gauche de l'autel.

Alors elle entama la deuxième phase: en position assise. S'éloignant de l'autel, à reculons, elle revint caler ses pieds sur la natte et lentement elle se prosterna. Puis, toujours lentement, elle se mit dans la position assise, en soulevant ses genoux et croisant ses jambes. Elle joignit les mains devant la poitrine et baissa la tête.

Après de longues prières qui ressemblaient par moments à des lamentations, après les sons bruyants de la crécelle, un profond silence alourdit l'atmosphère.

Pour ne pas interrompre leur dialogue My Hanh et Thuy Mai devaient s'appuyer épaule contre épaule, tellement leurs paroles étaient inaudibles.

Madame Hoang My ne ratait jamais sa séance de prière matinale. My Hanh, la fille, la connaissait jusqu'au moindre rituel. Mais pour Thuy Mai, la bru fraîchement débarquée à la maison, c'était encore un spectacle quelque peu insolite.

En bavardant elle n'arrêtait pas de fouiller du regard chaque recoin de la salle.

Des trois lampes une seule ampoule fonctionnait encore, les autres brûlées n'étaient plus remplacées. Le long d'un mur latéral la bibliothèque qui, jadis, faisait la fierté de la famille grâce surtout à ses bouquins bouddhistes rares, se vidait presque de son contenu. L'armoire du mur opposé n'était pas mieux

remplie. Les vêtements du souvenir partaient l'un après l'autre, il ne restait que les "invendables" déposés sur des rayons en bas.

Justement My Hanh venait ce matin à la villa pour accompagner Thuy Mai à un petit marché près d'ici. Elles désiraient y vendre deux vieux costumes. (Madame Hoang My avait vendu pas mal de vêtements à un prix trop bas, désormais c'était les deux belles-sœurs qui s'en occupaient pour elle.)

Elles avaient compté attendre la fin de la séance de prières de Madame Hoang My pour lui dire quelques mots. Mais la séance semblait s'éterniser.

-- Cela lui arrive de ne pas finir sa prière avant midi, murmura My Hanh.

-- Si tard ! chuchota Thuy Mai, ébahie.

-- Oui. Mais avant c'était plutôt rare. Depuis quelque temps c'est devenu assez fréquent. La dernière fois, avant ton mariage, elle a commencé sa prière à 7 heures du matin et elle a quitté cette salle vers 1 heure de l'après-midi.

Thuy Mai consulta sa montre: 9 heures 20.

-- Ecoute, on n'attend pas la fin, lui souffla My Hanh en regardant la sienne. Ce sera trop tard. On risque de ne pas pouvoir vendre les deux costumes aujourd'hui.

-- Tu as raison, fit-elle d'un air craintif. Mais... comment... il faut peut-être lui laisser un petit mot afin qu'elle ne s'en inquiète pas trop.

-- D'accord. (My Hanh sortit un bic et un feuille de papier de son sac, elle sourit en écrivant.) Tu sais je lui ai souvent laissé ce genre de messages. Je les ai toujours mis dans ce coffret, là-bas.

-- Dans cette salle de prières ?

-- Oui. Elle le sait bien.

La lettre glissée dans le coffret, elles s'approchèrent de la natte et se tinrent debout sur le côté.

Les mains jointes sur la poitrine, Madame Hoang My se perdait dans son interminable litanie. Les yeux tantôt mi-clos, tantôt complètement fermés, elle marmottait continuellement.

My Hanh fit signe à Thuy Mai de partir et les belles-sœurs se retirèrent sur la pointe des pieds. Un instant après elles sortaient.

C'était bien exagéré d'utiliser le mot "marché" pour désigner cette impasse. Une simple impasse en L qui débutait par un carrefour et qui se perdait au milieu d'un méli-mélo de maisonnettes et de cabanes.

Depuis quelque temps les gens se rassemblaient "spontanément" à différents moments de la journée. On y vendait de tout: souliers, bics, savons, papiers, couteaux, casseroles, verres, assiettes, etc... Mais surtout des vêtements.

Alors que dans les grands marchés comme Tân Dinh, Ba Chiêu ou Thi Nghe, les vendeurs-sur-le-trottoir avaient pratiquement disparu, ces petits marchés clandestins poussaient comme des champignons. Rien que dans ce quartier de Madame Hoang My il y en avait déjà deux.

L'autre marché était plus florissant, mais My Hanh et Thuy Mai préféraient celui-ci, nettement plus discret. Et surtout plus sûr. Grâce à sa proximité avec ce zoning populaire.

Les Công An auraient certainement beaucoup de peine à tendre leur piège: à la moindre alerte, et en un rien de temps, les vendeurs en fraude s'évaporerait dans ces sombres passages entre maisonnettes et cabanes. Cependant qu'eux-mêmes, ces Công An, ne pourraient qu'entrer par le carrefour, une entrée aussi fracassante qu'indiscrette.

-- Crois-tu qu'on ne risque pas d'être rattrapés ? demanda My Hanh peureuse.

-- T'en fais pas, répondit Thuy Mai.

-- Il paraît que les Công An sont venus ici plusieurs fois.

-- Oui. Mais ils ne sont jamais allés loin à l'intérieur. En tout cas c'est moins dangereux que dans l'autre marché.

-- C'est vrai.

Elles quittèrent le carrefour et s'engagèrent dans l'impasse, marchant près d'un trottoir. Ici et là des attroupements se formaient spontanément puis se dissipaient tout aussi vite.

Thuy Mai s'avavançait allègrement, My Hanh la suivait à pas forcés, visiblement gênée par son gros sac.

-- Ca va toujours ? demanda Thuy Mai en se retournant.

-- On fait aller, sourit-elle. C'est la première fois que je vais au marché pour vendre quelque chose.

-- C'est quand même pratique de cacher un costume dans ce genre de sac. Le tien est un peu encombrant.

-- Et un peu lourd aussi, surenchérit My Hanh.

Elles s'arrêtèrent au premier attroupement.

Au centre: une femme d'une quarantaine d'années escortée par un jeune homme. Devant elle, pêle-mêle dans une valise ouverte: un pantalon, deux chemises, plusieurs ceintures, une pile de mouchoirs encore neufs, une jolie casquette posée sur des paires de chaussettes.

-- -- Il coûte combien ce pantalon ? questionna une jeune fille debout à côté de Thuy Mai.

-- Quatre-vingts dông, répondit la vendeuse.

-- Et cette chemise, la blanche ?

-- Trente.

-- Si chers !

-- Comment ça ? Ils sont tout neufs ! s'écria-t-elle avec véhémence mais en riant de toutes ses dents.

Thuy Mai tira My Hanh par la manche et elles s'éloignèrent.

Sur une portion du trottoir les vendeurs se mettaient en file indienne, les uns assis, les autres debout. Souvent ils avaient peu d'articles à offrir; il y en avait même qui venaient vendre un seul pantalon ou une chemise.

Les belles-sœurs avançaient fort lentement, s'arrêtant à chaque discussion de prix. Après avoir parcouru un trottoir elles dévalaient l'autre, toujours les yeux ouverts, les oreilles tendues.

-- Alors, on s'est assez informées ? demanda Thuy Mai.

-- Absolument. Que décides-tu ?

-- Je pense qu'on peut fixer chaque costume à cent dông. En tout cas pas moins de quatre-vingts. Ils sont de bon tissu.

-- Et... où va-t-on les vendre ?

-- Là-bas, au milieu de l'impasse.

-- Ne faut-il pas...hésita My Hanh, aller plus près des cabanes ?

-- Pour pouvoir déguerpir plus vite si les Côm An arrivent ? Allons. Il ne faut pas avoir peur. Ils ne viennent jamais. Regarde. Même ici, tout près du carrefour, les gens n'ont pas peur.

Au milieu de l'impasse il y avait nettement plus de va-et-vient. Elles eurent des difficultés à se frayer un chemin et à se rapprocher d'un groupe de vendeurs. Et encore plus de difficultés pour avoir une place parmi eux. Car chaque fois qu'un vendeur, ayant écoulé sa marchandise, s'apprêtait à quitter le lieu plusieurs candidats jouaient des coudes derrière lui. C'est une vague connaissance qui céda sa place à Thuy Mai.

-- Combien votre costume ? lui demanda un sexagénaire, fort distingué, portant une barbiche.

-- Cent quarante, répondit Thuy Mai en soulevant le pantalon. C'est du très bon tissu.

-- Je sais. Mais c'est trop cher.

-- Combien en donneriez-vous ? intervint My Hanh.

-- Soixante-cinq dông.

-- Allons donc, protesta Thuy Mai d'un air mécontent.

Ils marchandèrent ferme. L'homme sembla renoncer et fut sur le point de partir; puis contre toute attente il changea d'avis et accepta le prix de cent-dix.

My Hanh jubila. Succès éclatant.

Les belles-sœurs eurent moins de chance avec leur deuxième costume. De même coupe, de même tissu, un peu plus ancien, il rapporta seulement soixante-quinze dông. Et en plus elles durent patienter une bonne heure avant de tomber sur l'acheteur.

-- Ah, comme je suis contente ! s'exclama gaiement My Hanh.

Elles quittèrent l'endroit et regagnèrent le carrefour.

-- Et Maman, elle le sera encore plus.

-- Bien sûr. Dire que le mois dernier elle a vendu un autre costume à cinquante cinq dông. Quel gâchis !

-- Si je l'avais su, gémit Thuy Mai. Je croyais qu'elle était un peu au courant de ces choses-là. Tung non plus ne savait rien.

-- Il s'en doutait bien, tu sais. Moi aussi. Mais Maman ne nous écoutait pas. Heureusement on est arrivées à la convaincre de nous laisser cette tâche. Désormais on s'occupera de ces ventes, toi et moi. Il faut la surveiller de près. Afin qu'elle ne sorte plus les vêtements sur un coup de tête.

-- Comment ?

-- Il faut lui dire et lui répéter de ne plus vendre à des connaissances. Il y en a qui profitent de son ignorance et de sa gentillesse.

-- Entendu.

Midi et demi. La foule semblait se raréfier un peu quoiqu'en certains endroits les clameurs attiraient encore les passants.

Les gens parlaient et riaient fort. La gaiété et la détente se lisaient sur les visages. Pourtant, tout à l'heure, une fausse alerte avait causé des scènes de panique. Quelqu'un croyait avoir vu les Còng An pénétrer dans l'impasse. En fait il y en avait eu deux, mais ils n'y faisaient qu'un petit détour avant de regagner vite le carrefour.

Les belles-sœurs continuèrent à déambuler. Thuy Mai sourit en voyant My Hanh toujours gênée par son sac. "Elle sera encore plus comique avec un gros panier à trimbaler dans la rue."

A la maison, sans doute, Madame Hoang My n'avait pas encore terminé sa séance de prière. Tung était parti avec un copain et ne reviendrait que le soir. Les trois femmes auraient un très simple dîner, vers 14 heures, comme hier.

Donc pas besoin de rentrer trop tôt. Elles ne se pressèrent pas. Elles décidèrent de refaire un tour complet de l'impasse.

Un grand charivari les attira. Au milieu de l'attroupement: deux femmes d'une trentaine d'années. L'une assise près de trois gros paniers contenant les vêtements. L'autre debout, en train de clamer sans arrêt, et à haute voix, les qualités de ses marchandises. L'auditoire piaillait et riait bruyamment.

-- Alors ? Personne ne veut ce pantalon ?

Elle le remit dans un panier, plongeant sa main, fouillant, soulevant chaque vêtement.

-- Regardez, messieurs mesdames. Nous avons de tout: pantalon, ba ba, ao dai, mouchoir, écharpe, chemise... Il ne manque ici que leur garde-robe qu'on a vendue l'autre jour.

Les gens éclatèrent de rire. La femme rit fort, puis elle plongea la main dans un autre panier, sortit une chemise et une cravate à fleurs.

-- Regardez-les ! Ces chemise et cravate, toutes neuves.

-- Combien la chemise ? demanda une voix.

-- Vingt-cinq d'ông.

-- Et la cravate ?

-- Quinze.

-- A ce prix-là, une petite cravate !

-- Vous ne voyez pas ? rétorqua la femme. Elle est toute neuve, et si jolie.

Vous ne trouverez nulle part une plus belle pour les dîners et les soirées.

-- Je ne vais plus aux soirées.

-- Moi non plus, dit la femme, mais j'en connais des gens qui y vont tous les jours. Qui peut savoir d'où viennent leurs lingots d'or.

Et les spectateurs riaient à gorge déployée...

Après leur lune de miel, passée entre les quatre murs de la maison, Tung reprit son emploi à la quincaillerie, tandis que Thuy Mai se remit à chercher du travail avec, cette fois, moins d'illusions mais plus d'enthousiasme.

Trois semaines s'écoulèrent...

Leur mariage avait accompli quelque chose de fabuleux.

Tout simplement cette existence à deux leur avait apporté un encouragement aussi extraordinaire qu'inattendu. Tout simplement chacun d'eux devenait pour l'autre un appui indispensable, un recours précieux. Et combien cet optimisme, ce courage étaient salutaires pour eux à travers les épreuves de la vie quotidienne ! Une vie quotidienne, déjà très précaire, et qui devenait de plus en plus harassante. En dehors du petit salaire de Tung, la famille -- ruinée depuis le Changement du dông , en septembre 75-- n'avait plus aucune autre ressource que les ventes des vêtements et objets de la villa.

Le mariage, même simplifié à l'extrême, avait coûté une grosse somme. Maintenant, avec l'arrivée de Thuy Mai, chacun devait se serrer un peu plus la ceinture.

La viande et le poisson étant hors de prix, souvent les repas ne se composaient pratiquement que de riz, de sauce et de légumes. Plus question d'inviter les gens, même les intimes, pour un souper à la maison. Plus question non plus d'aller manger dehors, même pour un bol de pho, de hu tiêu, ou une assiette de banh cuốn.

Economie. Austérité. Chaque jour un peu plus.

Et exactement la même situation chez les parents de Thuy Mai.

En ville, tout était rationné: viande, légumes, riz, sucre... Les marchés noirs "spontanés" pullulaient. L'inflation galopait. Personne ne savait jusque quand cette situation durerait encore...

Plusieurs fois par semaine Thuy Mai retournait voir ses parents. Souvent Tung l'accompagnait.

Madame Bich ne s'habituaît toujours pas au départ de sa fille. Heureusement ses trois garçons ne lui posaient aucun problème. Cuong, qui allait sur ses seize ans, arrivait à s'occuper tout seul des menus travaux domestiques pour aider sa mère. Vu et Khâm commençaient à s'y intéresser.

Mais, il y avait un nouveau souci pour la maisonnée: le père. Il buvait de temps en temps avec des amis. Pour se consoler, disait-il. Il lui arrivait de rentrer complètement ivre. Madame Bich s'en inquiétait beaucoup.

Thuy Mai et Thuy Lan aussi. Elles se relayaient continuellement pour tenir compagnie à leur mère. Elles allaient aussi ensemble pour vendre les vêtements de famille aux marchés "spontanés".

Du reste Madame Bich continuait inébranlablement à espérer des lendemains meilleurs. C'est ce solide espoir qui lui apportait de l'énergie si bénéfique pour sa santé et son moral.

Bonne santé, bon moral, Madame Hoang My la mère de Tung les avait aussi. Grâce aux promesses de son beau-frère, le Colonel Cao Vy. Grâce aussi aux soins et conseils de sa nouvelle bru, Thuy Mai.

Et la belle-mère et la bru iraient prier ensemble-- pour la première fois-- à la pagode lors de la prochaine grande fête bouddhiste, dans quelques jours.

La pagode Vinh Nghiễm possédait une immense cour avant.

La dernière fois-- il y avait plus de quatre ans-- en y passant par hasard, Tung avait trouvé cette cour pratiquement déserte. Ce matin elle était noire de monde.

En dehors de l'anniversaire de la naissance de Bouddha, les trois plus grandes fêtes bouddhistes tombaient, toutes les trois, le 15 du mois : janvier, juillet et octobre du calendrier lunaire.

Nous étions aujourd'hui le 15 juillet. La foule débordait de la cour, tandis que les attroupements grossissaient à chaque instant le long du trottoir devant les portes d'entrée.

Sa mère avait souvent demandé à Tung de l'accompagner à la pagode, mais il y allait rarement. Et chaque fois il préférait rester dans la cour à attendre la fin de la célébration.

Aujourd'hui sa mère n'était pas seule dans la pagode. My Hanh et Thuy Mai étaient venues aussi, pour lui tenir compagnie. Elles venaient d'entrer dans la salle des cultes.

De ce côté de la rue, Tung jouissait d'une très belle vue d'ensemble de la pagode: son bâtiment central derrière la cour, ses pavillons latéraux et leurs terrasses adjacentes. Elle lui paraissait si démesurée, si majestueuse, devant cette foule compacte où se mêlaient dévots, pèlerins et curieux. C'était pour lui d'autant plus impressionnant qu'il n'avait jamais connu que des fêtes dans les petites pagodes.

Le soleil, émergeant du sommet d'un haut building, virait au blanc. Des bouffées d'air chaud commençaient à se répandre. Des jeunes filles sortaient leurs chapeaux et casquettes.

Par les portes d'entrée grandes ouvertes les gens continuaient à affluer de toutes parts.

Une très vieille dame, les cheveux tout blancs, le dos courbé, s'avancait lentement dans la cour, soutenue par un adolescent, suivie d'un couple et de leurs cinq enfants. Plus loin un groupe de femmes bavardaient avec deux bonzesses en marchant en cadence.

La foule en fête. Le beau soleil du matin. Tout cela semblait avoir réussi à extirper les mauvaises idées de l'esprit de Tung. Des idées qui, toute la nuit,

avaient pesé sur sa tête comme un casque d'acier. Jamais il n'avait eu des idées si noires. Jamais il n'avait été si désespéré pour son avenir. Heureusement c'en était bien fini. Il n'était plus au lit à broyer du noir. Il se trouvait maintenant au milieu d'une cohue joyeuse, sous un soleil souriant. Il se sentait le cœur léger.

Tandis que quelques vagues souvenirs d'une fête bouddhiste lointaine surgissaient dans sa mémoire : sa mère portant une robe verte, ses cheveux s'enroulant en nattes soyeuses, elle était encore une jeune femme vive, espiègle et insouciante.

Quelle époque ! Quelles journées splendides ! Plus jamais elle ne les connaîtrait.

Par bonheur il lui restait la Foi...

Un indicible sentiment de remords envahissait Tung. Aujourd'hui il comprenait tout le mal qu'il avait causé à sa mère, en sous-estimant sa Foi. (Parfois même il avait ironisé ou avait carrément manifesté son énervement devant ce genre de sottise.) "Je dois l'accompagner plus souvent à la pagode" se promit-il.

Le son des cloches retentit au-dessus du brouhaha.

Tung se mit à marcher. Il voulut traverser la cour pour entrer dans le pavillon des cultes dont les portes étaient prises d'assaut continuellement. Il fallut une bonne heure pour qu'il pût se glisser à travers cette foule compacte, franchir une porte et pénétrer à l'intérieur du pavillon. Puis encore de longs moments de bousculades, d'attente, pour pouvoir se rapprocher des autels.

Une main tapa sur son épaule, Tung se retourna: sa sœur My Hanh.

-- Tu es entré jusqu'ici ? s'écria-t-elle. Tu me surprends. Tu vas prier ?

-- Non.

-- Pourquoi es-tu entré alors ? En général tu nous attendais dehors.

-- En général, mais pas toujours, dit-il. Je suis déjà allé près de l'autel.

-- C'était rare.

-- C'est juste. J'ai toujours préféré rester dehors.

-- Alors, cette fois, c'est par curiosité. Tu veux voir prier ta nouvelle épouse ?

-- Non.

-- Je ne te crois pas, sourit-elle d'un air moqueur. Petit curieux va !

My Hanh était d'excellente humeur. Elle lui expliqua qu'elle venait de quitter leur mère et Thuy Mai. Auparavant toutes les trois avaient terminé leur prosternation devant le grand autel central, puis devant le petit autel à gauche. Madame Hoang My avait voulu "refaire" avec Thuy Mai-- sa nouvelle bru-- la prière devant l'autel central.

-- Thuy Mai et moi, on ne sait plus où donner de la tête, expliqua My Hanh. Maman ne voulait plus sortir d'ici. Elle était captivée par cette atmosphère d'encens. Elle passait d'un autel à l'autre. Plusieurs femmes tournoyaient comme des folles. Quelle affluence ! Il fallait un temps fou pour terminer chaque file d'attente. Je n'en pouvais plus. Je me suis échappée. Oh là là ! Je n'ai jamais vu une pareille cohue.

-- Ont-elles commencé leur prière au chapelet ?

-- Je n'en sais rien. Quand je suis sortie, pas encore.

-- Je vais aller voir. Tu viens avec moi ?

-- Oh non ! s'écria My Hanh. J'ai transpiré pour franchir ce mur humain, maintenant je ne vais pas y retourner. Merci. Je vous attends dehors.

Tung tenta de se rapprocher de l'autel. Un instant après il parvint à se hisser à quelques mètres de celui-ci. Une tête de plus que les femmes debout devant lui, il pouvait apercevoir sa mère et Thuy Mai en train de faire leurs prières.

Et voilà l'image qu'il brûlait d'envie de voir depuis ce matin ! L'image des deux femmes devant la statue du Bouddha. "Cela fera du bien à Maman, désormais elle ne sera plus seule pour aller à la pagode".

Durant ces mois, depuis le mariage de sa fille My Hanh, elle se plaignait souvent de ne pas avoir de la compagnie, surtout pour aller à la pagode. C'est en cet instant, devant cette simple image, que Tung prit conscience de la solitude de sa mère. "Tout à l'heure, pensa-t-il, j'ai eu des remords d'être indifférent à sa Foi. Maintenant j'ai honte d'avoir sous-estimé la solitude qu'elle avait endurée. A combien de devoirs filiaux ai-je donc manqué ?".

Septembre s'envola. Suivi d'octobre.

Le temps s'adoucit. Les chaleurs torrides de mai et juin s'éloignèrent.

La saison des pluies continua. Continua aussi la vie calme du jeune couple Tung et Thuy Mai. Vie calme et heureuse, malgré son extrême dénuement. Souvent dans les repas il n'y avait ni viande, ni poisson, seulement une assiette de légumes et un bol de sauce.

Quelles splendides journées ils vécurent !

Tous les jours Thuy Mai attendait Tung à la sortie de sa quincaillerie. Avant de retourner à la maison, ou de venir chez les parents de Thuy Mai, ou d'aller visiter des connaissances, ils faisaient toujours d'interminables promenades dans les quartiers environnants.

Ils prenaient un plaisir enfantin à déambuler dans les ruelles, perdues entre les grandes artères qu'ils n'avaient jamais vues auparavant. Ils s'amusaient comme des fous à l'heure du dîner en grignotant un morceau de pain dur. Après une longue marche ils s'asseyaient sur un banc public, ou parfois sur la bordure d'un trottoir, et passaient ainsi un bon moment en spectateurs silencieux de la rue.

L'image de Hô Chi Minh Ville s'éloignait chaque jour davantage de celle de l'ancien Sai Gon. C'était maintenant une ville cent fois plus pauvre, plus austère.

Tung et Thuy Mai se promenaient aussi le soir, après le souper. Et ils étaient souvent choqués de voir le nouveau visage de l'un ou de l'autre quartier.

Quelle métamorphose !

Ainsi celle de cette rue voisine du marché de Phu Nhuận. Jadis, ses trottoirs, entre deux carrefours, brillaient de mille lumières. Les magasins, gorgés de produits, étaient assaillis de clients jusqu'à une heure tardive de la nuit. Maintenant sur tout le tronçon de la rue il ne restait qu'un restaurant et un magasin nationalisés. La foule pressante avait disparu. Les lumières multicolores aussi. Comme partout dans la cité la rue vivait le rationnement draconien de l'électricité. De petites ampoules aux poteaux électriques ne dégageaient qu'une pâle lueur, plus faible que le clair de lune.

La belle lune n'était présente que certains soirs, l'électricité aussi.

Plus d'une fois les amoureux étaient passés dans la rue, par une soirée sans lune, ni électricité. Quelle désolation ! Il faisait si noir qu'on voyait seulement des silhouettes mouvantes. La plupart des maisons dormaient déjà. Ici et là, le long du trottoir, on apercevait une minuscule boule de lumière-- tremblante comme un feu follet-- qu'une lampe à pétrole jetait à travers une fenêtre.

Qui ne serait pas affecté, et attristé, devant de telles scènes de la déchéance qui frappait sa ville ?

Il fallait se résigner. C'est la résignation qui aidait Tung et Thuy Mai à garder leur bon moral. Et continuer à rêver à des lendemains meilleurs. A rêver et à espérer seulement.

Car chaque fois qu'ils faisaient un premier pas vers quelque chose de concret ils se heurtaient immédiatement aux dures réalités de tous les jours.

CHAPITRE 6

-- Pourquoi n'allumez-vous pas la lampe ? demanda My Hanh en sortant de la chambre de sa mère. Il fait tout noir ici.

-- J'allais le faire, murmura Thuy Mai.

Entrant dans le living My Hanh tourna le bouton. Une faible lumière jaillissait de la lampe derrière le canapé où était assise Thuy Mai. My Hanh se laissa choir à son côté en jetant un coup d'œil à Tung affaissé sur la balançoire.

Un silence de plomb pesait sur l'atmosphère. Les deux femmes se regardèrent puis de nouveau se mirent à pleurer. Thuy Mai essuya ses larmes avec les doigts.

Tout à l'heure, avant que My Hanh fût entrée dans la chambre de sa mère, les deux belles-sœurs avaient pleuré pendant longtemps. Tung ne pleurait pas. Il restait sans mot dire et ne bougeait pas de sa place depuis des heures. Par deux fois il voulut dire quelque chose pour les consoler, puis quitta la maison. Dans de telles circonstances seule une longue promenade au hasard des rues pourrait le soulager.

Cet après-midi un officier était venu annoncer la terrible nouvelle: le père de Tung était mort au camp de Rééducation !

C'était toujours ce même officier, le Capitaine Niên, qui venait apporter à la famille des lettres et des nouvelles des camps. Les autres fois, celles-ci ayant été bonnes, le Capitaine était resté à bavarder longuement. Aujourd'hui il ne s'attarda pas. Il se borna à fournir quelques explications sommaires qu'il fallait prendre au conditionnel.

La cause du décès ? Le diabète. Le diabète dont le père de Tung avait souffert durant tout son séjour au camp, et qui s'était aggravé ces dernières semaines. Sans doute à cause des conditions de vie dans le camp; mais aussi du manque de médicaments. C'était tout ce que le médecin avait expliqué au Capitaine.

Evidemment, la famille fut informée aussitôt, c'est-à-dire "seulement" une vingtaine de jours après la date du décès, parce qu'elle était "bien vue" par les Autorités révolutionnaires. En fait il fallait savoir que c'est grâce au Colonel Cao Vy que la famille jouissait de ce traitement de faveur.

Actuellement le Colonel était en mission en province. Etait-il au courant de la mort de son frère ?

Des mois durant la mère de Tung avait tellement compté sur l'aide du Colonel, et de ses amis militaires. Qui mieux que lui pouvait essayer de faire libérer son frère ? D'ailleurs le Colonel n'avait-il pas dit et répété maintes fois à sa belle-sœur qu'il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour l'aider ? Elle n'avait eu aucun doute sur une issue heureuse. Elle avait même espéré revoir son mari pour le prochain Têt...

"Je suis désolé de vous annoncer la mort de votre mari...". A peine le Capitaine eut-il fini cette phrase qu'elle tomba dans les pommes. L'officier bavarda encore un bref instant avec Tung. Puis il prit congé de ses hôtes, gêné par les pleurs de Thuy Mai et My Hanh.

Madame Hoang My fut transportée dans sa chambre où sa fille et sa bru se relayèrent pour la surveiller. Sortie de son évanouissement elle réclama l'officier puis éclata en sanglots.

C'était vers la fin de l'après-midi. Maintenant il était dix heures du soir. Personne n'avait pensé au souper, personne n'avait faim. Par moments Tung jetait un coup d'œil vers la fenêtre. Il faisait noir dans la cour et sur l'allée. Seul le portail d'entrée était éclairé.

A cette heure tardive les gens dormaient déjà, dans toute la rue, sauf Monsieur Sang, de la maison d'en-face.

Monsieur Sang venait d'avoir soixante-dix ans. Comme la famille de Tung, la sienne avait aussi deux hommes dans les camps de Rééducation: le fils aîné un haut-fonctionnaire, et le cadet un Commandant de la police. Depuis leur départ le vieillard balançait entre ses crises d'asthme et son insomnie. Il restait souvent éveillé très tard, assis près de la fenêtre. De la rue on pouvait apercevoir sa chevelure toute blanche et entendre ses quintes de toux.

Pratiquement chaque semaine Monsieur Sang venait voir Tung et sa mère, pour leur demander s'ils avaient des nouvelles des camps.

Personne ne savait où se trouvaient ses deux fils. Dans quels camps ? Au Sud ? Au Nord ? Et bien entendu Tung n'avait que des nouvelles de son père et son frère. Pourtant de telles nouvelles en provenance des camps-- peu importe de quels camps-- remplissaient le vieillard d'une joie débordante.

Et chaque fois Monsieur Sang quittait la maison de Tung, sautillant sur ses pieds comme un gamin à qui l'on vient de donner un jouet.

Mais maintenant cette terrible nouvelle ! Que fallait-il lui dire ?

Tung se sentait écrasé par la mort de son père. Il était désolé pour sa mère et ses sœurs. Et curieusement, en ce moment même, il pensa à ce vieux voisin qui vivait un drame semblable.

Madame Hoang My essuya ses larmes avec la manche de son ba ba, se redressa sur son hamac et leva son regard vers la porte du living.

-- Pourquoi ce tragique destin ? Mourir loin de ses proches. Enterré à la hâte, sans prière, ni sépulture. Comme un criminel, un pestiféré. Quel malheur ! Quel châtement ! Lui qui n'a rien fait de mal de... toute sa vie...

Ses derniers mots se perdirent dans un long soupir. Puis elle s'allongea sur le hamac. Cela faisait un bon moment qu'elle poursuivait ce monologue.

Ce matin elle ne pleurait presque plus. Elle avait tant pleuré la veille.

Elle parlait sur un ton de plainte, mélangeant litanies et suppliques. Tantôt elle haussait la voix, évoquant tous les Bouddha et Divinités, tantôt elle s'étranglait sous le poids des mots : malheur, destin, châtement... Par moments cela ressemblait à une de ses séances de prière. Pourtant elle n'était pas dans la salle de prière. Elle se trouvait dans le living, assise sur son hamac. En plus elle n'était pas seule. Tung était à ses côtés, tandis que Thuy Mai et My Hanh faisaient constamment la navette entre la cuisine et le living.

Tung écoutait distraitement sa mère, n'interrompant que rarement sa longue lamentation, toujours par un "arrête Maman!" , ou un "je le sais bien!" .

Vers midi Madame Hoang My se retira dans sa chambre.

Après le départ de sa mère Tung se mit à réfléchir à ce qu'elle avait dit. Petit à petit les mots lui revenaient. Et il eut le cœur serré en se rappelant l'un d'eux: la sépulture.

Son père avait-il été enterré sans prière, ni sépulture ? Dans un terrain vague près de son camp de rééducation ? Avait-il été mis en terre dans une fosse commune ? Y avait-il eu beaucoup de morts comme lui ? Combien de familles étaient-elles au courant? Comment faire pour avoir des informations ? ... Tant et tant de questions sans l'ombre d'une réponse.

La seule personne qui pouvait renseigner sa famille était le Colonel Cao Vy. Celui-ci était toujours en mission. Tung irait le voir dès son retour, la semaine prochaine. Quant à l'officier qui fournissait les nouvelles des camps, il était sans doute reparti là-bas.

Tung se sentit envahi soudainement par une vague appréhension. Que devait-il faire devant la détresse de sa mère ?...

Des pas se rapprochèrent. Thuy Mai vint s'asseoir en face de lui. Il leva la tête. Ils se regardèrent longuement. Ses yeux étaient gonflés: Tung ne l'avait pas remarqué ce matin. Elle n'avait pas beaucoup dormi hier. Lui non plus. Ce matin elle s'était levée avant l'aube, puis elle était partie informer ses parents. Demain Madame Bich viendrait voir la mère de Tung pour lui exprimer ses condoléances.

-- Alors, dit-elle, qu'est-ce qu'on fait ?

-- Aujourd'hui ? Rien. C'est trop tôt pour entreprendre quelque chose. Il faut d'abord se renseigner...

-- Chez qui ?

-- Chez qui ? J'étais en train de me poser cette question quand tu es arrivée. Je ne vois que deux personnes. Notre oncle Cao Vy et cet officier, le Capitaine Niên, qui sont tous deux absents. Il faut attendre un peu.

-- Penses-tu que tante Trois...

-- Elle même ? Non. Ses connaissances ? Peut-être. Mais veulent-ils nous aider ? Et jusqu'où le pourront-ils ? Je n'y crois pas trop. Les camps de Rééducation, ça concerne surtout les hauts fonctionnaires, les officiers supérieurs de l'Ancien régime. Donc c'est une affaire d'Etat pour le gouvernement actuel. Qui dit affaire d'Etat dit secret d'Etat.

-- Ce n'est pas à la portée de tout le monde, murmura-t-elle, il faut se trouver à un certain niveau...

-- Je vois que tu as compris. Il faut quelqu'un de très haut placé. Nous ne connaissons personne à part notre oncle, le Colonel Cao Vy. Lui seul pourra nous aider efficacement.

En prononçant le mot "efficacement" Tung se rappela le reproche que sa mère avait fait au Colonel. Malgré ses promesses sans cesse renouvelées il n'avait pas réussi à faire libérer le père de Tung. Sans doute ce "retard" avait été fatal pour le vieux diabétique. "De toute façon c'est du passé !", soupira Tung.

-- Maman s'est assoupie, dit-elle.

-- Comment ? Elle n'a pas attendu le dîner ?

-- Elle était trop fatiguée. Hier, elle n'avait pas dormi beaucoup.

-- Comme tout le monde, sourit-il.

-- Comptes-tu sortir aujourd'hui ?

-- Oui. D'abord je vais chez l'oncle Vinh. L'autre jour il m'a dit qu'il commençait à se renseigner activement, quitte à déranger les gens pour obtenir des nouvelles de son fils.

-- Pas facile d'arracher une information chez les gens.

-- C'est vraiment intolérable ! s'écria-t-il avec véhémence. A Hô Chi Minh Ville, combien y a-t-il d'hommes envoyés aux camps ? Des dizaines et des dizaines de milliers. Et personne ne sait où ils sont envoyés. Et comment vivent-ils là-bas ? Personne n'en sait rien. Personne !

Thuy Mai regagna la cuisine.

Tung n'avait pas envie de dîner maintenant. Il n'avait pas faim. Il voulut se lever pour s'habiller, et pour sortir tout de suite. Il comptait se rendre chez l'oncle Vinh. Puis il irait voir Ngoc, un ancien camarade de cours à l'Université. Le père et le frère de Ngoc avaient aussi été envoyés dans les camps de Rééducation.

Cependant Tung ne bougea pas de sa place. Adossé contre le mur, la tête légèrement inclinée, les yeux mi-clos, il essayait de contenir sa colère. Et de chasser les idées noires qui l'assaillaient...

Quel magnifique panorama !

La villa, en trois pavillons, se situait au flanc d'une petite colline de terre boisée, près de la route nationale. Par la grande fenêtre de ce pavillon-pour-invités, deux vitres ovales entourées de gravures de bois, on pouvait contempler ce quartier de banlieue de Hô Chi Minh Ville, de l'autre côté du fleuve Đông Nai.

Tung était assis dans un fauteuil, près de la fenêtre. Le Capitaine Niên dans un autre, à sa droite.

Devant eux: l'hôte de la maison, le Général Nguyễn Ly Hoai.

La cinquantaine bedonnante, les cheveux poivre et sel, les tempes argentées, le Général-- qui tenait à recevoir ses invités en privé, donc en civil-- s'habillait avec soin et visiblement avec un sérieux souci de paraître plus jeune. Pantalon bleu marine et chemise blanche à larges rayures, tous deux repassés avec soin. Une paire de sandales flambant neuf.

Tung reconnaissait facilement en ce rondouillard, habillé avec goût, assis devant lui, le Général bardé de médailles qu'il avait aperçu dans un défilé militaire.

Et cependant combien il lui était difficile-- sinon impossible-- d'identifier le même homme dans une multitude de photos "de souvenirs de la Révolution" que l'officier-gardien de la villa lui avait présentées, des photos de tous formats, remplissant les deux murs latéraux.

Le Capitaine Niên et Tung avaient dû attendre le retour du Général, lequel retour avait été retardé de deux heures au moins. Par bonheur pour eux, ils avaient eu ainsi tout le temps pour contempler à loisir ces magnifiques photos.

Des photos biographiques de toute une vie du grand révolutionnaire qu'était le Général. Presque trente ans de guerre, de maquis, de lutte, de résistance !

Bien entendu beaucoup d'événements-- et non des moindres-- n'avaient pas été photographiés. Heureusement le Capitaine Niên connaissait non seulement l'Histoire de la Révolution, mais aussi l'histoire individuelle du révolutionnaire Nguyễn Ly Hoai. Et en plus il racontait avec une incomparable éloquence.

Ancien étudiant en Histoire Tung avait l'agréable impression de réassister à un cours à l'université. Un cours minutieusement et abondamment illustré.

Quang Binh 1946-47. Le début de la résistance antifrançaise. Nguyễn Ly Hoai n'était qu'un simple sous-officier Viêt Minh. On le voyait nue tête et pieds nus, portant un simple ba ba et pantalon noir, fusil en bandouillière, debout au milieu de ses soldats dont certains n'étaient armés que d'une simple baïonnette de bambou, ce fameux tằm vong.

Ha Nôi 1950. Toujours en simple ba ba de paysan, il semblait avoir pris du galon, lors de cette réunion entre officiers dans le maquis situé aux environs de Ha Nôi.

1952-1953. Le tournant de la guerre. Attaques et accrochages de guérilla se transformaient en batailles rangées de plus en plus meurtrières. C'était la période de grands sacrifices mais aussi de longs déplacements pour les résistants. Ainsi on le trouvait un beau jour de mars 52 au bord de fleuve Ma, s'apprêtant à s'embarquer pour le Sud Laos, puis on le retrouvait, à peine un mois plus tard, à dos de cheval, quelque part entre Hoa Binh et Lang Son.

1954. Le printemps qui annonçait Diên Biên Phu. Episode des victoires éclatantes et des moments forts. Les photos étaient toujours exclusivement en noir et blanc. Et Nguyễn Ly Hoai toujours osseux. Pourtant ce fut pour lui l'épisode le plus inoubliable. Janvier 1954 : Il fut décoré par le Général Giap, le Commandant de l'Armée. Avril 1954: Son unité reçut la visite de l'Oncle Hô, le Chef suprême de la Résistance.

Succès et triomphes bien mérités après tant de sacrifices !

En effet, combien de jours-- durant ces huit longues années-- avait-il pu consacrer à sa famille, sa femme et ses deux enfants délaissés dans leur village ?

Combien de fois avait-il frôlé la mort ? Un fragment de bombe, qui avait failli le tuer, lui laissait une large cicatrice au ventre. Il en portait encore une autre à la jambe, percée par des balles de mitraillette. Combien de fois avait-il été blessé ? Il ne s'en souvenait pas. Il ne comptait plus le nombre de fois où il avait été atteint par une de ces terribles maladies du maquis et de la forêt. Il ne comptait plus ses compagnons de lutte tombés au long de ces huit années.

Nord Viêt Nam 1954-62: Le temps de paix. Juillet 1954, la guerre prit fin après la conférence de Genève. L'Armée victorieuse Viêt Minh fut regroupée au Nord du 17^{ième} parallèle, devenu République démocratique du Viêt Nam. Apparition des premières photos couleur, ainsi que de quelques photos en noir et blanc spéciales, de qualité nettement meilleure. Ainsi on pouvait admirer Nguyễn Ly Hoai, sur une grande photo en couleur, lors d'une commémoration de la bataille de Diên Biên Phu, parfaitement moulé dans un costume élégant de Capitaine de l'Artillerie. Et puis: une série de photos faites à l'étranger. En 56, il fit partie d'une délégation d'officiers en visite à Canton, en Chine. Deux ans plus tard, il fut envoyé en Union Soviétique pour un stage de plusieurs mois.

1962-72. La guerre américaine. Depuis deux ans la guerre était déjà commencée dans le Sud. Le temps du repos du guerrier était fini. En juin 62 Nguyễn Ly Hoai quitta Ha Nội pour la piste Hô Chi Minh. La veille il fut nommé Commandant. Dans ce nouveau conflit les armes étaient infiniment plus modernes et terrifiantes, leurs destructions infiniment plus apocalyptiques. Les images devenaient aussi plus crues. Pourtant on avait l'impression de revisionner l'autre guerre. Avec ce même militaire, l'infatigable, l'intrépide Nguyễn Ly Hoai qu'on retrouvait un jour en barque sur le Mékong, à l'ouest de Sai Gon, l'autre jour à côté d'un canon, sur la piste Hô Chi Minh, à la frontière cambodgienne.

1972-74. La vietnamisation de la guerre. Après le traité de Paris, en 72, les dernières troupes américaines quittèrent le Sud Viêt Nam. Le face à face entre l'Armée Nationaliste et l'Armée Révolutionnaire plongea le pays dans une drôle de situation ni guerre ni paix, qui dura deux années. Le Colonel Nguyễn Ly Hoai ne se déplaça pratiquement plus. Il prit un peu d'embonpoint et quelques cheveux blancs.

1975. Qui aurait cru en février 75 que dans trois mois, le 30 avril, l'Armée Révolutionnaire entrerait dans Sai Gon, devant cette débandade hallucinante de l'Armée Nationaliste ? Nguyễn Ly Hoai laissa l'honneur à ses officiers et soldats de pavoiser dans les rues de Sai Gon. Il ne fit son entrée que plusieurs jours après. Une entrée plus discrète mais non moins triomphale avec, sur les épaules, l'étoile de Général de brigade...

.....

.....

Nguyên Ly Hoai était-il cet homme assis maintenant devant Tung ?

Ce quinquagénaire au costume élégant d'un bourgeois, assis sur ce fauteuil en laque, dans ce living de millionnaire rempli d'objets luxueux, était-il bien "l'autre" maquisard qui avait fait trente ans de Révolution, qui avait survécu à deux guerres terrifiantes ?

Ce gros bonhomme débonnaire, souriant, était-il bien le Général de fer devenu un des tout puissants patrons de la Commission militaire disposant du pouvoir de vie et de mort sur des dizaines de milliers de rééduqués comme le père et le frère de Tung ?

Qui n'aurait pas du mal à le croire ?

Tung n'osait pas lever le regard dans sa direction. Jamais il n'avait été en face d'un tel personnage. Il en était effrayé... Le Capitaine Niên semblait lui aussi impressionné. Il devenait plus taciturne que d'habitude.

Le Général, par contre, était très volubile. Et d'excellente humeur. Après avoir bu une gorgée de thé il s'excusa d'avoir fait attendre ses deux invités.

-- J'ai un emploi du temps surchargé cette semaine, et aujourd'hui tout particulièrement, dit-il en riant. Réunions, rendez-vous, dîner, inauguration... Vous n'avez-vous pas trop attendu j'espère ?

-- Non, mon Général, répondit le Capitaine. Nous avons eu une bonne occasion pour admirer vos photos. Elles sont magnifiques.

-- N'est-ce pas ! Rit-il aux éclats. J'ai eu beaucoup de chance avec les photographes de l'Armée. Je suis souvent tombé au bon moment. Certains de mes collègues, généraux et colonels, n'ont pas même le tiers de cette collection. Malgré tout la plupart des événements n'ont pas été photographiés.

-- Bien sûr, surenchérit le Capitaine. Ce n'était pas possible... sur une trentaine d'années de Résistance.

Ils éclatèrent de rire. Tung aussi.

Le Général les invita à prendre encore du thé et des gâteaux.

-- C'est vrai ce que vous dites, reprit-il. Beaucoup de mes souvenirs de combattant seront ainsi oubliés totalement. Pas mal d'autres, heureusement, resteront gravés, à jamais gravés, dans ma mémoire. Ce sont les événements les plus fantastiques de ma vie. Ainsi cette première fois où j'ai eu l'honneur suprême de rencontrer notre Leader bien aimé, l'Oncle Hô. Cette rencontre, comme vous pouvez vous en douter, n'a pas été prise en photo. C'était une visite surprise. Et absolument secrète. Une heure avant personne n'était au courant, même pas notre commandant de bataillon. Par un beau jour de l'automne 49...

Le Général conta sur un ton mesuré, le regard perdu. Tantôt il ralentissait, en hésitant sur un mot, tantôt il accélérail le rythme du récit comme s'il craignait d'en perdre le fil des événements.

" Chaque révolutionnaire est devenu un orphelin après la mort de l'Oncle Hô. Notre Oncle nous a quitté, en 69, sans voir notre victoire finale sur l'Impérialisme Yankee". C'est avec cette phrase qu'il finit son histoire, sur un immense soupir...

Le Capitaine Niên et Tung l'écoutèrent en silence, la tête baissée, le buste immobile.

Le Général paraissait très satisfait que ses invités avaient suivi avec un tel intérêt son histoire favorite. Il bougea un peu de sa place, sortit de sa poche de chemise un paquet de cigarettes et un très beau briquet en or. Il extirpa une cigarette et se délecta à l'allumer d'un geste lent avec son joujou de briquet. Puis il s'allongea légèrement sur son fauteuil et se mit à fumer.

Il sourit à Tung et au Capitaine, et tourna son regard attendrissant vers ses chères photos accrochées aux murs.

Le Capitaine Niên, qui avait été reçu plusieurs fois par le Général, non pas ici dans sa villa, mais à son Etat-major, connaissait bien ces gestes habituels de son supérieur. Alors il se taisait, en buvant à petite gorgée son thé. Quant à Tung il était aussi impressionné, et intimidé, qu'à la première minute de l'entrevue. Il se tenait tranquille sur sa chaise.

Ils s'attendaient alors à ce que leur hôte raconte une autre des nombreuses histoires favorites qui jalonnaient ses trente ans de Révolution.

Mais le Général se redressa, écrasa fébrilement le bout de sa cigarette dans le cendrier.

-- J'aimerais bien évoquer encore quelques-uns de mes souvenirs, les plus chers, dit-il. Mais il est temps d'en venir à notre sujet de préoccupation. Vous m'avez demandé de vous recevoir aujourd'hui pour aborder le problème de la Rééducation... C'est bien çà ? Bon.

Il s'arrêta. Son regard se durcit:

-- La Rééducation ! Pourquoi la Rééducation ? Quelle épineuse question ! Se sont-elles posé cette question, les Autorités Supérieures de notre Parti ? Oui, bien sûr ! Ont-elles eu la solution ? Evidemment ! Ha, ha ! Et c'est un grand honneur pour moi de me trouver parmi les privilégiés qui sont au courant de cette solution.

Le Capitaine Niên voulut placer un mot, mais le Général le stoppa d'un signe de main, il continua, l'air grave:

-- Oui. Pourquoi la Rééducation ? De toute l'Histoire de l'humanité il y a toujours eu, entre les hommes, des conflits et des guerres. Qui dit guerre dit vainqueurs et vaincus. Quels sorts les vainqueurs ont-ils réservé à leurs vaincus ? D'un côté: la mort. La mort collective: extermination, tuerie, massacre, bain de sang... La mort individuelle: torture à mort, fusillade, pendaison, assassinat, jugement et exécution... De l'autre côté: le pardon, la liberté, l'oubli... Et au milieu: la liberté surveillée, le bagne, la déportation, la prison... Laquelle choisir parmi ces solutions ? La tuerie collective ? Cela ne convient pas à notre époque. Le pardon ? Inacceptable. La prison ? Solution plus banale. Mais... dans une société socialiste il ne peut y avoir de prisonniers politiques ! Ha, ha ! Les prisonniers d'opinion chez nous ?? Ce n'est là qu'une pure propagande des capitalistes et impérialistes !

Le Général éclata de rire, visiblement très content de sa dernière phrase. Il s'arrêta un minute pour boire son thé.

-- Donc, nous ne choisissons aucune de ces solutions classiques. Aucune ! Notre solution ? Les impérialistes ne peuvent se l'imaginer une seconde. Solution absolument originale ! Transformer chaque officier, chaque fonctionnaire de l'Administration fantôme en un bon citoyen de la nouvelle

société socialiste. D'où le mot Ré-é-du-cation ! Ha, ha ! C'est de celà que je veux d'abord m'entretenir avec vous...

-- Mais mon Général, balbutia le Capitaine, il ne s'agit pas... pas exactement de celà...

-- Quoi donc ?

-- Oui mon Général, intervint Tung excédé, il s'agit de la mort de mon père.

-- Comment ? Mort ? s'exclama le Général interloqué.

-- Oui Monsieur ! s'écria Tung, hors de lui. Et je veux savoir pourquoi...

-- Mon Général, ajouta le Capitaine, son père est mort il y a plus de trois semaines.

-- De quoi ?

-- Du diabète...

-- Ah ! Le Colonel Cao Vy a-t-il été au courant ?

-- Non, mon Général.

-- Moi non plus. Comme vous voyez, ils sont très mal organisés dans les camps de Rééducation. Ils manquent d'expérience. Même nous, à la Commission militaire, on n'est pas au courant de leurs...

-- Vous mentez Monsieur ! explosa Tung. Ce sont des assassins !

-- Calmez-vous ! lui lança le Capitaine.

-- Non. Je ne me calme pas. Ils ont tué mon père. Et vous, leur chef suprême, vous prétendez ne pas être au courant ?

-- Taisez-vous ! hurla le Capitaine.

-- Ecoutez ! dit le Général, fâché à son tour. Vous avez dépassé les bornes. Je crois que je dois mettre un terme à notre entrevue d'aujourd'hui.

Il se leva d'un bond et se retira dans la pièce derrière sans les saluer.

-- Qu'est-ce qui vous prend ? rugit le Capitaine Niên, dès qu'ils se furent éloignés de la haie du jardin.

-- Je dois rester là, les bras croisés, à l'écouter raconter sa vie, s'écria Tung. Mon père est mort...

-- Il n'était pas au courant.

-- En êtes-vous sûr ?

-- Mais qu'est-ce que vous avez aujourd'hui ? maugréa le Capitaine. Avez-vous perdu la tête ? Savez-vous combien ça va vous coûter votre insulte contre le Général ? N'oubliez pas que vous avez encore un frère au camp. Et que votre oncle, le Colonel Cao Vy, ne pourra pas grand'chose sans le Général et ses amis.

Tung ne répondit pas et ils s'avancèrent en silence. Arrivés à la route nationale ils se séparèrent, très fâchés. Le Capitaine partit pour Biên Hoa, dans sa jeep, tandis que Tung regagna seul Hô Chi Minh Ville.

Plusieurs fois, sur l'autocar, Tung eut envie de dormir sans y parvenir, bien qu'il fût si fatigué et si las.

La route se rapprochait du fleuve et montait sur une forte pente avant d'arriver au niveau du pont. Pour prendre de l'élan le vieil autocar accéléra de toutes ses forces, faisant trembler sa carcasse surannée. Alors canards et poulets caquetèrent bruyamment dans leurs paniers, les uns posés entre les banquettes, les autres accrochés sur le toit; et les bavardages s'amplifièrent, les gens haussèrent le ton pour se faire entendre dans ce boucan.

A côté de Tung une vieille femme jouait avec son petit fils, un bébé de huit, neuf mois. D'une humeur joyeuse elle le cajolait sans arrêt.

Accoudé à la fenêtre Tung survolait le paysage des deux côtés du fleuve. Sur la partie centrale du pont on pouvait apercevoir, de loin, les premiers groupes de maisons de Hô Chi Minh Ville. A cette vitesse il faudrait encore au moins une heure pour arriver à son dernier arrêt là-bas. Et sans doute autant pour rentrer chez lui.

Très impatient d'avoir des renseignements précis sur la mort de son père, il avait compté rendre visite-- aujourd'hui même, après le Général Nguyễn Ly Hoai-- à un autre ami du Colonel Cao Vy.

En réalité Tung avait espéré obtenir non seulement des renseignements, mais aussi et surtout des "interventions" de ces personnalités en vue afin de transférer le corps de son père à un cimetière de Hô Chi Minh Ville.

L'échec de l'entrevue avec le Général aurait-- comme disait le Capitaine-- d'énormes conséquences. Désormais Tung ne pourrait plus compter sur une aide quelconque du Général, et encore moins de son oncle, le Colonel Cao Vy. Et cela sans parler de leurs futures réactions de colère, suite à cet incident, cette agression verbale contre le Général.

Quant à la rencontre de Tung avec cet ami du Colonel, Monsieur Suu, un cadre supérieur très influent, et qui lui aussi connaissait très bien le Général, elle serait largement compromise. Aussitôt après la visite chez le Général, le Capitaine Niên avait prévu de ramener Tung à Hô Chi Minh Ville, chez Monsieur Suu. L'attente chez le Général avait traîné des heures, l'entrevue aussi. Puis le Capitaine, fâché, était parti dare-dare de son côté.

La rencontre avait été fixée à 2 heures de l'après-midi. Il était maintenant presque 5 heures et Tung se trouvait coincé ici, sur ce vieil autocar.

Ce soir il devrait passer coûte que coûte chez Monsieur Suu pour lui faire des excuses. Il faudrait solliciter un autre rendez-vous... et attendre des jours encore. Et peut-être-- après toutes ces malheureuses péripéties-- Tung ne verrait-il jamais ce Monsieur Suu qui était, paraît-il, très serviable, très "bon copain" avec beaucoup de cadres dirigeants de la ville.

"Ah quelle gaffe !" pesta Tung en son for intérieur. Jamais dans le passé il n'avait laissé ainsi exploser sa colère. Si brusquement et si stupidement.

La colère apaisée, maintenant surgissait la peur. Une peur intense...

Tung franchit le seuil de la porte et parcourut du regard la longue cabane, d'un bout à l'autre.

Au centre, à gauche: le coin cuisine. Une table, quatre chaises. Une petite cuisinière. Une armoire remplie de vaisselle. A droite: le coin chambre à coucher. Un lit en bambou recouvert d'une natte. Une armoire pleine de vêtements. Tous ces objets étaient vieillots, noircis par le temps. Au fond: la toilette cachée dans un bloc de ciment, la douche cachée dans le bloc adjacent. A l'entrée où il se trouvait: un espace vide.

Tung se tourna vers son ami Phuong:

-- Ce n'est pas encore meublé ?

-- C'est mon garage. Je vais l'inaugurer dans quelques jours. Je répare les bicyclettes.

-- Quoi ?! s'écria Tung ébahi. Toi, un avocat, qui se fait réparateur de bicyclettes ?

-- Un ex-avocat ! rectifia-t-il en riant de toutes ses dents. Un ex-avocat du défunt régime fantôme (il gloussa de rire). Bien entendu, en tant que tel, je ne suis plus apte à plaider dans la nouvelle société socialiste.

-- Es-tu apte... à réparer des bicyclettes ?

-- Je n'ai pas encore commencé. On verra bien.

Ils éclatèrent de rire.

-- Mais alors où sont les ustensiles ?

-- Regarde ! Ces deux valises cachées sous le lit. Demain, dès qu'on aura installé une porte d'entrée solide, je les sortirai ici. C'est tout mon trésor. Tournevis, marteaux, tenailles, couteaux, clous, barres de fer... il ne manque rien. J'ai dû travailler dur pour les acheter.

Il invita Tung à s'asseoir sur une banquette près de la porte d'entrée. Puis les deux anciens camarades de lycée-- qui ne s'étaient pas vus depuis la Libération-- se mirent à raconter les grands événements vécus par chacun.

Phuong fut très surpris, et affecté, par la mort du père de Tung qu'il avait bien connu. Il fut aussi fort désolé pour Tung de ce grave incident lors de l'entrevue avec le Général.

Par contre il paraissait fataliste face à ses malchances et ses erreurs.

Orphelins dès leur jeune âge, Phuong et sa sœur avaient été élevés par leur oncle. Ils vivaient chez lui avec sa femme et ses trois enfants. En mai 75, au lendemain de la Libération, Phuong aurait dû partir en Amérique avec sa sœur et la famille de leur oncle. Après leur départ la maison avait été confisquée, Phuong n'avait plus de domicile.

Comme Tung, il venait de se marier cette année 77.

Les parents de Ha, sa femme, fort pauvres ne possédaient qu'une minuscule maison près d'ici, où ils vivaient avec deux de leurs plus jeunes enfants. Grâce au cadeau de mariage d'un riche grand oncle-- et surtout par une chance extraordinaire-- Ha avait acheté en 74 cette cabane vide, entourée de trois murs, mais très bien située dans ce quartier populaire. Ils vivaient ici depuis leur mariage.

Sorti de l'Université en fin 74, Phuong n'avait exercé son métier d'avocat-stagiaire qu'entre janvier et mars 75; juste le temps pour acheter une moto et quelques costumes. Son cabinet d'avocats fut dissous à la veille de la Libération, la plupart de ses collègues s'étant enfuis à l'étranger.

-- J'aurais pu partir à l'étranger avec mes collègues avant le 30 avril 75, je ne l'ai pas fait, conclut Phuong. J'aurais pu partir avec mon oncle, en mai, je ne l'ai pas fait. J'ai eu encore trois autres occasions, je n'en ai pas profité. Tu vois ! Des gaffes, j'en ai commis plus que toi.

Il invita Tung pour le souper.

-- Je ne peux pas. Je dois encore aller chez Monsieur Suu, pour m'excuser.

-- Tu as manqué ton rendez-vous. De toute façon c'est trop tard. Les excuses, tu pourras les faire demain.

-- Demain il sera absent. Ecoute, je reste bavarder un moment avec toi. On se reverra bientôt...

-- Pas question, lança Phuong autoritaire. Tu soupes avec nous. J'invite aussi quelques amis. On va boire un coup. Puis après on ira avec toi chez ce Monsieur Suu.

Un instant après sa femme revint à la maison. Après une brève présentation elle partit chercher les amis du quartier.

-- C'est une chance extraordinaire pour nous de nous revoir encore, s'écria Phuong joyeusement.

Il remplit deux verres d'alcool de riz posés sur la table qu'il venait d'amener devant leur banquette.

-- Allez, bois !

-- Après toi, dit Tung.

-- En août 75, reprit Phuong, quelqu'un m'a dit que tu étais parti avec ta famille à la Libération. Comme Bi, comme Hoanh. Alors je ne suis plus allé vous voir depuis. Aucun de vous...

-- En effet, j'ai failli partir. Mon frère aurait bien voulu faire partir toute la famille, mais mon père refusait catégoriquement. Moi aussi je suis allé chez toi.

-- Après la confiscation de ma maison ?

-- Oui.

-- Aujourd'hui, si tu n'avais pas pris l'autocar pour revenir à Hô Chi Minh Ville, tu ne serais pas passé par ici.

-- Exact, dit Tung.

-- Qu'on a de la chance ! Pour une fois le Destin nous fait un cadeau.

-- Un sacré cadeau.

De nouveau ils éclatèrent de rire.

-- Encore un ? demanda Phuong.

Sans attendre de réponse il versa de l'alcool de riz dans les verres. Les quatre amis n'arrêtaient pas de boire depuis que le premier plat du souper avait été déposé sur la table. Nam Da, un des amis de Phuong était très loquace. Lui et Phuong bavardaient tout le temps. L'autre ami et Tung mangeaient et buvaient en silence, en suivant leur papotage.

Phuong et ses deux amis se revoyaient depuis peu, comme il l'expliquait, mais étaient vite devenus très intimes.

Voisins de quartiers ils avaient vite sympathisé parce qu'ayant beaucoup de points communs. Tous les trois pratiquement du même âge, tous les trois d'anciens universitaires "dégénérés" en chomeurs depuis la Libération, ils végétaient au jour le jour en partageant aussi bien un boulot passager qu'une botte de légumes.

Ils se retrouvaient souvent autour d'un verre, histoire de passer ensemble un bon moment à se raconter des confidences, des nouvelles, mais surtout de bonnes blagues pour oublier les peines et les tourments de la vie quotidienne.

Peines et tourments ! Tung n'en avait que trop pour le moment ! Et ce soir comme eux il tentait de les oublier. Mais visiblement eux y étaient parvenus. Lui pas du tout. A plusieurs reprises il pensa à cet incident chez le Général, au rendez-vous raté avec Monsieur Suu, à la mort de son père... Et chaque fois le mal le tenaillait.

-- Regardez Tung ! s'exclama Phuong. Son visage est rouge comme une pêche. Seulement après trois petits verres.

-- Quoi? Trois verres ? protesta Tung. J'en ai bu tellement que je n'ai plus compté. Peut-être sept, huit...

-- Allons ! lança joyeusement Nam Da. Quand on boit il ne faut jamais compter les verres. Il faut compter seulement les bouteilles.

Ils gloussèrent de rire. Puis l'un après l'autre ils vidèrent leur verre.

Tout à coup Tung sentit une chaleur brûlante lui monter à la gorge. Sa tête s'alourdit. Il ferma les yeux quelques secondes.

-- Ca va Tung ? fit Phuong d'un signe de tête.

-- La tête me tourne un peu.

-- Rien de grave ?

-- Non, murmura Tung. Pas encore.

-- Normal, rit Phuong aux éclats. Cette fois tu en es peut-être à ton huitième verre.

-- De tout petits verres, surenchérit Nam Da. Je parie que chacun de nous pourrait en boire une douzaine sans aucun...

-- Allons ! lui coupa Phuong. Toi peut-être. Mais Tung n'en a pas l'habitude.

-- Il en aura vite l'habitude. Ha, ha ! S'il revient nous voir.

-- Ca oui ! acquiesça Phuong.

Ils rirent. Tung n'entendit plus rien. Sa vue s'embrouilla. Il s'évanouit.

Tung émergea doucement de son sommeil. Il leva les yeux mi-clos vers la porte du balcon. L'éclatante lumière matinale, inondant la chambre, lui fit mal. Il en détourna son regard.

Des chants d'oiseaux venaient de la cour. "C'est encore ces moineaux rouges, ce couple d'amoureux d'hier qui se taquine sur le goyavier" se dit-il. Des rires et des piaillements d'écoliers résonnaient dans le lointain, du côté du boulevard.

Tung voulut se lever pour consulter l'heure à l'horloge murale dans le living. Sa montre ne marchait plus depuis une semaine. Hier il avait porté celle de Thuy Mai pour aller à son rendez-vous. Sans doute l'avait-elle reprise le soir, de crainte qu'il ne la casse en dormant.

D'hier soir... il ne se souvenait plus de rien. Sauf le moment où Phuong et son voisin de quartier, le cyclopousseur, l'avaient trainé jusqu'à sa chambre. Il s'était réveillé en sursaut, une seconde, avant de retomber dans son sommeil. Un sommeil lourd mais bien salutaire. En effet, ce matin il avait complètement récupéré. La fatigue avait disparu. La lassitude et la peur aussi. Tandis que le bon moral revenait en force.

Que devrait-il faire aujourd'hui ?

Monsieur Suu étant absent, fallait-il quand même aller présenter des excuses à sa femme, ou à quelqu'un de sa maison ? Pourrait-il encore obtenir un autre rendez-vous avec ce Monsieur ? Fallait-il aussi faire des excuses au Général Nguyễn Ly Hoai ? Comment ? Et le Capitaine Niên ? Que devrait-il faire, Tung, pour se reconcilier avec lui ?

Enfin, aie ! que dirait-il à son oncle le Colonel Cao Vy, qui viendrait ici voir sa mère dans deux ou trois jours ?...

Des bruits de pas s'amplifiaient dans la couloir. Tung se dressa, la tête appuyée contre le mur.

-- Bien dormi ? lui demanda Thuy Mai en se rapprochant du lit.

-- Très bien. Phuong est-il resté longtemps hier soir ?

-- Non. Mais il nous a raconté ton entrevue ratée chez le Général.

-- En résumé...

-- Bien sûr. Et je n'ai pas eu le temps de lui poser des questions. Il était trop tard. De plus il était fort fatigué.

-- Saoûl ?

-- Un peu. Tiens ! Comment se fait-il que lui, il se tenait encore solidement sur ses jambes, et qu'il savait encore raconter des histoires, alors que toi tu étais ivre mort ?

-- Normal. Il peut boire trois fois plus d'alcool que moi. Ca me donne vraiment des complexes ! Je devrais aller les voir plus souvent, lui et ses amis, pour apprendre à boire.

-- Il ne manquerait plus que cela ! rit-elle aux éclats. D'accord ! Tu peux.

Un instant après il se mit à lui raconter en détail sa journée de la veille. L'entrevue chez le Général, le départ du Capitaine Niên, le retour par l'autocar, la rencontre miraculeuse avec Phuong... Assise au bord du lit Thuy Mai l'écoutait d'un air impassible, les doigts tripotant la poche de son ba ba. Après avoir fini Tung la fixa longuement, intrigué par son calme.

-- Tu n'es pas fâchée par ma gaffe monstrueuse devant le Général ?

-- Si. Très fâchée, lâcha-t-elle. Mais hier soir seulement. Maintenant, plus du tout. J'ai beaucoup réfléchi cette nuit. Et ce matin encore. Je ne me fais plus d'illusions sur ce que nous essayons de faire pour Papa. Je trouve que c'est si... futile nos efforts. Fu-ti-le ! C'est bien le mot. Gaffes ou pas gaffes tu n'arriveras à rien de toute façon: j'en ai bien peur.

-- Il faudrait quand même essayer de se renseigner.

-- Des renseignements : oui. On en obtiendra peut-être quelques-uns. Très intéressants même. Mais on n'obtiendra pas les interventions, de ces messieurs, en faveur de Maman.

-- On ne sait jamais. Si je n'avais pas commis cette gaffe stupide le Général accepterait peut-être de nous venir en aide.

-- J'y croyais. Je n'y crois plus. (elle secoua la tête.) Il ne fera rien pour nous. Rien !

-- Tu dis ça pour me consoler, dit-il en riant. Pour que je ne regrette pas trop ma gaffe...

-- Non. Ce n'est pas ça. Je pense ce que je dis: on mettait trop d'espoirs sur eux.

-- C'est vrai ?

-- Absolument.

-- Comme tu me soulages. Ce matin, au réveil, je me tracassais encore.

Ils se turent et restèrent pensifs un bon moment.

-- Malheureusement, reprit-il, notre problème reste entier.

-- C'est vrai, hélas ! soupira-t-elle. Et maintenant que devons-nous dire à Maman ?

-- Elle n'est pas encore au courant ?

-- Non. Très fatiguée hier soir, elle était allée tôt au lit. Et ce matin, à mon réveil, elle était déjà partie à la pagode.

Il avait fallu plus de deux mois à Tung et Thuy Mai pour comprendre, et vérifier, à quel point leurs craintes étaient bien fondées.

En effet personne ne leur venait en aide. Absolument personne !

Monsieur Suu accepta avec "compréhension" les excuses de Tung, mais "malheureusement" il ne put lui accorder un autre rendez-vous tout de suite. Son emploi du temps surchargé ne le permettait pas. Il ne reçut Tung que deux semaines plus tard. Un entretien bref mais empreint de gentillesse et de cordialité. Un entretien plein de promesses aussi. Des promesses ! Monsieur Suu en avait autant que ses toiles en laque dans sa luxueuse villa. (Depuis la Libération il ne se passait pas un mois sans que ce cadre supérieur du Parti à Hô Chi Minh Ville en ramène trois ou quatre chez lui. Son living ressemblait à un véritable magasin de peinture.) Des promesses ! Tung ne se souvenait plus combien il lui en avait faites. Jusqu'à ce jour Tung n'avait toujours rien vu venir.

Le Colonel Cao Vy explosa de colère en apprenant, par la mère de Tung, l'incident que celui-ci avait provoqué chez le Général. Il quitta sa belle-sœur au milieu de son accès de colère, jurant de ne plus jamais remettre les pieds chez elle. Deux mois s'étaient écoulés. Sa colère ayant disparu, le Colonel avait accepté de reprendre contact avec Tung et sa mère. Et cependant leur réconciliation était encore trop fraîche, Tung hésitait à aborder avec son oncle l'épineuse question du... permis de transfert du corps de son père à Hô Chi Minh Ville. Sans l'intervention du Colonel, ou de son ami le Général, ou d'autres personnalités puissantes comme Monsieur Suu, Tung n'obtiendrait jamais ce permis.

De son côté le Colonel y avait-il pensé ? En tout cas il n'avait encore rien dit à Tung.

Il ne disait mot non plus à propos du Général dont on n'avait plus de nouvelles depuis.

Durant ces deux mois Tung et Thuy Mai n'avaient pas arrêté de chercher de l'aide. Ils avaient frappé à toutes les portes. Des connaissances de la famille de Tung ayant quelques pouvoirs ou fonctions dans le Parti ou les Services administratifs. Celles de la famille de Thuy Mai. Des amis. Des relations. Parfois même les amis des amis...

Bilan total: Presque rien ! Seulement des promesses. Des promesses horriblement coûteuses: en temps, en cadeaux et en argent.

Maintenant ils n'en pouvaient plus. Ils avaient déjà vendu plusieurs de leurs costumes les plus précieux. Ils décidèrent de ne plus chercher à savoir pourquoi, ni comment, le père de Tung était mort. Et encore moins à obtenir ce fameux permis de transférer son corps à un cimetière de Hô Chi Minh Ville.

Alors il leur restait une seule tâche urgente à accomplir: organiser dans une pagode de la région une séance de Cáu hôn Prière pour l'âme du défunt.

-- Quel calme ! s'exclama Thuy Mai.

-- N'est-ce pas ! Et quel joli coin de campagne ! surenchérit My Hanh. Eh Tung ! Tu as bien choisi cette pagode. Vraiment. Je te félicite.

-- Ca ne t'étonne pas que c'est Tung qui ait trouvé cette pagode ? lui demanda Thuy Mai.

-- Et comment ! s'écria My Hanh joyeusement. Il m'épate toujours, mon grand frère. Lui qui prétend ne rien connaître en matière de religions et de temples.

Tung se rapprocha d'elles:

-- Mesdames, je n'y suis pour rien.

-- Tais-toi petit cachotier ! Il connaît des dizaines de pagodes autour de la ville.

-- Faux. Tout à fait faux, petite sœur. Je n'en connais aucune. C'est un ami qui m'a indiqué celle-ci.

-- Pas de fausse modestie mon cher ! lança Thuy Mai.

Elles rirent espièglement, puis se dirigèrent vers le pavillon des cultes d'où une bonzesse les appela.

Tung s'assit sur un banc de pierre. "Comme elles ont raison, pensa-t-il. C'est vraiment un joli coin de campagne". La campagne lui manquait. Depuis des mois-- depuis sa visite chez son oncle au village An Tâý, avec Thuy Mai-- il n'avait plus quitté les rues poussiéreuses de Hô Chi Minh Ville.

Aujourd'hui il venait ici seulement pour quelques instants. C'est dans cette pagode Gia Lâm Tu qu'aurait lieu la Prière pour l'âme de son père.

Cette multitude de démarches-- aussi vaines que coûteuses-- afin d'obtenir le permis de transférer le corps de son père à Hô Chi Minh Ville avaient tout de même été utiles pour Tung. Elles lui avaient servi de précieuse leçon ! En effet, cette fois-ci, pour la Prière pour l'âme à la pagode il n'avait plus demandé de permis comme l'obligeait la nouvelle loi révolutionnaire en cas de cérémonie..."à caractère religieux". Il s'en passerait bien !

Grâce à Sau, un ami bouddhiste, Tung s'était "arrangé" avec le bonze supérieur de cette pagode.

Ce serait une prière pour l'âme tout à fait traditionnelle. Elle devrait toutefois se dérouler dans une relative discrétion afin de ne pas éveiller la

curiosité d'un indicateur-mouchard, ou d'un Cồng An de la police communale venu à la pagode pour un simple contrôle de routine.

Discrétion, discrétion !

Primo: il fallait limiter le nombre de participants. (La dernière cérémonie de la Grande Famille c'était la prière pour l'âme de tante Trois, une sœur de la mère de Tung. Plus de cent personnes étaient réunies dans une grande pagode.) Cette fois-ci ils n'étaient même pas dix. La famille avait refusé tous les parents sauf deux cousins qui avaient tellement insisté: un neveu et une nièce du père de Tung. Bien entendu le Colonel Cao Vy et ses enfants n'étaient pas mis au courant de cette prière. Les deux participants étrangers à la famille étaient Madame Bich, la mère de Thuy Mai, et Sau cet ami bouddhiste, qui venait surtout pour servir d'intermédiaire entre Tung et le bonze supérieur, au cas où... Le peintre Giao Huynh, l'autre ami de Tung, avait voulu rendre hommage à feu son père, mais Tung l'en avait dissuadé.

Secundo: il fallait éviter de créer un attroupement trop voyant et inhabituel pour cette pagode de village. Les gens devaient arriver et repartir par petits groupes. Madame Hoang My, la mère de Tung, était accompagnée de My Hanh et son mari. Ils étaient venus ici dès l'aube. Puis Thuy Mai et sa mère, une bonne heure après. Tung venait d'arriver avec Sau. On n'attendait plus que les deux cousins. La sœur aînée My Liên était malade. On avait voulu déplacer la date de la cérémonie pour elle, mais c'était impossible; puisque d'ici un mois aucune autre date ne convenait à la fois pour la famille et pour cette pagode, et que la mère de Tung n'avait pas souhaité attendre davantage...

Enfin-- toujours cette règle de discrétion!-- tertio: il ne fallait pas que les participants arrivent "trop" surchargés de cadeaux et d'offrandes. En conséquence, les objets les plus encombrants avaient été amenés à la pagode plusieurs jours avant. Deux sacs de riz, trois paniers de fruits, une caisse de produits alimentaires végétariens: Rien que des offrandes parfaitement traditionnelles pour ce genre de cérémonie.

Avant la Libération on pouvait acheter une telle quantité d'un coup, dans n'importe quel marché de la ville, et la transporter jusqu'à n'importe quelle pagode si lointaine fut-elle. C'était tout simple.

Actuellement ça devenait infiniment plus complexe et difficile.

Par exemple comment faire pour avoir deux sacs de riz-- d'une quarantaine de kg-- quand on ne pouvait en acheter que par paquet de cinq ou six kg chaque fois ? Comment faire pour ne pas être pris en flagrant délit par les Cômng An des brigades...de Contrôle économique ? Combien de personnes fallait-il mobiliser et combien de marchés fallait-il visiter afin de ne pas perdre trop de temps ? De même pour les paniers de fruits divers allant des grappes de lychis aux couronnes de bananes naines chuôi cao, en passant par les mandarines, les mang cut et les oranges. De même pour la caisse végétarienne contenant aussi bien les bouteilles d'huile de sésame, les flacons de chao, servis quotidiennement, que les sachets de tuông parfumé plus rares et chers, et surtout plus difficiles à trouver.

Il fallait donc plusieurs personnes et plusieurs jours pour acheter toutes ces offrandes.

Et ce n'était pas fini ! Il fallait encore les acheminer jusqu'à la pagode. Encore autant de personnes mobilisées et autant de jours perdus.

De plus, dans ce genre de voyages entre Hô Chi Minh Ville et un village situé à une vingtaine de km de là, chacun était obligé non seulement d'éviter les Cômng An des brigades de Contrôle économique mais aussi ceux des brigades de Contrôle routier, aussi fouineurs et corrompus les uns que les autres.

En définitive, pour mener à bien et l'achat et le transport de ces offrandes, tous les membres de la famille de Tung avec l'aide de quelques cousins y avaient consacré des journées entières, ne ménageant aucune peine, supportant tous les désagréments. Heureusement ils avaient atteint leur but. Toutes les offrandes étaient bien arrivées à la pagode.

Et il n'y avait eu que deux incidents mineurs, sans conséquence grave.

Le premier incident: avec My Hanh.

Sur le chemin de retour son cyclopousse fut stoppé par deux Cômng An qui lui avaient confisqué le paquet de riz. "D'où vient ce paquet Madame ? ...Vous n'avez pas de certificat de rationnement ? ... Donc vous avez acheté ce riz au marché noir...". Donc confiscation !

Victime du deuxième incident : Tung lui-même. C'était hier. Lors de son quatrième voyage à la pagode. Une histoire bien plus rocambolesque. Et quelle histoire !

Son autocar fut stoppé exceptionnellement-- c'est-à-dire en dehors des arrêts habituels de contrôle-- par une patrouille des Côm An "économiques". Dans son panier, sous une couche de litchis, se rangeaient deux bouteilles de chao, un kg de haricots, une botte de salade séchée.

-- Savez-vous qu'il est interdit de ravitailler les bonzes ? lui lança un Côm An le regard menaçant.

-- Ravitailler ? s'indigna Tung. J'apporte à la pagode quelques menues offrandes: les litchis, la salade...

-- Plus d'un kg de haricots, et ce chao: un produit de luxe... deux bouteilles. Une telle quantité ! Vous appelez çà de menues offrandes ?

-- Je croyais...

-- Vous croyiez qu'on était encore à l'époque anarchique des Américains et de leurs fantoches. On est maintenant dans une société socialiste ! On a des lois révolutionnaires !

-- Je croyais avoir respecté les lois...

-- Ah oui ?! s'écria un autre, les yeux arrondis. Pourquoi avez-vous dissimulé tous ces aliments sous les litchis ?

-- Je ne les ai pas dissimulés... je ...

-- Taisez-vous, réactionnaire !

.....

.....

Pour un contrôle exceptionnel, c'était bien un contrôle exceptionnel !

L'autocar avait été immobilisé presque deux heures. Un tiers des passagers n'étaient pas en règle. Bien entendu aucun ne devait payer l'amende... à l'Etat Socialiste. Tous préféraient le système direct : c'est-à-dire directement-- et secrètement-- dans la poche des Côm An. Aucun papier à signer, aucun procès-verbal. Pas de confiscation. Ni surtout de "présentation" au poste de contrôle, laquelle présentation vous coûterait au moins une journée gâchée, sans parler de complications ultérieures.

Tung paya pratiquement le prix de la marchandise, c'est-à-dire sans doute trois fois moins que s'il avait eu l'amende. Et un paquet de cigarettes: le cadeau "rituel" aux Côm An pour leurs... gentillesse et compréhension.

Sa voisine paya plus de cent dông. Accusée d'être trafiquante pour deux paniers de poules et de coqs dont elle affirma qu'ils étaient des cadeaux de mariage à sa sœur. Comme "cadeau" au Côm An, elle n'avait pas de cigarettes, alors elle leur offrit un coq.

Les Côm An repartirent dans leur véhicule, les poches remplies, les visages rayonnants.

A part quelques-uns paralysés par la peur, et quelques autres qui regrettaient encore leur argent perdu et qui maugréaient leur malchance, la plupart des passagers étaient visiblement contents de s'en être tirés sans trop de dégâts.

Dès que les Côm An tournèrent le dos une vieille dame pleura de joie, parce que son fils n'avait pas été emmené avec eux. Elle se disait effrayée à l'idée qu'on enverrait son petit en prison. La voisine de Tung, elle, jubilait aussi. S'ils l'avaient conduite au poste de contrôle elle y serait restée peut-être plusieurs jours avec cette accusation.

Comme chacun d'eux Tung avait une excellente raison de s'en réjouir pour lui et pour sa mère.

Si, par malheur, il était arrêté, cette cérémonie serait annulée. Et Dieu sait si elle aurait lieu un jour. Ce serait terrible pour sa mère qui tenait énormément à cette Prière pour l'âme de son mari. Et elle désirait ardemment apporter aux bonzes toutes ces offrandes pour leur témoigner ses remerciements et sa gratitude.

Par bonheur cet incident sur l'autocar-- tout comme le précédent avec My Hanh-- n'aurait ainsi aucune conséquence grave. Finalement, personne n'était arrêté, toutes les offrandes étaient bien arrivées à leur destination.

Et la prière aurait lieu ce matin, comme prévu...

.....

.....

Et maintenant, assis devant la pagode, Tung se rappelait encore cette étrange semaine.

Comme il était heureux pour sa mère ! Cette Prière pour l'âme tombait à un moment bien choisi. Pour la consoler de l'échec des démarches en vue de ramener le corps de son mari. Pour la soulager de son deuil devenu de plus en plus insupportable.

N'étant ni bouddhiste fervent, ni pratiquant scrupuleux, Tung ne tenait pas tellement à ce genre de cérémonie en elle-même. Il n'y voyait qu'un simple respect de la tradition ancestrale et familiale. Néanmoins le fait que cette prière pût avoir lieu aujourd'hui, dans la situation actuelle de sa famille, lui procurait une joie véritable. Surtout après tant d'efforts et de peines endurés par chaque membre de sa famille...

"Quel matin calme !" se dit-il.

La pagode, bâtie sur un ancien marécage, était entourée de rizières.

Devant le portail d'entrée une mare avait été approfondie et transformée en un étang à lotus ovale. En fait, les bulbes de lotus proliféraient seulement sur un coin. Tout le reste, dépourvu de végétations, n'était qu'une large nappe d'eau verdâtre miroitant sous le soleil matinal. A l'autre bout de l'étang commençait un autre espace nu: la cour extérieure de la pagode, en terre ocreuse, sans l'ombre d'un arbre, ni d'une broussaille.

Et au milieu de ce vide immense se pointait, au bord de l'eau, une petite rocaille non-bô composée de quelques buissons fleuris, quelques bonsaï accrochés sur les blocs de pierre.

Tout à coup Tung se sentit très ému. En contemplant cette rocaille il en vint à penser à feu son père. Des années durant celui-ci avait rêvé d'avoir un tel minuscule jardin de plaisance au milieu d'un grand espace...

Le bondillon ouvrit grandement la porte centrale. La lumière coula à flots dans le pavillon des cultes.

Sur l'autel où trônaient côte à côte les statues des trois Bouddha, en bois peint en jaune safran, une bonzesse alluma les bougies plantées sur les assiettes en fleurs de lotus. Tous les objets étaient déjà en place pour la cérémonie. Des luc binh surchargés de lys, des lu huong en partie occupés de bâtonnets d'encens consumés, des coupes remplies de fruits mûrs. Des paquets d'encens neufs, des piles de fausse monnaie en papiers dorés. Au centre: une grande photo du père de Tung, en noir et blanc, placée en léger recul entre le lu huong principal et la crécelle principale.

Cette étroite salle des cultes ne pouvait contenir que les membres de la famille et les quelques bonzes et fidèles. C'est pourquoi on avait décidé d'ouvrir la porte centrale permettant ainsi à une douzaine de fidèles, rassemblés dans le couloir, d'assister à la cérémonie devant l'autel.

Assise à côté de Tung, Thuy Mai échangeait continuellement des regards avec My Hanh, plus loin sur le même banc. Elles paraissaient ravies l'une comme l'autre: c'était une très bonne chose pour la famille que d'avoir ainsi tant de fidèles venus spontanément participer à cette Prière pour l'âme du père de Tung. En effet ils étaient fort nombreux. Toutes les places assises sur les bancs étaient occupées. Et plusieurs jeunes devaient même se tenir debout, serrés, près des murs latéraux.

La cérémonie débuta dans une atmosphère de calme et de sérénité. Les visages détendus et souriants reflétaient la puissante lumière matinale.

Le bonze supérieur alluma un paquet d'encens et l'enfonça dans le lu huong principal.

D'une voix basse il récitait lentement les formules de présentation du défunt. Présentation de circonstance très spéciale qui passait sous silence le lieu du décès, et qui laissait dans le vague la cause et la date du décès. " Notre cher fidèle fut emporté par une longue maladie, dans la semaine médiane du septième mois lunaire...".

Puis, après une courte pause, la prière démarra.

Petit à petit l'atmosphère se détendit, les fidèles participant de plus en plus nombreux au cérémonial collectif. Ils psalmodiaient inlassablement les mantra

Nam mô après chaque courte récitation du bonze, maître de la cérémonie. Ils répétaient de concert chaque phrase qu'il indiquait en la clamant à haute voix.

La mère de Tung, Madame Hoang My, assise au centre du premier banc, pria tout le temps en silence. Le visage assombri, le regard abattu, elle paraissait très affectée et cependant elle réussissait à dominer sa douleur. Assises à ses côtés, My Hanh et Madame Bich la surveillaient continuellement.

Quant à Thuy Mai, c'était la première fois qu'elle participait à une prière pour l'âme. Elle était loin de s'imaginer que celle-ci pourrait durer si longtemps. Par moments elle décrochait. Des mots du texte sacré, et même des phrases entières résonnant dans le vide, lui échappaient.

Après une pause la liturgie entama une autre phase.

Le bonze alluma de nouveaux paquets d'encens. Des bâtonnets d'encens brûlés, plantés sur les lu huong, dégageaient une forte odeur pénétrante.

Il faisait chaud et étouffant devant l'autel, tandis que le haut de l'espace, au-dessus des statues était déjà noir de fumée. Le bruit des battements en cadence des crécelles, et l'écho sonore rythmé de hautes voix chantantes-- ajoutés à cette senteur enivrante-- communiquaient à l'ambiance un aspect à la fois mystérieux et familier.

Une suite de mots de la prière, allaient et venaient sans arrêts dans les esprits.

Néant, réel, illusoire... quatre amertumes... Souffrance, délivrance... Quatre merveilles, huit chemins... Enfer, nirvâna...

Des mots magiques. Des mots captivants.

Thuy Mai se sentait de plus en plus submergée, émerveillée. Elle était tellement contente. La prière se déroulait sans le moindre incident.

Et elle en était aussi très heureuse, pour sa belle-mère surtout. "Comme elle est courageuse, se dit Thuy Mai. Tout le monde redoutait ses crises de larmes. Elle a tenu bon toute la matinée. Elle doit être très fatiguée maintenant. Elle n'a pas beaucoup dormi cette nuit". Hier, elle était restée jusqu'à minuit à bavarder avec Thuy Mai et My Hanh qui passait la nuit à la maison. Leur vieille mère évoquait plusieurs souvenirs de feu son mari. Les souvenirs les plus heureux, et les plus émouvants à la fois. L'un d'eux remontait jusqu'à la lointaine période de leurs fiançailles...

Combien de souffrances avait-elle endurées ces derniers temps ? Combien de jours et de nuits avait-elle pleuré feu son mari ?

D'après les rumeurs, dans les camps de Rééducation les morts n'avaient même pas droit au cercueil; leurs corps étaient simplement enveloppés dans des nattes ou de vieux tissus. Leur vieux père, mort sans funérailles, n'avait sans doute ni tombeau ni cimetière. Et dire qu'elle allait pouvoir lui offrir cette prière pour son âme "errante" ! Quel immense bonheur !

A minuit elle voulut encore discuter du programme du lendemain. L'organisation de la prière, les places des participants...

-- Allons Maman, lui dit My Hanh. Va dormir. Tu es exténuée.

-- Exténuée, moi ? Pas du tout. Je me sens si bien.

C'était bien vrai. Thuy Mai ne l'avait jamais vue aussi soulagée qu'hier soir...

.....

.....

La cérémonie battait son plein. Le son de crécelle continuait à retentir. Et de hautes voix répétaient inlassablement les mantras nam mô.

Nam mô a di da phât... Nam mô... Nam mô thich ca mâu ni phât... Nam mô...

Thuy Mai ferma les yeux, extasiée . Elle s'assoupit doucement.

Mais aussitôt une main la secoua:

-- Réveille-toi, murmura Tung. La prière collective est finie.

-- Et la pause ?

-- La pause aussi. Ca a été fort long. Tu as dormi tout ce temps. Maintenant c'est le tour des prières individuelles, et d'abord: Maman.

Le bonze supérieur fit un signe de la main. Madame Hoang My se leva et fit quelques pas en direction de l'autel.

Elle se tourna vers ses proches, assis au premier banc: le visage serein, un sourire béat sur les lèvres.

CHAPITRE 7

- Comment trouves-tu mon ao xâm ? demanda Suong.
- Fort joli, répondit Thuy Mai après un instant.
- Un peu trop serré, non ?
- Un tout petit peu. Mais ça ne fait rien.
- Je ne comprends plus rien. J'ai pris les mesures...
- Ce n'est pas grave, je t'assure. Il manque un peu de tissu.
- Le voit-on facilement ?
- Non. Tu me l'as dit. Je ne m'en suis même pas aperçue moi-même.
- Pourvu que je n'engraisse pas trop, dit Suong.
- C'est vrai. Mais çà, tu ne risques rien, avec notre régime d'affamés pour le moment.

Elles rirent.

Durant quelques mois Suong et Thuy Mai ne s'étaient pas vues souvent, surtout après le mariage de celle-ci. Mais depuis une bonne semaine elles ne se quittaient plus.

Non pas parce qu'elles avaient repris ensemble leur ancien métier de vendeuse. Malheureusement non. Les marchés privés restaient toujours rigoureusement interdits, tandis que les vendeurs-sur-le-trottoir, marchands ambulants et vendeurs-à-la-sauvette étaient impitoyablement traqués. Non plus parce qu'elles avaient trouvé un quelconque emploi dans un magasin ou restaurant nationalisés.

La raison était simple: elles sortaient ensemble, tous les jours, pour faire du porte-à-porte aux quatre coins du quartier de Thi Nghe.

Elles avaient acheté chacune une vieille machine à coudre Singer et en étaient actuellement aux premiers coups d'essai de leur ambitieux projet de confectionner des vêtements à la maison.

Il fallait d'abord trouver des gens pour leur acheter soies et tissus, et ensuite d'autres gens pour leur vendre des vêtements fabriqués. D'où un temps énorme perdu à courir les rues... Elles avaient acheté, au début de la semaine, une

bonne vingtaine de mètres de tissu et, hier, elles venaient de réussir à vendre leur première chemise.

Aujourd'hui elles avaient un simple petit rendez-vous vers 10 heures mais, encouragées par ces succès inespérés, elles avaient décidé de se ballader dans le quartier, toute la matinée.

Ce coin, près de la Rivière de Thi Nghe, n'avait presque pas changé.

Thuy Mai et Suong marchaient le long du quai. Des bruits et des rires parvenaient des barques, sampans et motogodilles sur le cours d'eau, ainsi que des maisonnettes sur pilotis près des rivages. Le soleil, chassant des files de nuages blancs et roses vers l'autre bout de l'horizon, annonçait une bonne journée sans pluie.

Elles avançaient côte à côte, mais regardant chacune de son côté.

Suong connaissait bien ces pâtés de maisons du quai où habitait une sœur de sa mère. Suong elle-même avait habité chez cette tante pendant deux années quand elle fréquentait l'école primaire.

-- J'ai souvent revu les voisins de ma tante, expliqua Suong. C'est te dire que je les connais bien.

-- Crois-tu qu'on aura une chance avec eux ? demanda Thuy Mai, crédule.

-- Bien sûr. Au moins avec quelques-uns d'entre eux. Tiens, par exemple, l'autre jour ma tante m'a dit spontanément que la fille d'une voisine aimerait avoir un pantalon en soie "pas trop cher".

-- Il va falloir penser à stocker assez de tissus et de soie.

-- Tu as raison, acquiesça Suong. Sans cela pas de vêtements. Il faut prévoir le cas où plusieurs commandes urgentes arrivent en même temps.

-- Ne soyons pas trop optimistes. On n'en est pas encore là.

-- C'est vrai. Ne rêvons pas. On n'a vendu qu'une seule chemise.

Elles s'approchèrent du rivage.

-- Quand comptes-tu aller voir ta tante et ses voisins ? questionna Thuy Mai.

-- Pas aujourd'hui. Elle n'est pas là. Ce matin, un seul programme: promenade.

-- Cet après-midi aussi, un seul programme: pro-me-na-de.

Elles rirent bruyamment.

Thuy Mai était toute ouïe. Allongée sur la balançoire elle écouta pendant longtemps.

Elle écouta les bruits de la vieille machine à coudre Singer. Les bruits de battement de la pédale. De frottement de la courroie sur sa gaine de fer. Du picotement en cadence du porte-aiguille.

Elle leva le regard: Suong était en plein travail.

L'échine courbée, la tête droite, les pieds pédalant sans arrêt, les mains guidant les deux bouts du tissu qui défilait sous l'aiguille. Les manches de chemise retroussées, les cheveux enroulés très haut en chignon, Suong paraissait encore plus squelettique et anguleuse. La machine à coudre étant placée près de la porte ouverte, sous d'immenses paillettes de lumière du balcon son visage était d'une étonnante pâleur.

Elle s'arrêta de pédaler et tourna les yeux vers Thuy Mai:

-- Ca va toujours ?

-- Ca va, sourit Thuy Mai. Je trouve que tu es trop pâle. Tu ne manges pas assez.

-- C'est juste. Ma mère vient de me le dire. Elle me trouve amaigrie.

-- Plus ! Tu es complètement émaciée.

-- Toi aussi, tu as maigri. Beaucoup moins que moi il est vrai. Ca arrive à tout le monde maintenant. (Elle soupira.) Bientôt ce sera peut-être la famine.

-- N'y pensons pas. Ca me fait peur.

-- Heureusement qu'on vient de dénicher ce petit travail, dit Suong.

-- Surtout que ça a marché tout de suite.

-- C'est fantastique.

Elles échangèrent un sourire complice. Puis Suong se remit à pédaler.

"Elle a bien raison, pensa Thuy Mai. C'est fantastique." La semaine dernière-- la troisième-- elles avaient taillé et vendu un costume. Cette semaine deux costumes et un pantalon.

Aujourd'hui, dimanche, Suong venait à la villa travailler avec Thuy Mai pour confectionner un pantalon et un ao dai qu'elles devraient livrer le lendemain. Depuis ce matin les deux copines vivaient des moments inoubliables. Elles suspendaient souvent leur couture pour bavarder, se raconter des

blagues et se taquiner. Plus d'une fois elles se pourchassaient dans le living, le couloir et même dans la cour, s'amusant comme deux gamines.

Tung était à son travail, à la quincaillerie. Et sa mère partie chez My Hanh où elle comptait passer sa journée.

Ces derniers jours la vieille dame connaissait aussi de mémorables instants de joie et de réjouissance.

Sa bru, Thuy Mai, venait de découvrir ce formidable métier de tailleuse, si précieux pour le minuscule budget familial. Et puis une autre nouvelle, tout aussi extraordinaire qu'inattendue : sa fille cadette, My Hanh, attendait un bébé. Malgré leurs difficultés financières My Hanh et son mari préféraient avoir un enfant maintenant plutôt que d'attendre encore une ou plusieurs années.

Quant à Madame Hoang My elle explosa de joie à l'idée d'avoir un nouveau petit-enfant. Elle était très contente des deux autres-- les enfants de My Liên-- qu'elle voyait très régulièrement. Elle avait été pendant longtemps attristée que son fils aîné, le Capitaine Dinh, n'eut pas d'enfant. Par la suite il se sépara de sa femme avant d'être envoyé dans les camps de Rééducation.

Maintenant il ne lui restait qu'à formuler le même vœu pour son fils cadet: Tung.

Donner un enfant à Tung. Thuy Mai y pensait aussi. Souvent. Auparavant elle avait appréhendé cette éventualité chaque fois qu'elle y pensait. Plus maintenant. Ces semaines-ci elle l'envisageait avec sérénité et confiance.

Depuis qu'elle avait fabriqué et vendu son premier costume Thuy Mai était devenue... une autre personne. Combien de fois déjà ne s'était-elle pas perdue dans ses beaux rêves ?...

-- Aie ! Aie !

-- Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria Thuy Mai qui se leva et bondit vers la porte.

-- L'aiguille m'a piquée.

-- Est-ce grave ?

-- Non. Ce n'est rien, répondit Suong. Ces foutus boutons ! Terriblement difficiles à coudre.

-- A acquérir aussi, surenchérit-elle. Vraiment c'est stupéfiant que cette bonne dame ait encore gardé ce genre de boutons à nous revendre.

-- Oui. C'est un vieux modèle d'avant-guerre, complètement démodé. plus personne ne le demande. Sauf... notre cliente.

-- Notre précieuse cliente.

-- Notre cliente bien aimée.

Elles gloussèrent de rire.

-- Ah, cette robe ao dai est magnifique ! jubila la quinquagénaire. Le pantalon quân aussi.

-- Et ils vous vont à ravir madame ! sourit Thuy Mai.

-- Ces boutons ! Vraiment très beaux ! C'est difficile de croire que vous avez pu les obtenir.

-- C'est vrai. C'est une chance unique.

-- Je m'en doutais.

La femme se tourna et se retourna devant le miroir de l'armoire. Elle faisait de grandes enjambées autour du paravent, ondulant son corps, inclinant ses épaules.

-- Bon. J'ai fini de les essayer, conclut-elle après un moment. Le pantalon me va bien. Aucun problème. La robe aussi sauf peut-être sa couleur et ses fleurs un peu trop... jeune pour moi.

-- Non Madame ! Absolument pas ! intervint Suong, recroquevillée dans le fauteuil près du paravent. C'est la mode maintenant.

-- Ah oui ?! s'exclama-t-elle, surprise et contente. Vraiment ?

-- Ce genre de fleurs, oui ! confirma Thuy Mai. Surtout pour votre génération.

-- Je vous crois, dit la quinquagénaire en riant de toutes ses dents. Vous savez... moi je n'y connais rien à la mode. Cela fait seulement six, sept mois que j'habite ici, à Hô Chi Minh Ville. Pendant plus de dix ans j'étais dans le maquis à Ca Mau.

-- Ah bon ! Vous venez d'être nommée...

-- Oui. Quelle chance exceptionnelle pour moi d'être affectée à Hô Chi Minh Ville. Surtout à cette époque-là, en mars dernier, parce que, près d'un an après la Libération, presque toutes les places intéressantes ont été prises par... nos camarades.

-- C'est vrai, acquiesça Thuy Mai. D'autant que vous venez de si loin.

-- N'est-ce pas ! Et à peine débarquée ici je suis proposée pour être Directrice de cet organisme révolutionnaire et membre du Secrétariat du Parti responsable de l'Arrondissement... Et ce n'est pas fini ! (elle sourit, écarquillant les yeux.) Quelques semaines plus tard-- sur proposition des camarades dirigeants du Comité Central de la ville-- le Parti et l'Etat... m'ont accordé cette magnifique villa...

Elle s'arrêta, regarda Thuy Mai, puis Suong, visiblement flattée devant leurs regards admiratifs. Puis reprit en baissant la voix :

-- Alors, vous comprenez. Il me faut des vêtements neufs... au moins pour recevoir des gens en privé. Enfin, je suis très satisfaite de cette robe et de ce pantalon. Merci beaucoup.

-- Il n'y pas de quoi, balbutia Thuy Mai. A votre service, Madame.

Après avoir reçu le prix du costume Thuy Mai et Suong voulurent prendre congé de leur "précieuse cliente", mais celle-ci les retînt. Très en forme, elle parlait sans arrêt, évoquant ses meilleurs souvenirs de révolutionnaire, racontant des anecdotes sympathiques sur les gens de la ville, mais évitant soigneusement les sujets brûlants de la vie difficile actuelle.

C'était presque du monologue, car les deux copines l'écoutaient en silence la plupart du temps.

Elles contemplaient sans se lasser le décor somptueux du salon de cette villa qui avait appartenu jadis à un riche commerçant d'import-export.

Celui-ci s'était enfui très tard -- plusieurs mois -- après la Libération. Afin de ne pas attirer la curiosité des révolutionnaires du quartier il s'était bien gardé de vendre ses meubles. Il n'avait réussi à en écouler qu'une petite partie. C'est pourquoi ce salon était encore plein d'objets. Canapé et fauteuils en velours, paravents et toiles de laque, armoires en bois précieux. Deux gigantesques vases anciens en porcelaine de Chine trônant près de la porte d'entrée. Une volumineuse horloge murale d'un modèle rarissime...

Laquelle horloge sonna douze coups retentissants. Elles saluèrent poliment l'hôtesse qui les accompagna jusqu'au portail, traversant le long sentier de la cour.

Dans la rue elles marchèrent côte à côte, chacune tenant sa bicyclette.

Le carrefour se situait deux cents mètres plus loin, écrasé sous la lumière aveuglante de midi. Mais ici, devant la rangée de villas, la rue s'endormait à l'ombre envahissante des badamiers. Elles s'avançaient à petits pas-- faisant presque du sur-place-- chacune absorbée par ses pensées.

Thuy Mai était encore bouleversée par leur visite chez cette dame. Quelle richesse ! Quel luxe ! L'autre jour Tung lui avait raconté ce qu'il avait vu

dans la villa du Général Nguyễn Ly Hoai. Mais elle ne l'avait pas cru. Maintenant c'est elle-même qui en était le témoin oculaire...

-- Tu as l'air de te tracasser ! s'écria Suong. Ah ! J'ai compris ! Tu pensais à notre chère cliente. La Révolutionnaire millionnaire !

-- Surtout à sa villa. Quel palais !

Arrivées au carrefour du boulevard elles s'arrêtèrent.

-- On se sépare ici ? dit Thuy Mai. A demain matin ?

-- A moins que tu ne veuilles qu'on mange une petite soupe hu tiêu. On vient d'encaisser de l'argent. Alors...

-- On fait des folies ? Ce n'est pas sage.

-- Allons ! Un petit hu tiêu, insista Suong. Juste pour une fois. Pour oublier un instant notre régime alimentaire... du Prolétariat glorieux.

Elles rirent espièglement.

Temps de midi. Heure sacrée de la sieste. Pourtant le boulevard désemplissait à peine. Les deux copines roulaient près du trottoir.

Le voilà le fameux restaurant bien connu de ce coin. La dernière fois que Thuy Mai y avait mangé avec Tung c'était un peu avant la Libération. Il semblait que le patron continuait à cuisiner après sa nationalisation. Et qu'il servait toujours ce délicieux hu tiêu.

La lune sembla vouloir se cacher. Elle s'enfonça. Elle s'enfonça encore plus profondément dans l'amoncellement de nuages.

Assis près du seuil de la porte Tung écoutait, sans attention particulière, les chansons populaires programmées à la radio. Sur le balcon les ombres, projetées par le clair de lune et la lumière des ampoules, dansaient avec la brise. Tassée dans sa berceuse Thuy Mai contemplait le ciel.

Ils restèrent ainsi, sans mot dire, pendant longtemps.

A l'approche de la nuit la brise, légère et fraîche, redoublait d'intensité. Tandis que dans le haut du ciel le vent se levait. Les nuages commençaient à se disloquer et à s'éparpiller. Maintenant la lune se trouvait esseulée. Une lune quasiment ronde, gonflée de feu, noyée dans un bain luminescent. Des myriades d'étoiles scintillaient dans une moitié du ciel lavé de nuages.

Thuy Mai respira d'aise. Elle se sentit toute contente.

Ces derniers temps elle et Tung avaient eu très peu d'occasions de s'attarder, le soir, sur le balcon. D'autant plus que ces rares soirées avaient toujours été ternies par des tracas ou des mauvaises nouvelles du jour.

Pas ce soir.

Ce soir c'était en plus le mi-mois du calendrier lunaire: l'unique soir de chaque mois où la lune est la plus ronde, la plus entière. Et la plus belle. Ce soir c'était simplement un émouvant tête-à-tête au clair de lune pour les amoureux. Une joyeuse soirée à passer ensemble. Sans tracas, ni mauvaises nouvelles...

-- Qu'est-ce que tu fais ? Tu t'endors ? résonna la voix de Tung qui éteignit la radio.

-- Non.

-- Ah ! Toujours à courir derrière la lune ? lança-t-il en se rapprochant. Tu ne t'en lasses pas ?

-- Pas encore.

-- Bien courageuse ! Ca fait des heures que tu es là.

-- C'est vrai. Mais depuis combien de temps n'étions-nous pas sortis une minute sur le balcon ?

-- Juste. Mais moi, après une heure, j'en ai assez.

Il s'avança et se laissa choir sur la berceuse vide. Puis ils se mirent à contempler le ciel, muets et pensifs.

Ce soir Tung pouvait aller dormir tard, puisque le lendemain matin il ne travaillerait pas comme d'habitude. Il devrait remplacer la patronne dans l'après-midi.

A midi My Hanh et son mari étaient venus manger à la maison. Puis la mère les avait accompagnés chez eux où elle passerait la nuit. Auparavant elle était allée régulièrement voir des parents et des amis, parfois à de grandes distances de la ville. Mais à l'heure actuelle-- les courses en cyclo-pousses étant devenues si chères-- elle ne visitait plus personne, sauf ses filles My Liên et My Hanh...

-- Zut, il est presque minuit ! s'étonna Thuy Mai, l'œil fixant sa montre.

-- On a passé ensemble une très bonne soirée.

-- Oh oui ! Une magnifique soirée au clair de lune. J'en suis ravie. Mais... elle n'est pas finie. N'est-ce pas ? On reste encore un peu dehors.

-- Bien sûr, approuva-t-il. Je ne dois pas me lever tôt demain matin.

-- Moi non plus. J'ai dit à Suong de venir dans l'après-midi. Pas le matin.

-- Tiens, à propos... Tu m'a dit que Suong venait d'avoir des nouvelles de Lich, son ex-fiancé.

-- En effet. C'est incroyable. Pendant des mois il n'avait donné aucun signe de vie. Elle croyait qu'il était parti à l'étranger. Sa mère aussi le croyait. Puis subitement il réapparaît.

-- C'est fantastique !

-- Absolument, rit-elle. Un jour de la semaine dernière, au petit matin, sa mère a entendu quelqu'un frapper à la porte, elle est allée ouvrir. C'était lui ! Elle a failli s'évanouir.

-- A-t-il revu Suong ?

-- Oui. Mais pas pour longtemps...

-- Comment ça ?

-- Il s'était enfui de Sai Gon à la Libération. Il avait voulu partir en Amérique. Il n'a pas réussi. Alors il a commis la grosse bêtise de ne pas retourner tout de suite à la maison... Maintenant, plus d'un an après, il a

perdu sa carte hô khâu ! En conséquence il ne peut plus revenir vivre à Hô Chi Minh Ville.

-- Où vit-il alors ? demanda-t-il.

-- A Nam Ha, chez son oncle, un frère de sa mère. Il a promis d'aller voir Suong chaque fois qu'il revient voir sa mère. D'ailleurs, ils se reverront dimanche prochain.

-- Nam Ha, à une vingtaine de km d'ici, ce n'est quand même pas si loin. Mais, bien entendu, sa mère souhaiterait qu'il vive chez elle. Seulement... la carte hô khâu, on ne peut pas changer facilement. Surtout pour le moment il paraît que c'est impossible de l'acquérir. (il soupira.) Actuellement sans ta carte hô khâu, tu n'existes pas ! Légalement tu n'es plus citoyen. Tu es pire qu'un pestiféré. A tout moment ils peuvent te ramasser pour t'envoyer à une Zone d'économie nouvelle. (Il soupira de nouveau.) C'est ce qui vient d'arriver à un cousin du peintre Giao Huynh.

-- Justement. Suong m'en a parlé hier. Lich, son ex-fiancé ne doit pas trop compter sur sa mère. C'est presque impossible pour elle de se procurer une carte hô khâu. Elle ne connaît personne. Par contre si Lich et Suong se marient il pourrait aller habiter chez elle, c'est-à-dire chez ... sa femme. C'est permis par la Loi révolutionnaire.

-- Crois-tu ? C'est si facile que ça ?!

-- Facile. Non. Rien n'est facile par les temps qui courent. Il faut un tas de papiers et des heures perdues dans les bureaux et les administrations.

-- Et beaucoup d'argent dépensé et des ennuis à tous les niveaux, s'écria-t-il. Des Công An de quartier, des contrôleurs de cette brigade-ci, des cadres de ce comité-là, etc.. etc...

-- Je sais, je sais. Mais finalement Suong, en tant qu'épouse, aura plus de chance que sa mère d'obtenir une carte hô khâu pour lui.

-- Mais alors... ça veut dire que les anciens amoureux ne sont plus fâchés ? Qu'ils se sont réconciliés ?

-- Oui, oui ! rit-elle. Ah, si tu voyais Suong ! Hier, elle était dans un tel état d'euphorie... Toutes les trois minutes elle reparlait de leur projet de mariage. Ah, comme je suis contente pour elle !

Le silence retomba. Dans le calme profond de l'après-minuit.

Le ciel était complètement dégagé. Un ciel limpide. Un ciel uniformément luminescent où palpitaient des nuées de constellations telles des chapelets de diamants.

Tout à coup Thuy Mai laissa échapper:

-- Chéri. Depuis plus de deux semaines j'ai du retard... Je pense que j'attends un enfant.

-- Quoi ?! Et tu me le dis seulement ce soir.

-- Parce que je n'en suis pas sûre. Pas du tout. D'ailleurs je n'ai encore rien dit à personne.

-- Tu as raison. Pas un mot à personne. Surtout pas à Maman. Tant qu'on n'est pas certains.

-- Entendu.

Elle sentit alors la main de Tung qui serra fort la sienne.

Plusieurs fois par semaine Suong venait à la villa travailler une matinée avec Thuy Mai.

Chez elle, dans la maisonnette étroite, il n'y avait qu'une place minuscule près de son encombrante machine à coudre, la vieille Singer. C'était si inconfortable qu'elle n'arrivait jamais à tenir plus de deux heures d'affilée. Elle préférait de loin la pièce spacieuse donnant sur le balcon, chez Thuy Mai.

En général les deux amies commençaient à travailler dès l'aube, l'une faisant la broderie, l'autre la coupe. Elles prenaient une seule pause aux environs de neuf heures et demi, pour grignoter un bout de pain, mais s'arrêtaient souvent un bref instant lors d'un sujet épineux, ou au milieu d'une discussion passionnée. Ou aussi simplement pour s'amuser.

Vers midi Suong rentrait manger chez elle. Thuy Mai attendait le retour de Tung et la maisonnée dînait assez tard, surtout quand la mère de Tung prolongeait ses phases de prière.

De temps en temps Suong restait manger chez sa copine, en toute spontanéité, et sans raison spéciale. Parce que chez l'une, comme chez l'autre, invariablement elles avaient droit au même menu: du riz, des légumes, de la sauce salée et-- un jour sur deux-- quelques minuscules morceaux de viande ou de poisson.

Elles entamaient maintenant leur sixième semaine de couturière-à-domicile. Avec une moyenne de deux costumes vendus par semaine elles ne gagnaient pas encore beaucoup. Mais déjà assez pour être de bonne humeur et confiantes dans l'avenir.

Souvent, dans leurs moments d'oisiveté, Thuy Mai et Suong se promenaient ici et là, dans différents quartiers de Thi Nghe, afin de chercher des clients et des fournisseurs de tissus. Une connaissance en présentant une autre, un client en amenant deux... c'est grâce à ce vieux système du bouche à oreille qu'elles continuaient à avoir des nouvelles commandes et du stock. Et cependant leurs activités restaient encore fort localisées: seulement aux environs de Thi Nghe.

Donc, pour Thuy Mai, comme pour Suong, tout allait bien du côté professionnel.

Il en était de même du côté sentimental.

A ce stade Thuy Mai n'était toujours pas sûre d'attendre un enfant. Mais le doute diminuait chaque jour.

Elle comptait ainsi les jours, un à un, comme jadis son grand-père, dans son jardin, avait compté les fleurs d'orchidées qu'il adorait tant. Chaque jour qui passait était pour elle une nouvelle fleur éclos dans son jardin d'espoir. Son jardin au secret bien gardé. Car à part Tung elle n'en touchait mot à personne.

A la maison la mère de Tung parlait sans arrêt de l'autre futur bébé: celui de My Hanh. Elle paniquait à la moindre fausse alerte, se faisait du souci pour trois fois rien, mais heureusement elle connaissait aussi de nombreux moments d'allégresse.

Plus d'une fois, brûlant d'impatience, Thuy Mai était sur le point de lui annoncer la bonne nouvelle.

Quelle serait sa réaction si elle savait qu'elle aurait en même temps un deuxième petit-enfant ? Ah, ce serait fantastique pour elle ! Sans doute exploserait-elle de joie. Une joie qui durerait des jours et des jours. Mais si, finalement, Thuy Mai n'était pas enceinte ? Quelle déception pour la vieille mère ! " Non, non ! Tant que je n'en serai pas sûre et certaine je me tairai". Alors chaque fois Thuy Mai se taisait.

Et c'est ainsi qu'elle continuait à garder son secret...

Suong par contre n'avait aucun secret à cacher. Depuis la réapparition de Lich, son ex-fiancé, elle nageait dans la bonheur.

Lich habitait à Nam Ha et avait chaque fois des difficultés-- difficultés autant du côté financier que du côté administratif-- pour se rendre à Hô Chi Minh Ville qui pourtant se trouvait seulement à une vingtaine de km de là. (Une fois il avait perdu trois matinées pour obtenir un papier du Comité révolutionnaire de Nam Ha lui permettant de rester "une nuit" chez sa mère à Hô Chi Minh Ville. Depuis, il ne faisait plus que des voyages d'une journée, voyages qui néanmoins lui coûtaient chacun tout son gagne-pain de la semaine.) Et cependant à chaque fois qu'il pouvait se libérer de son travail Lich allait voir sa mère et Suong.

Dès leur deuxième rendez-vous ils étaient "redevenus" fiancés, et ils ne pensaient qu'à une chose: se marier le plus vite possible.

Ce que Suong redoutait par-dessus tout c'était les difficultés pour obtenir-- après leur mariage-- la carte hô khâu pour Lich. Carte hô khâu attachée à l'adresse de Suong, puisque c'est chez elle qu'il allait habiter. Chez elle: c'est-à-dire plus exactement chez ses parents.

Pas question pour les jeunes mariés d'avoir un domicile à eux. Puisque, dans ce cas, elle devrait d'abord demander une nouvelle carte hô khâu pour elle-même. Et une autre pour lui. Le problème deviendrait alors infiniment plus ardu, autant dire impossible pour le moment.

Quant à la mère de Lich, elle n'excluait plus la possibilité de demander une carte pour lui. Indépendamment des démarches administratives de Suong. La mère aurait sans doute plus de difficultés que l'épouse. C'était à prévoir.

Par contre ce qui n'était pas du tout prévu c'était des difficultés pour... pouvoir se marier. D'après la Loi révolutionnaire il fallait introduire une demande aux autorités en vue d'obtenir l'autorisation d'organiser le mariage.

Auparavant, à l'époque capitaliste, on disait "cérémonie de mariage". Depuis la Libération on disait "cérémonie de la Déclaration"-- lê tuyên bô. Cependant, en principe, ce changement d'appellation ne devrait avoir aucune conséquence notable: on obtiendrait automatiquement l'autorisation après un délai.

Sauf dans un certain nombre de cas très "exceptionnels". Et particulièrement deux d'entre eux. Primo: Le cas où un des futurs mariés était un étranger surtout un américain ou un français. Secundo: Le cas où un des futurs mariés appartenait à une famille fantôme nguy. Par exemple son père, ou son frère, était ancien haut fonctionnaire, ou officier supérieur de la défunte Armée Nationaliste. Ces cas exceptionnels exigeaient un examen à "plusieurs niveaux" dans le Parti, c'est pourquoi l'autorisation du mariage ne serait accordée qu'après un temps "assez long", des mois, voire des années...

A première vue, ni Lich, ni Suong ne devrait être classé parmi ces cas.

Pourtant depuis plusieurs semaines-- depuis le jour où Lich avait introduit sa demande auprès du Comité révolutionnaire de son arrondissement, à Nam Ha-- il n'avait reçu aucune réponse. Par deux fois il s'était présenté au siège du Comité et chaque fois on lui répondait laconiquement : "il faut attendre".

De son côté, et le même jour, Suong avait remis sa demande aux autorités de son arrondissement à Hô Chi Minh Ville. Elle avait eu l'autorisation à peine cinq jours plus tard.

Malheureusement il fallait deux autorisation, une pour la future mariée, une pour le futur marié, pour pouvoir organiser la "cérémonie de la Déclaration".

La grande hantise de Lich n'était pas l'attente elle-même. Mais bien la raison de cette attente.

Il lui avait fallu peu de temps pour comprendre qu'il avait intérêt à chercher, et à trouver, lui-même cette mystérieuse raison. Sinon il risquerait d'attendre encore longtemps...

.....

-- A-t-il posé la question directement aux responsables du Comité à Nam Ha ? demanda Thuy Mai une fois que Suong lui eût résumé la situation.

-- Bien sûr, dit Suong. Lich l'a même fait deux fois. La première fois devant le chef-adjoint du Comité révolutionnaire. La deuxième fois devant une secrétaire.

-- Et alors ?

-- L'adjoint lui a dit d'attendre.

-- Pas un mot de plus ? s'étonna Thuy Mai.

-- Non.

-- Et la secrétaire ?

-- Pratiquement la même chose... sauf une petite phrase.

-- C'est le fameux jeu des petites phrases.

-- C'est ça. La petite phrase c'est: Votre cas est classé cas spécial.

-- Mais, ce n'est pas vrai !

-- Tu as raison, fit Suong. Ce n'est pas un cas spécial, d'après la loi. Lich le lui a dit. Mais elle s'est tue.

-- Ils veulent qu'on leur offre... des cadeaux, de l'argent.

-- D'accord. Mais combien ?... Et à qui doit-on donner ? Au chef ? A son adjoint ? Ou à leurs supérieurs ? Mais lesquels ?

-- Ca risque de vous coûter cher, soupira Thuy Mai.

-- Certainement. Surtout si on tourne tout le temps autour du pot... en payant à un tas d'intermédiaires inutilement.

-- Non. Il ne le faut pas. Il vaut mieux s'informer amplement avant d'agir. Pas trop de précipitation.

-- Il ne faut pas non plus laisser traîner, dit Suong d'un air triste. J'ai peur que ça traîne des mois encore.

-- J'espère que non. Heureusement, tu as moins de tracas pour ton travail. Tout comme moi.

-- C'est vrai.

-- Pourvu que ça dure un peu.

Et cela dura.

Tout baigna pour Thuy Mai et Tung. Il en fut de même pour Suong et Lich.

Suong et Thuy Mai continuaient à avoir des clients pour leur vendre des vêtements confectionnés.

Et continuaient à faire de petits projets. Qui restaient toujours au stade de projets. Puisqu'elles en étaient seulement à deux mois du début de leur "affaire", et qu'elles n'avaient même pas amorti le prix de leurs vieilles machines à coudre.

Et elles continuaient aussi leur train de vie dans une austérité extrême. Aucune dépense inutile. Aucune folie surtout. (Sauf la seule et l'unique fois où elles étaient allées manger le hu tiêu dans un restaurant.)

Le seul luxe de Thuy Mai: un petit verre de lait, pour apporter un peu de force vitale à son... futur bébé. Un verre de lait qu'elle ingurgitait deux à trois fois par semaine, et qu'elle devait boire en cachette afin de ne pas éveiller les soupçons de sa belle-mère.

Le luxe de Suong: un petit verre aussi. Un petit verre de canne à sucre, ou de limonade, qu'elle consommait avec son fiancé Lich à chacun de leurs rendez-vous en ville.

Chaque dimanche que Lich venait voir sa mère, il prenait le dîner chez elle. Après le repas il allait voir Suong, puis ils sortaient. Il retournait à Nam Ha vers la fin de l'après-midi.

Ils faisaient de longues promenades des heures durant. Avec la chaleur et la fatigue ils devaient s'arrêter à plusieurs reprises pour boire un rafraîchissement. Quels instants mémorables que ces rendez-vous d'amoureux ! Même s'ils coûtaient cher à Lich, notamment à cause des onéreux voyages d'aller et retour sur barque et en autocar entre Nam Ha et Hô Chi Minh Ville, et des courses de cyclopousse en ville...

Des promenades ! Suong et Thuy Mai continuèrent à en faire aussi.

C'était principalement dans un but professionnel: elles couraient de-ci de-là à la recherche de nouveaux clients.

C'était néanmoins si réjouissant pour elles de revoir certaines avenues et ruelles qu'elles avaient presque oubliées. Après tous ces événements des derniers mois-- exode massif d'anciens habitants, arrivée de nouveaux,

fermetures en cascade d'une multitude de restaurants, étals et magasins du commerce privé-- ces avenues et ruelles étaient complètement défigurées dans leur aspect de vie quotidienne.

De telles promenades réservaient inmanquablement à Suong et Thuy Mai leur lot d'aventures et d'anecdotes surprenantes. Souvent elles faisaient aussi d'insolites rencontres. Une amie croisée un jour, par hasard, alors qu'elles l'avaient cru partie à l'étranger. Une connaissance retrouvée au seuil d'une porte alors qu'elle avait habité jadis à l'autre coin de la métropole.

Parfois une histoire triste-- une de ces innombrables histoires de deuil, de séparation de cette période tourmentée d'après la Libération-- provoquait en elles un serrement de cœur.

Mais en un bref instant elles reprenaient le dessus. Et alors leur optimisme revenait au galop. Un optimisme à tout crin...

Ainsi cela dura. Cela dura des jours.

De magnifiques journées pour Suong et Thuy Mai. Des journées inoubliables à courir dans la poussière des rues, le ventre vide, mais la tête remplie d'espoirs et de joies.

-- C'est la fin ! Cette période faste est bien finie pour elles ! s'exclama Madame Bich, la mère de Thuy Mai.

-- Certainement ! acquiesça la mère de Suong d'un air triste.

Elles venaient d'aborder le sujet du métier de leurs filles: celui de tailleuse-à-domicile.

La mère de Suong était tombée malade depuis plusieurs jours. Elle allait un peu mieux aujourd'hui. Madame Bich aurait voulu lui rendre visite dès le début mais elle avait toujours été occupée par ses travaux domestiques. Ce matin elle arriva très tôt. Elle avait l'intention de saluer Suong qui était déjà partie travailler chez Thuy Mai.

Toute cette semaine les deux copines n'avaient reçu qu'une petite commande: une chemise pour garçon. La semaine précédente: un pantalon. Et la semaine avant: une robe.

-- Trois semaines de suite ! C'est sans doute une période calme, expliqua Thuy Mai.

-- Peut-être un passage à vide, ajouta Suong, un peu long mais qui va vite finir j'espère.

Toujours pleines d'espoirs elles semblaient se voiler la face. Obstinement. Elles s'accrochaient à leur rêve. Non sans raison. En effet, leur métier de tailleuse qui allait de mieux en mieux-- sauf ces trois semaines-- pourrait constituer sinon une affaire prospère au moins un solide gagne-pain, pour pouvoir survivre au jour le jour par ces temps difficiles.

Alors elles refusaient de voir la réalité en face.

Ce n'était pas le cas de leurs mères. Pas du tout !

Depuis le premier jour celles-ci suivaient de près chaque péripétie du métier de leurs filles, surtout Madame Bich qui avait été marchande de tissus durant plus de dix ans. Elles étaient contentes que les "petites" se débrouillaient bien et réussissaient de manière si inattendue. D'autant plus que ni Thuy Mai, ni Suong, n'avait fréquenté une quelconque école de couture.

Les deux mères ne rataient pas une occasion d'apporter leur concours, en prodiguant de précieux conseils, ou en cherchant elles-mêmes, qui un acheteur de vêtements, qui un fournisseur de tissus.

C'est ainsi qu'elles avaient vite acquis de bonnes connaissances sur ce nouveau métier. Et qu'elles avaient obtenu d'intéressants renseignements sur le "marché" actuel. Des renseignements qu'elles considéraient avec plus d'objectivité que leurs filles. Et surtout avec plus de réalisme...

...

-- Je vois que tu m'as bien comprise, sœur Neuf ! reprit Madame Bich après un instant.

-- Oui, sœur Quatre ! dit la mère de Suong d'une voix faible. Nous avons bientôt le même malheur à partager. As-tu vite remarqué le changement...

-- Bien sûr. Ça fait trois semaines qu'il y a une chute visible de commandes. Alors que quelques temps auparavant il leur arrivait de vendre deux ou trois costumes en une seule semaine.

-- C'est vrai. C'est un signe qui ne trompe pas.

-- Au fond, ce n'est pas si difficile à comprendre, dit Madame Bich en bougeant sa chaise. Des dizaines de jeunes femmes se lancent dans ce métier chaque semaine.

-- Que peuvent-elles faire d'autre, comme métier ? Tout est interdit.

-- Alors le marché est vite saturé. Puisque le nombre de clients ne pourra augmenter indéfiniment.

-- Bien sûr. Je m'en doutais un peu, murmura la mère de Suong. Mais je ne m'attendais pas à une chute si rapide.

Elle esquissa un sourire. Elle se redressa sur le lit et glissa un coussin dans son dos. D'un geste lent et mesuré elle massa une épaule de ses doigts décharnés. Puis elle en vint à l'autre. Madame Bich, rapprochant sa chaise, la fixa d'un regard amical:

-- Et ton mal d'épaules ?

-- De temps en temps ça me ronge un peu, quand il fait froid la nuit. Rien de grave encore. Mais je crains que ça empire.

-- Allons ! Tu n'as que cinquante trois ans.

-- Justement. Ce genre de rhumatisme déjà à mon âge, c'est trop tôt. Donc: mauvais signe. Je dois redoubler d'attention.

-- Surveille-toi. Et soigne-toi bien alors.

-- Me soigner ? s'écria la mère de Suong avec véhémence. Me soigner avec quoi ? Où veux-tu que je trouve l'argent pour acheter les médicaments ?

-- Excuse-moi. J'ai dit un mot de travers. Je le sais bien que tu n'as plus aucun moyen pour te soigner. Moi non plus. Je n'ai rien pour faire diminuer ma tension artérielle. Mais qui donc le peut encore ?

-- Quelle vie ! maugréa-t-elle. Plus de vingt ans de labeur pour en arriver là. En quelques mois nous avons tout perdu: notre maison, notre restaurant, notre terrain de banlieue. Mon mari en est blessé à mort. Jamais il ne s'en remettra.

Madame Bich écouta sans mot dire la plainte spontanée de son amie. Elle pensa automatiquement à son propre cas: sa maison, son magasin de tissus, son terrain à Tam Binh. Tout était confisqué. Tout avait disparu en un rien de temps. Elle aurait voulu aussi se lamenter. Pendant des mois elle avait broyé du noir, passé des nuits à s'apitoyer sur son sort. "Pleurer, gémir, c'était bien inutile. Ca ne faisait qu'augmenter ma peine, se dit-elle. Maintenant je ne vais pas recommencer". Alors elle se retînt, et se tut.

De son côté, la mère de Suong sembla soulagée de pouvoir dire ce qu'elle avait sur le cœur.

Le silence se prolongeait.

Tandis que la mère de Suong s'affaissait légèrement sur son coussin Madame Bich se mit à fouiller du regard les quatre coins de la maisonnette.

Elle était plus longue que la sienne, mais dépourvue d'étage. En fait c'était une pièce unique, d'environ 3m sur 10, partagée en trois compartiments par des rideaux surannés.

Elle n'avait pratiquement aucun meuble ayant une quelconque valeur. Deux lits pliants à l'entrée, deux autres dans le compartiment du milieu où elles se trouvaient en ce moment, une minuscule armoire, deux chaises sans table. A l'arrière, entre le coin-cuisine et le bloc douche-cabinet de toilette, une petite place était aménagée pour déposer la machine à coudre de Suong.

" Quel dénuement ! pensa Madame Bich. Et ce mur qui tombe de partout. C'est encore pire que chez moi". Elle était venue ici plusieurs fois, mais c'est la première fois que la mère de Suong la recevait à son chevet.

Celle-ci supportait mal de rester clouée au lit. Elle bougeait tout le temps. Son lit pliant étant petit et fragile -- un simple morceau de tissu kaki épais,

tendu entre deux barres de bois-- elle devait prendre des précautions pour ne pas se faire basculer. La revoilà qui se préparait, encore une fois, à se redresser: une main s'appuyant sur une barre, l'autre repoussant le mur. Elle marmotta quelque chose.

Madame Bich se rapprocha, tendant l'oreille.

-- Sœur Quatre ! Bientôt ce sera le Têt 78. Crois-tu qu'après ce Nouvel An ils vont frapper un grand coup ?

-- Peuh ! On verra bien. De toute façon, on ne possède plus rien... Alors qu'est-ce qu'on perdra ?

-- Ca, c'est vrai. Mais on m'a dit qu'ils vont peut-être nous chasser d'ici vers les Zones d'économie nouvelle.

-- Ah, non ! Il ne manquerait plus que ça !

-- J'ai peur tu sais, murmura la mère de Suong. Ca m'effraie de plus en plus.

Madame Hoang My était assise sur sa chaise de bambou, une main posée sur la petite tablette, l'autre main tenant un éventail. Elle portait un ba ba blanc, un quân brun, une paire de sabots en bois. Elle bavardait joyeusement avec Thuy Mai, assise sur une chaise près de l'autre mur du living. Celle-ci portait la même combinaison que sa belle-mère.

Tung leva le regard vers l'une, puis vers l'autre. "On dirait une petite soirée familiale, se dit-il, une banale soirée comme bien d'autres."

Pourtant on était le 30 décembre Lunaire: la dernière soirée de l'année du Serpent. Dans quelques heures ce serait le Nouvel An 78: l'année du Cheval !

C'est le premier Têt que Thuy Mai passait sous le toit de sa nouvelle famille.

Encore un Têt pauvre et démuné. Au programme: seulement deux petites dépenses "extraordinaires", pour la circonstance. Un morceau de canard laqué pour le souper et une boîte de fruits confits pour la soirée. Pas de fleurs, ni d'invités. Pas de cadeaux, ni de repas de fête.

Madame Hoang My avait été toute la matinée chez sa fille My Hanh, puis était allée à la pagode dans l'après-midi.

Grâce à une voisine, qui avait gardé la maison, Tung et Thuy Mai avaient pu faire un grand tour en ville dès midi.

Ils faisaient plus d'un aller-retour sur les deux boulevards principaux Lê Lôi et Nguyễn Huệ du Centre-ville, où ils s'attardaient longuement devant chacun des marchés du Têt. Ceux-ci n'avaient plus rien de comparable avec les gigantesques marchés d'autrefois de l'ancien Sai Gon.

Comme la majorité de gens Tung et Thuy Mai n'achetaient rien. Tout était hors de prix. Ils passaient des heures à se promener et à regarder. Une fois Thuy Mai avait eu un véritable coup de cœur pour un buisson radieux de maï dont les bourgeons étaient sur le point d'éclorre. "Si ma mère avait encore son magasin" dit-elle en riant.

"Encore une année qui s'en va" pensa Tung maintenant, en se rappelant ce buisson que le vendeur avait soulevé devant lui. Une année pas comme les autres. L'année-d'âge de Madame Hoang My: cette redoutable année du Serpent ! Avant-hier elle en avait parlé à mots couverts. Mais la veille elle avait été plus explicite. Elle évoquait les "mauvais jours" de l'année du

Serpent et leurs "effets" sur elle qui avait... perdu son mari. " Tu es trop superstitieuse Maman", lui cria-t-il, fort énervé.

Mais aujourd'hui la visite chez sa fille My Hanh, et la messe à la pagode, lui avaient ramené sa bonne humeur.

La grossesse de My Hanh venait à peine de franchir le cap de trois mois, la grand-mère préparait déjà son deuxième cadeau pour son futur petit enfant. Une paire de chaussons de nourisson. Un petit cadeau mais qui lui faisait un tel plaisir...

-- Dis Tung, lui lança Thuy Mai tout sourire. As-tu entendu ce que Maman a dit tout à l'heure ?

-- Quoi donc ?

-- Mais... je croyais que tu avais suivi notre conversation.

-- Non, je pensais à autre chose.

-- Maman en vient à ce qu'elle a dit tout à l'heure, à la fin du souper. C'est l'histoire de madame Hai Sâm, une de ses connaissances.

-- Oui, oui. Une très vieille connaissance, surenchérit Madame Hoang My. Nous nous sommes connues avant nos vingt ans et elle a failli devenir la femme de mon frère, votre Oncle Sept.

-- C'est vrai ? s'exclama Thuy Mai les yeux écarquillés.

-- Bien vrai.

-- Et alors ? pressa Tung. Quelle histoire as-tu voulu nous raconter ?

-- C'est fantastique ! sourit la mère. L'enfant unique de madame Hai Sâm, un ancien sergent de l'Armée Nationaliste, porté disparu en 1970, était considéré comme mort par la famille...

-- Arrête Maman ! lança Tung d'un signe de la main. Laisse-moi deviner. Voyons. Elle a retrouvé son fils. Vrai ?

-- C'est vrai, mais pas seulement lui, rit-elle aux éclats. Elle a retrouvé son fils bien vivant, bien portant, mais en plus il est marié. Ils ont une fille de 3 ans et la femme attend un bébé pour le mois de mars.

-- C'est magnifique pour elle ! s'écria joyeusement Thuy Mai.

-- Oh oui ! acquiesça la mère, les yeux pétillants. Madame Hai Sâm m'a dit: c'est le plus beau cadeau de Nouvel An de ma vie. Son mari est mort en juin dernier. Elle a vécu seule pendant tous ces longs mois. Elle en a beaucoup

souffert. Il y avait des jours où, dit-elle, elle n'avait plus le courage de vivre. Elle pleurait à chaudes larmes en me racontant son histoire...

-- Mais alors pourquoi son fils n'était-il pas revenu à Hô Chi Minh Ville plus tôt ?

-- N'oublie pas Thuy Mai, que c'était un soldat de l'Armée Nationaliste, intervint Tung. Avant la Libération il avait sans doute peur de se faire attraper par la Police Militaire de Sai Gon. Il risquait d'être accusé de déserteur...

-- Oui. Mais après la Libération ?

-- Madame Hai Sâm m'a expliqué pourquoi, reprit la mère. Après la Libération, et pendant longtemps, il avait encore plus peur de se faire ramasser par les Công An de Hô Chi Minh Ville. Là-bas il a été protégé par les parents et les amis de sa femme. C'est pourquoi il est revenu ici il y a à peine cinq mois. Il a couru s'informer partout, chez de vieilles connaissances de sa famille. Mais, puisque madame Hai Sâm n'habitait plus son ancienne maison et que pratiquement personne n'était au courant de sa nouvelle adresse, il a perdu beaucoup de temps. Il habitait à My Tho, ce n'était pas facile de voyager si loin. Il est revenu quand même à Hô Chi Minh Ville quatre, cinq fois depuis. Jusqu'au matin où une dame lui a indiqué l'adresse exacte de sa mère.

-- Il y a couru alors, dit Thuy Mai.

-- Oui. Mais elle était partie au marché. Elle est revenue seulement en fin d'après-midi.

-- Quelles touchantes retrouvailles ! lança Tung.

-- Oh oui ! Il l'a attendue des heures devant la maison, avec sa femme et sa fille. Quand la mère a vu son fils elle n'en croyait pas ses yeux. Pendant un bon moment elle pensa que c'était une hallucination. Puis sa petite fille a crié : grand'maman ! ...

L'émotion lui coupait la parole, Madame Hoang My tourna son regard vers Thuy Mai. Elles échangèrent un sourire.

-- C'est vraiment une belle histoire ! s'exclama Thuy Mai.

-- Oui. Je n'en ai jamais entendu de si jolie. Souvent on m'en a raconté de tristes, à la pagode surtout. Comme je suis contente pour elle. On se reverra à la prochaine grande messe du 15 janvier Lunaire à la pagode Xa Lôi.

Tung s'attendait à ce que sa mère parla de son sujet favori: ses rencontres dans les pagodes. Mais elle continua à se taire. Thuy Mai, non plus, ne disait mot.

Ils restèrent silencieux un moment.

Puis, en jetant un rapide coup d'œil vers l'horloge murale, Thuy Mai se leva et gagna la cuisine. Un quart d'heure après elle revint avec la bouilloire fumante. Elle sortit de l'armoire un joli petit paquet.

-- Qu'est-ce que tu as là ? demanda la mère.

-- Du thé de Dalat.

-- Quoi ?! De ce thé précieux. Sans doute une idée de Tung. Quelle folie mes enfants !

-- Oui. Je l'ai acheté la semaine dernière.

-- Ca a dû te coûter...

-- Bien sûr. Mais on n'a pas tous les jours le Têt.

-- C'est vrai Maman, approuva Thuy Mai d'un large sourire. Une tasse de bon thé pour attendre minuit Giao Thua.

Elle laissa tomber deux poignées de thé dans le théière, y versa de l'eau bouillante. Puis elle ouvrit la boîte qu'elle déposa sur l'assiette.

-- Voilà Maman les fruits confits müt que tu adores, achetés chez madame Quy Huong: coco, gingembre, mandarine...

-- Oh, vous n'oubliez pas ces délicieuses courges ! s'écria la mère en se levant. Après la Libération le bruit courait que madame Quy Huong s'était enfuie à Hawaï, avec plusieurs de ses employés confiseurs. Finalement elle n'était pas partie...

-- Elle non, dit Tung. Mais la plupart de ses employés sont partis. Sa boutique a été nationalisée. Elle y travaille encore comme conseillère.

-- Ah bon ! fit la mère.

-- Et elle est souvent devant le four, ajouta Thuy Mai, la main à la pâte. Mais maintenant on manque de tout, et surtout du sucre de qualité. Ses confits ne

sont plus excellents comme par le passé. Ils restent toutefois parmi les meilleurs de la ville.

Aussitôt, rapprochant leur chaise de la table, ils se mirent à goûter les fruits et à boire du thé. La belle-mère et la bru reprirent leur conversation, amusante et détendue, de tout à l'heure.

Tung se tenait un peu à l'écart. Il prenait un véritable plaisir à inhaler la fumée chargée de parfum de thé.

Depuis combien de temps n'avait-il plus bu ce thé ? Il ne s'en souvenait plus exactement. Sans doute depuis le Têt 75. Ou depuis la fête de la Mi-Automne 74. Son père aimait bien ce thé qu'il servait aux invités de marque à chaque grande occasion...

.....

.....

Des pétards explosèrent en chaîne. Des coups retentissants en provenance, non pas de la rue, mais du jardin de la voisine de derrière.

Tung et Thuy Mai se ruèrent sur le balcon. La mère les suivit lentement. Le petit jardin et la cour étaient illuminés. Une douzaine de personnes, en majorité des enfants, faisant un cercle autour des grappes de pétards suspendus sur des perches.

-- Tu as vu Tung ? lança Thuy Mai. Maman me l'a dit tout à l'heure. Le fils et la fille de madame Lanh sont revenus pour fêter le Têt avec leurs enfants.

-- Tiens ! s'étonna Tung. Pourtant on m'a dit que le fils était parti vivre à Da Nang.

-- Je l'ai entendu dire aussi. Mais finalement il semble qu'il n'y va pas cette année.

-- Comme ils s'amuse bien !

-- Quel bonheur ! s'écria joyeusement la mère. Quelle réunion de famille !

CHAPITRE 8

-- Tung, où es-tu ? Tung !

Tung se leva et bondit vers la porte de sa chambre. Les cris de Thuy Mai s'amplifiaient. Il dévala l'escalier, courut vers la salle de bains.

Etendue dans la baignoire remplie d'eau Thuy Mai s'essoufflait. Des gouttes de sang coulaient entre ses jambes.

-- Je saigne.

-- Depuis longtemps ?

-- Non. C'est le début. Je suis allée toute de suite dans la baignoire. Mais maintenant ça saigne beaucoup. J'ai peur.

-- Calme-toi. Sans doute... balbutia-t-il, sans doute tes règles qui reviennent.

-- Mais alors... c'est une fausse couche !

-- Je ne sais pas. On va consulter un gynécologue.

-- Est-ce grave ?

-- As-tu mal ?

-- Oui. Dans le bas-ventre.

-- Je ne sais pas quoi. Mais je pense que ce n'est pas grave.

-- Ah ! gémit-elle après un instant. Nous avons perdu notre bébé.

Elle éclata en sanglots.

-- Ne pleure pas.

-- Oh Ciel ! Nous avons perdu notre bébé.

Ses larmes coulaient à flots.

-- Pas de panique ! s'écria-t-il nerveusement. On n'en est pas encore là. Peut-être un petit saignement.

Longtemps après elle cessa de pleurer, essuyant ses larmes avec les doigts. Elle tira le bouchon pour évacuer l'eau rougie de sang, puis elle tourna le bouton du robinet. Le sang coula en abondance durant plusieurs secondes avant de diminuer nettement.

-- Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-elle.

-- Je suis en train de réfléchir. Il n'y a pas trente six solutions. Il y a un seul gynécologue que je connaisse qui est resté ici. C'est le Dr Đông.

-- Ca va nous coûter cher.

-- Non. C'est un ami. Et peut-être que tu n'as rien de sérieux.

-- Avec cette quantité de sang...

Un instant après elle ne saignait plus, mais elle se sentait très affaiblie, la tête lourde, la vue brouillée. Tung l'aida à se laver et à se rhabiller. Ensuite elle alla se reposer sur le canapé. Elle s'efforçait de dormir sans y arriver. Elle avait mal au bas-ventre mais peu à peu la peur disparaissait, le calme revenait.

Si elle perdait le bébé il fallait garder cette mauvaise nouvelle absolument secrète. En dehors d'elle et de Tung personne d'autre ne devrait être au courant, surtout pas la mère de Tung. Par chance celle-ci n'était pas à la maison aujourd'hui. Elle était allée voir My Liên. C'était sa première visite à sa fille aînée après le Nouvel An.

-- Alors, ça va mieux ? lança Tung, venu de la cuisine avec la bouilloire.

-- Oui. Je me sens moins mal.

-- Veux-tu une tasse de thé.

-- Une petite. Et pas trop fort.

-- Je vais demander à sœur Huit, notre voisine, de rester ici avec toi. Je cours chercher le Dr Đông.

-- Ne lui dis rien qui puisse éveiller sa curiosité.

-- A sœur Huit ? Bien entendu. (Il sourit.) Top secret.

-- Et n'oublie pas de dire au médecin qu'il vienne aujourd'hui.

-- Ou demain, fit-il, car demain Maman sera sans doute absente aussi.

-- Quoi ? Elle ne m'a rien dit.

-- Elle l'a dit la semaine dernière à My Hanh. Je l'ai entendu par hasard. Elle n'était pas très sûre de son projet. Elle comptait aller prier, avec My Hanh, dans une pagode de Cho Lon. Peut-être toute la journée de demain.

-- Ah bon !

-- Si Đông ne peut pas passer aujourd'hui j'essaie de le faire venir demain. Au cas où Maman serait là on trouvera bien une explication.

Le lendemain matin la mère était partie tôt à la pagode, en passant d'abord chez My Hanh.

Comme il avait promis à Tung, le Dr Đông arriva avant-midi. Aussitôt il examina Thuy Mai qui resta allongée sur son lit. Plus de doute possible: la veille elle avait fait une fausse couche dont les causes étaient à déterminer.

-- A première vue, expliqua le médecin, grâce à sa solide constitution elle a franchi le cap. Donc: il n'y aura probablement pas de conséquence grave à redouter. Bien sûr, l'idéal serait une analyse plus poussée.

-- Si ce n'est pas absolument nécessaire, dit Tung, je souhaiterais ne pas aller plus loin. Comme tu vois, nous n'en avons pas les moyens.

-- Je vois bien. De toute façon, s'il y a des complications tu n'auras qu'à m'appeler.

Alors le médecin prescrivit à Thuy Mai quelques médicaments et lui imposa de longs repos.

Dans l'après-midi elle put faire une courte sieste. Mais elle resta éveillée très tard dans la nuit. Et elle pleura de nouveau.

La mère de Suong et Madame Bich avaient vu juste: le métier de tailleuse-à-domicile de leurs filles ne marchait plus bien.

Suong et Thuy Mai avaient cru que la chute des commandes se limiterait à trois ou quatre semaines. En fait celle-ci avait duré jusqu'au-delà du Têt, puisqu'on était à présent fin mars 78, et que les clients se faisaient toujours aussi rares.

Elles avaient mis longtemps pour sortir de leur beau rêve, et revenir à la réalité. Et elles continuaient-- quoique moins fréquemment-- à courir les rues à la recherche des clients avec autant de hargne et de volonté. Moins fréquentes aussi leurs matinées de travail commun à la maison de Thuy Mai. Il leur arrivait même de ne plus se voir une seule fois sur toute la semaine.

Chacune d'elles vaquait à ses occupations. Chacune avait ses propres soucis.

Le grand souci de Suong restait toujours le même depuis plus de trois mois. C'était ce permis de mariage que les autorités refusait de lui accorder.

Ils avaient demandé aides et conseils auprès des cadres du Parti et des fonctionnaires. Aussi bien à Nam Ha qu'à Hô Chi Minh Ville. Ils avaient même offert de petits cadeaux à certains d'entre eux. Jusqu'à présent les responsables du Comité révolutionnaire de Nam Ha fournissaient invariablement la même réponse: " votre dossier est à... l'étude."

Le résultat était donc assez mince. Avec néanmoins un petit lot de consolations. Grâce à ses nombreuses démarches, auprès des gens du pouvoir, Suong et Lich étaient parvenus à lever un coin du mystère. Il semblait que le chapitre "politique" du dossier de Lich contenait deux points noirs.

Primo: à la Libération il "avait voulu" s'enfuir à l'étranger. Les autorités étaient bien au courant. C'était une attitude antirévolutionnaire.

Secundo: Lich était catholique. En théorie la religion n'avait rien à voir dans cette histoire de mariage. Mais c'était seulement en théorie. Tel était apparemment du moins l'avis du Comité révolutionnaire de Nam Ha. Mais alors que devrait-il faire-- un catholique comme Lich-- pour pouvoir se marier tout simplement ?

Par deux fois, en suivant les conseils des gens, Lich s'était présenté devant le chef et l'adjoint du Comité afin d'avoir quelques renseignements sur ces deux points noirs. Il avait obtenu de vagues... confirmations. "En effet, lui

répondaient-ils, il semble que votre dossier contient ces éléments. C'est pourquoi il est un peu différent d'un dossier "normal". Alors il nous faudra plus de temps pour l'étudier".

Cette situation de blocage était le souci qui taraudait le plus Suong.

De son côté Thuy Mai se trouvait constamment tenaillée entre les conséquences de sa fausse couche: la tristesse d'avoir perdu un bébé et la peur de ne plus pouvoir en avoir d'autres. Tung la consolait et l'encourageait régulièrement. Et le Dr Đông, qui un jour était passé leur dire bonjour, lui avait encore assuré qu'il n'y aurait plus aucun incident sur sa fécondité. Et pourtant elle remontait si difficilement la pente.

Maintenant nous entrons dans le troisième mois Lunaire de 78.

Cette année du Cheval avait commencé apparemment dans le calme. Il n'y avait pas eu de chambardements-- confiscation des commerces privés, chasse aux détenteurs d'or, etc...-- comme au début de l'année précédente.

L'an dernier, à cette saison, les gens parlaient de villas confisquées, de magasins nationalisés, de fortunés dépouillés de leurs biens en une nuit, de pauvres chassés vers des Zones d'économie nouvelle.

Actuellement on était bien loin de cette atmosphère des rues surchauffées d'informations du matin et de rumeurs du soir. Ces riches en tous genres avaient pratiquement disparu. Il ne restait que des pauvres et des plus pauvres.

Hô Chi Minh Ville continuait à manquer de riz.

Son aliment de substitution, le bo bo, continuait à envahir les coopératives et magasins d'Etat où on trouvait de moins en moins de riz.

Une pénurie du riz, ici ? Une pénurie du riz en plein cœur de ce Sud connu comme grenier de riz ? Était-ce possible ?

En tout cas de temps à autre la rumeur courait les rues.

-- Viens ici Thuy Mai, lança Madame Bich. Viens voir.

Thuy Mai se rapprocha.

-- Regarde, dit la mère en plongeant une main dans le panier. Regarde ! Voilà le bo bo !

-- On dirait que c'est du maïs brisé.

-- Avant, au magasin d'Etat, c'était en petite quantité, et ce n'était pas obligatoire. Maintenant on m'oblige à acheter au moins 15 kilos de bo bo par mois, avec la carte hô khâu de notre famille.

-- La situation va peut-être empirer, dit Thuy Mai.

-- Je le crains fort. Car il paraît que j'ai eu de la chance avec cette dame du magasin. Une amie, sœur Huit Thöm, qui habite près d'ici et qui a trois enfants à nourrir comme moi, doit prendre 20 kilos de bo bo par mois.

-- Bon Dieu ! Mais qu'est-ce qu'il lui reste comme riz.

-- Elle a eu beau se lamenter.

-- Et... qu'a-t-il comme goût, ton bo bo ?

-- La première fois on dirait que c'est du riz dur, s'écria la mère qui éclata de rire. La deuxième fois: du riz... très dur.

-- A ce point-là ! Peut-être ne l'as-tu pas fait cuire assez longtemps.

-- C'est ce qu'on m'a dit. Par deux fois je l'ai cuit longtemps. C'est affreux. Il brûle des masses de bois. Bien sûr il est devenu plus mou. Mais à quel prix !

-- Le bois se fait rare, dit Thuy Mai.

-- Tout est rare. Le sucre, le lait, le riz... même le sel. Tout est rare et cher.

Madame Bich soupira encore. Depuis le matin elle n'arrêtait pas de soupirer.

Tout allait mal. La vie devenait si difficile. La viande, le poisson étaient hors de prix. On ne mange pratiquement plus que du riz, des légumes, et de la sauce. Et maintenant il manquait du riz.

-- Ah, quel temps vit-on !

-- Ne te tracasse pas trop Maman.

-- Je sais bien, mais c'est plus fort que moi.

Thuy Mai lui sourit.

-- Tu devrais faire comme la mère de Tung. Les prières et les messes à la pagode lui font énormément de bien.

-- Je n'ai pas la Foi comme elle. Ca va encore me coûter cher.

-- Elle réduit au maximum ses dépenses.

Régulièrement Thuy Mai rendait visite à ses parents et ses frères. A chaque visite elle restait bavarder longuement avec sa mère.

Des mois avaient passé mais Madame Bich nourrissait toujours l'espoir de refaire un jour son métier de vendeuse-sur-le-trottoir afin d'apporter une rentrée journalière à la famille. Thuy Mai le savait bien quoique sa mère n'en parlât presque plus.

Pour l'heure, c'est sa santé qui la préoccupait principalement.

Son fils aîné Cuong lui prenait sa tension artérielle. Celle-ci accusait de temps en temps un grand pic, mais ce saut était souvent de courte durée et sans conséquences notables. Sauf que depuis environ deux mois ces pics apparaissaient plus fréquemment et que certains d'entre eux-- comme celui de cette semaine-- duraient plus longtemps et provoquaient un grand malaise.

Après le premier malaise elle avait consulté un médecin qui lui avait donné une boîte de médicaments et des conseils de prudence. Des médicaments, vite engloutis-- et horriblement chers-- n'avaient jamais pu être renouvelés depuis ; elle avait dû se contenter de ces seuls conseils de prudence. Souvent elle se rassurait: "Des malaises un peu plus fréquents, mais il n'y a encore rien de grave j'espère". Parfois cependant la peur prenait le dessus...

Son mari, Monsieur Canh, cherchait toujours du travail. Il cherchait sans trop d'espoir, ni d'illusion. De temps en temps le père de Suong, qui reprenait son ancien métier de menuisier, dénichait une commande: une tablette, quelques chaises, ou une petite armoire... Alors les deux hommes œuvraient ensemble-- comme leur fille Suong et Thuy Mai. Quoiqu'il n'était pas menuisier professionnel Monsieur Canh avait eu de nombreuses occasions de travailler le bois, au temps où il avait habité dans son village Tam Binh. Il avait acquis quelques ficelles du métier qui lui permettaient d'être assez efficace. En plus il s'entendait à merveille avec le père de Suong. Malheureusement les commandes se faisaient rares.

Le plus clair du temps les deux amis quinquagénaires s'ennuyaient...

En bavardant avec sa mère, à chacune de ses visites, Thuy Mai ne ratait pas une seule occasion de l'encourager, de la réconforter.

Madame Bich semblait ravie par de telles paroles rassurantes de sa fille, et parfois même émue de sa sollicitude. Mais au fond elle n'en avait nullement besoin. Car elle avait bon moral. Ses plaintes et ses lamentations n'étaient que passagères. Son courage et sa tenacité l'avaient toujours aidée à surmonter les obstacles, à traverser les drames. Et elle gardait toujours une foi inébranlable en un avenir meilleur...

-- Sais-tu quel jour on est ? demanda-t-elle à sa fille qui s'apprêtait à la quitter.

-- Non, fit Thuy Mai d'un air interrogateur.

-- C'est l'anniversaire de ton père.

-- Ah ! Je croyais que tu voulais dire quelque chose d'autre. Mais cet anniversaire, je suis au courant.

-- Pendant des années, poursuivit Madame Bich le regard triste, on offrait chaque fois un bon dîner à ton père. Mais maintenant, hélas !

-- Je te comprends Maman. Maintenant ce n'est plus possible.

-- Oui. Mais un jour...

Le lendemain de sa visite chez ses parents Thuy Mai parvint à convaincre Tung de mettre sa mère au courant de cette... affaire de bo bo. En effet, il était temps pour lui de dire la vérité à sa mère, tout comme elle l'avait dit à la sienne.

La vérité était que depuis des mois déjà la famille de Tung était contrainte-- comme toutes les autres du quartier-- par le magasin d'Etat à acheter une ration de bo bo en remplacement du riz.

Dès le premier jour Tung avait décidé de revendre aux particuliers, immédiatement à sa sortie du magasin, la totalité du sac de bo bo. Il avait dû ensuite déboursier une somme pour acheter la même quantité de riz. Bien entendu le riz était plus cher, surtout qu'il devait se le procurer au marché noir. Mais au début, la famille de Tung était obligée d'acheter au magasin d'Etat seulement environ 9 kilos de bo bo, c'est-à-dire un tiers de la ration mensuelle accordée par la carte hô khâu à cette famille de trois personnes. Ainsi Tung avait continué à dépenser de l'argent pour acheter du riz, et pour se débarrasser de cette quantité de bo bo. Puisqu'il avait voulu à tout prix cacher cette atroce histoire à sa mère.

Plus d'une fois Thuy Mai avait essayé de le raisonner, mais par amour propre, il ne voulait rien entendre.

Sa mère ne s'était jamais doutée de rien. Personne ne lui avait rien dit. Ni ses filles My Liên et My Hanh, ni aucun autre parent, ni même une amie ou une connaissance qu'elle rencontrait dans les pagodes. C'était vraiment par miracle. Mais pourrait-elle vivre, indéfiniment, à l'abri de cette réalité ? Et puis, à côté de celà, il y avait encore cet épineux problème de budget mensuel. Auparavant Tung et Thuy Mai avaient essayé de supporter cet achat de riz supplémentaire au marché noir. Mais maintenant, avec l'aggravation de la pénurie du riz, le magasin d'Etat les «conseillait » à prendre davantage de bo bo, moins de riz. Et surtout le prix du riz au marché noir n'arrêtait pas "d'escalader". La somme d'argent à déboursier devenait une charge écrasante pour le budget minuscule du couple.

Pendant ces dernières semaines Tung avait, plus d'une fois, semblé se rallier à l'idée de Thuy Mai. Mais chaque fois son amour propre avait resurgi à la dernière seconde.

Mais cette fois-ci c'était clair et définitif. Ce matin Tung avait pris la décision finale: tout révéler à sa mère, devant Thuy Mai.

Quelle révélation ahurissante ! Madame Hoang My resta atterrée un bon moment. Mais elle reprit vite ses esprits.

Et peu à peu elle retrouva son réalisme et sa lucidité de ménagère. Elle se déclara très contente de la décision de son fils de ne plus lui cacher la vérité, et de ne plus dépenser de l'argent pour acheter du riz au marché noir.

-- On n'a qu'à manger du bo bo, conclut elle. Nos biens, nos millions d'anciens dông, notre standing... c'était du passé. Nous sommes pauvres maintenant, mes enfants. Nous devons tout accepter, tout endurer.

Informée par Thuy Mai qu'il y avait une séance de vente, ce matin même au magasin d'Etat, la mère décida de s'y rendre immédiatement.

Un instant après la mère et Thuy Mai se mirent en route.

Le magasin d'Etat ne se trouvait pas loin de la maison, mais il fallait du temps pour traverser plusieurs carrefours, surtout celui du boulevard. D'autant que Madame Hoang My avait l'habitude de marcher très lentement.

-- De toute façon nous sommes déjà en retard, grommela-t-elle. On aurait dû partir plus tôt. On n'arrêtait pas de discuter ce matin.

-- Pas grave Maman. Il y aura sans doute une longue file d'attente. Mais on aura tout le temps.

C'est la première fois que Thuy Mai marchait dans la rue avec sa belle-mère. Non seulement celle-ci avançait lentement, mais en plus elle s'arrêtait souvent. Ici, elle constatait qu'une maison avait changé de façade. Là-bas elle racontait une brève anecdote sur une connaissance qui avait habité ce coin de rue, et qu'elle avait perdu de vue depuis deux ans. Plus loin elle méditait longuement devant un espace vide.

-- As-tu été dans cette ruelle Thuy Mai ? Je veux dire avant ton mariage avec Tung.

-- Non.

-- Jadis, ici, c'était une très vieille bâtisse en bois, cachée derrière un mur.

-- Il paraît qu'elle a été démolie l'an passé. Le mur aussi.

-- Ah bon ! s'étonna la mère. Je ne suis plus revenue par ici depuis plusieurs années. J'en garde toujours les images du passé.

-- Tu es nostalgique Maman.

-- Oh oui ! Beaucoup de mes amies aussi.

-- Avec tous ces tristes événements qui ne le devient pas.

-- Surtout des gens de ma génération, et les plus âgés.

-- C'est vrai.

Lorsqu'elles arrivèrent sur les lieux une longue file d'attente débordait de la cour du magasin jusqu'au trottoir. La mère poussa un cri d'étonnement à la vue de cette file. Thuy Mai lui prit la main:

-- La première fois j'ai eu une file plus longue encore.

-- On aurait dû venir plus tôt, grogna la mère.

Un jeune garde fit quelques pas devant la porte d'entrée, clama d'une voix aigre:

-- Madame Ly Thi Nan !

Une femme sortit de la file, franchit la porte, s'engouffra dans le hall. Le jeune garde enveloppa la cour d'un regard fatigué, lança :

-- Présentez votre carte hô khâu au bureau, puis mettez-vous dans la file d'attente.

Thuy Mai poussa Madame Hoang My dans la file :

-- Attends-moi ici. Je vais présenter notre carte hô khâu.

Un instant après elle revint.

-- C'est vrai ce que tu disais tout à l'heure. Il faut partir à l'aube, pour ne pas tomber sur une telle file. Mais ce matin on a eu de bonnes excuses. On a décidé d'y aller sur un coup de tête. On pourrait remettre à la semaine prochaine.

-- Ca ne fait rien. Maintenant il faut patienter et attendre.

Elles attendirent longtemps...

-- Monsieur Nguyễn Van Tung ! résonna la voix.

-- Présent ! répondit Thuy Mai en sortant de la file.

Avant de pousser la porte d'entrée du magasin elle se tourna vers l'arrière: le même brouhaha incessant, la même file qui ne raccourcissait pas.

Au seuil de la porte, soudainement, Madame Hoang My prit peur. Thuy Mai la tira par la main.

-- Avancez ! avancez ! ordonna un vieux can bô, trônant sur un large fauteuil derrière son bureau, les yeux immobiles, le regard sévère.

Thuy Mai se rapprocha de son bureau, tenant la main de sa belle-mère.

-- Carte hô khâu au nom de Nguyễn Van Tung, s'il vous plait.

-- Parlez plus fort !

-- Voici la carte hô khâu au nom de Nguyễn Van Tung ! Je suis sa femme.

-- Et cette dame ? demanda le can bô d'un signe de menton. Une personne étrangère à votre famille ? Normalement elle doit attendre dehors.

-- C'est ma belle-mère. Elle vient se rendre compte... pour venir les prochaines fois.

Le can bô sembla se désintéresser complètement de cette explication, le nez plongé dans le volumineux livret. Il récita une longue phrase sans lever la tête :

-- Vous savez sans doute qu'il y a une nouvelle décision des Autorités Supérieures de la ville. A partir de ce lundi le taux de riz fixé pour une personne sera « provisoirement » de 5 kilos par mois. Donc votre famille aura 15 kilos. Pour le reste, vous le savez sans doute, qu'à la place du riz vous devez prendre du bo bo... ou alors quelques kilos de manioc. Madame Lê Thuy Mai, venez signer ici.

Thuy Mai fit quelques pas en avant, la mère la suivit.

-- Si je vous explique longuement cette fois, reprit le can bô, toujours le visage baissé, c'est pour informer votre belle-mère. Compris ?

-- Oui Monsieur, balbutia Thuy Mai.

Elle signa le livret à la place indiquée. Le can bô tamponna un cachet sur la carte hô khâu de Tung puis la lui rendit.

-- Avancez ! clama-t-il. Le suivant ! Nom et prénom : Trân Chuong.

Elles se dirigèrent vers les comptoirs de livraison de marchandises desservis par plusieurs vendeuses. Partout il y avait des files d'attente: à la porte d'entrée, devant le bureau du can bô, ici à chaque comptoir. L'atmosphère était lourde.

Madame Hoang My suivait sa belle-fille comme une ombre. Elle paraissait peureuse, fortement impressionnée par le spectacle étrange de ce magasin d'Etat.

-- Votre carte hô khâu ! lança une vendeuse à Thuy Mai.

Puis elle prit la carte, jeta un coup d'œil sur le cachet du tampon.

-- Famille de trois personnes: 15 kilos de riz, ajouta-t-elle. Déposez votre sac vide sur la balance.

Une autre vendeuse déversa du riz dans le sac. Thuy Mai récupéra sa carte hô khâu et tira péniblement son sac de riz vers le comptoir suivant. Même rituel pour le bo bo. On "conseilla" à Thuy Mai de prendre « un peu plus » de 9 kilos de bo bo.

Juste au moment où elle se trouvait au bout de la chaîne un cri strident retentit derrière. Elle se retourna. C'était au comptoir du riz.

-- Vous êtes sourde Madame ?? s'écria une vendeuse. Je vous ai dit et répété: vous n'aurez pas un grain de riz de plus !

-- Mais... Madame. Mon mari souffre de l'estomac. Nous ne pouvons pas manger tout ce bo bo. Je vous prie de nous donner un peu plus de riz.

-- Taisez-vous ! hurla le can bô de son bureau. Avancez !

Thuy Mai tira sur son sac de riz tandis que Madame Hoang My tirait sur l'autre. Elles eurent énormément de peine à les faire bouger. A la porte de sortie deux adolescents se plantèrent devant les sacs:

-- Madame, demanda l'un d'eux, on peut les porter pour vous ? Vous nous donnez un kilo de bo bo...seulement.

Thuy Mai les considéra un seconde. Le premier était petit mais trapu, le deuxième à peine plus grand mais squelettique.

-- Ce n'est pas trop lourd pour vous ? demanda-t-elle.

-- Oh non ! pouffèrent-ils de rire.

En effet, ils n'éprouvèrent aucune peine, ni l'un ni l'autre, à porter un tel sac jusqu'au trottoir de la rue. Et bientôt elles trouvèrent un cyclopousseur pour les charger.

-- Je suppose que vous avez amené chaque fois vos deux bicyclettes, dit Madame Hoang My, une fois qu'elles étaient installées avec leurs sacs dans le cyclopousse.

-- Oui. Et souvent, quand j'étais trop fatiguée, Tung a dû demander le service d'un jeune de notre quartier qui venait avec sa bicyclette.

-- A l'avenir j'irai avec toi de temps en temps, pour me rendre compte des changements. Mais pas trop souvent. Parce que ça coûte si cher de louer des gens pour porter, puis transporter.

-- Je comprends, fit Thuy Mai d'un signe de tête.

-- Tu me diras quand je devrai t'accompagner.

-- Entendu.

Puis elles ne se dirent plus rien. A l'aller, en marchant, Madame Hoang My avait été loquace. Par contre au retour, sur le cyclopousse, elle devint taciturne.

A leur arrivée devant la maison, et alors que le conducteur venait de s'éloigner, elle prit la main de Thuy Mai et marmotta des mots inaudibles. Elle baissa la tête sur les deux sacs posés par terre. Les mots lui vinrent lentement:

-- Tu vois Thuy Mai. Qu'ont-ils fait de leurs belles promesses, ces Messieurs de la Révolution ? Rien. En plus ils nous ont tout volé ! Et tu vois où nous en sommes maintenant. Réduits à aller mendier toute la matinée pour ces sacs de grains. Quelle humiliation !

Alors la famille de Tung, au début du mois de Juin, se mit à manger du bo bo.

Elle n'arriva pas à consommer toute sa ration hebdomadaire. Ni à la première semaine du mois, ni à la dernière. Elle en consuma à peine la moitié. Elle dut revendre le surplus de bo bo et dépenser de l'argent pour racheter-- comme Tung l'avait toujours fait-- la quantité de riz manquante.

De plus elle dut déboursier de l'argent pour acheter du bois, puisque ce bo bo exigeait une cuisson plus prolongée que le riz.

Quant au goût du bo bo, après un mois rond, au rythme moyen de deux repas par jour, aucun membre de la famille ne s'y habituaient encore. Parfois l'un ou l'autre avait visiblement de la peine pour terminer ses dernières bouchées de cette pâte glutineuse qui collait de plus en plus aux dents.

-- On dirait du chewing gum, ou du caoutchouc, ça dépend des moments, plaisantait souvent Tung entre deux levées de baguettes.

En ce début de juillet Madame Hoang My venait de recevoir une lettre de son fils, le Capitaine Dinh.

Dans cette lettre, comme dans les précédentes envoyées des camps de Rééducation, le Capitaine se bornait à dire qu'il allait bien, et à s'enquérir des nouvelles de la famille. Et il la finissait par cette phrase rituelle: je poursuis ma Formation politique et ma Rééducation afin de devenir un bon citoyen du Viêt Nam socialiste.

Bref c'était une lettre parfaitement banale.

Pourtant elle faisait énormément plaisir à Madame Hoang My, puisqu'elle était la première lettre de son fils pour cette année 78. C'est dire que la mère l'avait attendue depuis longtemps. Elle lisait et relisait les mots sans se lasser, et à chaque lecture ils lui faisaient découvrir une joie toute nouvelle. Elle regrettait que la lettre fût si courte...

C'est toujours le même officier, le Capitaine Niên, qui apportait à Madame Hoang My la lettre de son fils. Le Capitaine Niên, après une longue période de brouille, s'était réconcilié avec Tung.

Le Colonel Cao Vy aussi. Il avait décidé de "tout oublier" de cet incident que son neveu Tung avait provoqué chez le Général Ly Hoai. Quelques jours avant l'arrivée de la lettre Madame Hoang My avait reçu la visite du Colonel,

venu lui annoncer qu'il avait obtenu une réduction de "temps de Rééducation" en faveur du Capitaine Dinh. Néanmoins il resterait à Dinh-- considéré par la Commission militaire comme un cas "très grave"-- de quinze mois à deux ans de camp à faire.

-- Mon Dieu, si longtemps ! s'exclama Madame Hoang My effrayée.

-- Ma chère sœur Sept, sourit le Colonel. Si tu savais ce que les autres officiers, et haut-fonctionnaires, de l'Ancien régime devront encore purger comme peine: des années et des années ! Je ne peux pas me permettre de te citer des exemples, parce que ce sont des secrets militaires. Mais si tu connaissais tous ces cas tu verrais ce que j'ai réussi à obtenir pour mon neveu Dinh. C'est un miracle !

Madame Hoang My était si heureuse d'entendre ces paroles rassurantes de son beau-frère...

Ce matin elle relisait encore une fois la lettre de son fils.

Aujourd'hui, Tung ne travaillait pas à la quincaillerie, Thuy Mai ne partait pas en ville avec Suong, Madame Hoang My n'allait pas à la messe, ni chez sa fille My Hanh. La petite famille était au complet. C'était assez rare, une pareille occasion.

Si en plus, par une telle matinée, il ne pleuvait pas, ils prendraient alors ensemble le petit déjeuner dans la cour. L'air frais et le soleil au lever, pas encore trop brûlant, leur faisaient du bien.

Ce matin ils restèrent très longtemps dehors.

Madame Hoang My racontait sans arrêt à Thuy Mai des anecdotes, des histoires, concernant les membres de sa famille, des parents, des relations, des voisins du quartier. Plus d'une fois ses souvenirs la ramenaient très loin dans le passé. A l'époque où elle et son mari venaient de s'installer dans cette villa et où ce grand et ombrageux tamarinier, près du portail, n'était qu'un arbuste à peine plus haut que la haie.

Elles passèrent ainsi d'interminables moments à bavarder.

Comme d'habitude, après une demi-heure, Tung décrocha. La tête plongée dans son journal, il n'entendait plus qu'une phrase sur trois. Pourtant il ne faisait pas attention à ce qu'il lisait. Surtout de l'actualité.

C'était toujours la même chose.

D'un côté, des nouvelles magnifiques, enthousiasmantes, idylliques du Viêt Nam socialiste, de l'Union Soviétique et des pays socialistes frères. Visites et discours des dirigeants du Parti Communiste, ou de l'Etat, et accueils délirants de la population. Lutttes triomphales et succès éclatants des classes ouvrière et paysanne: augmentation de production de riz et de bicyclettes, nouvelle usine de sucrerie, record battu dans l'élevage des poissons...

Puis de l'autre côté, des nouvelles tristes, endeuillées, en provenance des pays capitalistes et leur chef de file, l'impérialiste USA: grève des camionneurs, crise de logements, chômage en hausse, manifestation des ouvriers, émeutes raciales...

Donc, habituellement, lors d'un tel petit déjeuner en plein air, ni la lecture de son journal, ni la conversation entre sa mère et sa femme ne retenait trop l'attention de Tung. Son esprit était ailleurs.

Et tout spécialement ce matin.

Depuis presque deux semaines il n'avait pas vu son ami le peintre Giao Huynh.

Giao Huynh et Tung se rencontraient régulièrement.

Il ne se passait pas dix jours sans que l'un vînt voir l'autre. Parfois ils se retrouvaient chez un de leurs amis communs. Ainsi en mai dernier ils avaient été invités par l'ingénieur Viêt au dam giô, l'anniversaire de la mort de son père. Et en juin ils s'étaient réunis, un dimanche, à la maison de Phuong.

D'ailleurs depuis leurs heureuses retrouvailles Tung se rendait de temps en temps chez Phuong.

C'étaient de chaleureuses réunions amicales entre anciens camarades de l'Université. Phuong était sorti comme avocat, Tung avait presque fini sa licence en Histoire, et le peintre Giao Huynh avait suivi deux ans à la Faculté des Lettres. Et il y en avait encore plusieurs autres, dont Nam Da un ami de Phuong, et Sinh licencié en Math, ancien camarade de lycée de Giao Huynh.

C'étaient aussi de joyeux rendez-vous-autour-d'un-verre très prisés par les uns et les autres. Aucun d'eux ne voulait manquer de telles occasions pour sortir un peu du train train de vie monotone.

Ils avaient été tous présents chez Phuong à la dernière réunion, ce dimanche de juin. Giao Huynh avait été d'une humeur on ne peut plus charmante. Tous les amis aussi avaient fait les joyeux lurons tout au long de l'après-midi.

Et en juillet ce serait au tour de Nam Da d'inviter les amis.

Jeudi dernier il avait alerté tout le monde: Giao Huynh avait disparu !

Trois jours de suite Nam Da s'était rendu au domicile du peintre où il avait à chaque fois laissé un mot. Depuis seulement quelques mois Giao Huynh n'habitait plus chez ses parents. Il avait emménagé dans un minuscule studio boulevard Trân Hung Dao. Dans le buiding personne ne le connaissait encore. C'est pourquoi Nam Da n'avait pu obtenir aucun renseignement.

Ni les parents, ni la sœur ou le frère de Giao Huynh n'avaient su quoi dire non plus. Et depuis cinq jours-- depuis jeudi dernier-- aucun ami alerté par Nam Da n'était arrivé à la moindre explication sur cette disparition de Giao Huynh.

Alors une foule de questions se posèrent.

Se cachait-il quelque part pour se préparer à quitter le Viêt Nam ? Ou s'était-il déjà enfui loin du pays ?

Se cachait-il en un lieu secret pour échapper aux filets des Côm An ? Ou alors était-il déjà arrêté par ceux-ci ?

Se cachait-il dans un autre coin de la ville pour, simplement, poser un lapin aux amis... par exemple se marier ? Etait-il parti en voyage en provinces sans l'annoncer à personne ?

Etait-il tombé malade et soigné chez quelqu'un ? Etait-il accidenté et recueilli par quelqu'un ?

Etait-il mort loin de sa maison ?

...

Toutes ces questions, discutées et rediscutées maintes fois, restèrent sans réponse. Et le mystère continua à s'épaissir...

-- Salut Thuy Mai. Tung est-il là ?

-- Salut Sinh, dit Thuy Mai. Il est dans la cuisine. Tung !

Tung sortit dans la cour. Ils se saluèrent. Puis Thuy Mai s'éclipça.

-- Alors ?

-- Je suis venu t'apporter la nouvelle. C'est par hasard qu'un ami can bô me l'a apprise. Giao Huynh a été arrêté par les Công An...

-- Quoi ?! s'exclama Tung interloqué.

-- Il paraît que c'est sur l'ordre du Comité Culturel de la ville.

-- Cette arrestation a-t-elle une relation avec ses toiles ?

-- A mon avis il n'y a aucun doute là-dessus.

-- As-tu mis les autres au courant ?

-- Seulement Nam Da, dit Sinh. Phuong était absent ce matin. Mais Nam Da ira chez lui ce soir.

-- Je dois...

-- Oui. Peux-tu aller voir Phat.

-- Entendu. As-tu pensé aux parents, aux frère et sœur de Giao Huynh ?

-- Oui. Mais je me disais: il faudrait faire le tour complet de nos amis, avant de leur annoncer la terrible nouvelle.

-- Tu as raison... Veux-tu boire du thé ? Entre donc.

-- Non. Je n'ai pas trop de temps, dit Sinh en esquissant un sourire gêné. Je repasserai te voir. Je dois encore courir dans tous les coins. Au revoir.

Longtemps après le départ de son ami ces mots résonnèrent encore dans la tête de Tung: terrible nouvelle ! En effet, ce l'était, non seulement pour les parents , le frère et la sœur de Giao Huynh, mais aussi pour chacun de ses amis intimes.

Cet après-midi Tung avait compté accompagner Thuy Mai pour une course en ville. Elle venait de partir seule.

Et le voilà assis, immobile, dans ce fauteuil près de la porte, le regard fatigué, encore sous le choc de l'événement.

Il se rappela que Giao Huynh allait avoir 28 ans dans quelques jours.

Dans le groupe d'amis on n'avait jamais suivi la tradition de fêter les anniversaires. Sauf depuis le début de cette année 78. En fait c'était des occasions de se réunir... pour boire un verre, plutôt que pour fêter un

anniversaire. En février ce fut la fête de Phuong, en mars celle de Sinh, en mai celle de Phat. Et, normalement, celle de Giao Huynh était prévue pour le dernier dimanche de juillet...

Serait-il bientôt libéré ?

Le premier jour après l'arrestation de son frère, puis de son père, Tung s'était posé le même genre de question. C'était en 75. Son père était mort, et à l'heure actuelle son frère se trouvait on ne sait dans quel camp.

C'est pourquoi cette fois-ci Tung devait s'interdire tout espoir illusoire. D'autant que le cas de Giao Huynh, un peintre de la "bourgeoisie décadente", dont les toiles étaient mises à l'index et interdites d'exposition par le Comité Culturel, ne semblait pas s'annoncer comme un cas simple...

Plus d'une fois Tung tenta de mettre de l'ordre dans ses idées et de se fixer quelques tâches urgentes à accomplir. Il tenta aussi--et toujours vainement--de se calmer.

Quatre heures de l'après-midi.

Le soleil de midi commençait à brusquer son déclin. Il faisait nettement moins chaud. De sa place Tung pouvait apercevoir, à travers la porte, tout un coin du ciel tapissé de nuages noirs. La pluie, qui se préparait du côté du Fleuve de Sai Gon, arriverait sans doute dans le soir.

"Phat habite fort loin d'ici, se dit Tung, je n'aurai plus beaucoup de temps. Je dois me grouiller". Une heure auparavant il s'était déjà dit la même chose, pourtant il ne bougeait toujours pas.

Les heures disparaissaient. Mais les idées noires lui restaient plein la tête.

La nouvelle de l'arrestation du peintre Giao Huynh plongea son entourage dans un immense désarroi.

Comme une ruche atteinte d'une flèche, en plein cœur, le cercle d'amis vécut une agitation fiévreuse. Les uns cherchèrent de l'information, les autres de l'aide; auprès de leurs relations et connaissances plus ou moins bien placées dans les arcanes du pouvoir: la police, l'administration, les organes du Parti, etc...

Durant un bon mois ils œuvrèrent sans relâche. Jour après jour de petits renseignements s'ajoutaient, se recoupaient. La situation s'éclaircissait. A présent les amis étaient parvenus à avoir quelques idées précises sur cette arrestation.

En voici les trois principales. Primo: par ses toiles Giao Huynh aurait été un prisonnier culturel, c'est-à-dire "hautement" politique. Secundo: pour le moment il aurait été détenu en un lieu secret. Néanmoins grâce à ces diverses sources les amis devinaient que ce lieu se serait trouvé quelque part à Hô Chi Minh Ville. Autrement dit il n'aurait pas encore été envoyé dans un camp lointain. Tertio: il ne serait pas libéré prochainement.

Il restait cependant pas mal de questions sans l'ombre d'une réponse. Pouvait-on lui rendre visite ? Si oui, comment faire ? Avait-on un quelconque espoir de le faire libérer ? Si oui, par quelles démarches ?

Donc après ce mois de nervosité fébrile, et malgré leurs efforts incessants, ses amis se trouvaient devant un mur de silence et de mystère. Ces questions citées restaient posées, et le resteraient certainement pendant longtemps encore. A plusieurs reprises, certains d'entre eux n'eurent pas peur de frapper à la porte de quelques responsables directs du dit Comité Culturel de la ville. Ils n'obtenaient aucune réponse à ces questions. C'était le mutisme complet et, souvent même, une fin de non-recevoir.

Après ce mois d'agitation et de frénésie, et quoiqu'ils ne voulussent pas encore s'avouer vaincus, les amis commençaient à mieux cerner les difficultés de ce problème complexe, à voir leurs limites. Ils ralentissaient nettement leurs démarches et certains montraient déjà les premiers signes de découragement.

Ils continuaient néanmoins à se voir pour échanger idées et informations mais moins fréquemment.

Nous étions à la dernière semaine du mois d'août.

Les vacances scolaires allaient finir. Durant celles-ci Tung et Thuy Mai recevaient régulièrement les visites des enfants de My Liên et des frères de Thuy Mai. Il y avait presque quotidiennement à la villa une atmosphère de fête, joyeuse et espiègle, apportée par ces jeunes lycéens.

Avant la Libération, à l'époque où les familles avaient encore leur bonne fortune, les enfants passaient inmanquablement une ou plusieurs semaines de vacances à Da Lat, sur les Hauts-plateaux, ou à Vung Tau, la station balnéaire. Parfois ils allaient très loin du côté de Da Nang et Huê.

A présent plus rien de toutes ces vacances paradisiaques. Plus de bains de mer, de jeux de plage, plus de promenades dans la forêt de pins. Plus de dîners sur le bateau, ou la jonque, de soupers à l'hôtel. A présent les enfants vivaient les jours de vacances comme les autres jours de l'année, prisonniers de la métropole crasseuse, étouffante. Avec deux seules distractions principales: lire les vieux bouquins et se balader dans les rues.

Comme ils venaient à la maison, Tung se baladait souvent avec eux. Tantôt sur bicyclette, tantôt à pied. Ensemble ils fouillaient les beaux coins de toute la ville. Musées, églises, pagodes... galeries, marchés, parcs publics...

Jamais Tung n'avait autant couru les rues que durant ces semaines-ci.

C'était aussi une période faste pour la mère de Tung. En juillet dernier My Hanh avait donné naissance à un garçon. La grand' mère en était folle de joie. Elle passait des journées entières auprès du berceau de son petit-fils.

Cet après-midi Tung se promenait seul. Comme il le faisait depuis une huitaine de jours.

Les vacances finies, les cours reprenaient, les enfants ne venaient plus voir Tung et Thuy Mai. Celle-ci avait souvent quelque chose à faire à la maison, Tung sortait sans elle.

Auparavant, en compagnie des enfants, il s'était bien amusé à chaque balade. Il n'avait pas eu un moment pour s'ennuyer. Il ne s'était fait des soucis que quand il était allé voir ses amis pour discuter de leur sujet de préoccupation: l'arrestation de Giao Huynh. Maintenant, lors de ces promenades solitaires, ce sujet l'obsédait en permanence.

Hier après-midi il avait erré des heures durant. Aujourd'hui après-midi il revenait au même endroit. Et maintenant il se baladait le long de ce boulevard aux immenses trottoirs.

Sous d'épais feuillages passants et badauds jouissaient d'une légère fraîcheur si inattendue, si inespérée, au milieu d'un océan de torpeur. Surtout quand la température approchait de 40°.

En ce début de septembre il ne faisait pas si chaud. Cela n'empêchait pas d'apprécier pleinement ce genre de fraîcheur rare. Et Tung ne s'en privait pas. Après chaque longue marche il allait s'asseoir sur un banc public à l'ombre de grands arbres. Quelquefois il devait attendre un moment pour avoir une petite place.

Pas mal de gens, des jeunes en majorité, n'attendaient pas. Ils s'asseyaient directement par terre, qui sur un morceau de tissu, qui sur du papier de journal. Ils piaillaient, ils riaient, comme dans des coins de parc public.

Plusieurs mois auparavant Tung était passé par ici. Il avait trouvé l'ambiance joyeuse et sympathique. Aujourd'hui il retrouvait la même ambiance de spontanéité et de gaieté. Mais c'est lui-même qui avait changé. Il avait le cœur si lourd cet après-midi.

L'arrestation de son ami Giao Huynh hantait son esprit à chaque instant.

En fin de compte tout ce que les amis avaient fait pour Giao Huynh ne servirait à rien. Plus il tentait de comprendre, de s'expliquer, plus Tung se sentait assailli par des doutes, des contradictions. Et ces sentiments s'aggravaient encore depuis hier.

Hier matin s'était produit un étrange événement.

Tung devait se présenter au siège d'un organisme de Jeunesse. Convoqué pour 7 heures du matin, il arriva une bonne demi-heure avant, croyant qu'il valait mieux ne pas être en retard dans ce genre d'audience, et qu'il y avait toujours une longue file d'attente à l'heure indiquée.

En outre il supposait que cette audience était simplement liée à une certaine campagne d'information de la ville. Ou alors par le biais de cet organisme "d'autres autorités" voulaient compléter son ly lich, sa fiche d'identité civile et politique... et cela sans doute dans le cadre de l'enquête sur son frère le Capitaine Dinh.

Bien entendu ces deux hypothèses ne le satisfaisaient guère. D'ailleurs elles étaient bien loin de la réalité.

En fait Tung était convoqué par cet organisme pour avoir avec son secrétaire général une conversation sur... le peintre Giao Huynh.

Et quelle conversation !

Elle dura à peine un quart d'heure et fut composée d'une série de questions aussi innocentes les unes que les autres.

-- Connaissez-vous le peintre depuis longtemps ? -- Tiens, depuis plus de quinze ans ? -- Donc vous avez été son camarade au Lycée. Ou même avant ? -
- A-t-il beaucoup d'amis intimes comme vous ?.... -- Aimez-vous ses toiles ? Elles sont très différentes de celles de l'école Réaliste-Socialiste prônée par notre Parti, n'est-ce pas ? -- Croyez-vous qu'il puisse un jour "changer" sa peinture ? -- Dans son concept et surtout les sujets choisis ?... ...-- Va-t-il peut-être servir l'Art socialiste, le croyez-vous ? -- Pourriez-vous l'aider ?... -
- Vous dites qu'il est arrêté, qui vous a dit cela ? Que non ! Il est simplement sous "surveillance". -- Retrouvera-t-il la liberté ? Certainement ! Tôt ou tard, cela dépend de lui...

.....

Au premier abord on eût dit une conversation amicale et gentille.

Pourtant ces circonstances étaient tellement étranges. Une conversation d'un quart d'heure précédée d'une attente de plus de 3 heures et suivie d'une attente tout aussi longue !

Puisque Tung fut reçu à 10 heures, puis en le quittant le secrétaire général lui dit qu'un haut-fonctionnaire aimerait le voir. Ce dernier étant toujours invisible, par trois fois on lui dit d'attendre et on le fit attendre jusqu'à 13 heures. Une gardienne vint lui dire: "Monsieur Tung, on vient de me faire savoir que notre camarade le Directeur doit s'absenter, il va à une réunion, vous pouvez partir. Nous vous ferons savoir quand vous devez le rencontrer."

Alors que devait-on penser de cette conversation ? Hier après-midi, Tung s'était posé la question, tout le long de sa promenade, puis le soir chez lui. Il n'avait eu que de vagues réponses.

Ce matin il y eu du nouveau.

Sinh et Phuong étaient venus l'informer que, eux aussi, avaient été convoqués par le même organisme de jeunesse: Sinh, avant-hier, le matin, et Phuong, hier après-midi... juste après le départ de Tung. En outre, ils avaient connu chacun, le même scénario que Tung. Ils avaient eu le même interlocuteur qui leur posait à peu près les mêmes questions. Et ce fameux manège se répétait: de longues heures d'attente avant, puis après, la conversation...

La première explication qui leur venait à l'esprit était simple.

Les autorités voulaient intimider les amis de Giao Huynh-- tels que Sinh, Phuong et Tung-- pour qu'ils l'amènent au droit chemin. C'est-à-dire que Giao Huynh devrait renoncer à sa peinture "anarchiste et bourgeoise" afin de se convertir à l'Art Socialiste prôné par le Parti.

Cette explication était-elle la seule ? Ou y en avait-il encore d'autres qu'on n'arrivait pas à deviner, ni même à soupçonner ? Et les amis, que devaient-ils faire ? Quelle attitude adopter envers les autorités ? ...

Une question chassant l'autre, une réponse se succédant à une autre, Tung passait des heures à se balader et à réfléchir...

L'après-midi s'envolait. Les promeneurs désertaient les trottoirs à la tombée du soir. Les ombres commençaient à tout envahir.

Assis sur un banc, le regard baissé, il ne l'avait pas remarqué. Il continuait à méditer mais les idées, tournant et retournant dans sa tête, ne faisaient qu'augmenter son désarroi.

-- Tung !

Il leva la tête. Sinh se rapprocha.

-- Je suis passé chez toi. Thuy Mai m'a dit que tu es sorti pour te balader, sans doute de ce côté du boulevard. Elle ne sait pas quand tu vas rentrer.

-- Y a-t-il du nouveau ?

-- Non, dit Sinh. Quelques amis sont en train de boire un verre chez Phuong. Ils m'envoient te chercher. Thuy Mai m'a dit : tu peux rentrer quand tu veux... mais pas trop tard. On y va ?

Thuy Mai leva le vieux volet. La lumière fit irruption dans la chambre.

Elle revint se recroqueviller dans le fauteuil de bambou, appuyant sa tête contre le coussin. Elle essaya de se rendormir. Elle aimait bien, au lever, se replonger dans un court mais profond sommeil, en pleine lumière. Elle y arrivait souvent, parfois même sous le grand soleil. Mais pas ce matin.

Hier elle était restée éveillée jusqu'après minuit, la colère et la tristesse collées aux tripes. Ce matin dès son réveil, celles-ci renaissaient, plus intenses et dévastatrices, comme si pendant son sommeil elles avaient continué à miner son corps.

Une fois de plus Tung était rentré tard le soir. Et complètement ivre. Un cyclopousseur l'avait amené.

Depuis l'arrestation du peintre Giao Huynh ses amis se réunissaient plus fréquemment, au moins une fois par semaine. Pour s'informer, discuter. Souvent ils prenaient un verre ensemble. Et souvent aussi il y en avait plusieurs qui ne tenaient plus sur leurs jambes après la séance.

Très mauvais buveur, Tung supportait mal l'alcool. Il avait de longues "gueules de bois" à chaque ivresse. Il promettait à Thuy Mai de ne pas en abuser, de se surveiller. Vaine promesse.

Pour elle cette fois-ci c'en était trop !

Thuy Mai voulut ouvrir largement les yeux un instant avant de se lever, mais elle dut les garder mi-clos, tant les faisceaux lumineux étaient piquants. Le soleil émergeant à une bonne hauteur au-dessus du toit de la maison voisine, derrière le jardin, commençait à darder ses rayons d'acier brûlant.

Elle entendit le bruit sec de la porte de la salle de bain qui se fermait, puis les pas qui s'amplifiaient. Tung avait fini de se laver.

Il se rapprocha et s'arrêta devant le fauteuil de Thuy Mai.

-- Je fais le cocotier nain pour te cacher du soleil, rit-il. Ouvre tes yeux et regarde.

Thuy Mai ferma ses yeux mi-clos, puis lui tourna le dos.

-- Tu es fâchée ?

Il s'éloigna vers la balcon, mais revint aussitôt.

-- Allons ! Tu ne vas pas bouder toute une belle journée. J'ai bu un verre de trop. Ce n'est pas si grave.

-- Quoi !! Tu oses dire... (elle éclata en sanglots) Mon Dieu ! Qu'est-ce que j'ai fait pour subir pareille punition ?

-- Voyons ! Calme-toi. J'ai été fautif. Mais ce n'est pas si grave. Je te promets...

-- Ah non ! rugit-elle. Promettre ! Ne prononce plus ce mot devant moi. Plus jamais. Oh Ciel ! Oh Bouddha !

Elle pleura plus fort, en tapant ses mains sur le dossier du fauteuil, et en secouant violemment la tête. Paniqué Tung fit les cent pas au balcon, puis retourna s'asseoir sur le tabouret près de la porte. Il jetait de temps à autre un coup d'œil vers elle. Des larmes continuaient à couler sur ses joues, mais elle avait arrêté ses mouvements spasmodiques de la tête et des mains. Un moment après elle cessa de pleurer. Les yeux fermés, la tête inclinée sur le côté, elle offrait un visage plus détendu.

Tung rapprocha son tabouret du fauteuil.

-- Chérie ! J'ai quelque chose d'important à te dire.

Elle lui tourna le dos de nouveau.

-- Chérie ! Nous devons prendre une grave décision.

Elle ne réagit pas.

-- Oui. Absolument, poursuivit-il. On ne peut plus continuer comme ça. Il faut donner un coup d'arrêt...

Elle lui coupa la parole en se tournant :

-- C'est ça ! Il faut cesser de te saouler.

-- Je... je veux dire... autre chose.

-- Je ne te crois pas, s'énerma-t-elle. Tu mens. Tu essaies encore de m'avoir.

-- Pas du tout. Ecoute-moi.

-- Non ! Je ne veux plus t'écouter. J'en ai marre de tes promesses en l'air. J'en ai marre d'avoir un ivrogne à la maison.

La dernière fois-- comme la fois précédente-- en entendant ce mot "ivrogne" Tung avait explosé, et était parti en claquant la porte. Mais cette fois-ci il ne bougea pas de sa place. Ni ne broncha.

Intriguée elle leva la tête. La mine assombrie, le regard au sol, il paraissait fort anxieux.

-- Ecoute-moi, murmura-t-il. Nous devons prendre une décision. Une grave décision.

-- Ca concerne ton ami Giao Huynh ?

-- Oui. Surtout lui. Mais... pas seulement lui. Ca nous concerne aussi.

-- Une grave décision ? fit-elle incrédule.

-- Oui. Oui... J'en ai marre de tout. De tous ces emmerdements. De tous ces malheurs. (Sa voix trembla.) J'en ai marre de cette chienne de vie !!

Il éclata en sanglots.

Ce matin-là Tung pleura un long moment.

Interloquée Thuy Mai resta silencieuse, puis elle le quitta sans oser lui demander quelle décision il avait voulu prendre.

Le lendemain et le surlendemain non plus, à aucun moment elle n'osa le lui demander.

D'ailleurs durant ces jours il partait toute la journée pour ne revenir chez lui que très tard le soir. Et c'étaient encore des réunions, des discussions entre amis, et qui concernaient cette arrestation de Giao Huynh. A la maison Tung était souvent triste ou anxieux.

Thuy Mai suivait de près les faits et gestes de Tung. Et ce qu'elle voyait ne faisait que confirmer ses pires craintes: cet emprisonnement de Giao Huynh avait porté un coup fatal au moral de Tung. Il vivait le drame de son ami comme un drame personnel. Il en était désespéré. Il en souffrait énormément.

Thuy Mai s'inquiétait beaucoup pour lui, mais face à sa déprime, elle n'osait rien dire encore.

Heureusement, tous ces jours, Tung ne touchait plus à l'alcool. Plus une goutte !

CHAPITRE 9

-- Oh Ciel ! s'exclama Thuy Mai. Ce n'est pas vrai !

Les larmes lui montèrent aux yeux, elle continua à marmotter: "Oh non ! Suong s'est trompée. Ou elle est mal informée. Ce n'est pas possible autrement...". La tête lui tournait.

Suong venait de la quitter. Auparavant elles avaient eu une longue conversation pendant laquelle Suong lui avait rapporté cette affreuse nouvelle.

-- Oh Ciel ! gémit Thuy Mai.

Elle éclata en sanglots, se laissant tomber sur le canapé. Elle pleura doucement. Les larmes semblaient soulager un peu sa peine.

A présent elle avait cessé de pleurer. Elle se rappela les paroles de Suong. "Non, je ne peux pas me tromper Thuy Mai. Je suis sûre de mes sources..."

"Donc cette nouvelle est bien vraie, conclut Thuy Mai. Et quelle terrible nouvelle !

Thuy Lan, sa sœur aînée, se prostituait !!

Toute la famille était au courant que depuis quelque temps Thuy Lan ne vivait plus avec son mari. Malgré leur brouille les proches espéraient toujours une réconciliation.

Trois jours auparavant Madame Bich avait évoqué, devant Thuy Mai et ses frères, cette séparation entre Thuy Lan et son mari. Chaque fois qu'elle voyait Thuy Mai elle lui parlait de ce drame qui la désolait et qui l'obsédait.

"Mais maintenant ce n'est pas seulement la séparation, pensa Thuy Mai, c'est quelque chose d'autrement plus grave. Ah ! Ca va faire très mal à Maman."

Par deux fois elle voulut aller voir immédiatement sa mère mais se ravisa aussitôt. Elle redoutait la réaction de sa mère. Et puis c'était peut-être... trop tôt encore. Il fallait d'abord vérifier si l'information de Suong était vraie.

"Je donnerais tout l'or du monde pour que cela soit une fausse alerte. Ma sœur Thuy Lan... une prostituée ? Quelle absurdité ! Non, jamais de la vie !".

Et Thuy Mai se mit à espérer...

Thuy Mai regarda la femme avec curiosité. Les cheveux courts mal coupés, les yeux cernés de noir, par manque de sommeil, elle portait un ba ba tout chiffonné.

D'anciennes couches de maquillage laissaient encore de vilaines traces sur son beau visage.

Du maquillage qui rappelait à tout interlocuteur la période faste de sa vie "antérieure" -- les années avant la Libération-- où elle avait été la femme choyée d'un Commandant de l'Armée Nationaliste. C'était seulement il y a quelques années et pourtant ... cette période paraissait si lointaine.

Maintenant cet ex-Commandant se trouvait dans un camp de Rééducation. Où ? Personne ne savait. Jusqu'à quand ? Personne ne pouvait répondre. Il n'était plus là pour la choyer. Et il serait sans doute absent pour... longtemps... longtemps encore.

Quant à elle, la belle jeune épouse sans expérience, elle devait affronter, seule avec ses deux enfants en bas âge, cette vie difficile, impitoyable à Hô Chi Minh ville.

Après avoir dilapidé ses derniers taels d'or elle sombra rapidement dans le désespoir, puis la prostitution...

"J'espère que vous me comprenez...". Bien entendu Thuy Mai la comprenait bien. C'était le cas des milliers et des milliers de femmes de hauts fonctionnaires, d'officiers nationalistes, envoyés dans les camps ce tao. La déchéance totale ! Souvent irrémédiable.

Et parfois même fulgurante.

Mais ce matin Thuy Mai était venue ici, non pas dans le but de rendre visite à cette femme pour elle-même, mais pour avoir des nouvelles... de sa sœur aînée Thuy Lan.

C'est Suong qui avait présenté Thuy Mai à cette femme qui s'appelait Minh Huê. Elle se prostituait depuis environ un an et c'est par hasard qu'elle avait fait la connaissance de Thuy Lan.

"Nous nous connaissons depuis seulement un mois, sourit Minh Huê, et on est déjà devenues grandes copines et confidentes". Confidentes ! Le mot qui allait droit au cœur de Thuy Mai. Elle ne pouvait mieux tomber pour avoir des informations sur sa sœur.

Quelle chance. Thuy Mai s'en réjouissait en son for intérieur. Toutefois, afin de ne pas éveiller les soupçons de Minh Huê, elle cachait ses émotions et évitait soigneusement des questions embarrassantes.

De son côté Minh Huê était visiblement ravie de pouvoir se confier. Elle racontait en détail sa vie quotidienne actuelle: la famille, le travail... les relations avec ses proches, ses collègues prostituées, ses clients...

Assise en retrait, de l'autre côté du divan, Suong suivait en silence le dialogue entre Thuy Mai et Minh Huê. De temps à autre elle posait une courte question à cette dernière, question souvent anodine pour montrer qu'elle suivait un peu la conversation sans trop y participer.

Minh Huê parlait d'une voix douce, le visage fermé, le regard sombre et fatigué.

La vie d'une prostituée... dans cette immense Hô Chi Minh ville poussiéreuse, étouffante... en cette année 1978, trois ans après la Libération... Quelle tragédie silencieuse !

Par moments Minh Huê s'arrêtait pour essuyer une larme ; à d'autres moments elle riait bruyamment en évoquant un banal souvenir, ou une simple joie de la vie quotidienne.

Répondant aux questions de Thuy Mai elle racontait avec abondance de détails les activités de Thuy Lan qu'elle voyait souvent ces derniers jours. Parfois les deux copines "travaillaient" ensemble chez un client.

Thuy Mai avait le cœur serré en pensant aux malheurs de sa sœur. Cependant elle était fort contente d'avoir atteint le but fixé pour cette visite. Minh Huê lui avait fourni l'essentiel de ce qu'elle voulait savoir sur sa sœur dans sa nouvelle vie de prostituée.

A midi Thuy Mai et Suong prirent congé de Minh Huê.

Dans la rue les deux amies continuèrent leur discussion.

Que faire ? Informer Madame Bich ? Aller voir le mari de Thuy Lan ? Aller voir quelqu'un qui pourrait intervenir auprès de Thuy Lan ? Ou aller voir Thuy Lan elle-même ?... Suong et Thuy Mai passèrent vite en revue une série de tâches urgentes à accomplir sans arriver à se décider.

Il faisait chaud dans la rue et pourtant Thuy Mai sentit un froid étrange envahir tout son corps.

-- Tu trembles ? s'étonna Suong.

-- Mais... non.

-- Mais... si.

Suong lui ayant dit au revoir, depuis un bon moment déjà, et Thuy Mai resta encore debout sur le seuil de sa maison, les yeux perdus dans le vide. "Suong a dit vrai, je tremble, avoua-t-elle". Elle continuait à avoir froid.

Et soudain elle réalisa que c'est la tristesse et la peur qui la plongeaient dans cet état. "Oh Ciel ! Ma sœur est perdue pour la famille. Ca va faire très mal à Maman". Ces mots résonnèrent dans sa tête.

Ces derniers jours, malgré les affirmations répétées de Suong, elle s'était accrochée à son espoir. Mais maintenant, après les révélations de Minh Huê, elle perdait totalement cet espoir.

"Oh Ciel ! Ma sœur se prostitue ! gémit-elle. Les larmes lui montèrent aux yeux. La tête lui tourna. Elle entra dans la maison en chancelant.

Ces dernières nuits elle n'avait presque pas dormi. A peine allongée dans son lit elle sombra dans le sommeil.

Lorsque Thuy mai émergea de son sommeil le soleil commençait à décliner. L'air chaud s'était dissipé. Tung n'était pas encore rentré et sa mère était toujours à la pagode.

Thuy Mai alla s'asseoir au balcon. La fatigue disparue, elle retrouva son optimisme et se mit à faire des projets.

Mais aussitôt une foule de souvenirs surgirent dans sa tête.

Des souvenirs lointains de son enfance. Les années à Tam Binh, son village natal, les années à Thi Nghe, ce crasseux bidonville de Sai Gon. Souvenirs de famille, surtout souvenirs de deux sœurs: Lan l'orchidée, et Mai la forsythia.

Thuy Lan, Thuy Mai... même regard, même visage... on aurait dit deux jumelles... et pourtant elles avaient deux ans de différence et des caractères opposés. Autant Thuy Mai était bavarde autant sa sœur était muette. Joviale Thuy Mai adorait la bonne compagnie, alors que Thuy Lan, taciturne, restait souvent seule dans son petit coin.

Combien de fois, Madame Bich avait-elle dû payer les excès, les frasques de ses filles ?

Les caprices et la loquacité fatigante de Thuy Mai avaient souvent contrarié et importuné Madame Bich.

Par contre Thuy Lan ne lui causait que rarement des soucis. Pourtant elle redoutait, plus que tout, le caractère trop renfermé, introverti, de sa fille aînée qui prenait toujours seule, sans en parler à personne, des décisions lourdes de conséquences. Car chaque fois qu'elle devait affronter un ennui causé par sa fille c'était immanquablement grave.

Et cette fois-ci c'était gravissime.

"Je dois informer Maman, se dit Thuy Mai. Il ne faut pas trop tergiverser. Sinon elle va me le reprocher plus tard. Mais auparavant il faut savoir pourquoi..."

Pourquoi ? Pour quelles raisons elle en était venue à la prostitution ? Et dans quelles circonstances ?... Des questions brûlantes trottèrent dans la tête de Thuy Mai. Elle voulait en avoir le cœur net, elle ne pouvait plus attendre.

Bien entendu ces questions elle se les posait depuis plusieurs jours déjà, mais elle ne disposait alors d'aucun élément de réponse. Grâce à l'entrevue avec Minh Huê, ce matin, elle commençait à avoir quelques idées...

Il restait encore, concernant cette nouvelle vie de Thuy Lan, des mystères que Minh Huê n'était pas elle-même parvenue à percer. Cependant elle avait promis à Thuy Mai de l'aider.

Plus d'une fois Thuy Mai avait voulu rencontrer sa sœur pour un tête-à-tête cordial comme elles en avaient souvent eu dans le passé. Mais elle avait toujours hésité, de crainte de la réaction imprévisible de sa sœur.

"Non. Non. C'est trop tôt pour cette rencontre, conclut Thuy Mai. Par contre il faut que j'avertisse Maman, le plus tôt possible".

-- Tu veux savoir pourquoi, Thuy Mai ? Pourquoi cela ?? Pourquoi ta sœur Thuy Lan est-elle tombée dans la prostitution ? Tu dois chercher d'abord du côté...

-- Du côté de son mari Hô...

-- Non ! dit la femme. Pas de Hô, son mari. De son beau-frère, Hat. C'est la faute de Hat, le frère cadet de Hô.

-- Pourtant on m'a dit que Thuy Lan et son mari se sont brouillés. C'est le commencement de...

-- Non ! Pas du tout, s'écria la femme. Thuy Lan et son mari ne se sont jamais brouillés. Au début c'était une simple dispute. Ensuite c'est Hat qui a lancé tous ces bruits de brouille pour arranger son plan.

-- Ah oui ?!

-- Il y a deux mois Hô a été arrêté.

-- Quoi ?!! s'exclama Thuy Mai complètement ébahie.

-- Oui. Hô a été arrêté par les Cồng An. Il est toujours en prison.

-- Oh Ciel ! Ma mère et moi on n'est au courant de rien.

-- Je sais. Thuy Lan a coupé tous les ponts avec sa famille depuis qu'elle fait ce métier. D'ailleurs il n'y a que quelques personnes à avoir été au courant de cette terrible nouvelle. C'est pourquoi Hat a pu monter ce coup. D'un côté il a lancé la rumeur de brouille entre Hô et Thuy Lan, de l'autre il a piégé Thuy Lan...

-- Quoi ?! s'écria Thuy Mai. Pi-é-gé ?

-- Oui. Piégé. C'est une histoire incroyable. Tout est la faute de Hat. C'est mon cousin, mais je le méprise. Depuis la Libération la vie devient irrespirable, combien d'hommes ont changé, ont été métamorphosés même. Hat est parmi ceux-là. C'est un salaud. Il n'a que des saloperies dans la tête. Et ce qu'il a fait à Thuy Lan, sa belle-sœur, est le plus diabolique. Hier je suis allée chez une copine. Elle m'a dit que depuis un petit temps Hat était devenu un abominable souteneur et un escroc. Ca ne m'étonne pas. C'est un esprit malfaisant. Un malhonnête. Pauvre Thuy Lan. Qu'est-ce qu'elle a enduré à cause de ce salopard...

-- Comment a-t-il pu...

-- Comment a-t-il piégé Thuy Lan ? Eh bien, c'est simple. Quelques jours après l'arrestation de Hô, il est venu voir Thuy Lan et lui a proposé de l'aider pour "sortir" son mari de prison. Pour cela Thuy Lan devait lui donner tout l'argent... nécessaire. C'était le coup classique: simple et facile à jouer. "

--Combien as-tu ma sœur Thuy Lan ? -- Quatre taels d'or et demi. Seulement ? J'ai contacté un cadre supérieur du Parti. Il faut au moins dix taels. -- Quel malheur ! -- Ce n'est rien, j'ai quelqu'un qui peut t'avancer cette somme de six taels. Tu signes une reconnaissance de dette... pour la forme. Je vais tout arranger pour toi. Je paie cette somme aux Côm An et fonctionnaires... puis très vite... Hô sera libéré...

-- Oh Ciel ! Quel arnaque !

-- Attends, ce n'est pas fini ! s'écria la femme. Deux jours après avoir pris les taels d'or de Thuy Lan, Hat est revenu la voir avec un complice portant l'uniforme d'officier Côm An. Ils la menaçaient et lui réclamaient un paiement "immédiat" de trois taels. Les jours suivants Hat a essayé de convaincre Thuy Lan de ... se prostituer pour payer cette dette colossale.

La femme marqua une pause, but une gorgée de thé.

-- Et alors ? s'impacienta Thuy Mai. Ma sœur commença à...

-- Oui. Elle a succombé aux harcellements répétés de ce diabolique de Hat. Quelques jours après elle a débuté dans ce métier. Elle m'a dit qu'elle y est venue par sa propre volonté... d'en finir avec cette dette... et puis aussi pour avoir de l'argent pour faire sortir-- elle-même-- son mari de prison. Par après je l'ai perdue de vue. Elle a semblé vouloir m'éviter. Ca m'a beaucoup choquée car après son mariage avec Hô, mon cousin, nous étions devenues vite amies intimes, nous nous voyions souvent.

-- Tu ne l'as plus revue depuis ?

-- Oui, depuis plusieurs semaines. Mais avant-hier je l'ai croisée dans la rue. Elle a accepté de venir chez moi. Tu ne devineras jamais ce qu'elle m'a dit.

-- Non ?!

-- Je l'ai regardée et je lui ai demandé: Je vois que tu es très fatiguée, qu'est-ce que tu as ? Elle m'a répondu: Je n'ai rien. Je suis fatiguée parce que je suis sous l'effet de la drogue.

-- Quoi ?! s'écria Thuy Mai interloquée.

-- Oui. La drogue ! Elle m'a dit qu'elle en prenait un peu, de temps en temps, pour oublier sa détresse. Puis après un silence elle a ajouté: Tu sais, sœur Trois, c'est Hat qui m'a droguée. Il l'a fait à mon insu. Il en a versé dans ma boisson. Ensuite il m'a obligée à faire... ce métier de prostituée. Les premiers jours je vivais comme dans un rêve, sous l'effet de la drogue, Hat m'obligeait à recevoir je ne sais combien de clients ces jours-là. Je ne me doutais de rien. Je n'ai su ses méfaits qu'après...

-- Oh Ciel ! Thuy Mai fondit en larmes.

Sœur Trois pleura à son tour. Puis les deux femmes se turent un bon moment.

-- Encore deux trois choses qui me viennent à l'esprit en t'écoutant, reprit Thuy Mai d'un ton calme. Après la soi-disant brouille, entre Thuy Lan et son mari Hô, ma mère et moi nous sommes allées plusieurs fois voir la famille de Hô. Ils ne nous ont rien dit.

-- Justement. Tout de suite après l'arrestation de Hô, Hat avait dit aux parents de ne révéler à personne -- à personne ! -- que Hô était en prison. Hat les avait même menacés. Il avait utilisé la même méthode qu'avec Thuy Lan. Il avait amené un officier Côm An à la maison. Ils avaient foutu une peur bleue aux parents de Hô. Depuis lors les vieux se taisent comme des carpes.

-- Et les frères et sœurs de Hô ?

-- Ils n'étaient même pas au courant de l'arrestation de Hô. Tu sais, Hô a été arrêté dans la rue. En dehors de ses parents, et de Hat, personne de la famille n'a été mis au courant.

-- Quel malheur ! s'exclama Thuy Mai.

-- Tiens. Et Thuy Lan, elle ne vous avait rien dit ?

-- Que non ! Tu sais, ma mère croyait que Thuy Lan s'était brouillée avec son mari, alors elle l'avait grondée. Par après, nous avons remarqué son comportement un peu bizarre, mais ma mère me disait toujours: Thuy Lan est fâchée contre nous. D'ailleurs, pendant tous ces mois, elle ne parlait presque plus avec ma mère. Maman était venue surtout pour voir son petit-fils.

-- Le fils de Thuy Lan. Pauvre bébé ! Il est né au milieu de l'année dernière, n'est-ce pas ?

-- Oui. Au mois de mai. Les parents de Hô s'occupent bien de lui. Peut-être ma mère va-t-elle le prendre chez nous.

-- A propos de ta mère, l'as-tu mise au courant ?

-- Non.

-- Tu vas le faire ?

-- Oui. Bientôt sans doute.

-- Et ton père ?

-- Lui, il a les nerfs solides. Il réagit toujours sagement à de tels drames. Par contre, Maman, elle est très émotive. J'ai peur de sa réaction.

Une demi-heure après Thuy Mai erra dans les rues. Cette fois-ci, à l'inverse de l'entrevue précédente avec Minh Huê, Thuy Mai ne trembla plus. Elle resta calme. Mais peu à peu la rage submergea son cœur.

Madame Bich écouta attentivement Thuy Mai pendant de longues minutes, puis tout à coup elle poussa un cri d'épouvante et sanglota bruyamment comme un bébé.

Thuy Mai pleura à son tour, silencieusement. La veille au soir, elle avait beaucoup pleuré; toujours silencieusement de crainte de perturber le sommeil de Tung. Celui-ci avait fini quand même par se réveiller et Thuy Mai s'était résolue à lui raconter la tragédie de sa sœur Thuy Lan.

Celle qu'elle venait maintenant de raconter à sa mère.

Une terrible tragédie pour Thuy Lan, mais aussi pour toute la famille.

Thuy Mai cessa de pleurer. Elle jeta un coup d'œil à sa mère.

Après avoir été secouée par un violent spasme à la poitrine Madame Bich s'efforça de se calmer. Elle pleura moins fort et ne gémit presque plus.

Peu à peu la conversation reprit sur un rythme lent et détendu.

Madame Bich posait à sa fille questions sur questions. Elle criait de rage en l'écoutant raconter certains éléments du drame qui frappait sa fille aînée. Visiblement elle semblait réconfortée par le fait que Thuy Lan n'était pas venue d'elle-même à la prostitution. "Ma fille a été piégée par ce salaud. Sinon elle n'aurait jamais choisi ce métier honteux. Jamais !".

Hélas, pour elle, ce ne fut qu'une maigre consolation, un court instant de répit. Car, de nouveau, colère et tristesse lui fendirent le cœur. Et de nouveau elle éclata en sanglots.

Thuy Mai se contint. Elle ne pleura pas, elle se tut. Tout à l'heure elle avait compté lui proposer de faire ensemble quelque chose. Aller voir Thuy Lan, par exemple. Mais maintenant, devant l'état de sa mère...

En la quittant Thuy Mai voulut aller voir Suong. Cette semaine elle s'était rendue chez Suong trois fois sans réussir à la rencontrer. Suong était souvent partie chez Lich, son fiancé. La mère de Suong pensait que Lich courait un grand danger.

La sonnette retentit. Thuy Mai sortit en courant. C'était Suong.

-- Ma mère m'a dit que tu me cherchais, sourit Suong. C'était urgent ?

-- Non. Mais comme je t'ai loupée chaque fois...

-- Oh là là ! Je cours aux quatre coins toute la journée, depuis quelque temps.

-- Des ennuis pour Lich ? demanda Thuy Mai.

-- Qui te l'a dit ?

-- Ta mère.

-- C'est vrai.

Suong se laissa tomber de tout son poids sur le canapé. Elle parla d'une voix faible, hésitante. Comme si elle craignait de se perdre dans les détails de son histoire. Pourtant c'était une histoire qu'elle connaissait parfaitement. Une histoire par ailleurs fort simple.

Celle de Lich.

Depuis des mois Lich menait une drôle de vie. Aux yeux des autorités de Nam Ha il était un "non-citoyen", quelqu'un qui "n'existe pas". Il ne pouvait exercer aucune activité légale, ne faire aucun métier fixe. Il ne pouvait obtenir aucune permission de se déplacer, fût-ce pour aller dans une bourgade voisine à 3 km de là. A la moindre occasion, au moindre contact avec les autorités, Lich n'essuyait que des brimades, des tracasseries administratives, des remarques humiliantes.

Sans oublier-- bien entendu-- sa fameuse permission de... se marier avec Suong, permission qu'il attendait toujours, et qu'il attendrait sans doute longtemps encore.

Toutes ces péripéties, toutes ces mésaventures de Lich, tous ces ennuis quotidiens... étaient bien connus. Suong était bien au courant, Thuy Mai aussi.

Mais maintenant cette vie de Lich semblait appartenir au passé.

Car depuis quelques semaines plusieurs événements s'étaient produits, événements aussi bizarres qu'inexpliquables.

D'abord les Cồng An étaient venus chez lui pendant son absence. Ils l'avaient convoqué pour lui recommander de ne pas quitter son domicile "sans raison". Ensuite ils avaient convoqué son ancien patron de la ferme agricole, puis son oncle, puis un voisin, puis un deuxième voisin. Pour savoir ce que Lich faisait... de ses journées.

Et de nouveau-- il y a trois jours-- les Côm An avaient fait irruption dans sa maison. Il était 8 heures du soir. Ils avaient attendu une bonne heure. Lich n'était rentré qu'un peu avant minuit.

-- Evidemment, conclut Suong, après cette alerte Lich n'ose plus habiter chez lui, à Nam Ha. Il n'est pas question qu'il aille chez son oncle, ou chez moi; les Côm An connaissent bien nos adresses. Il ne sait plus où aller. Il a peur.

-- Et personne ne sait pourquoi.

-- Non. Absolument personne. A chacun son hypothèse. L'oncle de Lich redoute que les Côm An ne veuillent envoyer Lich dans un camp cai tao.

-- Il n'y a pas de raisons, dit Thuy Mai.

-- Tu sais, les raisons... Ils font ce qu'ils veulent de nous. L'ancien patron de Lich croit savoir que les Côm An veulent arrêter Lich pour l'envoyer dans une Zone d'Economie Nouvelle.

-- Ou ils veulent l'emprisonner, tout simplement.

-- Quelle que soit l'éventualité, c'est toujours grave pour Lich, gémit Suong le regard triste.

-- Leur étau va se resserrer autour de lui. Il doit être sur le qui-vive constamment. Et il doit tenir bon.

-- Oui mais pour combien de temps encore ?

Les jours se suivirent, de plus en plus pesants.

Thuy Mai avait traversé auparavant des périodes noires. Mais jamais elle ne s'était sentie aussi tourmentée. Ses propres malheurs, et surtout les malheurs de ses proches, devenaient chaque jour plus insupportables pour elle.

La déchéance irrémédiable de sa sœur, dans sa nouvelle vie de prostituée, lui faisait terriblement mal au cœur, d'autant qu'elle était tout à fait incapable de lui venir en aide.

Sa mère aussi en souffrait énormément. Plusieurs semaines après l'événement Madame Bich n'arrivait toujours pas à calmer ses douleurs.

Les premiers jours elle s'époumonait et pleurait de toutes ses larmes. Maintenant, les forces annihilées, la voix presque éteinte, elle continuait à pousser ses gémissements.

Chaque fois qu'elle rendait visite à sa mère Thuy Mai passait d'interminables moments à l'encourager. Mais Madame Bich restait inconsolable. D'autant plus que, par deux fois, elle avait voulu rencontrer sa fille aînée pour l'aider à sortir de ce "métier de la honte", et que chaque fois Thuy Lan avait violemment refusé.

Ecrasée par le désespoir et les chagrins elle ne savait plus que se lamenter.

Et sa santé, déjà fragile, en avait pris un rude coup.

La semaine dernière elle avait eu deux crises d'hypertension rapprochées. Et hier elle avait éprouvé du mal à respirer toute la nuit.

Aujourd'hui Thuy Mai avait passé la matinée au chevet de sa mère qui avait encore pleuré et gémi.

Revenue à la maison Thuy Mai venait de faire une courte sieste. La mère de Tung était allée voir une cousine. Tung aussi était parti on ne sait où.

Avant-hier encore il était rentré tard dans la soirée, complètement ivre. Et sans doute ce soir il allait répéter ce même spectacle. Triste spectacle que Thuy Mai ne connaissait que trop bien, depuis quelque temps déjà.

Mais ce qui était nouveau, et qui l'inquiétait de plus en plus, c'était les changements de Tung. Elle ne le reconnaissait plus. Il avait perdu son calme habituel, il s'énervait pour un rien, il s'angoissait presque sans raison. Plus d'une fois il avait passé la nuit à broyer du noir, parce que dans la journée quelques mots l'avaient contrarié, ou quelqu'un l'avait menacé.

Pourtant il y a deux mois à peine il disait encore souvent à Thuy Mai: "Quelle époque ! C'est le temps des arrogants et des flagorneurs ! Ils pullulent dans les rues. Pour ne pas s'attirer des ennuis il faut apprendre à les supporter et à se taire. Crois-moi, ce n'est pas toujours facile".

C'était difficile pour lui. De plus en plus difficile, jour après jour.

Et depuis l'arrestation de son ami, le peintre Giao Huynh, cela devenait vraiment intenable pour Tung; ses nerfs étaient constamment à vif . Ses coups de colère faisaient peur à voir.

Depuis lors Thuy Mai le surveillait de près avec appréhension et inquiétude.

Hier matin Tung avait reçu une convocation. Ses amis Phuong et Sinh aussi étaient convoqués (ils étaient venus voir Tung hier soir).

Une convocation ! Une de plus par ce même Organisme de Jeunesse, une de plus concernant cette même affaire du peintre Giao Huynh. Une de plus ! Une de trop !

Tung n'avait pas beaucoup dormi la nuit. Et ce matin il était encore très furieux de ce harcèlement.

Thuy Mai semblait avoir réussi à garder son calme, mais seulement en apparence, car au fond d'elle-même elle tremblait de peur pour Tung.

Tung jeta un coup d'œil à la vieille horloge accrochée au mur, sous le portrait de l'Oncle Hô: dix heures et demi passées.

Il attendait depuis plus de deux heures.

Il faisait un calme plat dans la petite salle. Deux femmes étaient assises au bout de la première rangée de chaises, un quinquagénaire à l'autre bout. Une jeune fille venait de quitter sa place, à la deuxième rangée, et d'entrer dans le bureau.

Depuis l'arrivée de Tung une douzaine de personnes avaient franchi cette porte du bureau. La majorité d'entre elles n'y étaient pas restées longtemps. Elles n'avaient pas non plus attendu longtemps dans la salle.

Seuls Tung et son voisin se trouvaient ici depuis le petit matin, bien avant tout le monde, et ils attendaient toujours. Tous deux étaient convoqués, pour 8 heures, par cet Organisme de Jeunesse, et placés à la dernière rangée, loin des autres. Ce n'était sans doute pas par hasard.

La fois dernière-- dans cette même salle-- Tung avait attendu presque quatre heures avant de subir-- dans ce même bureau-- une interminable séance d'interrogatoire, sur son ami Giao Huynh, interrogatoire aussi futile qu'irritant. La fois précédente, avec les cadres du Comité culturel, il avait eu le même traitement humiliant.

Et aujourd'hui ? A quel jeu joueraient-ils encore ?

Tung bougea un peu de sa chaise pour débourdir sa jambe gauche. Hier il avait bien dormi, mais il s'était réveillé trop tôt, et n'était plus arrivé à se rendormir.

Maintenant la fatigue, par manque de sommeil, commençait à se faire sentir.

Et en même temps quelque chose de plus désagréable encore: le mal d'estomac.

Après plusieurs mois du régime alimentaire au bo bo, son estomac donnait ses premiers signes de faiblesse. Depuis ce matin, plus d'une fois, tandis qu'il ressentait des crampes au ventre une aigreur remonta dans sa bouche. "Encore un malheur de plus ! Mon Dieu ! Quand en aurai-je fini avec cette vie ? maugréa-t-il ?".

Les minutes s'égrenaient...

Tung leva les yeux. Il n'y avait plus personne dans la salle, plongée dans un profond silence. Le voisin avait été appelé au bureau depuis un bon moment déjà; et plus personne ne venait dans la salle pour attendre.

Le dernier appelé de cette matinée serait Tung, car il serait bientôt midi à l'horloge.

Il attendait toujours. Il attendait depuis presque quatre longues heures. Maintenant cette attente devenait carrément déprimante, insupportable. Sans compter la fatigue et les crampes d'estomac.

-- Asseyez-vous.

Tung s'assit.

-- Non. Pas là. Plus loin. Là !

Machinalement Tung recula.

L'homme le dévisagea, d'un air curieux. Gêné Tung évita son regard.

Un long moment ils restèrent silencieux, face à face. A travers ses épaisses lunettes l'homme épiait Tung, comme un animal qui épie sa proie. Tung se sentait fort mal à l'aise par les gestes et les regards de l'homme.

Pendant un instant il crut oublier sa fatigue et ses crampes d'estomac. Mais très vite les douleurs revinrent et l'envie de dormir pesa sur sa tête comme une chape de plomb.

-- On dirait que vous avez l'air fatigué, ironisa-t-il.

Tung ne répondit pas.

L'homme sortit de sa poche un paquet de cigarettes "Trois chiffres 5" et en alluma une. "Il fume des cigarettes Trois chiffres 5, se dit Tung, ça doit être un cadre supérieur du Parti. Ou peut-être un bluffeur".

Tung ne tarda pas à savoir que c'était un cadre important.

Quelques minutes plus tard, la porte située à l'autre coin du bureau s'ouvrit, plusieurs Côm An dont deux officiers entrèrent, accompagnés d'un cadre en civil. Tous traitaient l'homme avec une grande déférence. C'était leur chef.

Le chef leur donna des ordres à voix basse puis, un à un, ils se retirèrent sur la pointe des pieds. Il ne restait au bureau que le cadre en civil et un officier Côm An qui prirent place à droite de leur chef.

"Quelle mise en scène ! Ils ont l'air de prendre très au sérieux cette affaire, pensa Tung. Le peintre anarchiste Giao Huynh : un "ennemi dangeureux" pour le Parti et l'Etat Socialiste ? Et moi : son conseiller ? son complice ? Allons donc !!".

Ces derniers jours Tung avait beaucoup réfléchi à cette histoire qu'auparavant il avait toujours prise pour une blague de mauvais goût. Il avait beau creuser dans sa tête, il n'avait trouvé aucun fait lui permettant de comprendre les soupçons de ces cadres et Côm An. Qu'avait-il fait ? Rien.

Le cadre s'approcha de Tung:

-- Savez-vous pourquoi vous êtes ici ?

-- Non.

-- Vous êtes un ami intime du peintre Giao Huynh.

-- Oui, mais... dit Tung, mais on m'a déjà interrogé maintes fois sur ce sujet.

-- Et... avez-vous dit tout ce que vous saviez ?

-- Oui.

-- Vous mentez ! s'écria le cadre.

Tung tressaillit: "C'est donc si grave pour moi? se demanda-t-il avec appréhension.

-- J'ai tout dit aux... aux autorités, balbutia-t-il après un moment.

-- Faux ! Vous mentez ! rugit le cadre.

L'ambiance fut sur le point d'exploser. Heureusement le chef intervint avec autorité en faisant un signe du menton à son subordonné de se calmer. Puis d'une voix sèche il lança à Tung:

-- Connaissez-vous le peintre Giao Huynh depuis très longtemps ?

-- Oui.

-- D'abord comme voisin de quartier...

-- Non. Comme camarade d'école.

-- Etait-il bon élève ?

-- Oui.

-- Elève discipliné ?

-- Oui.

Les questions se suivaient. D'abord ce fut le chef qui dialoguait avec Tung, et puis spontanément l'officier intervint et enfin le cadre revint dans la conversation.

Lentement l'ambiance se détendait. Par deux fois même le chef pouffa de rire devant la réponse hésitante de Tung.

Au début Tung était très crispé mais petit à petit il sortait de sa réserve. Ses réponses devenaient moins craintives et plus étoffées.

A mesure que la tension baissait dans l'ambiance les interrogateurs semblaient moins exigeants.

Visiblement ils désiraient maintenir cette bonne ambiance. Ils ne s'intéressaient pas spécialement aux sujets trop graves, trop politiques. Ils préféraient plutôt survoler tous les sujets... La vie quotidienne de Giao Huynh

depuis la Libération: ses métiers de bric-à-brac pour survivre dans cette impitoyable Hô Chi Minh ville, ses activités, ses déplacements, ses toiles...etc...

"Quel étrange interrogatoire ! pensa Tung".

Car les interrogateurs ne s'attardaient guère plus d'une minute sur une question.

.....

-- Monsieur Tung, demanda l'officier, en dehors de la peinture Giao Huynh a-t-il d'autres passions ?

-- Oui. Il joue de la guitare.

-- Ah bon. Et pratique-t-il... un sport ?

-- Non.

.....

Très souvent ils abandonnaient Giao Huynh, l'ennemi numéro 1, pour aborder d'autres sujets concernant ses connaissances, ses amis -- parmi lesquels: Sinh, Phuong, Tung... Et sur ces sujets-là non plus les interrogateurs n'accordaient visiblement aucune attention...

.....

-- Tiens, tiens ! J'allais oublier, s'exclama le chef souriant. Votre professeur Quang, enseigne-t-il toujours son cours d'Histoire de Chine ?

-- Jusqu'à l'année dernière oui. Mais depuis lors je ne sais pas. Je n'ai plus aucune nouvelle de ma Faculté.

.....

En somme ce n'était pas du tout un interrogatoire. On eût dit une simple conversation "autour d'une tasse de thé". Il était vrai qu'à un certain moment Tung avait eu l'honneur de recevoir une tasse de thé tiède.

Mais la conversation traînait. Interminablement. Deux heures de l'après-midi avaient sonné depuis un bon moment déjà mais les hommes continuaient encore leur jeu de questions-réponses à la va-vite.

Puis soudain le chef se leva. Il posa longuement son regard sur l'officier, puis sur le civil. Ceux-ci répondirent par des signes de têtes. "Sans doute échangent-ils des codes secrets, se dit Tung".

Puis le chef quitta le bureau. Quelques instants après les deux subordonnés se levèrent à leur tour. En sortant ils saluèrent Tung d'un air glacial.

Abandonné seul dans ce grand bureau Tung fut très choqué par le changement brusque de leurs comportements, surtout par leurs regards menaçants en quittant le bureau.

Vraiment bizarre ! D'autant plus bizarre qu'imprévisible. En effet, la conversation s'était déroulée dans une ambiance on ne peut plus décontractée. Il n'y avait pas la moindre animosité.

"Qu'est-ce qui s'est passé ?" s'inquiéta Tung.

Mais en ce moment il était absolument incapable de réfléchir. Sa tête était devenue plus lourde qu'une boule de fer tandis que ses membres semblaient se détacher de son corps.

Il serait bientôt 3 heures de l'après-midi et il était sur le qui-vive depuis ce matin à 6 heures, dès son lever.

Exténué Tung rapprocha les deux chaises il s'y laissa tomber de tout son long.

Il n'avait pas dormi longtemps. A peine un quart d'heure.

L'officier Côm An et le cadre civil revinrent, sans leur chef, mais escortés d'un jeune Côm An et d'un jeune cadre. Ces deux nouveaux venus étaient aussi costauds qu'antipathiques.

L'officier réveilla Tung en tapant sur son épaule. Ce dernier ouvrit les yeux, puis se leva d'un bond.

-- Excusez-moi, dit-il.

-- Asseyez-vous ! ordonna le cadre.

Ils s'assirent en demi-cercle face à la chaise de Tung.

Celui-ci, extirpé de son sommeil, jeta un coup d'œil à la dérobée à ses interrogateurs. Les visages étaient renfrognés, les regards hostiles.

-- Monsieur Tung, nous avons interrompu votre bonne sieste, dit le cadre. Nous aussi nous avons raté la nôtre. Il le faut bien. Parce qu'il faut en finir avec votre problème.

-- Votre cas est très grave, renchérit l'officier. Vous semblez l'ignorer.

-- Non...

-- Si. Si. Vous en êtes inconscient. Et vous voulez faire le malin avec nous.

-- Pas du tout Monsieur... murmura Tung.

-- Si Monsieur Tung ! rétorqua l'officier. Durant notre entretien vous n'avez pas arrêté une minute de faire le malin.

-- Comment celà ?

-- Eh bien ! Vous répondez à côté, vous jouez sur les mots.

-- Jamais, protesta Tung. Je vous ai toujours dit tout ce que je savais. Tout.

-- Vous mentez ! s'écria l'officier. Vous mentez à toute occasion.

-- Ce n'est pas vrai.

-- Taisez-vous ! intervint le cadre, resté silencieux jusque là. On a les preuves que vous êtes un menteur.

Puis il fit signe du menton au jeune cadre. Celui-ci sortit un paquet de photos qu'il donna à son supérieur.

Le cadre montra une photo à Tung.

-- Voici une des preuves.

Tung regarda la photo, sur laquelle il se trouvait à côté du peintre Giao Huynh et d'un autre jeune homme.

-- Ce jeune homme, le reconnaissez-vous ?

-- Oui, répondit Tung. C'est le peintre Van Ly.

-- Tout à l'heure vous nous avez affirmé: « le peintre Van Ly, je ne le connais pas ». .

-- C'est la vérité. J'ai parlé avec Van Ly une fois. Juste une fois. La fois où on a pris cette photo. Il est un ami de Giao Huynh. Il est venu-- comme moi-- voir les toiles de Giao Huynh. Autrement je ne le connais pas.

-- menteur ! rugit l'officier. En réalité tu es un complice de Giao Huynh, de Van Ly, et d'autres peintres anarchistes. Tu complotes avec eux.

-- Moi !? Mais... Monsieur... Je ne fais rien. Absolument rien.

-- menteur ! tonna le cadre hors de lui. Intellectuel pourri ! Réactionnaire !

Il fit un clin d'œil au jeune Côm An. Immédiatement celui-ci bondit en avant. Le costaud tout en muscles saisit Tung par le col de chemise qu'il tira violemment. A peine Tung eut-il le temps d'ouvrir la bouche que le costaud lui asséna un coup sec sur la tête. Tung tomba sur le côté.

Le cadre vociféra:

-- Fantoche des Américains ! Réactionnaire !

Comme encouragé par son supérieur le costaud frappa encore. Tung tomba, puis se releva, puis retomba. A son tour le jeune cadre s'approcha, et lui donna des coups de pieds dans le dos et dans le ventre.

Alors que Tung gisait au sol, inerte, évanoui, les deux musclés continuèrent à le frapper.

Un bruit de détonation, déchirant l'atmosphère, tira Tung de son sommeil.

Ouvrant légèrement les yeux il ressentit des douleurs partout dans le corps, douleurs aiguës et massives. Allongé sur un lit il essaya de tourner la tête vers le côté droit, d'où venait la lumière. Il y parvint avec difficultés, tellement les douleurs étaient lancinantes dans ses muscles.

Le corps immobile, la tête inclinée, il resta un moment à regarder la fenêtre de bambou, à moitié ouverte.

Il ferma les yeux et peu à peu la mémoire lui revenait. Quelques scènes de la conversation repassaient dans sa tête où des images floues se mélangeaient à des bribes de phrases incohérentes.

Puis tout à coup une image lui explosa en plein visage: "Le Côm An costaud m'a frappé, gémit-il, mais pourquoi ??". Il s'efforça de comprendre en creusant dans sa mémoire. En vain. Aucun autre souvenir ne surgit.

Il se sentit très fatigué, sa tête s'alourdit. Il tomba dans le sommeil.

Quand Tung se réveilla il faisait une clarté aveuglante dans sa chambre.

Un sergent lui apporta son repas. Un bol de soupe aux légumes, un bol de riz garni de deux minuscules morceaux de viande, un petit bol de saumure nuoc môm.

-- Vous avez de la chance Monsieur Tung, dit le sergent. Quelqu'un de très haut placé a décidé de vous incarcérer ici. Sinon, à cette heure, vous serez déjà envoyé dans un camp très loin d'ici.

-- Où sommes-nous ? demanda Tung, allongé sur son lit.

Le sergent ne répondit pas. Après avoir posé tous les bols sur la tablette, à côté du lit, il disparut.

Tung avait encore très mal dans tout le corps, et surtout dans le ventre, néanmoins après plusieurs tentatives il parvint à se redresser et à s'asseoir près de la tablette.

Affamé il dévora son repas.

A travers la fenêtre il put voir la grande cour entourée de longs bâtiments de type caserne militaire.

"Qui a décidé de ne pas m'envoyer dans un camp ? Qui donc ? se demanda-t-il". Il voulut rester assis un moment, à regarder la cour déserte, à réfléchir sur cette petite phrase étrange du sergent. Mais il se sentit si faible que, même en s'appuyant sur la tablette, il ne put garder longtemps cette position assise.

Il ne put pas s'allonger longtemps non plus.

Car brusquement les douleurs au ventre décuplèrent d'intensité, déchirant sa chair. Tordu de douleur Tung tressauta comme un poisson dans un filet. Tombé du lit il vomit abondamment.

Dès qu'il eut fini de vomir il releva la tête et regarda la flaque étalée sur le sol. "Mon Dieu ! s'affola-t-il. Je vomis du sang !".

Puis il cria de toutes ses forces: "Au secours ! Au secours !". Personne ne vint.

Allongé sur le sol il attendit en silence. De longues minutes s'écoulèrent. Toujours personne. Il vomit encore une fois, puis les douleurs s'espacèrent.

Encore de longs moments d'attente et le sergent enfin repassa. Paniqué, il ordonna à Tung de ne pas bouger et d'attendre son retour. Il courut chercher l'infirmier de garde.

Tung était à moitié endormi lorsque trois personnes entrèrent dans la chambre. Le sergent s'approcha et présenta Tung à son supérieur, un Lieutenant. Ce dernier lui montra son voisin qui portait une blouse blanche:

-- Vous avez de la chance Monsieur Tung, dit le Lieutenant. C'est par hasard que le Docteur se trouve encore à cette heure à la caserne.

-- Beaucoup de chance, acquiesça celui-ci, puisqu'en plus je viens de remplir ma trousse d'urgence.

En fait la trousse du médecin n'était "remplie" qu'au tiers, et il ne disposait que de quelques comprimés pour l'estomac.

-- Ce médicament va calmer votre douleur à l'estomac, dit-il. Depuis votre arrivée ici, hier après-midi, vous avez beaucoup dormi. C'est bien. Mais il faut encore vous reposer. Un jour c'est insuffisant.

Après le départ des trois hommes Tung, remis sur le lit, fut complètement désespéré, tandis qu'une foule de questions assaillaient incessamment son esprit...

"Où est-ce je me trouve ?... Suis-je ici depuis hier, tout de suite après avoir été frappé par ces Còng An ? Ou ai-je été transporté "ailleurs" entre temps ? ... Vais-je rester ici encore longtemps ? Maman, Thuy Mai sont-elles au courant de ma détention ?..."

Une question bousculait une autre...

Et tout particulièrement Tung était obsédé par l'une d'entre-elles: "Quel est ce personnage très haut placé-- dont parlait le sergent-- qui a décidé de ne pas m'envoyer dans un camp, et de m'incarcérer ici ?".

Se poser question sur question sans obtenir une seule réponse... cet exercice mental devenait très vite irritant et pesant pour Tung. Il s'efforça, plus d'une fois, de l'arrêter. Sans succès.

Finalement c'est la fatigue qui prit le dessus. Une fatigue irrésistible qui l'assoupit...

-- Tung ! Réveille-toi !

Tung ouvrit les yeux.

-- Je rêve ? murmura-t-il.

-- Non. Tu ne rêves pas, dit Thuy Mai. Tu te trouves bien dans notre maison.

-- C'est vrai ?

Il essaya de se redresser. Une douleur vive déchira son ventre.

-- Aïe !

-- Qu'as-tu chéri ? s'affola Thuy Mai. Il ne faut pas bouger.

Elle s'approcha du lit et l'aida à s'asseoir.

-- Je te réveille parce que tu dois te préparer pour un entretien avec le Capitaine Niên qui va arriver d'un moment à l'autre.

-- Le Capitaine Niên ? s'étonna Tung. Qu'est-ce qu'il vient faire ici.

-- Laisse-moi t'expliquer.

-- Tu m'expliqueras plus tard, s'impatienta-t-il. Répond-moi d'abord. Pourquoi le Capitaine Niên ?

-- Eh bien ! C'est l'homme de confiance de ton oncle, le Colonel Cao Vy.

-- Le voilà notre cher oncle !

-- Tu as bien de la chance. Un cadre supérieur du Parti, Monsieur Manh, connaît bien l'oncle Cao Vy. Et par un hasard extraordinaire ce Monsieur Manh a été au courant de tes démêlés avec les Côm An dans cette affaire du peintre Giao Huynh.

-- Mais alors... l'oncle Cao Vy a été au courant de mes ennuis dès le début.

-- Non, affirma Thuy Mai. Non, l'oncle a été seulement mis au courant-- à la dernière minute-- après que tu as été frappé, puis transporté à la caserne. J'ai questionné longuement le Capitaine Niên qui était ici hier soir. Il était très gentil avec Maman et moi.

-- Donc... donc laisse-moi réfléchir, grommela Tung. Ce Monsieur Manh a tout... prévu.

-- Non. Le Capitaine Niên m'a expliqué que Monsieur Manh lui-même n'a été mis au courant... qu'après ton interrogatoire où tu a été molesté.

-- Juste après ?

-- Oui. Juste après. Et c'est lui qui a réussi à empêcher ton envoi... dans un camp.

-- Em-pê-cher ? s'étonna Tung.

-- Oui. Empêcher. C'est grâce à lui que tu as été transféré dans une caserne pas loin de Hô Chi Minh Ville. Donc ce Monsieur Manh jouait un rôle très important, mais ce n'est pas lui qui dirigeait ou supervisait tout.

-- Je comprends. Les services qu'ils ont créés pour mâter les anarchistes, les anti-partis comme le peintre Giao Huynh ou... moi (il sourit)... ces services sont dirigés par un grand chef, comme Monsieur Manh. Mais non pas Monsieur Manh lui-même.

-- C'est bien celà, asquiesça Thuy Mai. D'ailleurs, ce n'est pas grâce à Monsieur Manh que tu as été libéré et transféré à la maison.

-- Tu ne vas me dire que c'est l'oncle...

-- Si. C'est bien l'oncle Cao Vy qui a réussi à te faire libérer.

-- Pourtant, l'autre jour, il m'a dit qu'il n'était plus mon oncle ... après la bévue que j'avais commise chez le Général Nguyễn Ly Hoai. Je croyais qu'il était toujours fâché contre moi.

-- Mais... il est toujours fâché contre toi, s'écria Thuy Mai. Le chef des Công An a dit-- à Monsieur Manh et à l'oncle Cao Vy-- que tu leur mentais tout le temps, que tu te moquais de leur gueule, que tu les provoquais...

-- Mais enfin ! maugréa Tung. Ils m'en veulent, ces Công An ! De quoi ne m'ont-ils pas encore accusé ? Renverser le Gouvernement ? Comploter contre le Parti ? Je n'ai rien fait. Rien.

-- Tu vas tout expliquer au Capitaine Niên et, surtout, tu vas lui demander conseil. En attendant il faut te reposer.

-- Depuis quand suis-je ici ?

-- Tu as été frappé à 3 heures. Le même jour tu as été transporté à la caserne vers 7 heures du soir. Tu es resté deux nuits à la caserne. Hier vers 11 heures du soir un véhicule militaire t'a ramené à la maison.

-- Je n'étais au courant de rien.

-- Ils t'ont endormi.

-- Quoi ?! Ils m'ont endormi ? se lamenta Tung. Et ils m'ont livré à 11 heures du soir ? Comme un objet de la honte.

-- Et en plus ils nous ont interdit—à Maman et à moi-- de dire à quiconque que tu as été frappé et incarcéré par les Công An.

-- Oh là là ! Je me sens si fatigué, si las... de toute cette affaire. Quand en serons-nous débarassés ?

-- Veux-tu un thé, en attendant le Capitaine Niên ?

Cette nuit Tung avait bien dormi.

Il ne s'était réveillé que deux fois. Au total moins d'une heure d'interruption pour plus de neuf heures de sommeil: c'était vraiment une aubaine. D'autant plus que le sommeil était lourd et reposant.

Pourtant ces deux courts réveils nocturnes lui paraissaient si anormaux.

Parce que, d'habitude, quand il se tracassait pour quelle chose, il restait des heures dans le noir sans arriver à fermer les yeux. Ou quand il était très fatigué-- comme hier-- il dormait comme un bébé jusqu'au matin, sans ouvrir l'œil une seule seconde.

Non seulement ces réveils nocturnes paraissaient anormaux, ils étaient en plus inquiétants pour lui.

Parce que, à chacun de ces réveils, il avait ressenti d'atroces douleurs au ventre. Sans doute ces douleurs avaient été tellement intenses qu'elles arrivaient à l'arracher d'un tel sommeil de plomb.

Maintenant, au milieu de la matinée, elles se manifestaient de nouveau.

Mais ce qui inquiétait Tung, ce n'était pas seulement l'intensité de ces douleurs qu'il devait supporter depuis déjà plusieurs jours.

C'était aussi-- et surtout-- leur nouvelle localisation. Plus de doute possible: le mal ne se limitait plus à l'estomac (comme lui avait dit le médecin). Le mal avait atteint d'autres organes.

Un organe ? Ou plusieurs ? Lesquels ? C'était si difficile de savoir. Tantôt la douleur se concentrait du côté de l'estomac, tantôt de l'autre côté, tantôt elle se déplaçait, nettement plus loin, vers le bas ventre.

"L'estomac malade: c'est grave, maugréa Tung. Le foie, ou la rate, ou les reins: c'est encore plus grave. De toute façon je suis condamné".

Jamais il s'était senti aussi triste, et malheureux, que ce matin.

Depuis son retour à la maison Tung continuait à souffrir le martyr.

Deux médecins étaient venus le voir. Leurs diagnostics concordent: il souffrait de l'estomac et son foie avait été atteint par les coups de pieds des Cồng An.

L'estomac malade ? Avec le sévère régime alimentaire à base de bo bo l'estomac avait montré, depuis plusieurs semaines déjà, ses premiers symptômes d'anomalie. Donc cela n'avait rien d'inattendu pour lui.

Mais... le foie malade ? C'était bien plus imprévisible et plus inquiétant.

"Les coups de pieds au ventre, lui avait dit un médecin, ça peut causer de terribles dégâts aux organes touchés". Ces derniers jours Tung avait souvent pensé à cette phrase. Au début il avait été si triste pour son sort . « Je suis condamné, ma vie est foutue ! »...

Mais, par après, chaque fois qu'il y pensait c'est la rage qui l'envahissait.

Une rage violente, dévastatrice. Une rage violente qui, chaque fois, immanquablement le mettait hors de lui. Une rage dévastatrice qui, nuit après nuit, creusait des sillons profonds dans son cœur.

« Des coups de pied ! Des coups de pied ont démoli ma vie ! »

Aujourd'hui, au septième jour depuis son retour à la maison, cette tristesse et cette rage avaient fini par lui faire plus de mal que ses douleurs au ventre...

« Je suis condamné ! Ma vie est foutue ! ... Des coups de pied ! Des coups de pied ont démolis ma vie ! »

Souvent , en pleine nuit, ces mots surgissaient, comme des fantômes, et extirpaient brutalement Tung de son sommeil.

Nuit après nuit sa tristesse et sa rage décuplaient d'intensité et le torturaient continuellement.

Maintenant la situation de Tung était devenue absolument insupportable, alors qu'il n'était de retour à la maison que depuis deux semaines à peine.

-- Non Thuy Mai ! Non ! Je ne peux plus continuer cette vie ! s'écria Tung avec véhémence. Je dois fiche le camp d'ici ! Je dois m'enfuir à l'étranger !

En entendant ces mots Thuy Mai fut si abasourdie qu'elle resta sans mot dire.

Ils étaient sortis sur le balcon dès la tombée du jour après que la pluie eut cessé. Comme le jour précédent Tung avait passé la soirée cloué sur sa balançoire, renfermé dans de longs silences. Thuy Mai aussi avait été très peu loquace. Recroquevillée sur sa balançoire elle lui lançait de temps à autre un mot gentil. Il ne répondait presque jamais, mais souriait chaque fois.

Ainsi tout le long de la soirée, quoique taciturne, il avait gardé sa bonne humeur. Son calme aussi.

Et puis tout à coup ses nerfs craquèrent :

-- Non Thuy Mai ! Non ! Je ne peux plus continuer cette vie !....

Elle se tut pendant un long moment, puis elle lui lança d'une voix émue :

-- C'est une décision... gravissime ! As-tu mûrement réfléchi ?

-- Bien sûr. J'ai beaucoup réfléchi ces jours-ci.

-- Elle va bouleverser complètement notre vie...

-- Je le sais bien ! Mais... ma vie devient intenable ! Absolument intenable ! fulmina-t-il. Non ! Je ne resterai pas un jour de plus ici. Je m'enfuirai dès que je pourrai.

Il éclata en sanglots...

Madame Bich était d'excellente humeur. Elle riait sans arrêt. Elle riait pour des riens.

-- Ah ! C'est une magnifique nouvelle ! dit-elle. Comme je suis contente de la décision de Tung. Il veut partir à l'étranger. Il a raison.

-- Il ne peut pas partir seul... hésita Thuy Mai.

-- Bien entendu. Tu dois l'accompagner. Que ce soit dans l'Enfer... (elle sourit) ou dans le Paradis, vous irez ensemble.

Contrairement à sa mère Thuy Mai avait l'air anxieux.

-- Partir à l'étranger, gémit-elle, ça ne me fait pas peur. Mais je suis inquiète pour toi... et surtout pour ma sœur Thuy Lan.

-- Peuh ! Ici tu ne peux plus faire grand-chose pour moi. Et encore moins pour Thuy Lan (elle poussa un soupir). Ce n'est pas facile pour elle de sortir de ce milieu... de prostitution, de drogue... J'en suis désespérée. J'ai perdu ma fille aînée...

-- Avec le temps je pourrai... la contacter de nouveau.

-- Non. C'est inutile, trancha Madame Bich. Il ne faut pas compter trop là-dessus. Tung et toi vous devez quitter ce pays. Absolument. J'ai mûrement réfléchi : c'est à l'étranger que tu pourras aider Thuy Lan efficacement. Tu me comprends ? Là-bas. Pas ici. Tu dois partir pour toi. Pour nous. Mais aussi, et surtout, pour Thuy Lan.

-- C'est une décision importante...

-- Bien sûr.

-- Il faut réfléchir, murmura Thuy Mai.

-- Oui. Mais il ne faut plus hésiter. Depuis la Libération la situation se dégrade de jour en jour. Et ce n'est pas encore fini ! Combien de fois avons-nous prié ? Combien de fois avons-nous espéré en vain pour que ça change ?

-- C'est vrai.

-- Non. Il ne faut plus se faire d'illusions. Il faut être réaliste maintenant. Il ne faut plus se nourrir d'espoir pour ce régime. Notre vie devient de plus en plus infernale. Et ça ne s'arrêtera jamais.

-- Je le sais bien.

-- La situation de Tung est devenue intenable. Et quand je dis qu'il faut être réaliste je pense déjà au jour où Tung sera jeté en prison. Ce sera plus tôt que tu ne crois...

-- J'y ai déjà pensé Maman. J'en suis bien consciente.

-- Ah ! Comme je suis contente que Tung ait décidé de partir. Maintenant il faut agir vite. Il ne faut plus tergiverser.

« Je dois ficher le camps d'ici. Je dois m'enfuir à l'étranger... Je ne resterai pas un jour de plus ici... Je m'enfuirai dès que je pourrai... »

Encore une fois les mots de Tung résonnaient dans la tête de Thuy Mai.

Tung les avait prononcés avec rage. Sur le moment elle avait partagé sa rage. Mais à présent – trois jours après—en évoquant ces mots c'est surtout la tristesse qui lui pesait lourd au cœur: la tristesse de devoir quitter le Viêt Nam.

Auparavant elle n'avait jamais eu cette idée de partir loin... d'abandonner son pays natal, sa terre ancestrale... de quitter ses parents et amis, ces êtres si chers. A aucun moment cette idée n'avait effleuré son esprit... ni pendant les journées fiévreuses qui suivirent le 30 Avril 1975 où, autour d'elle, les gens s'enfuirent par milliers... ni après, lors de terribles événements survenus à sa famille...

Tung non plus n'avait jamais voulu partir à l'étranger.

Il avait connu tant de drames familiaux et de déboires personnels et pourtant, après chaque période noire, il avait toujours réussi à retrouver son bon moral.

Mais depuis quelque temps ses nerfs avaient commencé à craquer. Et maintenant—avouait-il—son tout dernier espoir l'abandonnait.

Ces trois derniers jours il semblait qu'il voulût se confier à elle davantage sur sa décision de quitter le Viêt Nam. Pourtant il se murait dans un étrange mutisme. Souvent il restait allongé, sans bouger, de crainte que les douleurs au ventre ne reprennent de plus belle.

Et, le soir, il se terrait dans la peur... « Idées antisocialistes ! Délit d'opinion ! Complicité avec des anti-Parti comme Giao Huynh ! ... etc... se lamentait-il souvent. J'appartiens malgré moi à la Classe des Intellectuels dangereux à liquider ! Mon cas est grave, Thuy Mai. Je suis désormais sur leur liste noire. Les Côm An vont me jeter en prison ».

La peur au ventre, la peur dans les yeux, Tung tressaillait au moindre bruit à la porte d'entrée, se levait en sursaut en pleine nuit.

« Non ! il ne peut plus rester ici, se dit-elle, il doit partir et je dois partir avec lui... ».

Décision prise, elle avait moins peur, elle se sentait même soulagée un peu, et cependant elle était si triste à l'idée de quitter le Viêt Nam...

Trois jours, cinq jours, dix jours... chaque jour qui passait renforçait encore un peu plus Tung dans sa décision de s'enfuir à l'étranger.

Et cet événement qui venait de se produire apportait un argument de poids à cette décision

La veille le journaliste Đông Hai avait été arrêté !

Les Công An avaient fait irruption chez lui, à deux heures du matin, et l'avaient amené on ne sait où. Paniquée sa femme, qui habitait avec lui et leurs deux plus jeunes enfants, avait alerté quelques proches et amis, dont Phuong. Ce dernier était allé voir Tung ce matin.

-- Ce journaliste est-il un ami de Giao Huynh ? s'inquiéta Thuy Mai dès que Phuong venait de partir.

-- Non, répondit Tung. Il ne connaît que vaguement Giao Huynh dont il est allé, une fois, voir l'exposition de peinture avant la Libération.

-- Donc cette arrestation n'a pas de lien avec celle de Giao Huynh.

-- Un lien direct : non. Mais sans doute ces deux arrestations appartiennent à la même campagne de... purification idéologique actuelle. Ce sont les mêmes genres de problèmes... Délit d'opinion, idées ou activités antisocialistes...

-- Pourtant ton ami Phuong me dit que ce journaliste n'a plus rien fait depuis la Libération...

-- Et moi ? s'énerva Tung. Qu'ai-je fait ?

-- Lui... il paie sans doute pour son passé... comme ceux qu'ils ont envoyés à la Rééducation cai tao en 1975.

-- Il semble que c'est une toute nouvelle campagne... bien différente... récita Tung d'un air triste. Elle vise surtout des intellectuels réactionnaires de toutes sortes : ex-fantoches des Américains, nostalgiques de l'ancien régime nationaliste, anticommunistes haineux, opposants religieux au Socialisme, déçus de la Révolution.

Tung suspendit sa citation.

-- Déçus de la Révolution ! Quels mots funestes ! fulmina Thuy Mai.

Tung bougea un peu sur sa chaise, son visage se crispait, son regard se perdait au loin.

-- Donc, cette nouvelle campagne continue à frapper, reprit-elle sur un ton peureux... et peut-être... tu seras le suivant.

-- Peut-être. De toute façon je suis surveillé de près. Hier, le Capitaine Niên m'a demandé de rédiger mon premier rapport bao cao sur mes relations avec Giao Huynh... et ses amis. Il m'a conseillé aussi de ne pas m'éloigner de Hô Chi Minh Ville...

-- C'est menaçant.

-- Avec ces Cồng An il faut me méfier, dit Tung d'une voix lasse. Ils pourraient m'arrêter n'importe quand... De mon côté, je suis bien décidé à m'enfuir d'ici. Et maintenant, avec cette arrestation du journaliste Đông Hai, je le suis encore plus. Je ne pourrai plus vivre dans cet enfer...

...

Dans de telles discussions avec elle sur sa décision de partir à l'étranger Tung disait toujours « je » : je m'enfuirai, je ficheraï le camps... mais il savait pertinemment qu'elle partirait avec lui. Elle était, elle aussi, bien décidée à partir, et elle le lui avait dit.

Non seulement ils partiraient à deux, mais ils espéraient pouvoir trouver très vite d'autres compagnons.

Et bien entendu ils pensèrent immédiatement à Suong et Lich.

Thuy Mai se chargeait de contacter Suong. Evidemment elle ne lui dirait rien de leur décision secrète qu'ils partageaient seulement avec Madame Bich.

-- Oh Bouddha ! s'écria Thuy Mai. Mais qu'est-ce qui nous arrive ?

-- Oh oui ! gémit Suong. Rien que des malheurs !

-- Et quels malheurs !

Elles eurent les larmes plein les yeux mais se continrent.

Chacune écrasée par ses propres tracas elles s'étaient perdues de vue depuis un temps. Elles avaient donc un tas de choses à sa raconter. Pourtant les mots ne venaient pas...

Auparavant Thuy Mai avait, brièvement, mis Suong au courant des maltraitances que Tung avait subies chez les Côm An, et de ses maladies qu'il avait contractées. De son côté Suong lui avait relaté, brièvement aussi, les dernières mésaventures de Lich.

Suong parut extrêmement choquée par les révélations de Thuy Mai sur les détresses de Tung, son mari. Thuy Mai le fut tout autant par les révélations de Suong sur les malheurs de Lich, son fiancé.

Après cet intermède verbal les deux copines se turent pendant un moment.

Puis, petit à petit, elles reprirent leur dialogue. Pour sortir de cette atmosphère morose elles changeaient radicalement de sujets. Elles parlaient de la pluie et du beau temps, de quelques bonnes nouvelles pour un parent ou un voisin du quartier... elles racontaient des blagues, elles riaient...

L'atmosphère se détendait un peu.

Elles sortirent s'asseoir sur le balcon où il faisait moins chaud. L'après-midi tirait à sa fin.

A l'époque où elles travaillaient ensemble comme tailleuses elles passaient de mémorables fins d'après-midi.

Après de longues heures à se courber l'échine devant la machine à coudre Singer les deux amies venaient s'asseoir ici, sur le balcon. Des histoires drôles, de plaisanteries, des taquineries amicales, des sourires complices... tant et tant de remèdes pour les aider à oublier, pendant un instant, ces cortèges d'ennuis, de tracas, de leur vie quotidienne. Et elles restaient ainsi à bavarder joyeusement jusqu'à la tombée du soir...

Mais aujourd'hui le cœur n'y était pas.

Malgré les rires, et les blagues, la joie ne dura pas. Le silence retomba et la tristesse revint, sur leurs visages, dans leurs regards.

-- Quels malheurs ! s'exclama Suong de nouveau.

-- Il est foutu Tung ! gémit Thuy Mai. La maladie de foie est incurable. Son foie va le tuer. A moins que ce ne soit la prison qui s'en charge.

-- Mais... son oncle le Colonel Cao Vy vient de le faire libérer. Tu me l'as dit...

-- C'est vrai. Mais il paraît que l'oncle Cao Vy a été contraint de sauver son neveu Tung: pour se sauver la face devant ses parents et ses collègues.

-- Ah bon ! C'est du faux semblant !

-- C'est ça. Le Colonel joue la comédie devant les gens. L'autre jour, le Capitaine Niên, son subordonné est venu nous dire que si Tung s'entête à poursuivre ses activités contre le Parti le Colonel le... reniera. Il le laissera tomber sans pitié !

-- Tu me dit: son subordonné ?

-- Oui, acquiesça Thuy Mai. C'est son subordonné que le Colonel a envoyé pour nous menacer. D'ailleurs, depuis un temps, l'oncle Cao Vy ne vient plus voir Tung et sa mère.

-- Tung n'a rien fait.

-- Evidemment. Mais personne ne croit à ses protestations.

-- Quelle histoire ! C'est terrible !

-- J'ai très peur pour Tung, murmura Thuy Mai. Si les Côm An le mettent en prison il mourra de son foie... Suong, j'ai si peur...

-- Moi aussi, j'ai peur... balbutia Suong. J'ai peur pour Lich. Je n'ai plus de ses nouvelles depuis six semaines.

-- Si longtemps !

-- Oui. Notre dernier rendez-vous remonte à six semaines, un dimanche comme aujourd'hui. On m'a dit que le dimanche suivant les Côm An étaient venus arrêter Lich chez lui, le matin, et qu'ils l'avaient tout de suite transféré à la prison centrale de Nam Ha.

-- Donc il est en prison.

-- Probablement. L'autre jour je suis allée là-bas pour m'informer. Plusieurs voisins et amis m'avaient confirmé l'arrestation de Lich, ils l'ont vu monter

sur le véhicule des Côm An. Mais personne ne savait ce qui s'était passé réellement. Depuis lors personne ne l'a revu.

-- Peux-tu faire confiance à tes informateurs ?

-- Bien sûr, répondit Suong. Ce sont tous des voisins et amis de longue date de Lich à Nam Ha, et qui aussi me connaissent bien. Il n'y aucune raison de douter de leur parole.

-- Nous devons nous renseigner le plus vite possible.

-- Absolument. Demain je reviendrai à Nam Ha.

-- Je t'accompagnerai.

-- Merci, fit Suong.

Le soir tombait. Très vite les ombres montaient vers les toits.

-- Il est tard, dit Suong après un silence. J'ai si peur Thuy Mai. (sa voix trembla.) Si Lich est jeté dans une prison... il y mourra...

Les deux femmes se regardèrent. Leurs yeux étaient remplis de larmes.

CHAPITRE 10

C'était un dimanche matin...

Jadis, chaque dimanche matin, Lich se levait tôt pour aller à l'église. Depuis la Libération il avait supprimé cette messe dominicale, comme la plupart de ses jeunes amis catholiques, de crainte d'être « mal vus » par les autorités.

D'ailleurs depuis lors il avait perdu presque tous ses amis. Il ne lui en restait que deux : Ba Dâý et Vuong. Vuong était orphelin. Ba Dâý avait encore sa mère qui vivait dans une bourgade proche de Hô Chi Minh Ville.

Ici, à Nam Ha, les trois copains se voyaient souvent. Surtout Ba Dâý et Lich qui sortaient ensemble tous les dimanches.

Justement ce dimanche-ci ils avaient projeté de faire ensemble une longue escapade à travers les champs, près de la Rivière. C'est pourquoi Lich s'était levé très tôt le matin et attendait son copain qui, d'habitude, arrivait bien avant le lever du soleil. Le soleil surmontait déjà l'horizon, le chant du coq avait cessé depuis un moment déjà, et toujours pas l'ombre de Ba Dâý.

Mais Lich, inquiet de ce retard inexplicable, n'eut pas le temps de se poser des questions. Un grand bruit de crissement de pneus retentit du côté de la rue devant la maison, suivi d'un incessant brouhaha. Lich sortit dare dare.

Sur le trottoir, à cinq six mètres de la maison, se tenaient debout deux jeunes Côm An, armés de pistolets, l'air menaçant.

-- C'est lui ? demanda l'un d'eux en pointant son index vers Lich.

-- Oui, c'est bien lui, répondit l'autre qui fit signe à Lich de se rapprocher.

Lich s'avança dans leur direction tandis qu'un troisième Côm An descendait du camion. Beaucoup plus âgé que les deux autres il devait être leur chef. A peine ses pieds avaient-ils touché terre qu'il se mit à gesticuler nerveusement en s'adressant à la petite foule de curieux attroupée autour du camion.

-- Dispersez-vous ! Y a rien à voir ! Fichez-moi le camp ! Allez !

Puis il bondit vers Lich et le toisa :

-- Montez dans le camion. Je veux vous parler à mon bureau.

-- Mais... Monsieur l'Officier... balbutia Lich. Vous m'avez convoqué pour... dans une semaine seulement.

-- Taisez-vous ! Je veux vous voir tout de suite. C'est urgent.

-- Fermez-la ! surenchérit un jeune Côm An en poussant violemment Lich. Fermez-la et montez dans le camion !

Le brouhaha augmentait avec l'arrivée de nouveaux curieux.

Mais le spectacle prit fin rapidement. Pendant que le chef montait sur la banquette avant, à côté du chauffeur, les deux Côm An poussèrent Lich vers l'intérieur et prirent place à ses côtés. Le camion fonça vers le boulevard.

-- Pourquoi suis-je ici ? -- Pour un contrôle administratif ? le septième ? ou le dixième ? -- Ou pour un interrogatoire plus « politique » ? -- Ou quoi d'autre encore ?... -- Mais enfin que me veulent-ils ces Côm An ?...

Plus Lich essayait de chasser ces questions de son esprit plus elles y revenaient au galop.

Et ces Côm An où étaient-ils ? Après avoir amené Lich ici, à ce poste, ils avaient disparu. Toute la matinée, il était resté abandonné, seul, dans ce bureau vide.

Depuis une heure il avait soif, de plus en plus soif, et maintenant il commençait à avoir faim. Sa vieille montre indiquait onze heures dix. « ils m'ont oublié, s'inquiéta-t-il, est-ce possible ? ».

Après de longues heures d'attente il éprouvait de plus en plus de peine à le supporter. Le temps lui semblait suspendu. Appuyant sa tête contre le mur il essaya de dormir. Dans sa lourde tête les questions dansaient encore, mais la fatigue finit par l'emporter. Il ne savait à quel moment il s'était assoupi, ni pendant combien de temps. Mais il avait bien dormi.

Et c'est un boucan qui l'avait arraché de sa sieste. Il ouvrit légèrement les yeux. Le boucan venait du bureau à côté: des bruits fracassants, des voix énervées. Il n'eut pas le temps de comprendre ce qui s'était passé ; car déjà la porte céda sous une poussée violente. Un homme entra en trombe suivi d'une petite femme.

-- On dort ? ironisa-t-elle.

-- Ce n'est pas un dortoir ici ! s'écria l'homme en s'asseyant sur la chaise dans un coin.

Redressant le buste Lich évita son regard.

La femme déposa sur la tablette, devant lui, un bol de riz, une cuillère, une paire de baguettes, un bol de sauce dans lequel nageaient deux minuscules morceaux de viande. Puis elle quitta le bureau sans mot dire.

Lich tresseillit : « Voilà mon repas de midi ! Ils vont certainement me retenir ici pour toute cette journée ». Son tracas ne faisait qu'augmenter avec l'attitude désagréable de l'homme qui n'arrêtait pas de l'épier. Son regard était tantôt curieux, tantôt menaçant.

Dans le silence Lich tenta de se ressaisir, mais le silence fut vite rompu. Car, brusquement, et sans raison apparente, l'homme se leva de sa chaise :

-- Alors ? Plus envie de dormir ? lui lança-t-il en faisant quelques pas en avant.

-- J'étais très fatigué, murmura-t-il, j'avais attendu des heures...

-- Quoi ?! On a osé fait attendre Monsieur !

-- Je n'ai pas voulu dire cela... balbutia Lich. Je m'en excuse...

-- Je me fiche de vos excuses ! se fâcha l'homme. Je ne suis pas ici pour écouter vos états d'âme. Ni pour vous regarder faire votre malin.

-- Je n'oserais pas... Je m'en excuse...

-- Ta gueule ! Imbécile !

Complètement abasourdi, incapable de la moindre réaction, Lich resta immobile pendant un long moment. Tandis que l'homme, après avoir lâché ces mots injurieux, gagna précipitamment la porte. Avant de sortir il se retourna et lui lança:

-- On se revoit. Demain certainement. Et sans doute le jour suivant.

Seul dans le bureau Lich retrouvait peu à peu son calme. Et déjà, une minute après, il ne pensait plus à l'injure de l'homme. Par contre c'est la dernière phrase de celui-ci qui le préoccupait. « Ce Monsieur m'a fait savoir qu'il me reverra demain... et après-demain, se dit Lich. Cela veut dire que je serai

retenu ici... pour plusieurs jours encore ». Depuis ce matin il s'était posé question sur question et maintenant il venait d'en obtenir la réponse.

Quelle terrible réponse ! « Je suis en prison ! ».

Ainsi, pendant une heure, deux heures... pendant tout l'après-midi Lich n'arrêta pas d'y penser. « Prison ! Prison ! ». Plus d'une fois ce mot lui fit froid dans le dos.

Le soir, après le souper, le voilà de nouveau pris à la gorge par cette peur qui l'avait tenaillé dans l'après-midi. Il ferma les yeux, essayant de faire le vide dans sa tête; mais les idées noires continuèrent à s'y bousculer. Alors il s'efforça de dormir, mais le sommeil ne vint pas.

A un moment des bruits secs résonnèrent dans le couloir, puis quelqu'un éteignit la lampe.

Longtemps après il resta encore à la même place, les yeux ouverts dans le noir.

Une forte tape sur l'épaule tira Lich de son sommeil.

A peine eut-il ouvert les yeux qu'arriva une deuxième tape qui le secoua violemment.

-- Réveillez-vous !

Les doigts frottant l'œil, il se leva d'un bond. Devant lui : un sexagénaire tout ratatiné.

-- Suivez-moi, dit-il.

Ils sortirent, longèrent le couloir, puis s'arrêtèrent devant une large porte. Le vieux frappa très doucement à celle-ci en tendant l'oreille.

-- Entrez ! tinta une voix nasillarde.

A quelques mètres de l'entrebaillement de la porte, alors que le vieux continuait de s'avancer, Lich s'arrêta net, complètement ébahi.

Ba Dâý !!

Son ami Ba Dâý était là ! Assis sur une chaise, les mains posées sur une table rectangulaire placée au milieu de la salle. Il se trouvait seul sur tout un côté de la table, tandis que les trois Côm An étaient assis en coude à coude sur un autre côté.

Visiblement Ba Dâý fut aussi très étonné de voir Lich ici. Après un furtif croisement de regard les deux amis feignirent de s'ignorer.

Le Côm An, entouré de ses collègues, sans doute le chef du groupe, fit signe à Lich et au vieux de s'approcher.

-- Venez Monsieur Lich ! Venez l'oncle Huit ! Asseyez-vous là ! Il leur ordonna de prendre place sur les chaises en face de Ba Dâý.

Après le vieux Lich s'assit à son tour, la tête baissée. Le chef le dévisagea lentement en fumant sa cigarette.

-- Alors Monsieur Lich, demanda-t-il, connaissez-vous ce Monsieur assis en face de vous ?

-- Oui Monsieur l'Officier, répondit Lich, c'est mon ami Ba Dâý.

-- Vous vous connaissez depuis longtemps ?

-- Oui, oui.

-- A-t-il dit vrai ? demanda le chef en se tournant vers Ba Dâý.

-- Oui... Monsieur l'Officier, marmonna Ba Dâý, nous sommes amis depuis l'école primaire.

-- Ah bon ! Vous êtes donc de très grands amis, ... intimes ?

-- Oui... murmura Lich.

-- En fait, je n'avais pas besoin de vous poser ces questions puisque je connaissais déjà les réponses, dit le chef en éclatant de rire. Nous autres, les Cõng An, nous disposons d'excellents informateurs. (Il rit plus fort). Ha ! Ha !

Ses subordonnés l'imitèrent, surtout le vieux qui s'esclaffa en secouant la tête comme une toupie.

Le chef cessa de rire, se revêtit immédiatement de son air renfrogné, haussa le ton:

-- Non seulement je sais que vous êtes deux amis intimes, mais qu'en plus, vous avez un très grand ami commun. Un certain Monsieur Chinh.

Lich tressauta en entendant ce nom. Il leva la tête et croisa le regard de Ba Dâý lequel ne broncha pas.

Le chef alluma une cigarette, pointa son regard vers Lich, puis vers Ba Dâý.

-- Alors Messieurs, est-ce vrai ?

-- Oui Monsieur l'Officier, répondit Ba Dâý. C'est un ami commun à Lich et à moi.

-- Il est catholique pratiquant... comme vous deux ?

-- Oui Monsieur.

-- Vous voyez ! s'écria le chef, très content de lui. Je suis venu du Nord, je suis arrivé ici depuis 3 mois seulement et... et pourtant je suis au courant de beaucoup de choses. Ha ! Ha !

De nouveau des éclats de rire. Apparemment l'ambiance était joyeuse, mais Lich sentit que quelque chose de grave se préparait. En effet, encore une fois, cessant de rire, le chef devint sérieux tout à coup.

-- Je ne vous ai pas encore tout dit, et cette nouvelle que... que je vais vous annoncer maintenant est très importante... La semaine dernière Monsieur Chinh s'est enfui par le bateau, avec ses parents, ses frères et sœurs. Ils ont quitté le Viêt Nam pour-- comment dit-on ça ?-- pour aller « chercher la

Liberté ». Chercher la Liberté... où ? Où ? Dans le Paradis Capitaliste pardi !... Chez... chez les criminels, les assassins, les Impérialistes américains çà... c'est leur Paradis. Alors que chez nous, c'est quoi ?... Mais l'Enfer voyons !... Et nos Révolutionnaires... nos patriotes sont... des Diables !!

Le chef martelait chaque mot, et plus fort il martelait plus sa colère montait. Et tout à coup cette colère explosa.

Il stoppa net, levant ses yeux furieux vers les détenus. Effrayé, Lich détourna son regard.

Le chef sembla vouloir contenir sa colère. En vain. Sa main droite, tenant une cigarette à moitié brûlée, tremblait de plus en plus fort, tandis que la gauche tapa sur la table. Ses subordonnés, visiblement habitués à ce genre de crise de nerfs, se tenaient tranquilles, sans le moindre geste ni le moindre mot.

Le chef écrasa sa cigarette sur le cendrier, pointa de nouveau son regard vers Ba Dâý, puis vers Lich.

-- Ce Monsieur Chinh et sa famille n'ont pas pu partir comme çà... (Il haussa le ton). Ces paysans... ces nhà quê... paysans comme des pots de terre... n'ont pas eu les moyens pour faire ce voyage... ni la volonté non plus. Donc... donc il y a des gens, des malins, qui les poussent dans l'eau et il y en a d'autres qui les aident financièrement. (il s'énerma). Qui ? Qui ? Des catholiques zélés ! Des curés fanatiques ! Ces soldats du Seigneur Jésus qui ne jurent que de détruire notre Etat Socialiste... qui ne jurent que de liquider notre Parti Communiste...

Il marqua une pause, bombant son torse, promenant son regard dédaigneux sur tout l'auditoire.

-- Messieurs ! Savez-vous ce que je viens de découvrir ? Que ces soldats du Seigneur Jésus sont ici, dans notre quartier, dans nos rues. Et que nos deux « invités » de ce matin, Monsieur Ba Dâý et Monsieur Lich se trouvent parmi eux...

-- Ce n'est pas vrai ! protesta Ba Dâý.

-- Nous avons des témoins, des citoyens honnêtes qui nous l'ont affirmé...

-- Ils mentent ! s'écria Ba Dâý avec véhémence. Ce sont des menteurs !

-- Quoi ?! Tu oses me contredire ? rétorqua le chef. Tu oses ??

Il se leva, puis bondit vers Ba Dâý. Un de ses subordonnés le suivit immédiatement, tandis que l'autre subordonné, encore très jeune, se leva et se dirigea vers Lich.

Planté devant Ba Dâý le chef rugit :

-- Tu oses ? Tu oses ?

Il se mit à taper sur la tête de Ba Dâý. A son tour le subordonné tira sur la chemise du détenu et commença à le frapper.

Terrifié par la scène Lich fut incapable du moindre mouvement. D'ailleurs il n'eut pas le temps de réagir. Car, arrivé à ses côtés, le jeune Cõng An tira Lich par les cheveux.

-- Et toi ? Es-tu le complice de Chinh, le fuyard ? lança-t-il.

-- Non Monsieur ! répondit Lich.

-- menteur ! Salopard !

Lâchant les cheveux de Lich il lui envoya un coup de poing en plein visage ; un coup si violent que Lich fut basculé en arrière. A peine se fut-il redressé que le benjamin décrocha un deuxième coup de poing, encore plus violent, qui le fit tomber à la renverse.

Depuis une minute, Ba Dâý se trouvait déjà au sol, au milieu de la salle, à quelques mètres de la table. Maintenant, vint le tour de Lich qui fut jeté comme un panier à côté de Ba Dâý.

Pendant un moment les Cõng An se déchaînèrent : les coups pleuvaient sur les deux corps gisant inanimés au sol... dans un concert de cris, d'injures : Fantômes ! Pourris ! Réactionnaires ! Sales catholiques !...

-- Ah ! Quelle clarté ! murmura Lich les yeux à moitié ouverts.

Allongé sur le lit il venait de se retourner vers ce côté et de se réveiller.

Des rayons lumineux jaillissaient d'une minuscule fenêtre, près du plafond, dont le vieux rideau était déchiré. Une lumière aveuglante inondait toute la cellule.

Il ouvrit les yeux et examina longuement les murs, le plafond. Tout était délabré. Des plaques de plâtre décrochées du plafond, des morceaux de mur noircis, des trous béants près de la fenêtre.

-- Où suis-je ? se demanda-t-il.

La dernière fois il avait été réveillé en plein jour, sans savoir pourquoi, comme aujourd'hui. Il s'était trouvé alors, non pas seul dans une petite cellule, mais dans une salle spacieuse, et à côté d'autres détenus.

A peine réveillé il avait sombré de nouveau dans le sommeil.

Il avait eu cependant un peu de temps pour remarquer quelques détails. D'abord: la puanteur. Une puanteur causée par les urines et excréments, et provenant de tous les côtés: des vêtements des détenus gisant à ses côtés, et de ses vêtements, de la toilette noyée sous un amas d'excréments. Ensuite: des gouttes de sang. Du sang séché, sur le visage d'un voisin, sur l'épaule d'un autre, et surtout sur le ventre de Lich lui-même.

Où avait-il été alors ? Dans une salle de torture ? Et pendant combien de temps ?

-- Et maintenant, où est-ce que je me trouve ?

En tout cas c'était bien différent de la dernière fois.

A présent Lich se trouvait seul, séparé de ses compagnons. Il ne devait plus respirer cette atroce puanteur. Encore une chose extraordinaire: il portait maintenant des vêtements propres.

« Est-ce pour mon long séjour ici ? Est-ce donc ma nouvelle prison ? Mais alors où est Ba Dâ ? Et qui sont-ils ces gens dans la salle de torture ? Sont-ils liés comme moi à cette affaire de Chinh, le fuyard ?... Justement, à ce propos, pourquoi les Cồng An pensent-ils que je suis impliqué dans cette affaire ? Accusation gratuite de leur part ? Ou conclusion basée sur les délateurs ? Et pourquoi donc une telle accusation si fautive, une telle conclusion si erronée, venues de Cồng An réputés très bien informés ? Pourquoi ? Pourquoi ?... »

Puisque Lich n'avait strictement rien à voir dans cette affaire de Chinh. Comme pas mal d'amis et connaissances qui s'étaient enfuis du Viêt Nam, depuis la Libération, Chinh avait agi dans le plus grand secret. Lich n'avait été mis au courant de cette fuite que plusieurs jours après...

Lich ferma les yeux. Il voulut s'endormir. Il en avait assez de se poser ces questions-mystères sans pouvoir répondre; surtout la dernière qui l'irritait de plus en plus fort.

Pas moyen de dormir, alors il rouvrit les yeux et se mit à regarder le plafond.

Petit à petit l'irritation céda la place à l'inquiétude. Il y avait de quoi se faire du souci. Car, bien qu'il n'avait joué absolument aucun rôle dans la fuite de Chinh, et de sa famille, Lich était arrêté, jeté en prison, torturé. A ce jour les Công An l'accusaient d'être le complice de Chinh, de l'avoir aidé à s'enfuir...

Mais de quoi allait-il être accusé... dans trois jours ? Et dans deux semaines ? Et combien de semaines resterait-il ici, sous le joug de ces Công An ? Et après ? Serait-il jeté dans une autre prison ? Ou serait-il envoyé dans un camp de rééducation ?

Si le mot « prison » lui faisait peur, l'expression « camp de rééducation » l'effrayait encore bien davantage. Il connaissait des dizaines de gens qui étaient envoyés dans ces camps, depuis 1975, et qui s'y trouvaient toujours.

« Prison... ou camp de rééducation... de toute façon je suis dans un sale pétrin ! marmotta Lich, le cœur serré ».

Ainsi il resta allongé, de longs moments, les yeux fixés au plafond, la tête pleine d'idées noires...

-- Aïe ! Aïe !

Absorbé par ses pensées il venait de se tourner vers l'autre côté sans faire attention. Une douleur aiguë lui brûla au bas ventre, à gauche.

Tout à l'heure, juste avant son réveil, il s'était tourné vers le côté de la fenêtre ; c'était sans doute ce même mal au bas ventre qui l'avait extirpé de son sommeil.

-- Aïe ! Ca fait mal ! gémit-il.

La douleur semblait se déplacer vers le dos, non seulement en bas, mais aussi en haut du dos.

Soudain il se rappela la tâche de sang séché qu'il avait constatée, la dernière fois, dans son bas ventre. S'il pouvait lever la tête il y verrait sans doute la blessure. Mais, bien sûr, pas question de bouger. Il tenta quand même de glisser sa main droite alors... immédiatement, il ressentit une sourde douleur à l'épaule. « Oh là là ! Mais... qu'est-ce qui n'est pas encore cassé dans mon corps ? ».

Il poussa un long soupir et ferma lentement les yeux. Une minute après il somnolait déjà...

C'était pratiquement la même scène que la dernière fois. Dans la même salle, avec les même acteurs.

D'abord ce vieux gardien, tout ratatiné, qui venait de sortir Lich de sa cellule et de le conduire ici, à travers le long couloir. Ensuite ces deux Côm An dont le benjamin à la gueule, et au coup de poing de boxeur. Enfin ce chef colérique, au regard de charognard, aux gestes fébriles.

Ils s'asseyaient à leur même place, Lich et Ba Dâÿ aussi.

On eût cru que c'était la répétition de la séance d'interrogatoire précédente. Cependant celle-ci semblait bien différente puisque, depuis une bonne heure, les questions se succédaient à un rythme soutenu. Questions fort banales et apparemment sans beaucoup d'intérêt.

.....

-- Quel âge avez-vous Monsieur Ba Dâÿ ?

-- Vingt sept ans.

-- Etes-vous marié ?

-- Non Monsieur.

.....

-- Vous habitez seul Monsieur Lich ?

-- Oui.

-- Allez-vous encore à l'église ?

-- Non Monsieur.

-- Plus du tout ?

-- Plus du tout.

.....

Ainsi continuait ce jeu insolite de questions. Le chef et ses deux subordonnés se relayaient pour les poser aux détenus tandis que le vieux gardien se taisait comme une carpe. Jeu insolite et monotone car le chef ne riait ni ne faisait de discours. Bizarrement ils n'évoquaient plus cette affaire de Chinh; comme s'ils l'avaient complètement oubliée.

La séance finie les Côm An ramenèrent d'abord Ba Dâÿ dans sa cellule, seul le vieux resta avec Lich. Puis, très longtemps après, ils revinrent et ramenèrent Lich dans sa cellule.

Le chef ordonna au vieux de sortir et à Lich de s'asseoir sur l'unique chaise posée au milieu de l'étroite cellule. Le chef et ses deux inséparables subordonnés se tenaient debout devant lui.

Après une si longue séance d'interrogatoire, dépourvue d'animosité, Lich s'attendit alors à une brève « visite » de contrôle, et resta confiant. Il eut juste le temps de remarquer les regards hostiles de ses vis-à-vis. Et déjà le chef s'écria :

-- Alors Monsieur Lich ! Vous vous êtes bien foutu de notre gueule ?

-- Comment cela ? Qu'ai-je fait ?

-- Mentir et... mentir.

-- Mais... pas du tout Monsieur l'Officier, protesta Lich sûr de lui.

-- Si, si... vous menteur et farceur, lança le chef. C'est à cause de ça que l'on ne vous a pas posé des questions sur Chinh le fuyard. Mais on sait bien que Ba Dâý, et vous, vous êtes ses plus grands complices.

-- C'est faux ! Je n'y suis pour rien. Je... je...

Un coup de poing arriva en plein bouche de Lich qui tomba de sa chaise. Le jeune Côm An lui en donna encore un autre. Roulé par terre Lich reçut plusieurs coups de pied, et dans le ventre et dans le dos. Une frappe en bas du ventre, touchant l'ancienne blessure, lui fit horriblement mal. Il hurla de douleur.

C'était surtout le boxeur, le benjamin qui frappait, l'autre Côm An leva le pied juste deux fois. Quant au chef, il se plantait là, comme une statue. Et cette fois-ci il ne criait plus... « réactionnaire, salopard... », il assistait silencieusement au spectacle. Lequel spectacle d'ailleurs ne dura pas longtemps.

Ordonnant à ses subordonnés de stopper il lança à Lich :

-- Ca vous apprendra à nous mentir.

Par le col de chemise le benjamin tira Lich vers lui, le toisa :

-- On vous fera bientôt avouer vos crimes, toi et ton complice Ba Dâý. Espèce de sale catholique !

Le chef quitta précipitamment la cellule, suivi de ses acolytes...

.....

.....

-- Non ! Non ! Ca ne peut plus durer !

C'est bien Lich qui prononçait cette phrase à son réveil. Pourtant chaque mot résonnait comme s'il venait de loin.

Sa tête était lourde. Les douleurs rongeaient partout son corps, surtout au bas ventre.

Tout à l'heure, après le départ des Cồng An, il avait continué à hurler de douleur pendant un moment, puis il s'était assoupi.

Une femme était venue le réveiller en plein sommeil. Se déclarant infirmière elle lui fit un sommaire pansement au ventre et réussit à stopper l'écoulement du sang. Elle disparut et Lich sombra de nouveau dans le sommeil...

-- Combien de temps ai-je dormi ? Comment ai-je pu dormir avec de pareilles douleurs ?

Sans doute parce qu'il était exténué. (La nuit dernière il était resté des heures sans fermer l'œil).

-- Non ! Non ! Ca ne peut plus continuer ainsi.

Lich n'avait joué aucun rôle-- absolument aucun—dans la fuite de Chinh et de sa famille. C'était la stricte vérité. Pourtant il était « accusé » d'être un complice de Chinh par ces Cồng An qui voulaient arracher ses « aveux » par les tortures.

-- Non ! Non ! Je ne tiendrai pas le coup. Je ne survivrai pas longtemps à ces terribles tortures. Alors... que dois-je faire ?...

Ce court sommeil en plein jour lui avait fait beaucoup de bien. Sa fatigue avait complètement disparu, cependant il se sentait encore la tête lourde. Quant aux douleurs elles continuaient à brûler partout dans son corps.

Sa tête était si lourde qu'il était incapable de réfléchir et, par bonheur, grâce à cela il cessa de se tracasser. Il demeura ainsi, tout l'après-midi, allongé dans son lit, sans oser faire le moindre mouvement.

Bien entendu il ne put pas manger, et la femme dut immédiatement reprendre le souper intact, après l'avoir aidé à boire un peu d'eau.

Le soir venu les premiers tracas resurgirent soudainement dans sa tête. Il se sentit triste et abandonné.

Depuis la Libération il avait vécu tant de jours sombres, pourtant jamais il ne s'était trouvé dans une situation aussi tragique que maintenant...

Depuis plusieurs jours c'était chaque fois la même jeune femme qui lui apportait à manger et à boire. Très gentille et franche de caractère elle avait été néanmoins fort réservée au début. Par après elle devint plus loquace.

Grâce à elle Lich apprit qu'après la première séance de tortures il avait été « oublié » par les Côm An pendant trois jours, dans une chambre, avec d'autres détenus torturés. Ensuite il avait repris conscience ; alors ils l'avaient laissé « tout seul » dans une cellule pendant un jour.

Puis vint la deuxième séance de tortures, la brève séance qui eut lieu dans cette même cellule. Après cela il fut de nouveau « oublié ».

Après un jour de repos il avait craint qu'ils ne reviennent les chercher pour d'autres supplices. Le lendemain, toute la matinée durant, il avait attendu avec inquiétude et appréhension. Aucune nouvelle de ces Côm An.

Aujourd'hui c'était le troisième matin. Comme les précédents il avait attendu. Et toujours aucune nouvelle.

Par contre il venait de recevoir une toute autre nouvelle, aussi surprenante qu'inattendue. Et c'est encore cette gentille femme qui la lui donnait en venant apporter un bol de soupe de riz pour repas.

-- A mon avis, lui dit-elle, ils ne viendront plus vous interroger. Ils vous laisseront tranquille, puisqu'ils ne vous garderont plus longtemps ici. Vous serez bientôt transféré ailleurs... soit dans une prison, soit dans un camp.

-- Mais... je suis innocent ! gémit-il. Ils doivent me libérer.

-- C'est là-bas qu'on décidera de vous libérer ou non. Pas ici.

-- Croyez-vous que j'ai encore une chance de retrouver vite ma liberté ?

-- Bien sûr ! Mais ça dépend des... des autres Autorités... de là-bas.

Cette nouvelle, quoi que pas du tout officielle, portait un coup fatal au moral de Lich.

« Mon sort est scellé ! Ou prison ! Ou camp de rééducation ! »

Ces derniers jours ces terribles perspectives avaient constamment hanté son esprit. Mais entre les moments de panique et d'effroi il avait continué à croire en sa « Dernière Chance » : d'être reconnu innocent et... libéré.

« Si ces Côm An accusateurs reconnaissent leur erreur ils conclueront à mon innocence et ils me libéreront maintenant, ici, dans leur bâtiment.

Comme ils décident de m'envoyer en prison, ou dans un camp, alors... plus de doute possible : je n'ai pas Ma Chance cette fois ! ».

La jeune femme était sortie depuis un bon moment déjà, mais Lich était toujours allongé là, à la même place, immobile comme un mourant.

Il réfléchissait beaucoup. Et plus il réfléchissait plus il devenait pessimiste. « Avec ma santé si fragile, combien de temps survivrai-je dans une prison ? Ou dans un camp ? se demanda-t-il, le cœur serré.

Il s'aperçut alors qu'il venait de pleurer...

Le jour suivant la jeune femme, venue apporter le dîner à Lich, lui confirma la nouvelle :

-- Le sous-chef vient de nous l'annoncer ce matin. Les autorités d'ici vont vous transférer, vous et votre ami Ba Dâý, ainsi qu'un autre complice... à An Tho.

-- C'est une prison ?

-- Je ne sais pas.

Puis cinq jours passèrent... La jeune femme n'était plus revenue.

Dans les premiers instants, après l'annonce de cette nouvelle, Lich s'était beaucoup inquiété pour son sort. Mais à présent il se tracassait moins. Avec le temps il semblait retrouver un peu de sérénité.

Avec le temps aussi les douleurs diminuaient nettement d'intensité, tandis que les blessures commençaient à se cicatriser. Même la plus profonde, celle du ventre, ne saignait plus.

Toutefois les gestes et mouvements lui faisaient encore très mal. Il devait rester pratiquement comme un paralysé, sur son lit, toute la journée.

Au début de sa détention les douleurs avaient empêché Lich d'évoquer les moindres souvenirs. D'ailleurs sa tête avait été continuellement embrouillée. Ces derniers jours, à mesure que les douleurs diminuaient, il pensait souvent à Suong, sa fiancée.

« Est-elle au courant de mon arrestation ? Oui... Ce matin-là toute une foule de gens ont vu les Còng An devant ma maison. Et j'ai été poussé dans leur camion devant pas mal de mes voisins et amis. Oui...oui... Suong est déjà au courant de mon arrestation ! » Chaque fois qu'il pensait à elle il se posait cette même question, et il se donnait cette même réponse...

D'une part il était un peu rassuré par l'idée que, probablement, Suong savait où il se trouvait...c'est-à-dire il n'avait disparu sans laisser de traces, il était détenu par les Còng An... pas-loin-de-chez-lui. D'autre part il redoutait que son arrestation lui ait fait un choc terrible. « Pauvre Suong ! Depuis qu'on se connaît elle n'arrête pas de se faire du souci, du tracas pour moi. Et bientôt je serai transféré en prison, ou envoyé dans un camp... que fera-t-elle pour affronter seule ce grand malheur ? ».

« Prison ! Camp de rééducation ! » Voilà les mots terrifiants qui de nouveau résonnèrent dans la tête de Lich.

Les yeux rivés au plafond il s'efforça de ne plus y penser.

Dehors le soir tombait. Des ombres se répandaient sur les murs de la petite cellule...

-- Ta gueule ! rugit le vieux Côm An, énervé, pointant son index vers Ba Dâ.

Celui-ci se tut immédiatement.

Dans la grande cour déserte se tenaient debout, en rang militaire, trois détenus : Ba Dâ, Lich et un quinquagénaire qu'ils appelaient l'oncle Tao. En face d'eux une huitaine de Côm An armés, en rang militaire aussi. Deux camions militaires étaient garés, côte à côte, dans un coin de la cour.

L'atmosphère était pesante, les visages graves, renfermés.

Ce matin, très tôt, les trois détenus avaient été arrachés de leur sommeil, puis amenés ensemble dans une salle.

Un Côm An leur annonça la nouvelle redoutée depuis des jours : « Par décision des Autorités supérieures vous serez transférés à An Tho ». Point final. Pas un mot de plus, ni un commentaire. Un court silence suivit l'annonce de la nouvelle puis les Côm An-- ils étaient quatre-- se mirent à bavarder entre eux, blaguant et riant bruyamment.

Les détenus, menottes aux mains, assis sur un banc, étaient laissés à eux-mêmes. Pas complètement. Car un vieux Côm An, leur gardien le plus vigilant, les avait constamment à l'œil.

Ils restèrent un moment dans la salle, puis ils gagnèrent cette cour où ils devraient attendre-- simplement attendre-- l'arrivée des autres Côm An et surtout de... leur Supérieur.

Et les voilà-- détenus et Côm An-- en rangs militaires qui attendaient depuis plus de deux heures...

« Ta gueule ! » c'était la deuxième fois que le vieux Côm An fulminait contre Ba Dâ, la première fois dans la salle, et cette fois dans la grande cour déserte.

« Ta gueule ! » ces mots Lich les avait déjà assez entendus depuis qu'il était incarcéré ici, et sans doute, il les entendrait encore là-bas à An Tho.

« Des mots blessants, des insultes, des humiliations, et des tortures... ce sont les épreuves quotidiennes que je devrai affronter là-bas ». Tout à l'heure, dans la salle, assis coude à coude sur un banc, Ba Dâ avait réussi à communiquer une nouvelle à ses deux amis : « Quelqu'un m'a dit que An Tho

était une prison très spéciale. Très dure. Il me parlait des prisonniers morts, et d'autres transférés on ne sait où. C'était vraiment horrible ! »

Maintenant dans la cour vide, devant les Cōng An armés comme des militaires, Lich pensa à cette phrase.

Tout à coup la peur le saisit à la gorge. « J'irai bientôt en Enfer, un Enfer sur terre ! » Il essaya de ne pas pleurer, mais quelques larmes lui montèrent aux yeux. Il se sentit si malheureux.

-- Ne pleurons pas, gardons nos larmes pour les prochains jours.

Lich se tourna légèrement : c'était la voix de l'oncle Tao...

Peu à peu le silence se dissipait. Face aux trois détenus les Cōng An palabraient et piaillaient de plus en plus fort.

Mais tout à coup les voix se turent, les rires s'étouffèrent.

-- Ils arrivent ! cria quelqu'un.

Franchissant le portail ils se dirigèrent lentement vers le milieu de la cour et s'arrêtèrent devant les Cōng An. Ils étaient deux. Un Capitaine et un civil sans doute un haut cadre du Parti.

Quelles insolites formalités ! Pas de discours, ni de communication. Rien.

Une bonne dizaine de Cōng An s'étaient mis en rangs militaires, pendant plus de deux heures, pour attendre l'arrivée de deux Grands Chefs. Des Grands Chefs qui, d'ailleurs, ne restèrent dans la cour qu'un bref instant.

Bientôt un camion quitta la cour avec, à son bord, trois détenus et leurs quatre Cōng An gardiens...

Il était fort bavard le Cồng An assis sur une banquette latérale, en arrière du camion, entre deux détenus : Ba Dậy et l'oncle Tao.

Adossé sur la banquette latérale d'en face, à côté de Lich le troisième détenu, le vieux Cồng An gardien semblait fatigué. Par moment même il devait écarquiller les yeux pour ne pas s'endormir.

Sur la banquette devant les deux autres Cồng An, le chauffeur et son voisin, parlaient moins et souvent à voix basse.

Quant aux détenus, ils observaient un mutisme complet.

Pour transporter un tout petit nombre de détenus on n'utilisait pas un fourgon qui risquait d'attirer trop l'attention des passants. Ce camion, à peine plus hermétique qu'un camion militaire normal, remplissait bien un tel rôle. Le compartiment arrière était complètement recouvert de pièces de tissu de parachutiste, très épais et solide.

De leurs places, dans le compartiment arrière, les détenus ne voyaient pas grand-chose et étaient tout à fait incapables de savoir où ils se trouvaient. Ils apercevaient quand même quelques petits morceaux du ciel, et du paysage, grâce aux nombreux trous et déchirures au toit et dans les ailes du camion.

C'était un vieux camion. Il ne roulait pas vite; plusieurs fois même il fit du surplace.

A l'exception de quelques uns provoqués par les embouteillages en ville, à Nam Ha, les autres arrêts étaient dûs à l'état délabré du camion, mais aussi à celui de la route. Cette longue route, qui conduisait à la prison de An Tho, et qui traversait la campagne reculée, était faite de terre battue renforcée, ici et là, par une couche de briques et de pierres brisées.

Régulièrement le camion devait zigzaguer pour éviter les bosses et les crevasses. Souvent il stoppait brusquement avant de se plonger la tête dans un immense trou. Les hommes l'entendaient alors craquer de toutes parts.

Une fois même ils crurent qu'il allait se casser en morceaux. Le vieux gardien, faisant fonction de chef du groupe de Cồng An, lança au chauffeur :

-- Est-ce que ça va, camarade ?

-- T'inquiète pas, répondit une voix.

Tel un vieux buffle qui s'efforce de grimper sur un haut talus le camion remonta la pente : lentement, péniblement, crachant de tous ses poumons.

Le tronçon de route suivant était dans un état moins piteux, le camion pouvait garder un bon rythme et rouler plus calmement. Puis de nouveau apparaissaient bosses et crevasses, de nouveau il ralentissait, chancelait...

Le soleil commençait à taper très fort. Il faisait étouffant dans le compartiment arrière du camion.

-- Il fait trop chaud, dit le vieux gardien. Ouvre un peu le rideau.

Comme d'autres pièces de couverture, ce rideau était en tissu de parachutiste, et servait à fermer le bout arrière du camion. Dès que le Côm An arracha les boutons, et le leva à moitié, la lumière inonda le bas du compartiment, et le vent frais sifflota dans les trous.

-- Diminue camarade ! dit le vieux.

Le Côm An abaissa le rideau, laissant seulement une petite frange lumineuse en bas.

-- Ca fait du bien, un peu de vent ! s'exclama-t-il en reprenant sa place entre Ba Dâ y et l'oncle Tao.

Midi approchait. Il faisait plus torride encore.

La fatigue se lisait sur les visages. L'oncle Tao somnolait. Visiblement le vieux gardien aussi avait sommeil, mais il continuait à résister. Lich faisait de même. Il avait eu une nuit agitée hier. Et maintenant ses paupières devenaient si lourdes. Mais il gardait les yeux ouverts.

Heureusement, sur un très long tronçon, la route n'étant pas très cahoteuse, le camion roulait plus vite.

-- On atteint le bord de la Rivière Cai Muôi ! cria le chauffeur.

-- Oh là là ! Fais attention ! lui lança frère Cinq, le Côm An assis en face du vieux gardien. Attention ! La route est très mauvaise.

Il avait raison.

Tout à coup le camion chancela. Le chauffeur freina, freina encore. Le morceau de route était plein de trous et monticules. Le camion n'avait de cesse de danser et de zigzaguer.

-- Heureusement ce tronçon n'est pas très long ! s'exclama le Cōng An. Mais il est dans un piteux état. Alors, fais gaffe !

-- Je sais, frère Cinq ! dit le chauffeur. Je fais très attention. (Il rit.) Je n'avance pas plus vite qu'une tortue.

Le camion roula pendant un bref instant, puis il stoppa.

-- Qu'y a-t-il encore ? s'inquiéta frère Cinq.

-- On approche d'un pont, répondit le chauffeur. Devant moi il n'y a que des fissures sur la route.

-- C'est le pont de l'arroyo Rach Dua. Il y avait un trou béant à son pied. Est-ce qu'il a été bouché par les gars du Génie ?

-- A mon avis : non.

-- Merde ! fulmina frère Cinq.

Il jeta un coup d'œil au vieux gardien qui somnolait, les yeux mi-clos.

-- On va arriver au pont. Quel trou ! s'écria le chauffeur.

-- Prudence, camarade ! lança frère Cinq. Attention !

-- Entendu.

Le camion montait, descendait. Il s'inclinait à gauche, à droite. Il gémissait, il grondait.

Extirpé de son demi-sommeil Lich ouvrit les yeux. L'oncle Tao et le vieux gardien somnolaient toujours ; tandis que Ba Dâÿ restait éveillé et vigilant.

Subitement le camion se piqua du nez.

-- Oh Ciel ! hurla le chauffeur. Le terrain glisse !

-- Freine ! Freine fort !

Trop tard. Déjà le camion basculait dans le vide.

Une seule fraction de seconde !

En une seule fraction de seconde le camion bascula et tomba dans le vide, un côté en bas : celui du vieux gardien et de Lich.

En une seule fraction de seconde aussi tombèrent les occupants de la banquette d'en face : frère Cinq le Công An, assis entre les deux détenus Ba Dâý et l'oncle Tao.

Une seule fraction de seconde !

Ce fut trop vite pour comprendre, ou réagir. Trop vite pour tout le monde sauf pour... Ba Dâý.

Alors que frère Cinq le Công An tombait, Ba Dâý de toutes ses forces se mit à l'asséner de coups. Puis en l'accompagnant dans sa chute Ba Dâý poussa le Công An violemment vers le vieux gardien. Enfin, en prenant le Công An par les cheveux Ba Dâý fracassa sa tête contre celle du vieux.

Hallucinant ! Inouï ! Incroyable ! Jamais auparavant Lich n'avait assisté à un tel spectacle.

La chute prit fin. Le côté latéral du camion frappa bruyamment la nappe d'eau.

Alors Lich comprit tout à coup.

Le camion avait glissé au pied du pont et était tombé dans l'arroyo en basculant vers un côté. Et, profitant du chambardement dans le compartiment arrière du camion, Ba Dâý essayait de « neutraliser » les deux Công An, surtout frère Cinq le plus jeune, le plus fort...

Pourquoi ?? Mais oui... mais oui... Le trousseau de clés !

Les clés pour ouvrir les menottes ! (Ba Dâý, l'oncle Tao et lui-même avaient les menottes au poing. Lich avait oublié complètement cela).

Il fallait « neutraliser » les Công An puis s'emparer de ce trousseau de clés, qui se trouvait-- Lich l'avait remarqué plusieurs fois-- dans une poche de pantalon du vieux gardien...

-- Cogne ! lui cria Ba Dâý.

Levant les mains, liées par les menottes, imitant Ba Dâý, Lich cogna très fort sur la tête de frère Cinq et sur celle du vieux.

Depuis qu'il était sorti de sa somnolence le vieux gardien avait reçu des coups presque sans arrêt; très vite il tomba dans le coma. Quant au frère Cinq, plus robuste, il résistait plus longuement, mais finit lui aussi par perdre conscience.

Extirpé de sa somnolence-- comme le vieux gardien-- l'oncle Tao assista inerte, muet, à cet insolite spectacle.

-- Qu'est-ce que vous faites ? murmura-t-il bêtement.

Toujours incliné, vers le même côté, le camion s'enfonça dans l'eau. Par petites vagues, par filets, l'eau s'infiltra de partout, dans toutes les directions, tournoyant, clapotant.

Soudain ils entendirent des bruits venant de la cabine avant. Sans doute le chauffeur et l'autre Côm An, en tapant sur la coque, appelaient à l'aide. Raison de plus pour les détenus de ne pas tergiverser...

-- Grouillons-nous ! cria Ba Dâ.

Il souleva le corps du vieux gardien sortit, d'une poche de son pantalon, le trousseau de clés, solidement accroché à la ceinture. Il dut tirer plusieurs fois avant de réussir à l'arracher. Il donna le trousseau à Lich et lui tendit ses menottes :

-- Essaie chaque clé ! dit-il.

La troisième fois fut la bonne. Ba Dâ enleva et jeta ses menottes et réussit d'un coup à ouvrir celles de Lich. Celles de l'oncle Tao leur coûtèrent plus de temps.

Et lorsque les trois détenus, les mains libérées de leurs menottes, franchirent le rideau arrière, le camion se trouvait déjà entièrement immergé dans l'eau.

-- Qu'est-ce qu'on fait ? demanda l'oncle Tao levant la tête hors de l'eau.

-- On nage ! répondit Ba Dâ nageant devant lui.

-- Et pourquoi doit-on longer la Rivière ?

-- On va traverser la Rivière. De l'autre côté on sera plus en sécurité.

Nageant derrière eux Lich approuva en silence la décision de Ba Dâ.

Après que les trois hommes furent sortis du camion celui-ci coula, avec les quatre Côm An à son bord : à l'arrière deux blessés dans le coma, dans la cabine avant le chauffeur et son voisin sans doute bloqués par les portières.

Pas une seconde à perdre ! Les trois détenus devaient absolument s'enfuir le plus loin possible. Parce que bientôt les Côm An réussiraient à ouvrir les portières et à remonter à la surface. Bien entendu s'il y avait encore deux insconciens ils seraient très gênés dans leurs mouvements. Mais... on ne sait jamais. Il valait mieux pour les détenus de se dépêcher.

Le camion était tombé au pied du pont de l'arroyo Rach Dua, à moins de dix mètres de son confluent avec la Rivière Cai Muôi.

Alors, pour s'enfuir, quelle solution ?

Sur ce côté, hormis cette route qui longeait la Rivière, il y en avait encore une autre qui suivait l'arroyo jusqu'au marché villageois tout proche. On prendrait trop de risques.

Il fallait gagner l'autre côté de la Rivière. Là-bas, la région regorgeait de petits marécages, des terrains sauvages abandonnés. Il serait possible de se cacher... au moins pendant quelque temps.

-- Plus vite ! cria Ba Dâý en se tournant.

-- Tu n'es pas trop fatigué Lich ? demanda l'oncle Tao.

-- Un peu, répondit Lich. Mais je peux nager plus vite. Allons-y.

Ils accélèrent leur rythme en s'éloignant du rivage. Au milieu du cours d'eau la marée haute, en évoluant dans le sens inverse, freina fort leur avance.

Ils perdirent ainsi beaucoup plus de temps que prévu. Heureusement, sur le temps de midi, il n'y avait personne dans les environs.

Ils perdirent beaucoup d'énergie, beaucoup de forces et de muscles aussi.

A peine sorti de l'eau Lich sentit une vive douleur au dos, et au bas ventre... où se trouvaient les anciennes blessures pas encore complètement cicatrisées. L'oncle Tao aussi se plaignit d'une forte douleur au dos.

-- J'ai trop mal, gémit-il. Je ne pourrai plus marcher longtemps.

-- Entendu. Suivez-moi, lança Ba Dâý en marchant devant. On va vite trouver un coin discret pour se reposer.

Ils s'éloignèrent de la Rivière et s'enfoncèrent dans la terre ferme. Après avoir traversé un champ de maïs, quelques rizières, un jardin de jeunes arbres fruitiers, ils atteignirent le premier terrain abandonné.

-- On s'arrête ici ? demanda Ba Dâý.

-- Ah non ! protesta l'oncle Tao. Regardez le terrain là-bas !

-- Oui... mais peux-tu encore marcher...

-- Je pense que oui, dit-il. Je vais essayer.

Ils firent une courte pause, puis se remirent à marcher.

C'est l'oncle Tao qui fermait la marche. Pâle, exténué, visiblement il éprouvait de plus en plus de peine à soulever ses jambes. Souvent il devait s'arrêter. Mais malgré l'insistance de Lich, et de Ba Dâ, il refusait de céder.

-- Regardez là-bas ! Quel joli coin ! s'exclama-t-il. On va arriver.

Il avait raison. Dès que les trois hommes eurent franchi les dernières rangées d'arbres ils aperçurent devant eux, au-delà d'une rizière, le bout d'un terrain sauvage. Un buisson géant de bambou, un immense monticule herbeux, un sao altier et ombrageux.

-- Seigneur Jésus ! Jubila Ba Dâ. Quelle magnifique planque !

Il sauta dans la rizière, courant à toutes jambes, comme un gamin vers ses jouets. Lich ne le suivit que de loin, car il voulut attendre l'oncle Tao qui marchait avec difficulté.

Arrivé le premier Ba Dâ courut d'un buisson à l'autre, sautillant de joie. Un moment après Lich et l'oncle Tao franchirent, à leur tour, la dernière flaque d'eau de la rizière, et montèrent sur le monticule herbeux.

Lich cria gaiement et s'avança vers le buisson de bambou mais, tout à coup, il entendit derrière lui un bruit sourd. Il se retourna : l'oncle Tao venait de tomber sur un amas de feuilles et de branches.

Paniqué, Lich bondit vers le quinquagénaire.

-- Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il. .

Livide, l'oncle Tao ouvrit les yeux et essaya de marmotter quelques mots.

-- Repose-toi ! ajouta Lich. Ne t'inquiète pas. On est arrivés à notre planque !

L'oncle Tao essaya de nouveau de parler sans y arriver. Il referma les yeux.

-- C'est çà ! Chuchota Lich. Ne dis plus rien ! Repose-toi !

Brusquement la tête de l'oncle Tao se renversa sur le côté. Il perdit connaissance.

CHAPITRE 11

Ils restèrent silencieux pendant un long moment, Ba Dâý adossé à un tronc d'arbre, Lich affaissé contre un buisson, et l'oncle Tao allongé sur l'herbe.

Celui-ci semblait avoir légèrement repris conscience. Par deux fois il avait ouvert les yeux. Mais il ne pouvait pas encore bouger, ni parler. Leur vieux compagnon sur le point de sortir du coma: quel soulagement pour Ba Dâý et Lich !

Ce n'était pas le moment de tomber malade. Parce que, même si ce terrain leur offrait une excellente cachette, ils devaient être prêts à déguerpir à tout instant.

-- Quelle heure est-il ? se demanda Lich.

(Les Cõng An avaient confisqué toutes les montres, les détenus avaient dû deviner l'heure à chaque moment de la journée. Depuis lors Lich s'y était habitué.) Maintenant il y avait le ciel. Lich leva le regard. Le soleil se cachait derrière un gros nuage tandis que, plus bas, d'autres nuages très volumineux s'amoncelaient.

-- Il est sans doute cinq heures passées, pensa-t-il. Ce soir il y aura peut-être de l'orage.

Tout à l'heure Ba Dâý et lui s'étaient mis d'accord sur leur « programme urgent ». L'oncle Tao encore très faible, les trois compagnons étaient obligés de se cacher ici au moins un ou deux jours. Et ce serait Ba Dâý le premier qui devrait aller chercher le « ravitaillement ».

-- Je vais bientôt y aller, lança Ba Dâý.

-- Tu n'attends pas encore un peu ? insista Lich.

-- Non. C'est inutile. Je pars tout de suite, ou dans une heure à la tombée du soir... c'est pareil. Je cours le même risque.

-- Espérons qu'il n'y aura personne dans ce coin perdu.

Ba Dâý se leva et s'approcha de l'oncle Tao:

-- Il dort bien, lança-t-il à Lich. Laisse-le dormir, mais surveille-le.

-- T'en fais pas. Je m'occupe de lui. Sois prudent sur la route.

Ba Dâý s'éloigna vers le côté de la Rivière.

Un bref instant après le départ de son compagnon Lich se sentit tout à coup envahi par une désagréable appréhension et de sinistres visions. Son cœur battit très fort. « Et s'il nous arrive un terrible malheur ?... Par exemple si les patrouilles de l'Armée passent par ici... ou si Ba Dâý se fait arrêter par les Công An sur sa route... ou si... »

Heureusement pour Lich ces sinistres visions disparurent vite de sa tête.

Et longtemps après la tombée du soir il resta là, toujours à la même place, toujours affaissé contre le buisson.

Une bouffée de chaleur, le frappant en plein visage, extirpa Lich de son lourd sommeil.

Il ouvrit les yeux. De grands lambeaux de lumière jaillissaient du haut de la cîme d'un aréquier, une lumière chaude, aveuglante. Il détourna son regard puis se leva.

Surprise ! L'oncle Tao n'était plus allongé sur l'herbe, devenue trop humide. Il se trouvait trois mètres plus loin, recroquevillé contre un tronc d'arbre. Agréable surprise ! L'homme avait pu glisser jusque là... donc il était sorti de son coma en plein nuit.

Un gros coup de vent battit violemment les branches d'un calophylle. L'oncle Tao ouvrit les yeux. Lich le salua d'un bras levé et avança dans sa direction. L'homme lui sourit.

-- Ne bouge pas, lui lança Lich. Ne dis rien, ne te fatigue pas. (Soudain il se rappela quelque chose.) Attends un peu.

Il marcha vers l'étang, puis en revint en ramenant une coque de coco, coupée en bol, et pleine d'eau. Il s'assit devant l'oncle Tao.

-- Tu as sans doute très soif. Bois ! C'est Ba Dâý qui a taillé cette coque de coco hier, avec un petit canif pris dans la poche du vieux Công An.

-- Ah ! Comme ça fait du bien, de l'eau fraîche !

-- Eh là ! s'écria joyeusement Lich. Tu peux parler de nouveau.

-- Seulement... quelques mots.

-- Comme je suis content pour toi. Mais... je vois que tu es encore très pâle. Alors ne te fatigue pas trop. Repose-toi.

Il avait raison. Malgré sa bonne humeur l'oncle Tao était encore très faible. En souriant à Lich il semblait visiblement désirer lui tenir compagnie encore quelques instants, mais la fatigue l'assomma. Il ferma les yeux et s'endormit comme un bébé après son biberon de lait.

Lich aussi était très fatigué. Il venait d'avoir un bon sommeil, bon mais trop court, parce qu'il était resté éveillé fort tard, longtemps après minuit. Ce matin, malgré sa fatigue, il n'arrivait plus à s'endormir.

Vers midi il se leva, alla boire de l'eau à l'étang, et en ramena une coque pleine. Puis il revint à sa place et, adossé au tronc d'arbre, il resta tout l'après-midi sans parler, ni bouger.

A la tombée du soir il alla de nouveau à l'étang pour boire de l'eau et pour en ramener dans sa coque de coco.

Plusieurs fois il s'approcha de l'oncle Tao. Celui-ci dormait toujours d'un sommeil profond, sommeil « d'un vrai malade alité depuis des jours ». Son teint était livide, sa respiration haletante. Chaque fois Lich voulait le réveiller pour s'enquérir de sa santé, et pour lui offrir à boire, mais chaque fois il y renonçait.

Finalement l'oncle Tao ne se réveilla qu'au milieu de la soirée.

-- Qu'est-ce qui m'est arrivé ? se lamenta-t-il. J'ai des frissons dans tout le corps et j'ai froid en même temps.

-- T'en fais pas, dit Lich. Tu as peut-être un léger refroidissement. Rien de grave.

-- Hier je suis sorti du coma. Aujourd'hui... ça doit aller mieux... Et pourtant... on dirait que... que ça s'aggrave.

-- Mais non. Ton état général s'améliore avec le repos. Mais, entre temps, tu as attrapé froid. Ca va passer.

-- J'espère que...(sa voix trembla)...que tu as raison... Mais ça m'inquiète.

-- Ne te tracasse pas. Ca ira mieux. Crois-moi.

L'oncle Tao se tut puis ferma les yeux. A côté de son compagnon Lich semblait tenir bon. En fait lui aussi était très inquiet.

Ba Dâý était parti depuis plus d'un jour et une nuit, il n'était toujours pas revenu. « Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Que dois-je faire s'il ne revient pas demain ? Attendre encore un peu ? Combien de temps ? Et si l'état de l'oncle Tao s'aggrave ?... »

Même dans son état actuel ce dernier ne pourrait marcher longtemps. Lich lui-même ne se sentait pas non plus en mesure de partir en cavale à travers ces terrains sauvages et ces marécages.

Après plusieurs jours sans tortures, puis après ces deux jours de repos, les douleurs dans son corps avaient beaucoup diminué. Pour l'heure ce qui était devenu le problème le plus préoccupant pour Lich c'était la faim. C'est la première fois de sa vie qu'il la connaissait. Deux journées et une nuit sans un grain de riz, ni une tige de légume. Et ça ne faisait que commencer...

-- A quoi penses-tu ?

Lich se retourna: l'oncle Tao légèrement redressé, adossé sur le tronc d'arbre, lui sourit.

-- Je pense à...la faim, murmura Lich.

-- La faim ! Je l'ai connu deux fois. La faim ! On ne l'oubliera jamais.

-- C'est un problème aigu. Heureusement pour nous ce n'est que le début.

-- Et il n'y a qu'une solution : chercher dans les environs des fruits et des légumes sauvages.

-- Demain je ferai un tour.

-- Moi aussi, sourit l'oncle Tao. J'espère pouvoir marcher un peu demain.

-- Comme on parle de... demain... je pense à Ba Dâý. S'il ne revient pas demain ce sera...

-- Ah non ! Ne me parle pas de malheur ! Il reviendra. J'ai prié le Seigneur. J'ai prié Notre Dame La Vierge. Mon vœu sera exaucé.

-- Moi aussi j'ai prié, affirma Lich.

-- Tu vois. Il reviendra.

Ils sourirent. Le sourire éteint sur leurs lèvres leur cœur était encore gonflé d'espoir.

Lentement l'oncle Tao s'assoupissait.

Comme la nuit précédente Lich resta éveillé très tard. Il pensa à Suong. Il se souvint de leur première rencontre. Très brève rencontre. Il y a combien d'années déjà ?...

-- Lich ! Réveille-toi !

Lich ouvrit les yeux. Piqué par l'intense lumière il les referma lentement.

-- Regarde ! résonna la voix de l'oncle Tao. Regarde à droite !

Lich se tourna légèrement et rouvrit les yeux.

Au loin un petit sentier s'intarcalait entre l'étang et le monticule herbeux noyés dans la lumière éclatante. Surgi de la pénombre des bambous un homme marchait sur le sentier.

C'était Ba Dâý.

Il s'avança en sautant. Il voulut aller plus vite encore mais visiblement ses bras, surchargés de sacs, le gênèrent. Il arriva. L'oncle Tao et Lich crièrent de joie, oubliant leur sévère consigne de silence. Puis ils coururent à sa rencontre.

Premiers gestes des deux affamés : ouvrir les sacs des aliments.

Des gâteaux de riz banh tet... des salés au noyau de viande, des sucrés au noyau de banane : un dizaine dans chaque sac. Une pochette de crevettes salées, un sachet de bœuf séché bo khô, un poulet frit. Du riz cuit enveloppé dans les feuilles de banane : un équivalent de deux marmites. Enfin, une bouteille d'eau.

-- Oh là ! Quelle profusion ! s'exclama Lich.

-- Crois-tu ? rétorqua Ba Dâý. N'oublions pas que nous risquons d'être bloqués ici pour plusieurs jours encore. Il faut prévoir le pire.

-- On mange un banh tet ? hésita l'oncle Tao.

-- Oui bien sûr, répondit Ba Dâý. Mais attention ! Après plusieurs jours de famine il ne faut pas trop avaler d'un coup.

Ils déballèrent trois gateaux banh tet et les dévorèrent.

-- Et les autres sacs ? questionna Lich.

-- Des vêtements pardi ! s'écria Ba Dâý, l'air fier. Pour chacun de vous. Ha ! ha ! Vous verrez. Vous serez beaux comme moi. Regardez-moi.

Le revenant Ba Dâý était maintenant un homme neuf : chemise et pantalon propres, chapeau français sur nouvelle tête aux cheveux rasés, jolie paire de sandales. Un fugitif transformé en véritable touriste.

-- C'est beau ! s'écria Lich émerveillé.

-- N'est-ce pas ! pavoisa Ba Dâ.

-- Et nos costumes sont... dans ces sacs ? demanda l'oncle Tao incrédule.

-- Bien sûr, répondit Ba Dâ. Mais... vous les verrez tout à l'heure. Je brûle d'envie de vous raconter...

-- Raconter ton « périple » ! lui coupa Lich en riant. Vas-y mon gars !

Ba Dâ se mit à parler de son voyage. Un aller-retour qui aurait pu être un simple trajet fait par n'importe quel paysan sur les routes de campagne et les cours d'eau. Et pourtant c'était bien différent : car c'était la cavale d'un fuyard, véritable cavale pleine de pièges et de dangers. Plus d'une fois le conteur ne pouvait cacher ses émotions en évoquant l'une ou l'autre dure épreuve qu'il avait dû affronter.

Finalement il termina son récit. Il poussa un long soupir et s'affaissa contre un buisson.

-- Quelle histoire ! s'exclama l'oncle Tao admiratif.

-- Vraiment inoui ! surenchérit Lich.

-- N'est-ce pas ! sourit Ba Dâ fièrement. Mais j'ai eu aussi pas mal de chance.

Puis ils se turent et s'enfermèrent longuement dans le silence.

Le soleil arrivait au zénith. La sueur perla sur le front des hommes. Ba Dâ transpira fort, ses traits s'alourdirent (il avait marché longtemps dans la nuit, venait-il de dire), il ferma les yeux. Quelques minutes après l'oncle Tao s'endormit à son tour.

Lich ne dormit pas. Il réfléchit. La cavale de Ba Dâ le fit réfléchir beaucoup. Il fit le point.

Après l'accident du camion-fourgon ses compagnons et lui s'étaient enfuis loin de leurs Côm An gardiens. Ils avaient échoué dans ce coin en comptant se cacher ici « seulement quelques heures » avant de reprendre leur fuite. Le coma et la faiblesse de l'oncle Tao les avaient cloués sur place depuis plusieurs jours. Il était temps – même s'ils venaient d'être bien ravitaillés – qu'ils se préparent à foutre le camp d'ici. C'est-à-dire à reprendre... leur fuite... avant de se réfugier... quelque part. Puisque les Côm An les recherchaient activement à l'heure actuelle, et pour des mois encore.

Une fois de plus Lich évoqua le périple de son ami...

Deux jours avant Ba Dâý avait quitté cet endroit et s'était mis en route sans savoir exactement où il devrait aller. Il était parti sans un sou en poche, l'estomac vide, la gorge sèche, et surtout sans aucun papier.

Sitôt parti il avait marché des heures au milieu des jardins et des rizières, puis il était monté sur la barque d'un pêcheur qu'il connaissait et qui le transporta le long de la Rivière Cai Muôi, sur plus de cinq km. De nouveau il marcha des heures dans la campagne avant d'atteindre la route. C'est grâce à l'argent prêté par le gentil pêcheur qu'il put prendre l'autocar. Le véhicule fit une dizaine de km et s'arrêta près du village de son cousin. De l'arrêt d'autocar il dut encore marcher longtemps avant d'arriver à la maison de son cousin.

Sur ce chemin il fut contrôlé deux fois. A la première fois le pêcheur le sauva en se portant garant devant la hargne des marins de la Brigade Fluviale. Au deuxième contrôle, sur la route, c'est son sang froid qui écarta le danger. En partie seulement. Car il y avait... une jolie passagère, assise en arrière de l'autocar. Le chef Cômng An n'eut d'yeux que pour la belle...

« Quelle randonnée ! Quel as ce Ba Dâý ! se dit Lich en son for intérieur. Il a eu vraiment beaucoup de chance... Non. Il ne faut pas espérer pouvoir refaire un tel parcours sans faute ».

D'ailleurs pour son trajet de retour-- de chez son cousin jusqu'ici-- Ba Dâý avait choisi lui-même une autre solution. Une solution plus facile, moins dangereuse surtout. Grâce à l'aide de son cousin, bien entendu. Un simple voyage sur une petite barque d'un pêcheur. C'était un vieux pêcheur connu dans toute la région et qui avait fait de la pêche de nuit avec le cousin de Ba Dâý. Le voyage se déroula sans le moindre incident. Et Ba Dâý dut seulement marcher depuis l'embarcadère jusqu'ici...

« Et maintenant quelle randonnée pourrai-je espérer ? se demanda Lich avec anxiété. Pourrons-nous être tout le temps ensemble, mes compagnons et moi ? Et, si par malheur, chacun devait s'enfuir seul ?... »

Par bonheur le sommeil, venu doucement, le délivra de ses idées noires...

Le soleil brûlait de mille feux. Heureusement de gros coups de vent passaient fréquemment. Sinon il aurait encore fait plus chaud et étouffant.

Les trois hommes étaient assis côte à côte, légèrement appuyés sur le même tronc d'arbre.

Ils venaient de faire une bonne sieste. Ba Dây avait récupéré de son manque de sommeil des nuits précédentes, mais seulement à moitié disait-il.

L'oncle Tao allait mieux, mais n'était pas encore débarrassé totalement de ses frissons. Et il paraissait toujours pâle et faible. Quant à Lich il avait pu dormir, il se sentait bien, mais il était loin de sa forme normale.

-- Et voilà notre situation ! résuma Ba Dây. L'idéal c'est d'attendre encore un peu. Mais on ne peut pas attendre.

-- Bien entendu, acquiesça Lich. Si on veut attendre jusqu'à ce que l'on retrouve notre bonne santé alors... alors il faut construire une paillote ici.

-- On la construirait près de l'étang, dit Ba Dây en riant aux éclats.

-- Donc il est temps de partir, dit Lich. De reprendre notre fuite. As-tu...

-- Une solution ? Bien sûr. J'en ai même discuté avec mon cousin.

-- Ah oui ?! s'écria l'oncle Tao surpris.

-- Oui oui, affirma Ba Dây. Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit à propos de mon périple ? Je vous ai dit que mon cousin et moi avons décidé que mon retour devrait être fait en un seul trajet... sur barque. Parce que nous avons constaté qu'à l'aller j'avais couru trop de risques insensés. Sans une chance inouïe je serais à présent au fond d'une geôle.

-- Tu veux dire que... hésita Lich, pour notre fuite à trois... tu as opté pour la même solution ?

-- Tout à fait. Un seul trajet en zigzag le long des rivières et des arroyos. Mais attention ce serait un voyage organisé.

-- Une fuite organisée sur barque, murmura l'oncle Tao rêveur... mais organisée comment ?

-- Il n'y pas trente six manières, expliqua Ba Dây. Primo il faut une barque de pêcheur. Nous utiliserons la même que la dernière fois puisque ce vieux pêcheur connaît bien mon cousin et que sa barque est assez solide pour nous transporter sur un long chemin.

- Veut-il bien nous aider ? demanda Lich.
- Oui. Il est très gentil. Vu son grand âge il risquerait moins d'être envoyé dans un camp au cas où ça tournerait mal.
- On a vraiment de la chance, sourit l'oncle Tao.
- Secondo et tiercio : deux points importants à régler, continua Ba Dâý. Nos papiers d'identité et les lieux de rendez-vous sur notre parcours.
- De faux papiers d'identité, dit Lich.
- Bien entendu. C'est mon cousin qui s'en occupe. Il les aura demain...
- Mais c'est fantastique ! s'étonna Lich.
- N'est-ce pas ! J'ai vraiment de la chance d'avoir un cousin qui connaît pas mal de monde dans la région.
- Et nous on a de la chance avec toi ! s'écria joyeusement l'oncle Tao. Mais tu dis les lieux de rendez-vous... c'est quoi exactement ?
- Eh bien ! martela Ba Dâý. Un exemple : maintenant on sort de ce terrain sauvage, on va jusqu'à la Rivière Cai Muôi... où va-t-on embarquer ?
- Il y aura plusieurs lieux...
- Bien sûr. Encore un autre exemple : sur notre chemin s'il y a une alerte, nous devons immédiatement quitter la barque... où va-t-on la retrouver ?
- Après avoir énuméré les points importants Ba Dâý expliqua, dans les moindres détails, ce qu'il avait décidé avec son cousin et le vieux pêcheur.
- Et la première décision : les trois fuyards devraient partir le lendemain dans l'après-midi...

Parce qu'il devait faire l'éclaireur Ba Dâý marchait le premier sur la route. Lich fermait la marche parce qu'il devait surveiller l'oncle Tao encore très faible.

-- Je t'en supplie Notre Dame la Vierge ! Je t'en supplie... psalmodia ce dernier. Fais que je ne tombe pas sur le chemin...

-- Elle t'a entendu, lui lança Ba Dâý en se retournant en arrière. C'est la troisième fois que tu pries. Tu ne tomberas pas.

Lich aussi avait prié la Vierge, par deux fois, pour que cette marche forcée fût menée à bien. C'était trop tôt pour savoir quoi, mais tout se déroulait depuis plus de deux heures (Ba Dâý avait maintenant une montre qui leur permettait de savoir l'heure à tout instant).

Ayant quitté leur cachette les trois hommes s'étaient dirigés vers la Rivière Cai Muôì. Puis ils suivaient des sentiers et des talus près du rivage sans jamais oser s'en approcher.

En avançant ils pouvaient apercevoir, à travers les hautes herbes, les bateaux et les barques voguant sur le cours d'eau.

Encore une bonne heure de marche puis ils s'engagèrent sur un long talus. Ba Dâý fit le signe de bras levé et ils s'arrêtèrent. Devant eux le talus filait tout droit vers un embarcadère. Arrivés près de celui-ci ils se cachèrent entre deux buissons et attendirent.

Ils attendirent longtemps.

Vers la fin de l'après-midi un petit bateau accosta l'embarcadère, deux passagères en descendirent et s'éloignèrent vers la route du village. Quelques moments après un voilier débarqua un autre passager qui prit la même route.

Et puis plus rien.

-- Mon cousin m'avait dit de l'attendre ici, fulmina Ba Dâý. Sa barque passerait avant la tombée du soir.

-- Est-ce bien cet embarcadère ? demanda Lich.

-- Mais oui ! Le tout premier rendez-vous... et c'est déjà raté. Merde !

-- Patience ! murmura l'oncle Tao. Attendons encore un peu.

Et de nouveau ils attendirent en silence.

Le soir tombait depuis un bon moment. Il faisait noir partout. Les hommes quittèrent leurs buissons et gagnèrent l'embarcadère avec leurs sacs de provisions.

De temps à autre passait une barque, naviguant au milieu du cours d'eau, le feu de sa lampe à pétrole dansant dans le vent. Aucune ne s'arrêtait à l'embarcadère, ni même s'en approchait. Absolument aucune...

Très déçu, très fâché, Ba Dâÿ finit par abandonner la surveillance. Il s'allongea sur une planche de bois et ferma les yeux. Aussitôt l'oncle Tao l'imita. Lich voulut dormir un peu, lui aussi. Il était fatigué, découragé surtout. Et cependant il décida de ne pas céder. De rester seul à faire le guetteur.

Un guetteur de plus en plus désespéré.

Grâce à son entêtement il réussit à tenir bon un instant, mais la fatigue et la déception finirent par le faire sombrer dans un lourd sommeil.

Un peu avant l'aube les trois hommes se réveillèrent, puis ils quittèrent l'embarcadère pour regagner leur cachette.

-- Alors, que décides-tu ? lui demanda Lich inquiet.

-- Je n'ai pas le choix, répondit Ba Dâý. Mon cousin était absolument sûr de lui. Il m'avait dit de l'attendre toute la nuit, puis encore toute cette journée.

-- Maintenant il est dix heures du matin. On va l'attendre jusqu'à...

-- A la tombée du soir. Après, m'avait-il encore répété deux fois, il ne viendrait plus. Il aurait eu un empêchement majeur. Peut-être même de graves ennuis.

-- Et nous... que ferons-nous s'il ne vient pas ce soir ?

-- Moi je ne vois plus qu'une solution. On doit marcher... marcher jusqu'à sa maison.

-- As-tu mûrement réfléchi ?

-- Bien sûr, affirma Ba Dâý avec assurance. Je connais bien cette région puisque j'ai vécu chez mon cousin pendant des années quand j'étais gosse. Et mon raisonnement est simple. Notre objectif : c'est de quitter notre cachette et d'aller nous réfugier chez mon cousin. Pour ça il n'y a qu'une solution : marcher la nuit et se planquer le jour dans un terrain sauvage. Et les terrains sauvages, les marécages, il y en a plein dans cette région.

-- D'ici jusqu'à la maison de ton cousin ça fait combien de km ?

-- Entre 25 et 30. Si l'on marche bien, et si l'on ne fait pas trop d'arrêts, on pourra le faire en deux nuits.

-- Si l'on se repose toute la journée on pourra marcher beaucoup la nuit.

-- Je l'espère. En deux nuits on sera chez lui. Ou on aura fait 90% du chemin.

-- Le seul problème... hésita Lich. Un gros problème : l'état de l'oncle Tao.

-- Evidemment. Je viens de te dire « si l'on marche bien, et si l'on ne fait pas trop d'arrêts » j'ai pensé à son état en disant ça. Si j'étais seul je le ferais en une nuit. Car... toi aussi Lich, tu es mieux portant que lui, mais tu ne dois pas trop marcher non plus.

-- C'est vrai. Je ne te l'ai pas dit. Mais ces jours-ci, malgré le repos, j'ai encore mal à mes tripes.

-- Mais moi aussi ! s'écria Ba Dâý. Je n'ai jamais rien dit à personne. Mais moi aussi j'ai mal. Chacun de nous a encaissé on ne sait combien de coups de pieds et de coups de bâtons dans les os.

-- Quand on sera chez ton cousin on prendra des jours de repos... comme il faut. Et on cherchera des médecins et des médicaments.

-- Bien entendu. Mais on n'en est pas encore là. En attendant on doit marcher ... marcher. Je suis sûr que s'il ne vient pas aujourd'hui mon cousin est dans le pétrin. Il est même en danger. C'est inutile de l'attendre. Et c'est inutile aussi que je fasse, seul, encore un voyage jusqu'à chez lui. Je le ferais... s'il arrive quelque chose de grave à l'oncle Tao.

-- D'accord. J'ai compris, conclut Lich rassuré. Maintenant on a qu'à attendre la barque... jusqu'à ce soir.

-- On va faire une longue sieste... sous le soleil. Ha ! Ha !

La barque n'était pas venue à la tombée du soir. Ba Dây et Lich, qui avaient attendu toute la journée, décidèrent quand même d'attendre « encore un peu ». En vain.

A neuf heures les hommes commencèrent à marcher.

Comme la dernière fois Ba Dây faisait l'éclaireur tandis que Lich fermait la marche pour pouvoir surveiller continuellement l'oncle Tao.

Celui-ci avait bien dormi la journée et se trouvait en meilleure forme que la veille. Il retrouvait en même temps son bon moral et son sourire confiant. Et surtout ses pas solides.

-- Avancez jeunes hommes ! cria-t-il. Ne ralentissez pas à cause de moi. Je tiens bien le coup.

Et ils avancèrent. Et ils marchèrent pendant très longtemps en gardant une bonne cadence.

Sous le clair de lune ils distinguèrent bien les chemins et leurs paysages environnants.

Par prudence ils marchaient sans parler et sans faire de bruit. Par prudence aussi ils portaient un couteau attaché à leur ceinture, et en cachaient un autre dans leur poche. (des couteaux que Ba Dây avait apportés avec les nouveaux vêtements.) Par prudence encore ils tenaient en main un long bâton en bambou (afin de faire fuir de gros insectes et des animaux, surtout les serpents qui pullulaient dans ces marais et étangs).

Et ils avancèrent. Et ils marchèrent des heures durant sous le clair de lune.

Le trajet qu'ils comptaient faire cette nuit était long mais simple. Ils devaient longer la Rivière Cai Muôi, bien entendu sans trop se rapprocher du rivage. S'ils ne faisaient pas trop de zigzags, entre les jardins et rizières, la distance à parcourir ne dépasserait pas 20 km.

Le seul moment de vrai danger : Au deux tiers du chemin ils devraient traverser un pont enjambant cette Rivière Cai Muôi. Simplement parce qu'ils ne pourraient plus continuer sur ce côté du cours d'eau où il y avait trop d'habitations et presque pas de terrains abandonnés. Ils seraient donc obligés de finir le dernier tiers le long de l'autre rive.

Tout se déroula comme prévu. Sauf qu'ils avaient fait des pauses plus longues—toujours par prudence—afin que l'oncle Tao pût bien se reposer.

Vers deux heures du matin ils traversèrent le pont. Aucun danger, ni menace. A part cette petite alerte. Ils durent attendre longtemps, cachés derrière une motte de terre : une voiture de patrouille roula à toute vitesse sur la route, puis ralentit sur le pont.

Pour le dernier tiers du chemin : aucun problème non plus.

Seule surprise : l'oncle Tao, malgré les longues pauses se plaignit d'avoir mal dans les muscles, et aussi au ventre. A la fin du parcours les hommes perdirent énormément de temps, lors des traversées des pontons-de-singe au-dessus des arroyos et surtout des petits canaux. A chaque fois l'oncle Tao dut se faire pousser et tirer comme un invalide.

« Ouf, c'est fini ! » Lorsqu'ils arrivèrent à leur cachette le ciel était déjà clair.

-- Quelle promenade ! s'exclama Lich soulagé. Nous avons réussi notre première nuit de marche.

-- Oui. Nous avons bien réussi, approuva Ba Dâ. Mais à quel prix !

-- C'est juste.

-- Tu sais qu'on est arrivés à notre cachette ce matin... à 5 heures 35. J'ai regardé ma montre avant de dormir. Maintenant il est midi trois quarts. On a dormi 7 heures d'affilée.

-- D'un sommeil de plomb.

-- Et même après un tel repos j'ai encore mal partout ! cria Ba Dâ.

-- Moi aussi. Et surtout j'ai très mal au bas ventre en ce moment.

-- Deux fois j'ai été réveillé par les cris de douleurs de l'oncle Tao. Son état m'inquiète.

-- J'ai été réveillé aussi par ses cris, dit Lich. J'ai bien peur qu'il ne pourra plus marcher la prochaine nuit.

-- Laissons-le dormir jusqu'au soir. Nous aussi on doit bien se reposer. Après on verra. S'il le faut on ne marchera pas cette nuit.

-- On peut attendre en se cachant ici quelque temps...

-- Evidemment, dit Ba Dâý. Mais... il ne nous reste plus que six galettes de riz banh tet. Nos sacs se vident...

-- On aura moins de charges sur nos épaules.

Ils rirent.

Ils feraient leur marche cette nuit !

Ils venaient de terminer leur discussion. Une discussion assez houleuse. Ils avaient fini quand même par se mettre d'accord sur cette grave décision.

Lich voulait plutôt se reposer encore une nuit et une journée. Ba Dâý hésitait entre deux solutions : marcher ou dormir. Finalement l'oncle Tao parvint à les convaincre de ne plus attendre.

-- Je suis assez en forme, expliqua-t-il. Demain je serai certainement un peu mieux. Mais on perdra ainsi trop de temps. Je vous en ai déjà fait perdre assez.

-- Ne te culpabilise pas, dit Lich.

-- J'ai attendu des jours. Ma santé ne s'améliore pas beaucoup. Peut-être me faut-il d'autres jours encore. Ca fait longtemps que ma femme et ma fille cadette n'ont pas de mes nouvelles. Beaucoup trop longtemps. J'ai hâte de les retrouver. Cette trop longue attente commence à me taper sur les nerfs.

-- C'est vrai, concéda Ba Dâý. Il te faut beaucoup de jours encore... et surtout des médicaments. Je n'ai rien trouvé d'autre que des aspirines, la dernière fois, quand j'étais chez mon cousin.

La décision prise, il ne fallait plus hésiter. Il valait mieux partir le plus tôt possible pour avoir toute la nuit devant soi.

Ils se levèrent en même temps. Lich et Ba Dâý échangèrent un furtif regard. A la main : le long bâton de bambou. Aux pieds : une paire de sandales. Sur les épaules : des sacs presque vides (plusieurs vêtements en loques jetés, trois quarts de provisions consommés)... « Tout est prêt ? Oui ! On y va ? On y va ! » ...

Ils se mirent à marcher.

Comme la dernière fois Lich fermait la marche pour surveiller l'oncle Tao. Ba Dâý marchait le premier comme éclaireur.

Un éclaireur dont le rôle était plus vital que jamais. Tout à l'heure, dans l'après-midi, au moment du repas— un frugal repas avec quelques galettes de riz et une bouteille d'eau d'étang— Ba Dâý avait expliqué à ses deux compagnons le chemin qu'ils devraient suivre cette nuit.

Quel chemin tortueux !

Et dire qu'il le connaissait comme sa poche. Mieux que le parcours de la nuit précédente, parce que cette région se trouvait encore plus proche de la maison de son cousin. « Jadis, j'ai fait la pêche de nuit, trois fois au moins, dans chacun de ses arroyos... »

Quel chemin tortueux ! Cette nuit ils devraient traverser deux grands arroyos, cinq petits, et une multitude de canaux minuscules...

-- Heureusement que tu es là Ba Dâý ! s'exclama joyeusement l'oncle Tao. Sans toi nous ne sortirions jamais de cette toile d'araignée.

Encore une autre chance. Enorme aussi celle-là ! C'était le clair de lune. Le clair de lune du demi-mois lunaire. Le plus clair, le plus beau.

Et ils avancèrent, comme la nuit précédente au début de leur randonnée. Et ils marchèrent pendant très longtemps sous ce beau clair de lune.

A cette différence près : ils marchèrent beaucoup moins vite. Et très souvent l'oncle Tao ralentissait le pas. Il faisait presque du surplace, mais il refusait de faire une pause.

Un peu avant minuit ils en firent quand même une. Une très longue pause. L'oncle Tao, paradoxalement, sembla n'en tirer aucun profit.

Ba Dâý et Lich en furent fort surpris. Malgré une longue journée de repos, ces quelques heures de marche au ralenti avaient suffi à anéantir toute la force de l'oncle Tao. Celui-ci fut d'ailleurs le premier à en être étonné. Et cette longue pause ne put rien arranger pour lui.

Alors, après minuit, ils décidèrent de faire une deuxième pause, plus longue encore. L'oncle Tao ne récupéra pas mieux.

Ils se mirent à marcher lentement. Ils purent ainsi couvrir une bonne distance. Ils dévalèrent plusieurs talus de rizière, et sentiers entre jardins et

terrains en friche. Ils traversèrent une floppée de pontons-de-singe, enjambant de minuscules canaux, où l'oncle Tao dut se faire conduire de nouveau comme un invalide.

Puis tout à coup il dit se sentir très mal. Il se plaignit d'avoir des crampes et surtout des douleurs au ventre et au dos. Il roula par terre, se tordant de douleur.

Paniqués Ba Dâÿ et Lich coururent à son secours. Ils lui massèrent le torse et les jambes, avec leur unique pommade : le baume du tigre. Les douleurs diminuèrent et il arriva à s'endormir.

-- Seigneur ! Quelle tragédie ! s'écria Lich. Que devons-nous faire.

-- Remercie plutôt le Seigneur ! lança Ba Dâÿ. Pour nous avoir accordé cette chance...

-- Quoi ?! Une chance ?

-- Oui. Une chance ! Je ne parle pas de la maladie de l'oncle Tao. Je parle de la miséricorde du Seigneur de nous guider jusqu'ici. Parce que, malgré cette accident survenu à l'oncle Tao, nous sommes arrivés.

-- Arrivés ?!

-- Oui, dit Ba Dâÿ en riant. Nous sommes arrivés. Ou plutôt nous sommes presque arrivés. Je t'ai dit cet après-midi que notre chemin serait compliqué, avec toutes sortes de méandres et de détours... mais je ne t'ai pas dit qu'il serait assez court, par rapport à ces 20 km du chemin de la nuit dernière. Cette nuit on vient de faire à peu près 8 km, malgré la faiblesse de l'oncle Tao qui nous a beaucoup ralenti. Et d'ici jusqu'à la maison de mon cousin il y a moins de 3 km.

-- Oh !

-- Oui. Même pas 3 km !

-- Et que comptes-tu faire ? questionna Lich. Le chemin est peut-être très compliqué.

-- Que non ! Il est court et en plus il est simple. Regarde cet étang, on va dans sa direction, moins d'un km après on se trouve à bord d'un arroyo. On tourne

à droite, c'est le chemin du hameau de mon cousin. On fait à peu près 2 km, puis on arrive devant sa maison.

-- C'est incroyable. As-tu pris une décision ?

-- Oui. La meilleure solution sera que je fasse moi-même un saut jusque là. Puisque dans son état actuel il est exclu que l'oncle Tao marche encore.

-- Il faut qu'il se repose.

-- Absolument, acquiesça Ba Dâ. Tu vas le surveiller, et en même temps repose-toi un peu.

-- Tu reviendras ici peut-être avec ton cousin.

-- S'il est là. Je doit être prudent. Peut-être a-t-il eu lui-même des ennuis. Je passerai d'abord chez un voisin. Je verrai bien.

-- Pense aussi à cette solution d'un sampan...

-- Bien sûr. Ou d'une petite barque. On pourrait transporter l'oncle Tao à la maison. On n'aura qu'à le porter jusqu'à l'arroyo avant. Le porter sur moins d'un km : aucun problème.

-- Quand veux-tu y aller ? demanda Lich.

-- J'attends encore quelques minutes. S'il continue à dormir tranquillement j'y vais. Tu connais le chemin. S'il y a un pépin, et que je ne reviens plus ici, tu dois te débrouiller. Dans ce coin désertique il n'y a que cinq maisons sur ces 2 km. Si tu comptes bien ce sera la cinquième. Sinon c'est aussi facile de la reconnaître parce qu'elle est la seule à se trouver tout près d'un grand étang...

La voilà cette maison au bord d'un grand étang.

Elle se trouvait à une dizaine de mètres devant Lich. C'était un petit pavillon en béton, au toit de tuiles, agrandi de chaque côté par une paillotte en bois recouverte de feuilles de cocotier. Un potager occupait tout le terrain devant et débordait jusqu'au bord de l'étang.

L'oncle Tao, soutenu par Ba Dâý et son cousin, venait d'entrer dans le bâtiment. Lich s'attardait encore un peu ici, pour contempler le paysage.

Leur cavale était finie !!

Le dernier trajet s'était déroulé comme prévu. Parfaitement. Ba Dâý et son cousin étaient venus avec une petite barque et avaient porté l'oncle Tao jusqu'à l'arroyo. Sur le cours d'eau, au petit matin, personne ne les avait vus.

Les trois fuyards avaient atteint leur objectif fixé : venir se cacher dans cette maison du cousin de Ba Dâý.

-- Viens Lich ! cria Ba Dâý debout devant la maison. Viens à l'intérieur !

-- Attends une minute ! dit Lich.

Il ne bougeait pas. Assis sur un tronc de cocotier coupé il continuait à scruter les alentours de la maison.

-- N'es-tu pas curieux ? dit Ba Dâý en s'approchant. Pas curieux de savoir pourquoi mon cousin Hai le Petit et le vieux pêcheur n'étaient pas venus à notre rendez-vous ?

-- Si. Mais on a tout le temps pour bavarder.

-- C'est vraiment idiot comme histoire. Le vieux et Hai le Petit avaient bu du mauvais alcool médicamenteux ruõu thuõc... à la veille de leur départ. Hai le Petit avait une cuite de tonnerre. Quant au vieux il a été alité deux jours ; maintenant il va mieux mais il ne peut pas encore aller pêcher.

-- J'en connais un qui avait absorbé ce fameux alcool frelaté fourni par les arnaqueurs. Diarrhées, vomissements, fièvre. Cinq jours au lit.

-- C'est vraiment bête, soupira Ba Dâý. Ca m'a inquiété tout le temps, croyant qu'il avait des ennuis. Tout à l'heure je n'ai pas osé aller directement chez lui. Je suis passé d'abord chez un voisin pour m'informer, tremblant de peur pour lui. Rien de grave heureusement ni pour lui, ni pour le vieux.

-- Heureusement pour nous aussi que tout a bien fini. Nous sommes arrivés jusqu'ici. Maintenant il faut nous reposer. Puis aller chercher les médecins et les médicaments. Pour nous trois, pour l'oncle Tao surtout.

-- Sans oublier qu'il faut prendre contact, au plus vite, avec nos familles et amis.

-- Evidemment, acquiesça Lich. Je n'arrête pas d'y penser ces jours-ci.

-- L'oncle Tao aussi. Il vient de réclamer sa femme et sa fille cadette.

-- A-t-il déliré ?

-- Non. Il était très lucide. Il va même légèrement mieux. Pour le moment il dort.

-- Il faut vite avoir des médicaments. Pour lui c'est plus urgent que pour nous.

-- Mon cousin Hai le Petit m'a dit qu'il va s'en occuper immédiatement. Il ne nous reste qu'une chose à faire aujourd'hui : dormir. Allons ! On va entrer et faire dodo. Tu n'es pas fatigué ?

-- Si. Je suis même exténué, mais je suis tellement joyeux que je n'ai plus envie de dormir.

-- Moi aussi, je suis dans un tel état euphorique, sourit Ba Dâÿ. Mais il faut quand même nous reposer.

Malgré toute sa bonne volonté Hai le Petit ne put trouver aucun médecin dans ce coin désertique.

Au deuxième jour de l'arrivée des trois fuyards il fit venir un infirmier qui officiait comme médecin-de-village depuis plus de vingt cinq ans dans cette région. Un petit quinquagénaire très sympathique.

Après un long examen la conclusion de l'infirmier fut simple.

Ba Dâý et Lich, et surtout l'oncle Tao, avaient reçu trop de violents coups de pied et coups de matraque. Plusieurs muscles et organes de leur corps étaient gravement endommagés. Ba Dâý, le plus robuste, s'en sortait le mieux, tandis que l'oncle Tao de plus faible constitution allait de mal en pis. De longs jours de repos avaient calmé momentanément leurs douleurs, mais ces deux nuits de marche continuelle les avaient réallumées. Sans oublier leur régime alimentaire... « Ces jours-ci qu'avez-vous bu ? Bien sûr pas de l'eau bouillante. Bien sûr pas de l'eau des pluies dans les bouteilles non plus. Vous avez bu de l'eau des étangs très sale, très infectée. C'est très mauvais pour votre estomac malade, peut-être pour votre foie aussi... »

La solution proposée par l'infirmier fut simple aussi.

Il fallait aller à l'hôpital, faire des radios, des analyses de sang, et commencer immédiatement des traitements. Bien sûr l'infirmier était bien conscient de leur situation... En attendant il leur vendit une série de médicaments usuels pour l'estomac, le foie, ainsi que les anti-douleurs, et en prescrivit plusieurs autres.

-- On ne risque rien avec lui ? s'inquiéta Lich après le départ de l'infirmier.

-- Non, répondit Hai le Petit. Sinon je ne l'aurais pas fait venir.

-- Eh bien ! On a quelques médicaments en attendant, dit Ba Dâý.

-- Pour le moment je n'ai trouvé que cet infirmier, reprit Hai le Petit. Mais je continue à chercher. Comme il l'a dit : il faut aller à l'hôpital pour bien faire. Ou au moins trouver un docteur dans une ville.

-- Justement, dit Ba Dâý. Et pourquoi pas un docteur à Hô Chi Minh Ville. Ce n'est pas si loin.

Evidemment les trois fuyards devaient recevoir au plus vite les soins nécessaires. Mais celui qui en avait le plus urgemment besoin c'était l'oncle Tao.

Comble de malheur ce dernier ne désirait qu'une chose : prendre contact avec sa femme et sa fille. Il comptait d'ailleurs quitter cette maison de Hai le Petit pour aller se réfugier chez son ami.

-- J'ai dit à ma femme, au moment où les Cōng An venaient m'arrêter, que si elle n'avait plus de mes nouvelles elle et ma fille devraient aller habiter chez sa sœur. Car vous savez ma femme souffre du cœur. Elle en est très handicapée. Elle ne peut vivre seule, ma fille est trop jeune.

-- Peut-être se trouve-t-elle déjà chez sa sœur, hasarda Lich.

-- Justement. Sa sœur habite à deux villages de chez mon ami. Donc elles pourraient aller me rendre visite plus souvent. On trouvera ensemble des médecins et des médicaments. Je sais qu'ici, avec vous, je serai bien en bonne compagnie, mais je vivrai trop loin d'elles, ça m'inquiète fort. Et puis s'il m'arrive quelque chose...

-- Ne dis pas des bêtises, s'énerva Ba Dâý.

Malgré les conseils, et surtout les protestations, de ses compagnons l'oncle Tao s'entêta à réclamer sa femme et sa fille.

Lich finit par paniquer :

-- Mais tu vas faire échouer tout notre plan !

-- Que non ! intervint Ba Dâý. Je vais t'amener jusqu'à chez ton ami l'oncle Tao. J'ai voulu te garder ici pour ton bien. Tu n'as pas voulu. Tant pis !

-- Je m'en excuse, murmura l'oncle Tao.

-- Quant à toi Lich, ne t'inquiète pas, reprit Ba Dâý. Je vais t'expliquer que son départ ne change pas grand-chose à notre plan...

-- Comment ça ?!

-- Ecoute-moi bien Lich ! Tu habites à Nam Ha, moi au village voisin, l'oncle Tao dans un autre village voisin. Notre région se situe à l'ouest de Hô Chi Minh Ville. Actuellement nous nous trouvons ici, chez mon cousin, au village Xa Tuc, à une quarantaine de km au sud de Hô Chi Minh Ville. Au sud, tu m'entends ? D'ici jusqu'à notre région il y a environ une bonne cinquantaine

de km. D'ici jusqu'à la prison d'An Tho il y a à peu près la même distance, mais dans une autre direction. Donc, nous sommes très loin de ces zones de danger. Les Công An ne s'imagineraient jamais qu'on se cache ici...

-- Et où veut-il aller l'oncle Tao ?

-- A Bêl Da, marmotta celui-ci.

-- Laisse-moi lui expliquer mon oncle, lui coupa Ba Dâ. Tu sais que Bêl Da se trouve à environ vingt km au nord de Hô Chi Minh Ville. Au nord, tu m'entends ? C'est-à-dire encore une tout autre direction. Un village très loin d'ici, très loin de la prison d'An Tho et aussi très loin de notre région. Tu vois ? Donc le fait que l'oncle Tao nous quitte pour aller se cacher chez son ami, à Bêl Da, ne changera rien à notre plan. Nous continuerons à nous terroriser ici, comme deux taupes, dans cette région désertique. D'ailleurs il n'y aura pas de danger non plus pour l'oncle Tao de se cacher là-bas, parce que c'est très loin.

-- Il reste un problème. Tu dois l'amener jusque là-bas. C'est quand même un point imprévu de notre plan.

-- Bien sûr. Il y a un risque. J'en suis conscient. Mais puisqu'il le faut... alors je profiterai de cette occasion, lors de mon passage à Hô Chi Minh ville... pour aller voir Suong ta fiancée.

-- Quoi ?! s'exclama Lich ébahi.

-- Evidemment je ne vais pas aller directement chez elle. C'est trop dangereux. Depuis ta disparition, sans doute, les Công An de Hô Chi Minh Ville la surveillent de près... J'irai chez notre ami Ninh. Tu te souviens, nous avons été chez lui l'an passé...

-- Bien sûr que je m'en souviens ! dit Lich en riant fort. C'est une bonne idée. Comme ça il va te faire rencontrer Suong.

-- C'est décidé, conclut Ba Dâ. Pour ne pas faire attendre l'oncle Tao je partirai avec lui demain.

-- Demain déjà ! s'écria joyeusement l'oncle Tao. Je te remercie.

-- Ne te tracasse pas, dit Hai le Petit.

-- Je fais un effort pour ne plus y penser, dit Lich. Mais je n'y arrive pas.

-- Mon cousin Ba Dâý est un grand débrouillard. Il va réussir à amener l'oncle Tao jusqu'à Bêñ Da. Et il va aussi réussir à rencontrer ta fiancée.

-- Je l'espère.

-- En attendant tu ne risques rien ici. Hier Ba Dâý est-il descendu avec toi dans la cachette de la maison ?

-- Non. Il me l'a simplement montrée.

-- Viens ici ! dit Hai le Petit.

Ils arrivèrent près de la table placée dans un coin. Hai le Petit sortit une chaise et s'assit à la place. Il souleva une nappe de terre en-dessous de la table. Un petit escalier apparaissait. Ils y descendirent. A deux mètres de profondeur l'espace s'élargissait. De chaque côté étaient placés un lit en bois pour deux personnes et, près du mur latéral, une tablette sur laquelle se trouvaient pêle-mêle une lampe à pétrole, des boîtes d'allumettes, des bouteilles d'eau, des papiers toilettes, et plusieurs boîtes de conserve. Par terre près de la tablette : encore une bouteille d'eau et un seau.

-- Le seau, c'est pour faire pipi, sourit Hai le Petit.

-- C'est magnifique ! s'exclama Lich admiratif.

-- C'est simple et pauvre. Elle a néanmoins deux qualités : elle est solide et sèche. A ma connaissance il n'y a pas beaucoup de cachettes en béton comme celle-ci dans la région.

-- Pendant la guerre les Révolutionnaires ne l'ont-ils pas occupée ?

-- Non. Tout simplement parce qu'ils ignoraient son existence.

-- Ah bon !

-- Mon père et moi avons fait cette cachette, tous seuls, pendant des mois de l'année 1967, en plein guerre. Pour notre sécurité. Et c'est notre secret. Personne d'autre en dehors de notre famille n'a été au courant de son existence. Ma mère est morte lors d'un bombardement du village, l'année suivante ; et mon père emporté par une longue maladie en 1974.

-- Et après, seuls toi et Ba Dâý...

-- Oui. Mais mon cousin Ba Dâý ne l'a su que récemment. L'année passée.

-- Tiens !

-- Mais oui ! sourit Hai le Petit. L'année dernière il est venu ici et il m'a demandé où il pouvait se cacher. Alors je lui ai révélé l'existence de cette cachette. Il est resté seulement quelques jours. Et maintenant tu es le deuxième étranger à savoir où elle se trouve.

-- Merci pour ta confiance.

-- Comme ça elle sera au moins utile pour quelqu'un. Quand je suis à la maison vous pouvez rester avec moi. Mais quand je dois sortir, je ferme les portes, alors vous descendez vous cacher là dedans. Il ne faut pas prendre de risques inutiles.

-- Sauf quand nous devons faire des déplacements, ajouta Lich.

-- Comme Ba Dâý et l'oncle Tao ce matin ? Bien entendu. Ce matin je les ai accompagnés à l'embarcadère où ils devaient prendre un bateau de transport pour aller jusqu'à l'arrêt de l'autocar. D'ailleurs à son retour Ba Dâý devra faire, seul, le chemin dans le sens inverse. Eh oui ! si l'on est obligé de faire un voyage on prend des risques. C'est inévitable.

-- Tu as raison. A la maison il ne faut pas prendre encore d'autres risques. Il faut être le plus discret possible.

-- Oh ! J'ai failli oublier. Ce matin Ba Dâý m'a demandé de te mettre au courant de ceci. Normalement il a prévu deux jours pour son voyage, mais il lui faudra peut-être encore un jour de plus.

-- Il faut ce qu'il faut, sourit Lich.

-- Il a oublié de te dire qu'à son passage à Hô Chi Minh Ville il s'attardera un peu. Il profitera de l'occasion pour rendre visite à un ami médecin.

-- Je vois. Il a pensé à tout notre bonhomme.

-- Il m'a encore dit que s'il avait un peu de temps il irait voir Suong une deuxième fois...

-- Ce sera gentil de sa part.

-- Quant à toi Lich, repose-toi. Et surtout ne te tracasse plus.

Sacré Ba Dâý !

Toujours aussi débrouillard. Toujours malin comme un singe. Et un peu chanceux aussi. Son voyage, plein de dangers, s'était bien déroulé. Il avait accompagné l'oncle Tao jusqu'à chez son ami, il avait vu le médecin et avait pu se procurer beaucoup de médicaments. Il avait aussi rencontré Suong, la fiancée de Lich, deux fois comme prévu...

-- Elle a éclaté en sanglots quand je lui ai dit que je venais de ta part. A notre deuxième rencontre elle n'a pas pu retenir ses larmes non plus.

-- C'est Ninh qui t'a accompagné chez elle ? questionna Lich.

-- Oui. C'est Ninh d'ailleurs qui m'a hébergé chez lui la nuit. Suong voulait t'écrire un mot, mais je lui ai expliqué que ce serait trop dangereux, ça pourrait tomber dans la main d'un Cồng An. Alors elle t'envoie seulement de l'argent. Elle va informer ta mère et ta sœur.

-- Il ne faut pas qu'elles s'en inquiètent trop. Surtout Suong...

-- Ca c'est sûr. Je lui ai dit, et répété plus d'une fois. Qu'elle ne doit ni s'inquiéter, ni essayer de faire quelque chose. Qu'elle doit patienter et attendre de tes nouvelles. Voilà l'argent qu'elle t'envoie.

-- Ah ! Comme je suis content et soulagé ! s'exclama Lich.

-- Moi aussi !

-- On va bavarder longuement après. Maintenant tu viens de rentrer, alors repose-toi.

-- J'en ai bien besoin. Ces jours-ci j'ai couru dans tous les coins. Je suis fatigué. Tout à l'heure l'autocar avait pris du retard, j'ai paniqué, j'ai failli rater le dernier bateau de transport de la journée.

-- Quelle chance !

-- Arrivé chez son ami l'oncle Tao était dans un tel état euphorique ! Il m'a supplié de rester une nuit chez son ami. Ninh aussi m'a demandé de rester un jour de plus. J'ai dit non. Trois jours de voyage : ça suffit.

-- As-tu pris les médicaments ?

-- Oui, dit Ba Dâý. C'est trop tôt pour savoir quoi. Mais apparemment ça n'a fait aucun effet. J'ai toujours mal.

-- Moi aussi, j'ai mal. On dirait même que ça a augmenté.

Ils se turent.

Dehors le soir tombait. Il faisait calme et morne. Les oiseaux revenaient par bandes pour dormir sur les hautes branches des arbres.

-- Tu ne vas pas dormir ? demanda Lich après un long silence.

-- Je suis très fatigué, mais dans ma tête ça travaille encore. Alors je ne peux pas dormir.

-- En tout cas ton voyage a réussi au-delà de tous nos espoirs.

-- C'est vrai, murmura Ba Dâ. Certains problèmes sont résolus. Mais il en reste tant d'autres... à commencer par nos douleurs....

Des douleurs partout dans votre corps !

Des douleurs qui déchirent vos muscles, qui brûlent vos organes. Des douleurs tantôt vagues, tantôt aiguës... tantôt sourdes, tantôt lancinantes...

De telles douleurs... Lich les avait connues durant des jours et des nuits interminables dans ce lugubre bâtiment des Côm An. Puis lentement elles avaient diminué, après de longs repos, quand il s'était caché dans ce terrain sauvage et abandonné. Puis, de nouveau, après deux nuits de marche forcée, ces douleurs augmentaient lentement. Cette nuit elles devenaient intenses.

Quant aux médicaments ils semblaient ne jouer pratiquement aucun rôle. Ou peut-être n'agissaient-ils pas encore, puisque Lich avait commencé à les prendre seulement depuis quelques jours.

C'est la deuxième nuit que Lich et Ba Dâý dormaient dans la cachette du sous-sol. Pour leur sécurité. Maintenant, minuit passée, Ba Dâý venait de s'endormir. Lich avait sommeil, mais il n'arrivait pas à fermer l'œil.

Tout à l'heure Ba Dâý s'était plaint aussi de fortes douleurs qui revenaient partout dans son corps. Apparemment les médicaments n'avaient pas encore agi non plus dans son cas.

« Et si ces médicaments sont peu efficaces... ou pas efficaces du tout ? » Voilà la terrible question qui taraudait Lich en ce moment.

Il y avait d'ici plusieurs semaines, lorsque les premières douleurs avaient apparu – après cette pluie de tortures – Lich avait été si triste et si inquiet pour son avenir immédiat. La menace d'être jeté en prison ou envoyé dans un camp de rééducation l'avait littéralement écrasé.

Evidemment à l'heure actuelle cette menace planait toujours sur sa tête, puisqu'à tout moment il pourrait tomber dans le filet des Côm An.

Mais une deuxième menace entre-temps avait surgi : Il s'agissait de sa santé ! Il s'agissait de ses douleurs dévastatrices qui revenaient en force et qui allaient démolir sa santé !

Avec le temps, et la réapparition de telles douleurs, cette menace sur sa santé devenait de plus en plus obsédante pour Lich. Ce soir il y pensait depuis des heures.

Des idées noires se bousculaient dans sa tête. Tantôt il craignait que ce ne fût trop tard, que ses organes ne fussent déjà irrémédiablement blessés, tantôt il était plus optimiste et plus confiant dans les médicaments. Oui mais comment faire pour avoir des médicaments qui guérissent...

-- C'est triste la pluie ! s'exclama Ba Dâý.

-- Surtout quand on est loin de chez soi, dit Lich.

-- Heureusement il n'a pas arrosé durant les jours où nous étions dans ce terrain sauvage. Sinon...

-- Ne pensons plus au passé. Regardons vers l'avenir.

-- Le ciel est sombre jusqu'à l'horizon, Ba Dâý. Notre avenir est encore plus sombre.

Ils sourirent tristement.

En effet, il faisait sombre partout, alors qu'il était à peine midi. Il pleuvait depuis un moment et il continuait à pleuvoir à verse.

Ils se trouvaient dans la paillotte latérale, du côté de l'étang. Assis sur des chaises de bambou, près de la porte ouverte, ils regardaient la pluie. Des milliers de gouttes d'eau tambourinaient sur la surface de l'étang, et sur les feuilles de bananiers. Entre les hautes palmes des cocotiers des rafales de vents violents hurlaient...

-- Tu as raison, gémit Ba Dâý. Quand on est loin de chez soi c'est encore plus triste la pluie.

-- Toi et moi... murmura Lich... combien de temps encore chacun sera loin de chez lui ?

Ba Dâý était parti trois jours entiers avec l'oncle Tao. Et il était revenu ici depuis une semaine. Une longue, une interminable semaine !

Le temps semblait ralentir, les jours s'allonger à n'en plus finir... Tout le long de la journée ils devaient, soit se cacher dans le sous-sol, soit rester au repos presque sans bouger, dans l'un ou l'autre coin de la maison. Ils auraient souhaité être plus actifs, mais avec ces violentes douleurs dans le corps c'était vraiment impossible.

Le temps ! Le temps de l'immobilisme et de l'ennui ! Voilà pour eux le tout nouvel élément-surprise !

Auparavant ils avaient compté venir se réfugier ici, aussi longtemps qu'il faudrait. Ils avaient pensé que, avec le temps, ils seraient « oubliés » des Cõng An, et aussi qu'ils retrouveraient leur bonne santé de jadis.

Sans doute avaient-ils été trop optimistes.

Car c'était vrai que, dans ce coin perdu sans voisins ni curieux, ils jouissaient d'une très bonne sécurité, et qu'ils se trouvaient loin des yeux et des oreilles des Cồng An. Mais ce n'était pas sûr que, avec le temps, ces Cồng An allaient les oublier.

De même ce n'était pas sûr du tout que, avec le temps, ils retrouveraient leur bonne santé. Aujourd'hui, après cette interminable semaine, ils en étaient plus conscients que jamais.

Les médicaments que l'infirmier leur avait vendus et prescrits étaient tous consommés. D'autres boîtes que Ba Dậy avait obtenues, grâce à son ami médecin de Hô Chi Minh Ville, étaient presque vidées. Ils avaient commencé leur traitement depuis dix jours déjà, et ces médicaments ne faisaient aucun effet, à part une légère diminution du mal de l'estomac, et cela aussi bien pour Ba Dậy que pour Lich.

Donc ils n'avaient pas eu des médicaments efficaces ! C'était facile à comprendre !

Dans cette période de pénurie sur tous les produits... à commencer par les médicaments... il était dix fois plus facile de trouver un faux, ou un mauvais médicament, que de trouver un vrai, ou un bon médicament.

Ils n'avaient pas pu se procurer des médicaments efficaces. C'était normal ! Il fallait chercher et chercher encore. Et il ne fallait absolument pas s'étonner de ne jamais trouver un tel bon médicament, ou un tel autre médicament en quantité suffisante pour guérir leur mal.

Et c'était encore le même problème pour chercher les médecins dont la pénurie était atroce depuis que la majorité d'entre-eux s'étaient enfuis à l'étranger.

Quant à la solution d'aller se faire soigner dans un hôpital, il ne fallait pas y penser même une seconde. Comme fuyards recherchés par les Cồng An ils risqueraient trop...

Aujourd'hui pour eux c'était bien fini le temps des illusions !!

Il avait plu tout l'après-midi.

Le soir venu il faisait nettement plus frais. L'hôte de la maison Hai le Petit venait de descendre les couvertures pour le lit. Car cette nuit Ba Dây et Lich allaient dormir dans la cachette au sous-sol où il faisait encore plus frais.

Le souper fut aussi gai que d'habitude, et immédiatement après Hai le Petit sortit pour voir si l'averse avait fait des dégâts dans le jardin.

-- C'est enrageant pour nous... gémit Lich, de ne pouvoir rien faire pour l'aider.

-- T'en fais pas, dit Ba Dây. Il est comme un frère pour moi. Quand nous aurons moins mal, c'est promis, nous serons plus actifs. Et quand nos douleurs disparaîtront...

Il laissa la phrase en suspens, le regard vide, l'air abattu. Visiblement il ne croyait pas à ce qu'il disait.

« Nos douleurs disparaîtront... » Ce serait trop beau pour être vrai. Ba Dây le savait maintenant. Lich aussi.

La nuit précédente ils avaient encore évoqué ce problème, pour constater à quel point leur situation était dramatique. Les derniers comprimés, ils allaient les finir dans quelques jours... et les douleurs restaient plus vives que jamais...

-- Bientôt on sera à court de médicaments, dit Lich.

-- Je sais. Je veux bien faire encore un tour jusqu'à Hô Chi Minh Ville.

-- Avec ces douleurs le pourras-tu ?

-- Espérons que dans quelques jours ça ira un peu mieux, soupira Ba Dây.

-- Il te faut marcher le moins possible...

-- Bien entendu, dit Ba Dây. Là-bas je doit trouver quelqu'un pour me transporter tout le temps en bicyclette.

Cela devenait une habitude. Vers la fin du jour, après le souper frugal mais joyeux, Hai le Petit vaquait à sa dernière occupation, souvent dans le jardin, tandis que Ba Dây et Lich s'attardaient encore à table. Ils parlaient peu et réfléchissaient beaucoup.

Le soir tombait. Il faisait noir partout. Après un très long silence Ba Dây se leva pour allumer la lampe à pétrole posée sur l'armoire.

-- Encore un jour de fini ! lança Lich. Et demain appartient... à l'avenir.

-- Et l'avenir appartient... au mystère, dit Ba Dâý d'un air grave. A ce propos... il est temps pour nous de prendre des décisions importantes concernant notre avenir.

-- Oui. Des décisions cruciales.

-- Et déchirantes....

CHAPITRE 12

Lich allait quitter le Viêt Nam !!

Voilà la décision la plus cruciale et la plus déchirante concernant son avenir. Il venait de la prendre.

Il s'enfuirait à l'étranger dès que possible. Et le plus tôt serait le mieux. Tout en espérant cela il n'oubliait à aucun moment que les obstacles étaient nombreux et difficiles à surmonter.

En 1975 il avait aussi voulu partir à l'étranger et avait échoué dans ses tentatives. Mais c'était alors une décision hâtive, sans beaucoup de réflexion. Il était entraîné dans ce mouvement de panique générale qui frappait des gens par centaines de milliers, au lendemain de l'arrivée des Communistes à Sai Gon...

A présent nous étions en 1978, et cette fois-ci Lich prenait la décision en toute connaissance de cause et après de mûres réflexions.

Durant ces deux longues années il avait beaucoup enduré dans sa vie de vagabond et de perpétuel fauché. Il avait aussi beaucoup appris.

Il comprenait qu'à partir de maintenant avec des organes saccagés par les tortures il allait encore souffrir davantage, qu'il n'y aurait plus d'espoir de les guérir et qu'il pourrait même en mourir.

Sans oublier un autre danger, mortel aussi celui-là. A tout moment, et partout où il se trouvait, il pourrait tomber dans le filet des Côm An et serait jeté dans une prison ou déporté dans un camp. Et là-bas, malade, il ne survivrait pas longtemps.

Mais il n'y avait pas que la mort et ses dangers, il y avait aussi la vie et ses malheurs.

Lich en avait marre de cette vie qu'il menait depuis la Libération.

Une vie faite de dénuement et de misère, causés par la cherté des prix et la pénurie endémique des produits de base allant du riz et de la viande jusqu'au

sucré. Et cependant ce n'est pas ce côté matériel qui était le plus dur à supporter.

Le plus dur à supporter c'était un tout autre type de pénurie. La pénurie des libertés ! De toutes sortes de libertés. Et surtout la plus précieuse pour Lich : la liberté religieuse.

.....

Un jour...

Un jour je vivrai dans un pays où je serai libre d'être un simple catholique sans qu'on me rappelle continuellement « aimer la Patrie c'est aimer le Socialisme »... un pays où je serai libre d'aller dans une église quand je veux sans avoir peur d'être « mal vu », ou d'être surveillé...

Un jour...

-- Ah ! Comme je suis content que tu aies pris cette décision de partir à l'étranger ! s'exclama joyeusement Ba Dây.

-- Moi aussi ! dit Lich.

-- Hier j'ai parlé des décisions importantes concernant notre avenir. Je n'ai pas été plus bavard, parce que j'ai voulu te laisser le temps d'y réfléchir toi-même.

-- J'ai mûrement réfléchi.

-- Si l'on réfléchit bien on voit qu'il n'y a pas de meilleure solution que de s'enfuir du pays. Nous n'avons plus aucun avenir sous ce monstrueux régime.

-- Maintenant il nous reste à réaliser notre projet...

-- Eh oui ! C'est toujours facile à dire... gémit Ba Dây...c'est plus difficile à faire.

De nouveau le silence retomba.

Le souper était fini, Hai le Petit venait de sortir dans le jardin. Ba Dây et Lich avaient quitté la table pour venir s'installer près de la porte, le premier allongé sur une balançoire, le deuxième assis sur une chaise.

Il avait fait beau toute la journée. A travers la porte Lich apercevait un coin de ciel bleu sans nuages. Ah ! Comme il avait envie de sortir dehors un instant pour faire un tour dans le potager. Bien entendu il était strictement interdit, pour sa sécurité, de sortir de la maison. Et puis de toute façon il avait encore trop mal pour se promener.

-- A quoi penses-tu ? demanda Ba Dây.

-- A ce que tu m'as dit tout à l'heure.

-- Quoi donc ?

-- Tu as dit que c'est très difficile à réaliser notre projet. C'est vrai, surtout dans notre situation actuelle.

-- Le chemin sera encore long... soupira Ba Dây... jusqu'au moment où nous monterons sur notre bateau.

Lich lui jeta un furtif regard. Spontanément Ba Dây venait de prononcer : « nous monterons sur notre bateau ». Sacré Ba Dây ! Et dire qu'il avait déjà en tête que lui et Lich partiraient ensemble sur le même bateau.

-- Je te remercie, marmotta Lich après une minute de silence.

-- Quoi donc ?! s'étonna Ba Dâ y en se redressant et en ouvrant les yeux.
Pourquoi me remercies-tu ?

-- Tu viens de me dire « nous monterons sur notre bateau ». Alors je te remercie d'avoir pensé à moi pour partir avec toi.

-- As-tu peut-être... une autre solution ?

-- Non. Je n'en ai pas encore la moindre idée.

-- Mais alors ! On fera une bonne d'équipe, non ?

Ils rirent aux éclats.

Depuis qu'il avait pris la décision de quitter le Viêt Nam, il y avait quelques jours, il pensait sans arrêt à sa mère, à sa sœur, et à Suong sa fiancée.

Il ne pouvait pas mettre sa mère et sa sœur dans la confiance, car sa décision devait être tenue secrète. Il ne le leur dirait qu'au dernier moment, juste avant son départ.

Avec Suong ce serait différent. D'abord il fallait la persuader d'accepter cette décision aux graves conséquences pour leur avenir commun. Ensuite essayer de faire mieux... c'est-à-dire de la convaincre de partir avec lui.

Il ne voulait pas partir seul !

Depuis des mois il vivait seul dans ce coin reculé de Nam Ha, et Suong à Hô Chi Minh Ville. Ils passaient leur temps à attendre la permission des autorités pour pouvoir se marier, vivre ensemble et régulariser leur situation. Combien de fois avait-il été convoqué chez les Công An ? Et chaque fois son dossier de « catholique dangeureux » ne faisait que s'épaissir. Cette permission... il ne l'attendait plus...

Si maintenant il réussissait à s'enfuir seul à l'étranger... qu'advierait-il à Suong ? Ils devraient sans doute attendre... et attendre encore des années pour s'unir. Non ! Il ne voulait plus attendre !

Non ! Il ne partirait pas seul ! Lui et Suong partiraient ensemble. Ils affronteraient les dangers ensemble. Et si c'était leur Destin ils mourraient ensemble...

Ah ! Comme il brûlait d'envie de la voir !

Plus d'une fois il avait compté faire un voyage jusqu'à Hô Chi Minh Ville, mais chaque fois il avait dû vite se raviser. Son corps ne tiendrait pas le coup. Il fallait patienter encore un temps...

D'ailleurs il était toujours étonné de la fantastique résistance de Ba Dâ. Sans ce dernier il ne voyait pas comment s'en sortir. L'oncle Tao et lui seraient sans doute tombés dans le filet des Công An.

Et maintenant Ba Dâ le choisissait comme compagnon pour s'enfuir du pays. Quelle nouvelle ! Il se sentait si joyeux en y pensant. Il se sentait aussi soulagé. Ba Dâ serait le meilleur compagnon de route qu'il pût rêver. « Je

remercie le Seigneur miséricordieux, se dit-il, j'aurai bien besoin d'un tel compagnon, car ma route sera longue et parsemée d'obstacles... »

Pour l'heure il ne pensait pas trop encore à ce lointain avenir. Une seule chose occupait tout son esprit : son prochain voyage à Hô Chi Minh Ville. Quand pourrait-il le faire ?

C'était tout à fait prévisible.

Lich avait voulu faire un saut jusqu'à Hô Chi Minh Ville, mais les vives douleurs dans son corps ne le lui avaient pas permis.

Et c'est Ba Dâý qui avait fait ce voyage.

Il était resté trois jours à Hô Chi Minh Ville où il avait réussi à trouver deux médecins. Après l'avoir longuement examiné ceux-ci avaient confirmé le diagnostic déjà connu de la semaine précédente, à savoir qu'il souffrait à l'estomac et au foie. Toutefois ils n'avaient rien su dire d'autre.

Malgré l'aide de quelques amis, qui avaient cherché partout, Ba Dâý n'avait pu se procurer qu'une seule boîte d'un nouveau médicament pour le foie. Il était donc obligé d'acheter d'anciens médicaments qu'il avait déjà utilisés avec Lich et qui n'avaient pas fait beaucoup d'effets.

Se faire examiner par des médecins, et rechercher des médicaments, surtout des nouveaux : c'était l'objectif numéro un de ce voyage. Sur ce point Ba Dâý n'avait pas obtenu les résultats escomptés.

-- J'étais triste hier, dit-il, quand je rangeais les boîtes de médicaments dans le sac. Je ne le suis plus aujourd'hui. J'ai fini par m'y résigner ; mais je continue à espérer qu'un jour...

En effet Ba Dâý n'était plus triste. Il paraissait très en forme, détendu et souriant. Après être rentré de son voyage il était allé immédiatement se reposer. Et il avait pu dormir un bon moment.

A présent il était assis, en face de Lich, sur une chaise, près du mur.

-- Tu te sens bien ? demanda Lich.

-- Oui. Et surtout j'ai le moral. A part les médicaments j'ai quand même réussi pas mal de choses. J'ai vu Suong deux fois. Je lui ai fait part de ta décision de t'enfuir à l'étranger. Ca ne l'a pas surprise beaucoup...

-- Ah bon ?!

-- Alors je lui ai parlé tout de suite de ton vœu (il sourit malicieusement). Le vœu le plus cher à ton cœur. A savoir qu'elle accepte de partir avec toi. Ca ne l'a pas surprise non plus.

-- Elle t'a répondu ?

-- Non. Elle m'a dit qu'elle devrait réfléchir (il sourit encore). Mais je suis optimiste : à mon avis elle sera d'accord de partir avec toi. Elle m'a remis deux paquets d'argent, l'un à elle, l'autre à sa mère. A ce propos, elle a mis ton oncle au courant de tes mésaventures. Il a promis de t'aider, il va t'envoyer de l'argent la prochaine fois.

-- D'ailleurs il y a quelques mois il m'a assuré de son soutien. Il va me donner des taels d'or pour payer le bateau si je veux m'enfuir. Et toi ?

-- T'en fais pas pour moi, fit Ba Dâý l'air confiant. J'ai reçu de l'argent de tous les côtés. Pas énormément, mais juste assez. J'en ai reçu de ma mère et de ma soeur qui le remettaient régulièrement à une cousine de Hô Chi Minh Ville. J'en ai reçu de mon oncle qui m'a promis aussi de m'aider pour payer le bateau. On aura assez pour vivre longtemps ici, et pour payer nos médecins et médicaments.

-- C'est très réjouissant.

-- Tu vois. J'ai quand même atteint pas mal d'objectifs dans ce voyage.

-- C'est vrai. Je ne te remercierai jamais assez...

-- Autre chose. Mes faux papiers procurés par Hai le Petit ont bien fait leurs preuves. J'ai été contrôlé à deux reprises : aucun problème. Cette fois-ci j'ai eu moins peur. J'ai eu moins mal aussi. Normal. Je ne marchais plus beaucoup, j'étais tout le temps soit sur une bicyclette avec un cousin, soit sur la moto avec Ninh, notre ami.

-- Suong était-elle très inquiète...

-- Bien sûr elle s'inquiétait pour toi. Mais elle m'a dit être plus confiante que la fois précédente.

-- Ah comme je suis content ! murmura Lich.

Au milieu de la soirée ils descendirent dans leur cachette au sous-sol. Ils ne dormirent pas encore, ils continuèrent à bavarder.

A peine avait-il terminé de raconter le dernier détail intéressant de son voyage à Hô Chi Minh Ville que Ba Dâý se lançait déjà dans un autre voyage. Celui qui les conduirait un jour très loin d'ici... jusqu'au-delà des mers....

-- C'est vraiment fantastique ! s'exclama Suong. Tu ne le croiras jamais...

-- Raconte vite ! dit Thuy Mai.

-- Le mois dernier Lich a été arrêté par les Cồng An de Nam Ha...marmonna Suong en pleurant... Il a subi de violentes tortures...

-- Calme-toi. Ne dis plus rien. Asseyons-nous.

Elles s'assirent sur les balançoires au milieu du balcon. Suong cessa de pleurer et se tut un instant. Puis elle se remit à parler. Elle lui raconta ce qui était arrivé à Lich depuis son arrestation...

-- Quel drame épouvantable ! conclut-elle en finissant son histoire.

-- Ca me fait penser aux malheurs de Tung, dit Thuy Mai.

-- Maintenant a-t-il moins mal ?

-- Très peu.

-- C'est la même chose pour Lich, gémit Suong. En plus jour et nuit il a une peur atroce... que les Cồng An viennent l'arrêter...

-- Tung aussi. Il les a vus même dans ses cauchemars.

-- C'est vraiment inquiétant.

-- Tu viens de me dire que c'est son ami Ba Dậy qui t'a raconté tout ça....

-- Oui. Je l'ai rencontré la semaine dernière. Et je l'ai revu hier et avant-hier. Lui aussi a été torturé. Il a pu se déplacer jusqu'à Hô Chi Minh parce qu'il était plus robuste que Lich. La semaine dernière je suis passée te voir, mais il n'y avait personne ici.

-- Ah bon ! s'écria Thuy Mai.

-- Tous ces jours-ci j'ai été si occupée. J'ai été souvent chez la mère de Lich. Je suis allée plusieurs fois à Nam Ha pour rencontrer l'oncle de Lich. J'ai essayé de demander de l'argent pour lui car je n'en ai pas beaucoup. Et je cherchais aussi des médecins et des médicaments.

-- A ce propos je vais te donner quelques noms et adresses. Mais comme tu le sais déjà... il n'y a plus beaucoup de bons médecins dans toute la ville, quant

à la pénurie des médicaments... n'en parlons pas (elle poussa un long soupir)... alors, il ne faut pas se faire d'illusions.

-- Tiens ! s'étonna Suong. D'où vient cette balançoire ?

-- Un oncle de Tung nous en a fait cadeau. Il l'a faite lui-même. C'est le seul cadeau que nous ayons reçu depuis des mois.

Suong s'affaissa sur la balançoire et ferma les yeux.

Thuy Mai la regarda longuement. Elle avait le teint pâle, les traits tirés et paraissait encore plus décharnée alors que, d'ordinaire, elle était déjà très maigre. « Sans doute comme moi a-t-elle connu des nuits blanches, pensa Thuy Mai ».

A son tour elle s'allongea sur la balançoire et s'endormit....

Les cris, et les battements d'ailes, d'une bande d'oiseaux de passage réveillèrent les deux dormeuses. Presqu'en même temps elles ouvrirent les yeux et se redressèrent sur leur balançoire.

-- Me suis-je endormie pendant longtemps ? demanda Suong.

-- Je ne sais pas. Je me suis endormie une minute après toi.

-- Zut ! Il est déjà cinq heures de l'après-midi. Je comptais aller voir la mère de Lich...

-- Ta mère va mieux ? C'est fini sa grippe ?

-- Presque. Et la tienne ?

-- Peuh ! C'est toujours le même problème de tension. C'est incurable. On doit la surveiller constamment. Les médicaments coûtent cher.

-- Je vais y aller. Tiens ! Si tu as les adresses des médecins...

-- Je vais te les donner. Reste encore un peu. J'ai quelque chose à te dire.

-- Quelque chose d'important ?

-- Oui très important...répondit Thuy Mai d'un air grave. Ca concerne notre situation actuelle, à Tung et à moi. J'ai voulu t'en parler plus tôt, mais j'ai toujours hésité. Maintenant que tu viens de me raconter le calvaire de Lich. Alors...

Elle suspendit sa phrase, les yeux perdus dans le vide...

-- Attends une minute... balbutia Suong. Laisse-moi deviner... Tung veut s'enfuir à l'étranger ?

-- Quoi ?! Comment le sais-tu ? s'écria Thuy Mai complètement ébahie.

-- Lich aussi veut s'enfuir. Son ami Ba Dâ y vient de me le faire savoir.

-- Oh là ! Et moi qui cherchais des mots ce matin encore... je ne savais pas comment aborder ce sujet avec toi.

-- Je suppose que Tung t'a convaincue de partir avec lui.

-- Pas tout de suite. J'ai mis du temps pour me décider.

-- Moi non ! lança Suong d'un ton énergique. Hier Ba Dâ m'a fait part de la décision de Lich, et surtout de son souhait de partir avec moi. J'ai dit à Ba Dâ que je devais réfléchir. En fait je n'ai pas eu besoin de réfléchir longtemps. Seulement une demi-journée. Puis j'ai pris ma décision : je partirai avec lui.

-- Si au début j'hésitais c'était surtout à cause de ma sœur Thuy Lan. La famille voulait qu'elle cesse de se prostituer. J'espérais pouvoir faire encore quelque chose pour la sortir de là...

-- Justement. C'est à l'étranger que tu pourras agir plus efficacement. Ici, dans cette situation, tu ne pourras plus rien pour elle.

-- C'est ce que Tung m'a dit et répété.

-- Mon problème est plus simple. Je ne veux plus rester seule ici à attendre des nouvelles de Lich. Ce n'est pas une vie : attendre et encore attendre.

-- Je te comprends. Moi non plus je ne veux pas ce genre de vie.

-- Surtout Lich et moi... on a déjà assez attendu ces longs mois...

-- Ah ! Comme j'en suis ravie ! s'exclama Thuy Mai.

-- Moi aussi ! lança Suong. Hier, après avoir pris ma décision, j'ai voulu faire un saut jusqu'ici pour t'en parler, mais j'ai eu de la visite. Alors, as-tu réfléchi ?

-- A notre problème numéro un ? Bien sûr. Toi aussi sans doute.

Leurs regards se croisèrent.

-- On est devenues vraiment deux inséparables complices. Qu'est-ce qu'on pourrait faire l'une sans l'autre ?

-- Alors ? sourit Thuy Mai. Tu es d'accord, on partira ensemble sur le même bateau ?

-- Bien entendu. Il ne reste qu'à le trouver.

La saison des pluies allait s'achever d'un moment à l'autre.

Il y avait une semaine que Thuy Mai et Suong avaient décidé de partir ensemble sur le même bateau, avec leurs hommes, pour s'enfuir à l'étranger.

Evidemment la solution idéale était de traverser la mer dès le début de la saison sèche puisque, pour le moment avec la mousson, le bateau risquait de rencontrer de grosses tempêtes en pleine mer. Donc il fallait attendre.

De toute façon Tung souffrait toujours. Plus question de travail à la quincaillerie, ni de sorties en ville. Plus question non plus de rencontres, de réunions avec ses amis. (D'ailleurs depuis l'arrestation du peintre Giao Huynh, suivie de celle de Tung, la bande d'amis Phuong, Sinh, Nam Da... n'osaient plus se voir.) Jour et nuit Tung vivait cloîtré chez lui comme un ermite.

Le cas de Lich était encore pire. Il avait toujours de vives douleurs au corps, et en plus il était bloqué dans ce village perdu loin de Hô Chi Minh Ville.

En conséquence, tout reposait sur les épaules des deux femmes : Thuy Mai et Suong.

Et pour commencer ce sont elles qui devaient résoudre le problème le plus urgent : chercher un batelier qui ne demandait pas trop cher. En réalité elles cherchaient moins les bateliers que les intermédiaires et les informateurs.

Il ne se passait pas un jour sans que les deux femmes ne dussent fouiner dans l'un ou l'autre des nombreux quartiers de Phu Nhuận, Thi Nghe... Leur avantage était qu'elles y connaissaient une foule de gens issus de tous les milieux.

Mais leurs démarches étaient rendues infiniment plus ardues parce qu'elles devaient constamment agir dans une grande discrétion.

D'autant plus qu'en ce moment les rues bruissaient de rumeurs faisant état des propriétaires de bateaux et de leurs complices arrêtés par les Công An et les garde-côtes ; ainsi que d'autres escrocs et arnaqueurs qui prenaient la poudre d'escampette en emmenant avec eux le magot constitué par la première paye de leurs victimes.

Ainsi une semaine s'était passée.

Thuy Mai et Suong n'avaient trouvé aucun bateau. De plus les quelques adresses fournies par les informateurs et les prétendus intermédiaires s'étaient révélées fausses.

Restait une seule consolation. Grâce à une multitude de confidences, de témoignages, recueillis le long de cette semaine, elles avaient fini par avoir une idée plus claire et plus précise concernant le prix des places sur les bateaux déjà en mer. Pour un « grand » bateau – environ 10 mètres de longueur, ou plus – la place valait au minimum 7 taels d'or. Même pour un petit bateau il ne fallait pas espérer moins de 4 taels d'or la place.

Une semaine s'était envolée comme un coup de vent.

Souvent le soir Tung et Thuy Mai restaient très tard au balcon pour bavarder. Elle lui rendait compte des faits importants de la journée.

A la lumière des informations obtenues il leur paraissait sûr maintenant que pour avoir deux places sur un bateau pas trop « petit » il fallait payer entre 12 et 16 taels d'or.

Une somme gigantesque par rapport à leur misère actuelle. Une somme qui dépassait de loin toutes les prévisions.

Comment faire pour avoir cet argent ?

Ces derniers jours ils avaient tablé seulement sur une estimation moyenne de 8 taels au total, et par conséquent leur problème avait été moins difficile.

En effet, le seul moyen actuel pour eux c'était de vendre... quelque chose: un meuble précieux, une antiquité de la maison de Tung.

Et c'était simple. Il n'y avait pratiquement dans la villa de sa mère que trois objets de valeur: une armoire tu cân sculptée et gravée, un coffret en or et un paravent en laque de très vieux modèle. Dès lors le choix de Tung fut immédiat. C'était le coffret qu'il devrait vendre, parce que sa mère avait complètement oublié son existence. Tung l'avait caché d'ailleurs dans sa chambre depuis sa décision de partir... Une autre raison non moins capitale était que l'on ne pourrait pas enlever l'armoire, ni le paravent, aussi volumineux l'un que l'autre, sans attirer l'attention de sa mère, de My Hanh ou de n'importe quel visiteur. (Or, jusqu'à présent, il était toujours question de garder leur projet dans le secret absolu, le plus longtemps possible.) D'après

l'avis des connaisseurs Tung pourrait espérer obtenir 5 ou 6 taels d'or avec ce coffret. Il lui suffisait de trouver les 2 ou 3 taels manquants...

Maintenant ce n'était plus 8 mais 14 taels que Tung devait se procurer.

Son problème devenait alors beaucoup plus ardu: il fallait dénicher les taels supplémentaires. Les vêtements, les vieux meubles, les bouquins, etc... ne seraient que des miettes devant une telle somme.

Alors, que faire pour avoir cet argent ? Depuis des jours Tung se posait cent et cent fois cette question sans la moindre réponse....

-- Nous sommes complètement bloqués, dit Tung. Le temps passe et je ne vois toujours pas comment faire pour avoir ces tael d'or.

-- Il y aura du nouveau ce matin, annonça Thuy Mai. Je ne sors pas avec Suong. Ta mère vient de partir. Comme elle va à la pagode toute la journée j'en profite pour fixer un rendez-vous avec un acheteur. Je t'ai dit que ma mère a vu ton coffret. Elle a plus d'expérience que nous, elle viendra nous aider pour négocier avec l'acheteur.

En effet entre connaisseurs on ne perd pas de temps. Il n'avait pas fallu une demi-heure à Madame Bich et l'acheteur pour se mettre d'accord sur un prix de 8 tael pour ce magnifique coffret.

-- Quelle chance ! s'écria joyeusement Tung après le départ de l'acheteur.

-- Il nous reste quand même à trouver rapidement 4 à 6 tael d'or, gémit Thuy Mai. Je ne sais pas comment...

-- Ces tael d'or... lança Madame Bich en riant... je vais vous les donner.

-- Comment ?! s'exclama Thuy Mai complètement interloquée.

Madame Bich leur raconta qu'un jour, plusieurs mois auparavant, son mari lui avait dit à tout hasard, en lui montrant un vieux meuble, qu'il avait réussi à cacher entre deux couches de bois un paquet de 10 tael d'or.

-- Oh là ! dit Thuy Mai. Il nous sauve Papa !

-- Quel bon homme ! surenchérit Tung. Quelle chance inouïe pour nous !

-- Ecoutez-moi un peu, dit Madame Bich. Suong et toi continuez à chercher un bateau pas trop petit, Thuy Mai. Dès que vous l'aurez trouvé je vous apporterai les tael d'or manquants. Il faut se presser, mais n'oubliez pas que Tung et Lich ne partiront que quand ils auront moins mal, pour pouvoir supporter le long trajet avant le bateau.

-- J'ai de moins en moins mal, dit Tung. Ca diminue lentement, mais je crois que je pourrai partir dans quelques jours. Sans doute Lich se trouve-t-il dans la même situation que moi. De toute façon nous n'allons pas trop attendre inutilement. Lui et moi on doit s'enfuir le plus vite possible.

-- Hier Suong m'a dit qu'elle venait d'avoir des nouvelles de Lich, intervint Thuy Mai.

-- Ba Dâ est allé de nouveau à Hô Chi Minh Ville ? demanda Tung.

-- Non, c'est le cousin de Ba Dâý. Lich va un peu mieux et se rendra prochainement ici à Hô Chi Minh Ville.

-- Quelle magnifique nouvelle ! s'exclama Tung. S'il peut faire un trajet jusqu'ici alors... il sera prêt pour notre voyage.

-- Suong était très contente, dit Thuy Mai. Elle était si impatiente de revoir Lich.

-- Ont-ils de l'argent ? questionna Tung.

-- Suong oui, répondit Thuy Mai, ses parents ont quelques économies. Du côté de Lich, ce n'est pas encore sûr, mais il semble que son oncle lui a promis de l'aider.

-- Vous voyez ! lança Madame Bich en riant. La situation s'améliore chaque jour. Maintenant il suffit de trouver... un bateau pas trop cher. Tiens à propos il paraît que dans les villages on pourrait tomber sur de bonnes occasions. Hier on m'a raconté que là-bas il y avait des places pour 1 ou 2 taels d'or seulement...

-- Ne rêvons pas Maman ! dit Thuy Mai. C'est trop dangereux pour nous d'aller dans ces coins perdus en ce moment. Il faut se contenter de ce qu'on nous offre ici, à Hô Chi Minh Ville.

-- Un bateau... murmura Tung... un bateau pas trop petit...

C'était une période faste, cette deuxième semaine !

Le mercredi matin Tung et Thuy Mai vendirent le coffret pour 8 tael d'or, une somme qui dépassait leur prévision la plus optimiste. En même temps Madame Bich leur assura son aide en leur apportant les tael manquants.

Deux heureuses surprises. Aussi extraordinaires qu'inespérées.

Et ce n'était pas fini !

Le jeudi après-midi, au hasard des rues, Thuy Mai et Suong tombèrent sur une habitante d'un quartier de Phu Nhuân.

-- Ma sœur m'a dit la semaine dernière que vous deux vous cherchiez un bateau, dit la dame. Vous le cherchez toujours ?

-- Oui, dit Suong.

-- Moi aussi. Et je viens de trouver un intermédiaire, une femme. Si vous voulez on va ensemble chez elle pour discuter.

C'est ainsi qu'elles rencontrèrent le premier intermédiaire sérieux, digne de confiance, après plus d'une semaine de recherches continuelles ; puisque cet intermédiaire, une femme d'une cinquantaine d'années du nom de Madame Minh Hoa, connaissait très bien les parents de Suong.

Et la chance continua à sourire aux deux amies.

Le jour suivant, encore dans l'après-midi, en se promenant à Ba Chiêu, Thuy Mai et Suong trouvèrent leur deuxième intermédiaire. Aussi sérieux, aussi digne de confiance que le premier.

C'était un jeune homme très jovial qui s'appelait Chuc et qui avait été jadis camarade de Tung à l'école primaire. Après plusieurs années sans nouvelles les deux hommes s'étaient retrouvés après la Libération. Chuc passait souvent devant la quincaillerie où travaillait Tung. Plus d'une fois il avait parlé avec Thuy Mai. Ce vendredi il croisa Thuy Mai et Suong dans le marché de Ba Chiêu.

-- Une parente m'a confié que tu cherchais un bateau. C'est vrai Thuy Mai ?

-- Oui.

-- L'as-tu trouvé ?

-- Non. Je n'ai rien de sûr encore. Je cherche toujours.

-- Tu ne peux pas mieux tomber avec moi, lança Chuc tout sourire. Je suis un intermédiaire. Nous avons un grand bateau qui va lever l'ancre la semaine prochaine...

C'est le plus joyeux samedi que Tung et Thuy Mai avaient connu depuis des lustres.

Primo : le problème des taels d'or. Il était complètement résolu. Dans l'après-midi Madame Bich était passée leur apporter les 6 taels d'or. Avec les 8 taels, de la vente du coffret, les voilà munis de l'argent nécessaire pour payer les deux places sur un bateau « assez grand ». « Evidemment, insistait Madame Bich, si il y a une bonne place un peu plus chère, je vous donnerai d'autres taels encore. Il me reste 4 taels ».

Secundo : Le problème de bateau. Il n'était pas encore résolu, mais les perspectives étaient encourageantes.

Le premier intermédiaire, Madame Minh Hoa, proposait des places pour 6 taels d'or environ, donc à un prix très abordable, mais le bateau était « trop petit ». Il semblait qu'il ne dépassait pas 8 mètres de long.

Chuc, le deuxième intermédiaire, travaillait pour deux bateliers à la fois. Les bateaux étaient plus longs mais les prix demandés paraissaient trop chers. Chuc avançait une fourchette de 8 à 12 taels la place. Bien entendu on pourrait encore négocier. D'ailleurs elles reprendraient contact avec ces intermédiaires le lundi. Pas demain, dimanche.

Car demain, Suong avait rendez-vous avec Lich.

Elle attendait ce retour de Lich depuis des jours. Elle espérait qu'il pût faire ce voyage jusqu'à Hô Chi Minh Ville.

Tung aussi l'espérait beaucoup. Si Lich était capable de faire un tel déplacement avec toutes ses douleurs alors... dès la semaine prochaine ils pourraient faire ensemble leur long voyage jusqu'à la mer...

Puisque de son côté Tung se sentait prêt.

Le jeudi précédent, au petit matin, il s'était promené dans les rues du quartier. C'est la première fois qu'il refaisait une marche si longue. Après

son retour à la maison il avait accusé de vives douleurs au ventre, mais cela n'avait pas duré. Et ce samedi matin sa promenade avait aussi provoqué des douleurs, mais elles avaient été plus brèves encore.

Ces dernières semaines il avait reçu chez lui deux fois le Capitaine Niên, accompagné d'un officier Cồng An. A chacune de ces visites il devait remettre un rapport sur ses « activités dans le passé » à cet officier Cồng An. Donc, pour l'heure, sans doute grâce à son oncle le Colonel Cao Vy, Tung n'était plus « ennuyé » mais simplement « surveillé ». Evidemment, à n'importe quel moment, les Cồng An pouvaient mettre fin à ce « traitement de faveur » et venir l'arrêter.

De toute façon Tung était décidé plus que jamais à s'enfuir. Et le plus tôt serait le mieux pour lui.

C'est pourquoi il espérait tellement que le lendemain, dimanche, Lich pût faire sa longue marche jusqu'à Hô Chi Minh Ville...

Le soir après le souper Tung et Thuy Mai étaient sortis sur le balcon, chacun s'asseoir sur sa balançoire. Ils étaient de bonne humeur mais peu bavards...

-- As-tu remarqué ? demanda Thuy Mai après un long silence. Il ne pleut plus depuis plusieurs jours.

-- La saison des pluies s'achève, dit Tung. Le vent sec du Nord a soufflé fort aujourd'hui.

-- Les nuages noirs ont disparu. Le ciel est tout bleu l'après-midi, et plein d'étoiles le soir. C'est le début de la saison sèche. Bientôt nous partirons.

-- Oui. Très bientôt.

-- D'un côté je m'en réjouis. Ce sera notre jour de délivrance (sa voix devint gémissante). Mais d'un autre je me sens si mal en pensant au jour des adieux.

-- Je connais comme toi exactement les mêmes sentiments, soupira-t-il. La joie mélangée à la peine...

La minute de tristesse s'envola. Et de nouveau le silence retomba.

Allongés sur leurs balançoires ils se mirent à contempler le ciel étoilé.

Soudain Thuy Mai serra la main de Tung dans la sienne :

-- J'y pense encore, dit-elle en riant. Ca me fait tellement plaisir... ces tael d'or que Maman vient de nous apporter.

-- Et en plus nous avons trouvé ces intermédiaires si précieux.

-- Il ne nous reste plus que le problème de tes douleurs. As-tu peur qu'elles reviennent ?

-- Si je suis pourchassé et que je dois courir à toutes jambes sur des centaines de mètres... alors elles risquent de réapparaître. Non. Je n'ai pas peur. J'ai encore mal, mais je pourrai faire ce voyage.

-- J'espère que Lich le pourra aussi. Je l'espère pour Suong. Je prie le Ciel qu'il vienne demain au rendez-vous.

-- Demain, l'heure de vérité...

-- Lich est là, chuchota Ninh, derrière cette porte. Il s'est endormi. Il était très fatigué.

-- Entendu, dit Suong. Je vais m'asseoir et attendre.

-- Je suis dans la pièce voisine, s'il y a quelque chose tu viens m'appeler.

-- Merci, murmura Suong.

Elle entra dans la chambre.

Le divan-lit était inoccupé. Lich était assis dans un vieux fauteuil en bambou tout déchiré près de la fenêtre, le visage tourné vers l'extérieur. Elle ne le vit que de dos. Elle avança en marchant sur la pointe des pieds, de crainte que le bruit ne le réveille.

Surprise ! Lich ne dormait pas. Il inclina légèrement la tête :

-- C'est toi Ninh ? demanda-t-il.

Silence. Suong ne répondit pas. L'émotion lui coupa la parole. Elle fit encore quelques pas en avant. Soudain Lich se retourna en se levant.

Ils se trouvèrent alors face-à-face. Elle éclata en sanglots.

-- Ne pleure pas chérie, marmonna-t-il, tout va mieux.

Elle pleura plus fort. Les larmes coulèrent à flots sur ses joues. Et maintenant c'est lui qui pleurait à son tour.

Puis ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

-- As-tu encore très mal ? demanda-t-elle après un silence.

-- Oui. De grandes douleurs me déchirent encore les entrailles. Mais c'est rare et bref. D'ailleurs depuis cinq, six jours les douleurs ont nettement diminué.

-- Es-tu prêt pour un long voyage...

-- Bien sûr, assura-t-il. Ce matin, avant et après l'autocar, j'ai marché. Ça m'a fait un peu mal, mais pas trop. Oui. Je supporterai bien un tel voyage dès maintenant.

-- Quelle bonne nouvelle ! J'en suis ravie.

Il s'assit sur le fauteuil, elle sur la chaise d'en face. Elle essuya ses larmes avec les doigts tandis qu'ils se regardaient sans mot dire.

« On dirait qu'il souffre du foie, pensa-t-elle ». En effet tout le visage de Lich s'imprégnait d'un teint jaunâtre, très contrasté avec les cernes noirs autour de ses yeux. « Comme il a maigri, pensa-t-elle encore, il est devenu

squelettique... comme un malade agonisant ». Un moribond avec un lugubre regard.

Heureusement son sourire dégageait encore un peu de chaleur.

-- Quand on te regarde, dit-elle, on a l'impression que tu viens de purger des mois et des mois de prison, ou de camp de travail. Qui oserait croire que tu y as vécu seulement six semaines...

-- Seulement six semaines. Oui. Mais six semaines en Enfer. Tu ne pourras jamais imaginer ce que j'ai enduré...

Alors il commença à raconter les événements qui s'étaient produits durant ces semaines, depuis l'inoubliable dimanche où les Côm An étaient venus l'arrêter chez lui.

Suong avait déjà été un peu au courant de ces événements, grâce à Ba Dâ qui lui en avait fait un résumé. C'est pourquoi elle avait crû être à l'abri des sensations fortes en écoutant Lich. Mais elle s'était lourdement trompée. A plusieurs reprises elle fut émue jusqu'aux larmes.

Une fois même elle fut si choquée qu'elle resta abasourdie un instant.

Lich aussi fut souvent sous le coup de l'émotion. Mais en évoquant les souvenirs, les drames qu'il avait connus, il ne pleurait pas. Il ne pleurait plus. Dans ses yeux il n'y avait plus maintenant que de la colère et de la haine.

-- Ce n'est plus possible pour moi de vivre ici, gémit-il. Je vais m'enfuir à l'étranger.

-- Le cousin de Ba Dâ t'a transmis sans doute mon message.

-- Oui. Tu es d'accord de partir avec moi. Je te suis très reconnaissant. J'ai les tael d'or que mon oncle vient de me donner. Il est passé tout à l'heure. Et toi, as-tu de l'argent ?

-- Oui.

-- Il ne reste qu'à trouver un bateau.

-- Tu ne le sais pas encore, dit-elle. Tung et Thuy Mai vont s'enfuir aussi. Thuy Mai et moi cherchons des bateaux depuis deux semaines. On a réussi à trouver deux intermédiaires très sérieux.

-- Oh là ! Quelle nouvelle réjouissante ! Vous êtes bien avancées alors.

-- Oui. Car on a intérêt à se dépêcher.

Elle se mit à lui raconter brièvement ce qui était arrivé à Tung...

-- Seigneur ! s'exclama Lich. Mais...il a connu de grands malheurs lui-aussi.

-- C'est pourquoi il veut s'enfuir du Viêt Nam. Et le plus vite possible.

-- C'est pareil pour moi. Ici je vis dans la peur jour et nuit.

-- Tung aussi. Et Thuy Mai est si effrayée à l'idée que les Côm An viennent arrêter Tung. Moi de même je m'inquiète tellement pour toi. Là-bas, dans cette cachette, es-tu...

-- C'est fini ! Je ne retournerai plus là-bas.

-- Quoi ?! s'écria-t-elle ébahie.

-- Nous avons parlé d'autre chose tout à l'heure, alors je n'ai pas fini mon histoire. Maintenant je vais te raconter les tout derniers événements. De graves événements.

L'oncle Tao était mort il y avait une huitaine de jours.

Et la veille Ba Dâ y s'était enfui à l'étranger.

Voilà les événements graves que Lich racontait maintenant à Suong.

C'est sur son chemin de retour de Hô Chi Minh Ville que le cousin de Ba Dâ y avait appris la nouvelle de la mort de l'oncle Tao, en s'arrêtant au village où s'était réfugié ce dernier. Le quinquagénaire avait succombé aux blessures causées par les tortures. Ba Dâ y et Lich avaient été très affectés par la disparition de leur ancien compagnon de geôle et de cavale.

Cette mort avait porté un coup fatal à leur moral ; et n'avait fait que renforcer leur détermination de s'enfuir du Viêt Nam.

Evidemment jusqu'au dernier moment ils avaient crû qu'ils allaient faire le même chemin jusqu'au bord de l'océan, et partir ensemble sur le même bateau. Mais – comme on dit dans les livres – le Destin en avait décidé autrement.

Jadis Ba Dâý avait été fiancé à une jeune fille habitant une banlieue de Hô Chi Minh Ville. Comme Lich il avait rompu ses fiançailles au lendemain de la Libération. Par un pur hasard il avait retrouvé la jeune fille qui habitait actuellement dans un autre quartier ; et depuis sept mois ils avaient repris leur ancienne relation.

Durant ces semaines où Ba Dâý, évadé de prison, avait vécu en cavale puis s'était caché dans ce village perdu de son cousin, les membres de la famille de la jeune fille avaient projeté de quitter le pays. Ils avaient fini par trouver un bateau qui leur convenait bien. Et la jeune fille avait pu réserver une place pour Ba Dâý.

Celui-ci aurait souhaité de tout cœur que Lich et Suong puissent partir avec lui, mais malheureusement il n'y avait plus aucune place sur ce bateau. Les membres de cette famille, qui avaient réussi à obtenir une douzaine de places sur le même bateau, n'avaient pas pu se permettre de rater une telle occasion. Et ils n'avaient pas non plus voulu partir sans la jeune fille.

-- Ba Dâý devait partir avec elle, conclut Lich. Lui non plus ne devait pas rater une telle occasion.

-- C'est ce que tu lui as dit ? demanda Suong.

-- Bien sûr. Il le savait bien. D'ailleurs cette famille payait la moitié des taels d'or pour lui. Il n'avait pas assez d'argent.

-- Quelle chance inouïe !

-- Il était si triste pour moi, gémit Lich. Et si gêné de m'abandonner dans ces conditions.

-- Ils ont quitté Hô Chi Minh Ville hier, m'as-tu dit ?

-- Oui. Deux jours avant Ba Dâý était parti à Hô Chi Minh Ville. Nous avons pleuré en nous disant adieu. J'ai voulu partir avec lui, mais j'étais si abattu. En plus j'avais très mal à ce moment-là. C'était bizarre. Hai le Petit a insisté pour que je reste là-bas. Mais sans Ba Dâý je n'ai plus le courage de rester seul dans ce coin perdu.

-- Tu as raison, dit Suong. Je préfère que tu viennes ici.

-- Bien entendu la sécurité... je ne l'aurai plus jamais...nulle part. A tout moment je pourrai tomber dans les pattes des Côm An. Il faut croire à la

chance. Inutile d'avoir peur. Ici c'est la maison de la tante de Ninh. La rue est calme. Ninh connaît tout le monde, surtout les responsable Công An du quartier. Je vais vivre ici, caché comme une taupe. De toute façon il faut nous enfuir le plus vite possible.

-- Oui. Il le faut.

-- Ouf ! On a notre bateau ! s'exclama Tung visiblement content.

-- Oui, on a réussi ! surenchérit Thuy Mai.

-- Ah, comme je suis contente pour Lich ! s'écria joyeusement Suong.

Chuc, l'intermédiaire, venait de leur dire au revoir. On le voyait encore au bout de la rue, pressé de rentrer pour, disait-il, un autre rendez-vous.

En moins d'une heure de discussion, de marchandage, lui et Tung étaient parvenus à se mettre d'accord sur les deux points les plus importants : le prix de la place sur le prochain bateau : 6 taels d'or, et les conditions de paiement : une moitié payée avant de quitter Hô Chi Minh Ville, l'autre moitié avant de monter sur le bateau.

C'était un excellent accord pour Tung et Lich qui brûlaient d'envie de partir.

C'était en même temps un excellent accord pour Chuc lui aussi très pressé.

Maintenant on était le mardi matin et les passagers devaient quitter Hô Chi Minh Ville le vendredi matin puisque le bateau, qui les attendait à la mer, lèverait l'ancre le samedi, ou au plus tard le dimanche.

-- Vous voyez, je n'ai plus que quelques jours, dit Chuc en riant de toutes ses dents... et il me reste une douzaine de places à vendre, alors je vous fait un bon prix...Et en plus, comme je viens de vous le promettre, je vais vous procurer des permis de séjour...

-- Le prix est un peu plus bas que prévu, dit Tung. Tant mieux pour nous. Mais ce qui est vraiment important c'est le permis de séjour qui permet à chacun de nous de séjourner chez un ami « bidon » qui habite au bord de la mer. C'est gentil de la part de Chuc de nous procurer ce papier.

-- C'est vrai, ajouta Thuy Mai. Et ce qui est bien réjouissant c'est que tu as affaire à un intermédiaire comme Chuc. Un ami de longue date en qui tu peux avoir toute confiance.

-- Oh oui ! s'écria Suong soulagée. Tu as raison. C'est magnifique pour nous quand quelqu'un nous promet un bateau dans 3 ou 4 jours. Mais ce sera plus magnifique encore si c'est un vrai bateau... et non un vaisseau fantôme d'un arnaqueur.

-- Vous me faites penser, Mesdames, à l'histoire que vous m'avez racontée l'autre jour, dit Tung. L'histoire d'une victime des arnaqueurs qui a payé 8 taels d'or pour réserver 3 places sur un bateau fantôme.

-- Ah non ! protesta Thuy Mai. Nous n'allons pas évoquer encore toutes ces histoires de malheur. Ce n'est pas le moment Tung. Ton ami Chuc est un homme de parole. Nous allons avoir un vrai... un bon bateau. Je crois à notre Chance.

-- Moi aussi, surenchérit Suong. Je crois à notre Destin.

Elles rirent aux éclats.

-- On verra bien dans 4 jours si l'on a notre bateau.

-- Oh là ! lança Suong à travers un sourire malicieux. Il ne reste que 4 jours à attendre. J'aimerais voir la tête de Lich quand je lui annoncerai cette nouvelle.

-- Toi aussi sans doute... tu t'y attendais un peu...

-- Oui, oui. Nous allons bientôt partir sur un bateau... partir très loin d'ici. Je m'y attendais. J'y pensais depuis quelque temps.

-- Moi aussi, murmura Thuy Mai... depuis plusieurs nuits... je rêvais de partir sur un bateau...

Ah, la rivière au soleil bariolé !

Les nuages décoraient le ciel de violet, de rose, de vermeil... Les nuages formaient des collines qui s'enchaînaient jusqu'à l'horizon. Les nuages dorlotaient le soleil au repos.

C'était un grand soleil, un beau soleil. C'était un soleil sans âge, ni saison.

Et c'était une belle rivière. Une rivière sans début, ni fin. C'était un cours d'eau claire sous ce ciel clément, sous ce soleil radieux. Un cours d'eau aux rivages à la végétation luxuriante...

Ah, la rivière au soleil bariolé !

Et les nuages multicolores voguaient entre barques et sampans. Et les cocotiers, les aréquiers inclinaient leurs ombrageuses chevelures pour se mirer dans l'eau. Et les rayons lumineux inondaient le ciel de craie et de velours, avant de venir danser sur les vagues argentées...

Ah, la rivière au soleil bariolé !

C'étaient les plus belles images que Thuy Mai eût jamais gardées.

Images de ses souvenirs d'enfance ? Ou celles de ses rêves d'adolescence ? Images de son village natal ? Ou celles d'autres hameaux, de villages lointains, de contrées inconnues ?

Ah, la rivière au soleil bariolé !

Souvent Thuy Mai se revoyait en train de remonter en barque le cours d'eau, ou de se promener le long du rivage.

Ici elle reconnaissait l'arroyo qui coulait sous le pont avant de passer devant l'ancienne demeure de ses parents à Tam Binh. Et là-bas son école primaire dont la cour en terre rouge était protégée, contre les incessants assauts destructeurs des vagues, par une rangée de bân qui retenaient, dans leurs racines enchevêtrées, la terre boueuse et le limon.

Plus loin elle reconnaissait encore la pagode de son village partiellement démolie par un bombardement. Deux pavillons arrière étaient détruits mais le bâtiment central restait intact. De même que le magnifique jardin d'ornement, au milieu de la cour devant, où figuraient un banyan centenaire et un gigantesque fouillis de bambou qui donnait de l'ombre jusqu'à l'embarcadère.

Elle reconnaissait aussi facilement d'autres endroits, et d'autres encore...

Mais sur son long trajet, immédiatement après un endroit bien connu, Thuy Mai se trouvait presque toujours devant un paysage parfaitement étranger. Un pont, une rizière... un sentier, un jardin... un embarcadère... Un paysage si étranger, si nouveau, qu'elle descendait vainement dans le tréfonds de sa mémoire sans en trouver le moindre souvenir.

Ah, quels beaux voyages entre le Réel et le Rêve !

Auparavant elle était seule dans ses songes, mais depuis quelques nuits elle voyageait avec Tung. Ensemble ils allaient chaque fois plus loin sur la rivière.

Et sur leur trajet ils croisaient de plus en plus de visages connus, des regards accueillants, des sourires amicaux. Les nuages berçaient leur barque qui dansait sur les vagues, emportée par le vent et la marée; tandis que sur les rives cocotiers et aréquiers se relayaient pour leur souhaiter un bon voyage.

Ah, quels longs et beaux voyages !

Ah, la rivière au soleil bariolé !

Et un jour, c'est sur cette magnifique rivière que Tung et Thuy Mai feraient le plus beau voyage de leur vie. Ils iraient loin, très loin dans une contrée inconnue...

« Ce sont mes derniers jours sur le sol du Viêt Nam ! »

Ces mots résonnaient régulièrement dans la tête de Tung.

Trois jours à attendre. Une attente étrange. Il n'en avait jamais connu de telle dans le passé.

Bien sûr, il ne changeait pas un iota dans son comportement quotidien avec sa mère et ses sœurs. Le lundi My Hanh était venue à la maison, My Liên la semaine dernière. Quant à leur dernière visite chez les parents de Thuy Mai, le couple l'avait fixée pour le jeudi soir, la veille de leur départ.

« Ce sont mes derniers jours sur le sol du Viêt Nam ! »

Des jours qui passaient tranquilles, des jours qui passaient inaperçus mais dont les images resteraient sans doute gravées longtemps dans sa mémoire. L'incessante rumeur des rues, le sourire des jeunes filles en ba ba la tête cachée du soleil sous le grand chapeau de paille non la, les chants d'oiseaux sur les branches de tamariniers, la lumière éblouissante dans les nuages...

Jamais auparavant Tung n'avait eu une telle envie de pouvoir marcher dans les rues. Jamais il ne s'était senti aussi désemparé en revoyant dans ses souvenirs des scènes de vie pourtant si simples et si habituelles.

Le rond point Bôn Binh de Sai Gon, le marché de Phu Nhuân, le temple de Lang Ong de Ba Chiêu, le pont de Thi Nghe, le parc Tao Dan, le zoo So Thu... partout le tumulte de la foule, le tohu-bohu de la circulation... partout la vie trépidante d'une ville qui respirait la poussière et la misère.

C'était sa ville. La ville de son enfance, la ville de son adolescence. Une ville à laquelle il devrait dire adieu bientôt.

Souvent en y pensant il se sentait submergé par une immense tristesse...

-- Demain vous partirez tôt ? demanda Madame Bich.

-- Oui, répondit Thuy Mai. Tout est prêt. Je viens de terminer la lettre à la mère de Tung. La voici. Tu la donneras à My Hanh demain. Elle la lira à la mère de Tung après notre départ.

-- J'ai mis ton père au courant ce matin. Il a été surpris mais très content. Je ne dirai rien encore à tes frères. Ils ne pourront jamais tenir leur langue.

-- Je ne dirai adieu à personne... soupira Thuy Mai les larmes aux yeux.

-- Ne pleure pas, ma chérie. Sois courageuse. Le Ciel ne vous abandonnera pas.

-- Tung arrivera dans quelques instants. Il m'a dit de venir ici avant lui. Il avait une chose urgente à faire.

Elle prit la main de sa mère et lui sourit. Madame Bich serra fort sa main dans la sienne. Elles restèrent silencieuses de longues minutes.

Tung arriva, puis un instant après le père et Cuong rentrèrent. Les deux benjamins, Vu et Khâm, ne revînrent qu'au milieu du repas.

C'était le dernier souper que Thuy Mai prenait avec les siens. En d'autres circonstances ils auraient eu droit sans doute à un repas plus copieux. Mais ce soir il y avait juste une assiette de crevettes frites et un bol de soupe au poulet, en dehors de la ration normale: légumes, sauce, poisson séché salé.

C'était un repas familial intime, un repas joyeux comme tant d'autres que Thuy Mai avait connus jadis. Elle et Tung s'amusaient bien avec les trois jeunes frères qui blaguaient et riaient sans trêve. Le père et la mère aussi partageaient entièrement leur joie.

Après le souper le couple s'attarda encore un moment pour bavarder, toujours dans la même atmosphère totalement détendue.

Rentrés à la maison ils se mirent aussitôt au lit.

Exténués par une longue journée pleine d'activités, ils essayèrent de dormir. Sans y arriver. Alors ils gagnèrent le balcon et s'allongèrent chacun sur sa balançoire.

- Quelle nuit calme ! s'exclama Tung.
- Quel clair de lune !
- Et cette brise fraîche de fin d'année. Ca fait penser au Têt.
- Je n'arrive pas à penser si loin, murmura Thuy Mai.
- A dire vrai moi non plus. Je ne pense qu'à demain.
- Moi aussi. Demain ! Demain... nous partirons...

CHAPITRE 13

"N'oubliez pas que le bateau n'attendra personne. Essayez d'être à l'heure au rendez-vous. Il faut être discret et vous tenir sur le qui-vive à tout moment, et n'oubliez pas que, avant de monter sur la bateau, vous aurez un long chemin à parcourir..."

Thuy Mai se rappela, mot à mot, ce petit discours-- de Chuc-- que Tung lui avait répété plusieurs fois.

Ce matin elle et Tung commençaient ce long chemin qui les conduirait à leur bateau... un bateau amarré quelque part sur un affluent du Mékong, près de l'Océan Pacifique.

Et d'abord la première partie de ce chemin: le trajet en autocar de Hô Chi Minh Ville à Bêñ Tre, à une centaine de kilomètres dans le Sud.

L'autocar avait quitté la gare avant 6 heures du matin et, en ce moment, il entamait les derniers quartiers de la banlieue de Hô Chi Minh Ville. Assise au bout d'une banquette, accoudée à une fenêtre, Thuy Mai regardait défiler les habitations hétéroclites.

A sa gauche Tung s'endormit profondément. Par moments elle se tournait vers Suong et Lich lesquels, par prudence, étaient assis trois banquettes derrière. Par prudence aussi ils ne s'étaient presque pas parlé à la gare des autocars. Comme elle et Tung, Suong et Lich avaient très peu dormi cette nuit. Maintenant ils paraissaient très fatigués et ensommeillés.

Thuy Mai aussi se sentait écrasée de fatigue, mais le sommeil ne venait pas.

Après un tournant l'autocar s'engagea dans une rue fort animée, pleine de cyclos, de bicyclettes et de piétons. L'autocar ralentissait puis faisait presque du surplace à l'approche d'un carrefour. Thuy Mai ne reconnaissait pas la rue. Si Tung n'avait pas été endormi elle lui aurait demandé son nom. (Elle connaissait si mal ce coin de Hô Chi Minh Ville, d'autant plus qu'il avait fort changé depuis quelques années.) Cette rue se trouvait sans doute dans un

ancien quartier commercial de la Cité chinoise Cho Lon, ou peut-être on était déjà plus loin en pleine banlieue de Phu Lâm.

"Bientôt je dirai adieu à ma chère ville" pensa-t-elle avec émotion.

Adieu ! Adieu pour toujours !... Encore une fois ces mots résonnaient dans son cœur...

Avant-hier elle avait vu, pour la dernière fois, sa sœur et son beau-frère. Hier soir, ses parents et ses trois frères. Et ce matin, la mère de Tung. Celle-ci croyait que son fils et sa bru devaient aller ensemble à un rendez-vous en ville.

Adieu ! Adieu pour toujours !...

Après une rue animée, puis encore une autre non moins fréquentée, l'autocar déboucha dans une longue avenue plus calme, et augmenta l'allure. Les rangées de maisons défilaient, les carrefours se succédaient. Partout c'était le même tumulte de la foule, partout c'était le même tintamarre de la circulation.

Un matin à Hô Chi Minh Ville. Un de plus. Un matin comme tant d'autres pour des millions de petites gens. Un matin nouveau avec son cortège de malheurs et de détresses.

Pour Thuy Mai c'était le dernier matin. Bientôt elle serait quitte de cette existence de misère et d'infortunes. Bientôt finis les repas au bo-bo et à la sauce salée. Finis les réveils brutaux au son assourdissant des haut-parleurs.

Pourtant en ce moment elle ne se sentait nullement soulagée. Bien au contraire. Sa tête s'alourdissait, son cœur se brisait en mille morceaux...

Adieu Papa Maman, adieu ma ville, adieu mon village... adieu pour toujours...

Elle essaya de dormir. Mais à peine eut-elle fermé les yeux que ceux-ci s'inondèrent de larmes. Elle pleura silencieusement un instant, les larmes coulèrent en abondance sur ses joues. Alors, prise de panique, elle sortit son mouchoir et se tamponna fébrilement le visage.

Et lorsqu'elle leva ses yeux vers la fenêtre, l'autocar venait de quitter la ville.

Fortement secoué Tung se réveilla en sursaut.

L'autocar, tremblant de toute sa carcasse, s'avavançait comme un ivrogne. Le tronçon de route était criblé de bosses et de crevasses. A l'horizon on apercevait la haute arcade d'un pont.

Thuy Mai dormait profondément. Suong et Lich aussi, sur leur banquette arrière. Et il y avait des dormeurs sur chaque banquette tandis que les autres passagers, moins fatigués, bavardaient à voix basse.

Tung se tourna de tous les côtés. Il scruta les visages, croisa les regards. "Pour ces passagers c'est sans doute un banal voyage, se dit-il, un déplacement pour des affaires ou une visite familiale..." Ce serait différent pour eux quatre, lui et Thuy Mai et leurs amis Suong et Lich, eux quatre ils iraient plus loin. Mais, jusqu'où pourraient-ils aller ?

Peut-être leur trajet se terminerait-il bêtement avec cet autocar ? Il suffisait d'un accident, d'un ennui mécanique... Il suffisait qu'un curieux Côm An fouille dans leurs poches et y découvre des billets en dollars américains... Alors c'en était fini du grand voyage ! Adieu le bateau. Car le bateau n'attendait pas.

Tung avait eu très peur hier soir, en y pensant. Puis ce matin encore. Maintenant il avait moins peur mais plus il y pensait plus cela l'irritait.

Ce voyage serait celui de la Dernière Chance. Dans leur situation financière actuelle il leur était interdit d'en rêver encore un autre...

L'autocar franchit la dernière crevasse, acheva le mauvais tronçon de route en laissant derrière lui une épaisse traînée de poussière. Il fonça, l'accélérateur poussé à fond, à toute vapeur vers le fleuve.

Le pont semblait tout près, pourtant l'autocar roula longtemps, très longtemps, avant d'en atteindre le pied. Il entama alors sa longue et pénible montée d'une huitaine de mètres au-dessus de la route.

Le cours d'eau brillait au soleil comme mille miroirs.

"Quel pont impressionnant !" se dit Tung. C'est sans doute un des plus longs sur cette route nationale vers les provinces du Sud. Mais alors... où se trouve-t-on pour le moment ? A Bôn Luc ? A Tân An ? Non ! Ce n'est pas possible.

J'aurais dormi si longtemps. Logiquement, on devrait déjà être arrivés plus loin. Peut-être même l'autocar a-t-il accompli les trois quarts du trajet..."

Les questions et les réponses se bousculaient dans sa tête et petit à petit la peur resurgissait. Une indicible peur, une peur tenaillante, la peur de finir le voyage sur cette route, de ne pas arriver jusqu'au bateau.

Et en ce moment il ne redoutait plus un ennui mécanique ou un accident. En ce moment ce qui l'effrayait c'était un contrôle des Công An. Un contrôle qui pouvait survenir à n'importe quel moment.

Alors il redressa le buste, leva les yeux. La peur au ventre, il guettait le moindre mouvement autour de lui, tous les sens en éveil. De longues minutes s'égrenèrent. Il ne se passait rien. L'autocar continuait à rouler...

-- Tout le monde descend ! Pressez-vous mes oncles, mes tantes !

La voix nasillarde du chauffeur résonna jusqu'à la dernière banquette. L'autocar à peine arrêté, plusieurs portes latérales s'ouvrirent en trombe, les passagers les plus alertes sautèrent au sol. Le brouhaha réveilla les derniers dormeurs.

Extirpée brusquement de son lourd sommeil Thuy Mai se tourna vers Tung:

-- Qu'est-ce qu'il y a ?

-- Je ne sais pas , fit-il.

Puis la porte latérale de leur banquette céda.

-- Descendez s'il vous plait !

Les pieds à peine au sol, Tung aperçut Suong et Lich debout derrière l'autocar. Il tressaillit. A quelques mètres de là, en retrait par rapport au petit groupe de passagers, se tenaient silencieusement deux Côm An. Il voulut les montrer à Thuy Mai mais déjà celle-ci s'agrippait à lui, sa main tremblante serrant la sienne.

-- Un contrôle des Côm An, chuchota-t-elle. Regarde.

Devant l'autocar: trois autres Côm An armés, l'air menaçant.

-- Calme-toi, il ne faut pas qu'ils te voient dans cet état.

Elle relâcha sa main, se ressaisit. Heureusement personne n'avait fait attention à eux.

Tous les yeux étaient fixés sur cet officier Côm An, sans doute le chef du commando. Un véritable, un impressionnant commando de sept Côm An, dont certains étaient lourdement armés. Le visage glacial, le regard dédaigneux, le chef questionnait sans relâche ses deux interlocuteurs: le chauffeur de l'autocar et le contrôleur des tickets. Les passagers retenaient leur souffle, les Côm An attendaient. Plus d'une fois on croyait que le chef allait donner des ordres, mais il continuait à questionner.

Se tournant à gauche, à droite, il savoura la situation. Ses yeux toisèrent insolemment les passagers, peureux ou gênés, puis fouillèrent de long en large le méli-mélo de bagages sur le toit de l'autocar.

Le temps sembla s'arrêter, l'attente devenant de plus en plus insupportable. Les visages se crispaient, les regards s'alourdissaient.

(Ces scènes d'attente ! Il y avait belle lurette que Tung ne les comptait plus. L'attente à l'entrée d'un hôpital ou d'un magasin d'Etat, l'attente dans un bureau de la Police ou de l'Administration civile, l'attente dans le long couloir d'un bâtiment public, l'attente devant le comptoir d'une Coopérative de distribution de riz, de céréales, de légumes etc...etc... Des attentes interminables, des attentes éprouvantes pour les nerfs.)

Jouer avec ses nerfs: c'était la dernière chose que Tung souhaitait pour lui en ce moment. Du regard il parcourait les visages tendus. Le silence impressionnant l'incommodait tandis que l'attitude du chef commençait à l'agacer.

-- Mais qu'est-ce qu'il fout ce Monsieur-le-grand-camarade ?

-- Ne parle pas si fort !

Tung se retourna. Une sexagénaire était en train de gronder un jeune homme, debout devant elle, en lui tirant le bras. Le jeune homme s'entêta:

-- A quel jeu joue-t-il ?

-- Tais-toi mon fils. C'est sans doute un contrôle de papiers d'identité et de bagages...

-- Et alors ? Qu'est-ce qu'il attend le Grand Chef ?

-- Il est en train de s'informer.

-- S'informer ?! s'énerva-t-il.

-- Il lui faut tout ce temps pour poser trois questions ?

-- Chut ! On nous regarde.

Cette fois-ci elle lui tira fortement sur le bras et ils se turent.

Il était grand temps, car leur petite querelle avait commencé à attirer l'attention d'un Côm An. Se faufilant comme un anguille, à travers les rangées de passagers inquiets, celui-ci se rapprocha. Il passa devant la mère et le fils, les dévisagea d'un regard agressif.

-- J'ai peur, murmura Thuy Mai en serrant fébrilement la main de Tung.

-- Courage, dit-il.

-- Elle va avoir des ennuis à cause de son fils.

-- Mais non. Calmons-nous.

La présence et l'attitude du Cồng An avaient attiré les regards inquiets des voisins. Mais heureusement il regagna aussitôt sa place.

L'incident était clos, mais Thuy Mai ne semblait pas y croire. Sa main s'agrippa encore à celle de Tung et ses yeux effrayés restèrent rivés à ce Cồng An qui s'éloigna.

Tung avait peur, lui aussi, que cet incident ne dégénère. Mais c'était surtout la rage qui le rongait en ce moment (la même rage qui venait d'exploser chez le fils de la sexagénaire). Le cri de colère de celui-ci résonnait encore dans sa tête... mais qu'est-ce qu'il fout ce Monsieur...

Le Monsieur, pendant ce temps, continuait imperturbablement son jeu de questions-réponses. Imperturbablement, au milieu d'un auditoire déprimé, dans une atmosphère électrique.

Les minutes s'égrenaient. Tout le monde s'attendait à ce que ce manège dure longtemps encore.

Mais tout à coup le chef se tourna vers son adjoint, lui fit un léger signe de tête. Plusieurs Cồng An bondirent vers l'autocar. Le premier ouvrit une porte latérale, l'autre la porte arrière, le troisième monta sur le toit. Arrivé sur le toit il souleva un sac et la jeta sur le sol.

-- Monsieur ! s'écria une jeune femme. Un peu de douceur, s'il vous plait. Mes sacs sont fragiles.

D'autres Cồng An prirent d'assaut l'autocar. Et tout se passa très vite. Des paniers lourds et de gros sacs passèrent de main à main, tandis que les petits baluchons s'envolaient dans tous les sens. Les monticules de bagages sur le toit baissaient à vue d'œil.

Dans un boucan qui redoublait d'intensité à chaque instant, protestations et plaintes retentissaient de tous les côtés... Monsieur ! J'ai le permis du Comité Révolutionnaire de mon village pour transporter ces deux paniers de poules... Pitié Monsieur le Cồng An ! Si mes fruits sont écrasés ma famille sera affamée... Je vous en supplie Camarade ! Ne me les confisquez pas. Ces gateaux ne sont pas des marchandises pour le commerce. Ce sont des cadeaux pour ma mère...

Cet étrange tohu-bohu dura encore un long moment. Puis le chef, toujours aussi nerveux qu'imprévisible, lança un nouvel ordre:

-- Allez-y camarades ! Commencez votre contrôle !

Con-trô-le !! Enfin voilà le mot lâché ! Le mot que tous les passagers avaient attendu impatiemment dès le début. Car maintenant au moins ils savaient à quel jeu ils devaient jouer. Les Côm An aussi.

Alors tout devint plus clair. Et le contrôle put se faire plus "normalement".

Il y avait tant de bagages à examiner: sacs de riz, paniers de fruits et de légumes, paniers de poules et de canards... Et il y avait tant de papiers à présenter: carte d'identité, livret de rationnement, permis de voyager, permis de visite à ses parents et cousins, permis de transporter... Et pourtant le contrôle s'opéra très vite sans incident notable.

Les contrôlés et les contrôleurs appliquaient fidèlement les règles du jeu. C'est-à-dire que les premiers devaient payer le "prix" des sacs, des paniers transportés, "prix" fixé par les seconds. Hormis une infime partie, qui servait à payer les quelques procès verbaux dressés-- pour la forme-- au nom de l'Etat Socialiste, tout l'argent tombait incognito dans l'escarcelle des Côm An.

-- Comme d'habitude ces messieurs nous font tout un plat pour prendre le plus possible notre argent, se plaignit amèrement une vieille femme debout devant Tung. Ils vident nos poches pour remplir les leurs.

-- C'est vrai, dit sa voisine. Et en plus ce grand chef a encore joué au croque-mitaine. Quelle triste comédie !

-- Bon Dieu, qu'est-ce qu'on a perdu comme temps ! Maintenant il est déjà presque 10 heures et on n'a pas encore fait le quart du chemin.

Elle avait raison. Tung apprit par le chauffeur, quand il fut autorisé à reprendre sa route, que l'autocar se trouvait encore aux environs de Bôn Luc. On était toujours au début du trajet. Car avant cet interminable contrôle l'autocar avait fait un long arrêt à la sortie de Hô Chi Minh Ville. A ce moment-là Tung venait de s'endormir.

Maintenant l'autocar roulait à toute vitesse, comme pour rattraper le temps perdu. Petit à petit l'ambiance revenait.

Plus d'une fois Thuy Mai ferma les yeux, essayant de dormir.

Tung restait éveillé et pensif. Les images de ce contrôle hantaient encore son esprit. Le comportement rustre des Côm An et surtout l'attitude de leur chef, capricieux et arrogant, continuaient de l'irriter. Mais étrangement ce redoutable événement, qui aurait pu dégénérer, n'avait pas augmenté sa peur. Bien au contraire. Celle-ci avait disparu.

La peur disparue. Le calme lui revint. Tung se sentit détendu dans l'ambiance environnante.

Entre les banquettes les gens bavardaient bruyamment. Tung se tournait d'un côté, puis de l'autre, suivant d'une oreille distraite les bribes de conversation.

Devant lui une vieille dame et sa fille reprenaient leur interminable dialogue familial interrompu tout à l'heure par le contrôle. Plus loin, à leur gauche, un jeune homme relançait inlassablement la conversation avec un autre assis sur la banquette avant. Derrière Tung deux paysannes parlaient de moissons et de cueillettes de fruits.

Les scènes humiliantes du contrôle semblaient avoir complètement disparu de la tête des passagers qui déjà retrouvaient leurs préoccupations quotidiennes.

Pénurie des produits, surtout alimentaires et vestimentaires, cherté de la vie, manque d'argent, ennuis de santé, tracasseries administratives et policières... Ces innombrables problèmes de l'existence pesaient comme de gros fardeaux sur leurs épaules. Ils ne les oubliaient pas un seul instant dans leurs conversations.

En d'autres circonstances Tung aurait écouté de telles histoires avec plus d'attention, et sans doute avec plus de révolte et d'irritation qu'aujourd'hui.

" Désormais, pour moi, toutes ces choses appartiennent au passé, se dit-il, et ce passé me semble très loin déjà". En réalité, le passé était bien là, comme le présent. C'est lui qui semblait "s'égarer" vers l'avenir. Mais quel avenir ?

" C'est la troisième fois que j'y pense à notre avenir, à Thuy Mai et moi. La troisième fois depuis ce matin. Et combien de fois les jours précédents ? ..." Plus il y pensait plus tout s'embrouillait dans sa tête. Et cet avenir lui paraissait encore plus mystérieux.

En ce moment, encore une fois, il fermait les yeux, essayant de se l'imaginer cet avenir; essayant de deviner ce qu'il y aurait au-delà de la mer de Chine. Que verraient-ils après leur traversée de cet océan ? Dans quelle contrée pourraient-ils aller vivre ?...

Il s'était endormi, puis réveillé, puis assoupi de nouveau. Maintenant il avait bien récupéré et n'avait plus sommeil.

Pendant ce temps l'autocar avait terminé le trajet Hô Chi Minh Ville-- My Tho, de plus de 70 km. Les passagers avaient eu encore deux autres contrôles des Công An, moins longs et fastidieux que le premier.

Ensuite ils avaient parcouru le court tronçon My Tho-- Bê n Tre, subissant encore un contrôle. Un contrôle fort irritant mais qui ne causa aucun ennui notable. La plupart des passagers de Hô Chi Minh Ville étaient descendus le long du chemin.

Pour Tung et Thuy Mai il restait donc la dernière partie de leur voyage sur la terre ferme: la route allant de Bê n Tre à un lieu discret "très proche" de la mer.

Ils venaient de se mettre en route depuis un moment, accompagnés toujours de Suong et Lich. Ils prenaient un de ces autocars reliant le chef lieu de province Bê n Tre à ses cantons. Thuy Mai, bien que d'origine paysanne, ne connaissait presque rien de cette province. Tung, Suong et Lich encore moins.

Les éléments importants concernant leur voyage jusqu'à la mer leur avaient été communiqués par les organisateurs grâce à Chuc.

Si tout se passait comme prévu Tung et ses compagnons devraient avoir un guide, à partir de Bê n Tre, un guide qui les accompagnerait dans cette partie ultime de leur périple.

Et... quelle surprise ! Ce guide: c'était Chuc en personne. Chuc qui venait de monter dans l'autocar à Bê n Tre. Encore une autre surprise: sa femme et ses trois enfants partaient avec lui.

Et maintenant ils étaient tous là, sur la même banquette devant celle de Tung. Tandis que Suong et Lich étaient venus s'asseoir aussi à ses côtés.

La présence de Chuc, et surtout de sa famille, réconfortait beaucoup Thuy Mai et Suong.

Comme ils étaient montés dans l'autocar, à Hô Chi Minh Ville, avant 6 heures du matin, ils espéraient arriver à Bê n Tre avant midi. A cause de tout ce temps perdu dans des contrôles trop longs, ils étaient très en retard. Ils

venaient de quitter la gare de Bêñ Tre depuis un petit moment, et il était déjà passé 14 heures.

Ce dernier tronçon de route, d'une cinquantaine de km, entre Bêñ Tre et ce lieu de rendez-vous près de la mer, serait-il très surveillé ? Y aurait-il beaucoup plus de contrôles ? Combien d'heures allaient-ils perdre ? Arriveraient-ils à ce lieu à temps pour leur embarquement ?...

Tantôt Tung avait la réponse à toutes ces questions, réponse évidente et rassurante. Tantôt il était si angoissé et pessimiste qu'il les chassait aussitôt de son esprit sans oser y répondre.

L'autocar roulait vite, ralentissant seulement à chaque montée d'un pont.

Des deux côtés de la route d'immenses jardins de cocotiers se succédaient aux rizières gorgées d'eau où miroitait le soleil entouré d'un ciel bleu sans nuage.

-- Quel bel après-midi ! murmura Thuy Mai.

Tung se tourna vers elle:

-- C'est vrai. Il ne fait pas chaud grâce au vent frais. Regarde. Quel beau paysage ! Je n'ai jamais vu autant de cocotiers, des champs entiers à perte de vue. C'est vraiment magnifique.

-- Moi non plus je n'en ai jamais vu autant. Il y en a très peu du côté de mon village Tam Binh.

-- C'est la première fois qu'on vient ici, au pays des cocotiers.

-- Et... c'est peut-être la dernière fois, soupira Thuy Mai, le regard triste.

Tung lui prit la main. Elle s'efforça de sourire.

-- N'y pense pas trop, dit-il.

-- Non. Ca m'a effleuré l'esprit une seconde. Mais je n'y pense déjà plus.

-- Ce n'est pas le moment... d'avoir ce genre de regret.

-- Je sais.

-- Il nous reste un bout de chemin à faire avant la mer, murmura-t-il, le plus dur peut-être.

-- Prions le Bouddha pour qu'il ne nous arrive pas de malheurs.

-- Heureusement que pour le moment l'autocar peut avancer vite.

En effet, à partir de Bêñ Tre, et depuis un bon moment, il n'y avait pas eu le moindre incident. Le vieil autocar continuait à rouler aussi vite qu'il le pouvait. Et le paysage à défiler devant les yeux songeurs des amoureux.

Plantations de cocotiers, rizières, puis encore plantations de cocotiers. Ici et là, au milieu de cet immense festival de verdure, s'intercalait un jardin fruitier en floraison ou un parterre fleuri.

-- Prions le Bouddha... psalmodia Thuy Mai, les yeux mi-clos...

Tout à coup l'autocar freina bruyamment. Il se balançait comme un ivrogne avant de s'arrêter.

-- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le contrôleur des tickets assis sur la dernière banquette.

-- Les Công An, répondit le chauffeur. Ils me font signe de stopper. Un contrôle sans doute.

-- Encore un ! s'écria un vieil homme en secouant la tête.

Thuy Mai se tourna vers Tung, puis en s'inclinant elle jeta un coup d'œil du côté de Suong et Lich.

-- Décidément on n'en finira jamais avec ces Công An, dit Suong d'un sourire résigné.

Dès qu'ils eurent sauté du véhicule le chauffeur et le contrôleur coururent vers le chef Công An. Contrairement à ses prédécesseurs celui-ci se décida vite. Alors le chauffeur remonta dans l'autocar pour crier l'ordre du chef:

-- Contrôle des papiers pour tout le monde ! Sortez tous vos papiers et attendez qu'on vous appelle.

Aussitôt plusieurs files se formèrent. Le couple Tung, Thuy Mai se trouvait dans la même file que le couple Suong, Lich. Avant Tung se tenaient debout successivement un homme seul, une jeune fille accompagnée de sa mère, un couple et enfin deux femmes âgées. Le contrôle traînait. Et à la grande surprise de Tung ce n'était pas le mari, ni le jeune homme seul, mais bien une des femmes âgées qui était contrôlée le plus longuement.

-- Je n'ai qu'un petit panier, alors je n'ai pas le permis de transport. Je vous en prie Maître.

-- Je vous ai dit de ne pas employer ce mot « Maître ». On n'est plus à l'époque coloniale française ou à l'époque américano-fantôme. Compris ??

La femme s'en tira avec une amende.

En avançant de deux pas Tung salua le Công An d'un signe de tête. L'homme lui répondit poliment mais son regard restait dédaigneux. Et son ton glacial.

-- Avez-vous préparé tous vos papiers ?

-- Oui Monsieur.

-- En êtes vous sûr ?

-- Oui... je crois. Voici mon certificat-du-peuple chung minh nhân dân.

-- Laissez votre carte d'identité. Vous me donnez ce que je vous demande.
Compris ?

-- Oui.

-- Où habitez-vous ?

-- A Hô Chi Minh Ville.

-- Ah !!

Tung feignit ne pas remarquer sa réaction tandis que le Công An le dévisageait lentement avec un air soupçonneux.

-- Quel est le but de votre... voyage ?

-- Je vais à Thanh Phu pour revoir un ami.

-- Et vous avez tous les papiers en règle... évidemment.

-- Je les ai ici, dit Tung.

L'homme fit un signe de la main, Tung lui tendit un paquet.

-- Qu'est-ce qu'il contient ? (l'homme prit le paquet et l'ouvrit et récita.) Le certificat-du-peuple, le livret de rationnement hô khâu, le permis de voyage, le permis de séjour chez l'ami, l'acte de mariage... Votre femme se trouve-t-elle ici avec vous ?

-- Oui.

Tung se tourna vers Thuy Mai qui s'appêtait à sortir ses papiers, mais l'homme lui fit signe d'arrêter. Puis il se replongea dans sa lecture.

Il avait une drôle de façon de lire. Il parcourait d'abord rapidement la feuille de papier avant de la lire minutieusement et... de bas en haut ! Il s'arrêtait souvent, l'œil rivé sur une ligne comme s'il essayait de lire entre les lignes.

D'abord il sembla très intéressé par le permis de séjour de Tung chez son ami à Thanh Phu, un canton de Bê n Tre. C'était logique. Puisque cela concernait directement le but du voyage de Tung jusqu'à cette région si loin de Hô Chi Minh Ville et si près de la mer. Pourtant il ne s'y attarda pas et reclassa ce papier.

Puis il posa à Tung quelques questions sur son livret de rationnement. Ce redoutable livret hô khâu sans qui un citoyen perdrait automatiquement son

"existence légale" dans cette République Socialiste du Viêt Nam. Encore une fois il n'insista pas et il reclassa ce livret.

Ouf !! Tung retint son souffle. L'homme venait de fermer le paquet.

Mais surprise ! Brusquement l'homme se fâcha:

-- Je ne vois rien dans votre carte d'identité. Que fait votre père ?

-- Il est mort.

-- Et avant la Libération ?

-- Petit fonctionnaire... lâcha Tung.

-- Vous ne mentez pas ?

-- De toute façon il est mort.

-- Vous auriez dû emmener votre ly lich.

-- On m'a dit que ce n'était pas nécessaire. J'ai déjà...

-- Ce n'est pas vous qui décidez ! s'écria le Côm An avec véhémence. C'est moi qui sait ce que je dois contrôler. Vous devez payer une amende. Je...

L'homme n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Un cri strident retentit dans l'autre file contrôlée par le chef que les Côm An appelaient le Camarade Lieutenant.

Les regards convergèrent dans ce coin. Le chef cria encore plus fort tandis qu'un Côm An courut annoncer à ses collègues l'ordre du chef d'arrêter immédiatement leur opération de contrôle.

Tout se passa très vite, au milieu d'une inextricable confusion.

Les passagers reçurent l'ordre de remonter dans l'autocar. Tous les passagers sauf deux. Un homme d'une cinquantaine d'années et son jeune fils.

Les gens bavardaient à voix basse. Tung apprit aussitôt que les deux fautifs avaient des papiers "irréguliers", le père concernant sa rééducation, et le fils son service militaire. C'étaient des cas "très graves".

La mère avait beau pleurer et se lamenter. Elle se vit obligée de repartir avec les autres pendant que son mari et son fils furent "emmenés" par les Côm An. " On a votre adresse ma tante, lui dit le chef. On vous enverra une convocation".

Elle sanglota encore longtemps après. "On les emprisonnera des années encore, s'écria-t-elle. Oh Ciel ! Qu'est-ce que je vais devenir avec mes trois petits ?". Plusieurs femmes pleuraient avec elle...

-- Qu'est-ce qui se passe ? demanda Thuy Mai inquiète.

-- Le bateau est en retard, dit Tung.

-- Pourquoi ?

-- Personne ne sait pourquoi. Chuc nous a dit de l'attendre ici. Il est parti avec l'autre guide vers l'embarcadère.

Thuy Mai se tourna vers Suong et les deux amies reprirent leur conversation à voix basse. Assis plus loin Lich avait l'air peiné.

Voulant surmonter son inquiétude Tung essaya de réfléchir. "Bon Dieu ! Ce serait bête de rater l'embarquement alors qu'on a fait ce long chemin jusqu'ici".

En effet, ils étaient montés sur l'autocar à Hô Chi Minh Ville ce matin, avant l'aube, et maintenant l'après-midi tirait à sa fin. Une longue journée éprouvante pour les nerfs. Depuis une heure ils attendaient impatiemment le bateau...

Ils: c'étaient le couple Tung- Thuy Mai, le couple Suong- Lich, la famille de Chuc avec trois enfants, la famille de Ly Đông avec six enfants.

Les deux familles étaient montées dans un même autocar à Hô Chi Minh Ville, lequel autocar était parti un peu avant celui de Tung. Bien qu'elles eurent ensemble rejoint Tung à Bê n Tre le discret Chuc ne lui avait soufflé mot de la présence de la famille de Ly Đông dans l'autocar.

Après ce mémorable contrôle, où les Côm g An avaient embarqué un homme et son fils, l'autocar avait pu rouler vite jusqu'au dernier arrêt de leur voyage.

De cet arrêt jusqu'ici ils avaient marché à travers un champ à l'abandon. Le chemin n'était pas long mais à cause des jeunes enfants et de la fatigue ils avaient perdu beaucoup de temps.

Ce lieu de rendez-vous était heureusement très discret, grâce à une végétation abondante. C'était une véritable cachette pour fuyards. L'embarcadère se trouvait à peine à une centaine de mètres, et pourtant d'ici il était entièrement invisible.

Le bateau devait atteindre la mer avant la fin de l'après-midi. Il était très en retard par rapport aux prévisions.

Ils l'attendaient depuis leur arrivée en ce lieu, une attente de plus en plus angoissante.

Et ils n'étaient pas les seuls. Puisqu'à leur arrivée il y avait déjà un autre groupe d'une douzaine de personnes dont deux enfants en bas-âge. Ce groupe venait de My Tho et se trouvait ici depuis plus de... deux heures !

Un des petits enfants avait pleuré, relayé par la petite fille de Chuc, puis le benjamin de Ly Đông. Chaque fois leurs mères avaient réussi à les faire taire assez vite, mais ces pleurs avaient fini par ébranler même les plus courageux.

-- Mais... qu'est-ce qu'ils foutent nos guides ? demanda Ly Đông d'une voix rauque.

-- Chuc m'a dit qu'il allait près de l'embarcadère pour mieux surveiller le fleuve, répondit Tung.

En bavardant Ly Đông et Tung scrutaient le petit sentier conduisant vers l'embarcadère. Ils attendaient le retour de Chuc et de l'autre guide qu'ils appelaient frère Neuf le Cadet.

D'autres personnes d'ici attendaient aussi de leurs nouvelles, visiblement avec beaucoup d'impatience et d'inquiétude. Ils étaient tous fatigués, l'un assis par terre, l'autre adossé contre un tronc d'arbre, l'autre encore allongé sur l'herbe. Quelques enfants dormaient dans les bras de leur mère.

L'attente s'éternisait. L'angoisse atteignait son paroxysme.

Brusquement une femme se leva, fit quelques pas vers le sentier, et cria:

-- Voilà le guide, frère Neuf le Cadet qui revient.

Plusieurs autres se levèrent à leur tour.

Une minute plus tard le guide apparut au bout du sentier en courant. A peine arrivé devant le groupe, encore tout essoufflé, il lança:

-- Frère Chuc est resté là-bas pour faire le guet. Il paraît qu'un bateau se dirige tout droit vers notre embarcadère. Il faudrait que notre groupe s'en éloigne un peu.

-- Quoi ? C'est un bateau des Douaniers maritimes ?

-- Nous ont-ils vus ?

Les cris et les pleurs éclatèrent. Pétrifié, le guide rectifia en balbutiant:

-- Je n'ai rien dit de tel. C'est par prudence que je... Calmons-nous...

C'était trop tard. Les cris et les pleurs redoublèrent d'intensité. La panique s'empara de la petite foule.

-- On est découverts !... Cachons-nous !...

-- Fuyons !... Courons vite !

Un jeune homme sauta au-dessus d'un buisson et se mit à courir à toutes jambes. Les autres le suivirent immédiatement.

Le hurlement d'une femme se leva au-dessus de ce concert de cris et de sanglots. Tung se tourna. C'était la femme de Chuc. Epouvantée, le visage en larmes, elle s'avavançait en titubant, tirée par le bras par son fils aîné.

Ce terrifiant sauve-qui-peut dura encore une bonne minute. Puis derrière la foule retentit le cri strident de Chuc:

-- Arrêtez ! Calmez-vous ! Il n'y a personne là-bas !

Plusieurs ralentirent en se retournant.

-- Arrêtez ! Il n'y a personne à l'embarcadère ! Absolument personne !

La foule s'arrêta. Chuc arriva, tout essoufflé. L'autre guide, frère Neuf le Cadet, l'accueillit, protestant de son innocence:

-- Je n'ai rien dit de grave. Mais tout à coup ils ont paniqué. J'ai eu beau démentir...

-- Ca va, coupa Chuc. On a perdu trop de temps.

-- Faut-il regagner notre cachette ? demanda une voix.

-- Oui, dit Chuc. Puis, après la cachette, il faut continuer ce chemin jusqu'à l'embarcadère. Frère Neuf le Cadet ! Monte sur le cocotier là-bas près de l'embarcadère. Vois un peu s'il y a un bateau.

Les gens marchèrent sur l'ordre de Chuc, tandis que l'autre guide courut vers le cocotier indiqué. Un instant après la foule atteignait une cour de terre battue, à une vingtaine de mètres de l'embarcadère.

Après ce moment de frayeur, causé par un si bête malentendu, les gens reprenaient espoir et courage. Malgré les ordres des deux guides ils refusaient de se cacher derrière les buissons.

Heureusement, la dernière nouvelle semblait très bonne. Le guide descendit du cocotier pour la crier joyeusement:

-- J'ai vu un bateau ! C'est sans doute le nôtre. Je le connais bien.

Cette fois-ci c'est Chuc qui monta sur le cocotier pour s'en rendre compte lui-même.

-- C'est bien le nôtre ! jubila-t-il. Il est tout près de nous. Il va arriver. Allez ! Pressez-vous !

La groupe sauta de joie. Puis les plus fébriles se mirent à courir vers l'embarcadère, précédés par l'autre guide Frère Neuf le Cadet. Chuc descendit à toute vitesse du cocotier pour les rejoindre.

Quelques secondes après ils atteignirent le bord de l'eau. De l'autre rive le soleil avait déjà disparu sous la frondaison. Il ne restait qu'un coin rouge dans le ciel sombre. Sur le fleuve voguait un bateau...

-- Voilà notre bateau ! s'écria frère Neuf le Cadet.

-- Comme il est petit ! s'exclama son voisin.

-- Tu trouves, toi ?! dit Chuc. De toute façon ce n'est qu'un bateau-taxi. Il nous transporte jusqu'à la haute mer où le Grand Bateau nous attend.

-- Il n'est pas si petit que ça. Il mesure environ 9 mètres de long, expliqua frère Neuf le Cadet. Vu de loin il a l'air petit et frêle. Mais une fois que tu montes à bord...

-- Tu as été à bord ?!

-- Bien sûr. C'est le bateau de mon cousin. J'ai vécu à Bêñ Tre, avant d'aller à Hô Chi Minh Ville.

-- Arrête de nous raconter tes souvenirs d'enfance, intervint Chuc. Revenons à nos tâches urgentes.

-- D'accord.

-- Il faut plus de discipline que tout à l'heure. Il faut beaucoup d'ordre lors de l'embarquement. On n'est pas une bande de canards sauvages. Nous sommes assez nombreux, et il y a beaucoup d'enfants. Tout le monde est là ?

-- Oui. On est 23 au total, 16 adultes, 7 enfants. Je viens de vérifier. Il ne manque personne, grand chef !

En appelant Chuc grand chef frère Neuf le Cadet rit aux éclats. Malgré son âge avoué de 26 ans accomplis il conservait un air étonnamment junéville, et ne pouvait rester plus de trois minutes sans faire le clown.

En tout cas ce n'était pas facile pour lui de rester sérieux en ce moment. Puisque tout autour les gens jubilaient bruyamment.

Une femme pleurait d'émotion, les larmes coulaient sur son visage, cependant que son fils sautillait comme une toupie, en riant et en agitant les bras. A côté d'eux, Thuy Mai et Suong, dans les bras l'une de l'autre, se pâmaient de joie. Debout derrière elles Tung et Lich restaient silencieux, les yeux pétillant d'allégresse en se fixant sur le bateau.

-- Qu'il est lent à venir ! clama une voix.

-- Le vent souffle trop fort.

-- Allez ! Presse-toi bateau !

A mesure qu'il se rapprochait du rivage le bateau, se débarrassant des grandes vagues, accélérail. Il s'envolail presque sur l'eau.

Deux cents mètres... cent... cinquante... trente... Un immense concert d'acclamations et de cris joyeux l'accueillit.

Les deux guides sortirent de la foule, bondirent sur l'embarcadère. Ils se tournèrent, firent signe de la main aux autres d'attendre.

Peine perdue. Dès que le bateau eut accosté à l'embarcadère, un étroit demi-ponton en bois, la foule se déchaîna. Tandis que les guides aidaient les femmes et les enfants à monter sur l'estrade de la proue, quelques-uns sautèrent sur la poupe en bousculant les passagers qui s'y trouvaient déjà. Un jeune homme tout excité s'agrippa au toit au milieu du bateau, suivi par un adolescent.

-- Pas sur le toit ! hurla Chuc hors de lui. Pas au milieu du bateau ! Hé, là !! C'est dangereux !

Les deux fautifs descendirent immédiatement.

En quelques secondes une douzaine de personnes s'étaient engouffrées dans le bateau.

Tung voulut se presser davantage mais Thuy Mai, prise d'affolement de manière étrange par cette tumultueuse ruée, se sentait soudainement comme paralysée. Très fatigué lui-même Tung ne put que la tirer doucement. Suong et Lich, déjà partis devant, ralentirent le pas pour les attendre. Ils se trouvèrent ainsi parmi les derniers à monter sur le bateau, où ils durent se contenter des seules places encore inoccupées à la poupe.

A peine installée Suong poussa un cri d'étonnement:

-- Quelle cohue !

De cette estrade, nettement plus haute que la plaque de bois centrale du bateau, on pouvait voir tout le monde. Beaucoup... beaucoup de monde pour une si petite plaque.

Le regard de Tung allait et venait dans tous les sens. La joie éclatait sur les visages. Le rire faisait oublier la fatigue.

Pourtant ce n'était pas encore fini ! Car maintenant il restait encore une bonne distance à franchir: d'ici jusqu'à la mer, à la rencontre du Grand

Bateau. Le bout de chemin le plus redoutable. Un danger mortel pourrait surgir à tout moment !

Le bateau avait repris immédiatement sa route après ce dernier embarquement. Auparavant il s'était arrêté une fois-- Tung venait de l'apprendre par Chuc-- pour laisser monter deux personnes.

Il naviguait depuis une bonne demi-heure. Le vent devenait de plus en plus fort. Par moments une vague géante le soulevait. Visiblement personne n'en avait peur.

La bonne ambiance continuait. A la proue quelqu'un cria: "Nous arrivons à la mer ! Toujours aucun bateau des Douaniers Maritimes en vue !". Des cris joyeux accueillirent la bonne nouvelle.

Assis juste derrière Tung et Lich, Chuc s'amusait à jouer avec le gouvernail, en compagnie d'un jeune homme qui chantait doucement.

-- Chante un peu plus fort frère Douze, dit Chuc. Pour nous ce sera bientôt la délivrance.

-- En es-tu si sûr ? demanda Tung.

-- Absolument. Enfin, presque... (Chuc rit aux éclats.) Tu sais, dans l'après-midi, il y a eu un bateau des Douaniers Maritimes, mais ce sont... (il parla dans l'oreille de Tung) ce sont des gens que nous avons payés. Sinon, on serait maintenant dans leur filet. Tu vois.

-- Je vois, sourit Tung.

-- D'ailleurs on a eu auparavant une autre chance aussi inouïe. On avait prévu deux petits bateaux-taxi pour nous transporter, jusqu'au Grand Bateau en pleine mer, en deux groupes d'une douzaine de personnes chacun. Puis un petit bateau a été confisqué. Heureusement, après une semaine d'attente, on a déniché miraculeusement ce magnifique bateau-taxi. Ah, quelle chance !

De nouveau une voix s'éleva: "Notre Grand Bateau !!". Et une salve d'applaudissements éclata.

Chuc se leva, suivi de Tung et Lich.

Tung se retourna. Dans la dernière lueur du jour il aperçut la ligne d'horizon noire. C'était la terre du Viêt Nam.

CHAPITRE 14

La rivière au soleil bariolé...

Sur cette rivière navigue un bateau. Et sur ce bateau je me trouve avec mon amoureux. Nous avons quitté le ciel des ténèbres et nous voguons maintenant vers l'horizon des lumières.

Es-tu en train de rêver Thuy Mai ?

Non. C'est vrai. Vous avez vu mon navire ! Sur cette rivière à l'eau claire. Sous ce soleil radieux.

Regardez ! Des deux rivages les gens nous saluent. Bon vent, bon voyage les amoureux !

Ah ! mon beau navire, mon magnifique navire, transporte nous-- mon homme et moi-- jusqu'au-delà de l'horizon.

Thuy Mai ressentit un coup de poing sur sa joue. Puis un deuxième contre son épaule. Elle se réveilla.

C'était sa voisine qui s'était laissé tomber sur elle. Sa voisine, qu'on appelait sœur Six, se réveilla à son tour.

-- Qu'est-ce qui s'est passé ? lui demanda Thuy Mai.

-- Excuse-moi. A cause de ces vagues je n'ai pas pu dormir des heures durant. Je venais de m'assoupir. C'est ma tête qui s'est cognée contre toi.

-- Moi aussi je n'ai pu fermer l'œil. Mais j'ai réussi à me rendormir plus longtemps que toi.

-- Quelle heure est-il ?

-- Il est déjà 7 heures. Mais c'est l'heure du Viêt Nam. C'est différent...

-- Je comprends, sourit sœur Six. Mon mari me l'a expliqué. On a navigué toute la nuit. On se trouve peut-être déjà très loin du Viêt Nam.

-- Peut-être. Mais de quel côté ? Des Philippines à l'Est ? Ou de la Malaisie à l'Ouest ?

-- Ou peut-être ailleurs.

Elles rirent.

-- Regarde, dit Thuy Mai. Le soleil vient de se lever. Sans doute on va vers l'Ouest.

Mais les deux femmes ne jetèrent qu'un rapide coup d'œil vers le soleil, puis leurs regards se portèrent sur la petite foule devant elles. Hier soir et cette nuit il avait fait assez sombre, mais maintenant tout le bateau baignait dans la douce lumière de l'aurore.

Quel étrange spectacle ! Les gens s'entassaient sur la plaque de bois centrale du bateau. Les uns assis, d'autres accroupis: coude à coude, dos contre dos. Certains à moitié affaissés.

Combien étaient-ils ? Une cinquantaine ? Une soixantaine ?

La plupart d'entre eux dormaient encore. Sans doute, comme sœur Six et Thuy Mai, ils avaient eu un sommeil agité cette nuit.

-- Regarde ces gens, dit sœur Six. Ils sont là devant moi, bien réels. Pourtant je n'arrive pas à en croire mes yeux. Suis-je en train de rêver ?

-- Non. Tu ne rêves pas. Nous avons bien réussi à quitter le Viêt Nam.

-- Te souviens-tu encore de ce qu'on a fait hier soir, à l'embarquement ? J'étais tellement fatiguée.

-- Ca s'est bien passé, répondit Thuy Mai. Mais comme nous nous trouvions à la poupe du petit bateau nous étions parmi les derniers à monter sur ce Grand Bateau. On nous a casés près de la poupe aussi.

-- Finalement on n'est pas plus à l'étroit que ceux qui sont au milieu.

-- Mais on a plus le mal de mer qu'eux.

-- Aie ! Ces grosses vagues. Elles me terrifient.

-- On est quand même contentes d'être ici, sur ce bateau.

-- Oh oui ! s'exclama sœur Six tout sourire. Quelle chance nous avons.

Quelques secondes après elle sombra dans le sommeil, la tête appuyée sur sa fille qui dormait profondément.

Thuy Mai avait sommeil aussi, mais elle préférait rester ainsi éveillée, à contempler ce petit monde étrange devant elle.

-- J'ai soif, Maman.

La mère ne répondit pas. Plusieurs fois déjà elle avait dit à son petit garçon: "Il n'y a pas assez d'eau. Tu ne peux pas boire tout le temps." Cette fois elle ne dit plus rien. Elle se résigna à lui caresser les cheveux.

Assises en face d'elle Suong et Thuy Mai les regardaient de leurs yeux fatigués.

Le soleil tapait dur. Un soleil blanc, brûlé de mille feux.

Les vagues s'acharnaient sur le bateau avec furie. Ces vagues géantes plus folles les unes que les autres le soulevaient, le basculaient sans arrêt. Il se balançait, chancelait comme un ivrogne. Par moments elles croyaient qu'il allait culbuter ou chavirer. Tandis que le vent hurlait, et que les nuages vacillaient autour d'elles si fort qu'elles n'osaient plus lever le regard.

Quelle heure était-il ? Inutile de consulter sa montre parce qu'on ne savait pas où se trouvait le bateau en ce moment.

On ne savait qu'une chose: on était dans l'après-midi de la première journée en pleine mer. Et sans doute, vu cette position du soleil dans le ciel, il était déjà 17 heures.

Ce matin la mer avait été calme, depuis midi le vent avait commencé à se lever avec la chaleur. Mais malgré ce vent il faisait torride depuis des heures.

La liesse d'hier soir à l'embarquement, et la joie interminable de la première nuit de la liberté... comme tout cela semblait bien loin déjà.

Maintenant: c'était l'enfer !

Thuy Mai ne reconnaissait plus rien devant elle de la cohue d'hier. Partout elle ne voyait que des mines renfrognées, des regards abattus, des airs inquiets, des visages fatigués.

Les pleurs, les gémissements: de faim, de soif, de chaleur, de mal de mer... se relayaient d'un coin à l'autre. Heureusement ils étaient étouffés dans les rafales de vent.

Par contre, ce vent ne pouvait plus venir à bout de cette odeur nauséabonde qui se dégageait continuellement, et de plus en plus fort. Odeur puante d'aliments vomis, d'urine et d'excréments humains.

Pour chacun le pantalon servait à la fois de W.C. et d'urinoir.

Serrés comme des sardines dans une boîte de conserve, les passagers étaient soumis à une discipline de fer. Les règles étaient nombreuses: interdit de se lever, de changer de place, de crier, de se disputer, etc... Et surtout de désobéir aux ordres du patron du bateau ou à ses gardiens.

La veille, au milieu des scènes de liesse populaires, le patron avait imposé le silence pour faire un petit discours sur la discipline... "Désormais aucun acte de désobéissance ne sera toléré sur mon bateau. Au nom de la sécurité collective cet acte sera puni sur le champ. Je ne pourrai plus accepter cette foule déchaînée comme au moment de l'embarquement"...

Ses premiers ordres furent aussitôt donnés et exécutés.

Chacun avait droit à 2 litres d'eau douce, quelques citrons ou tubercules rafraîchissants, et seulement quelques mouchoirs ou chapeaux en dehors des vêtements portés sur le corps. Toutes les surcharges de bagages furent ramassées et jetées à la mer. Et les gardes avaient arraché violemment ces surcharges des mains des personnes réticentes.

Heureusement, depuis lors, il ne s'était plus produit aucun incident grave...

Et maintenant le garçon était à moitié endormi, la tête cachée sous un chapeau en tissu. La mère avait aussi sommeil. Elle tentait d'y résister, mais ses yeux mi-clos s'abandonnaient.

-- Elle aurait dû faire comme nous, murmura Suong. Essayer de dormir le plus possible le matin, quand il n'y a pas encore trop de soleil ni de grosses vagues.

-- Pas facile d'y arriver, dit Thuy Mai.

Elles se turent. Elles ne bavardaient jamais longtemps, et de moins en moins. Avec ce soleil...

Quelques instants plus tard, dans une rangée au milieu du bateau, une femme éclata en sanglots. Elle supplia son mari de lui donner à boire, mais celui-ci refusa en s'agrippant au bidon d'eau douce.

La deuxième nuit avait été calme. Le deuxième matin aussi, sans le moindre événement.

Mais dans l'après-midi le vent se déchaîna subitement. Des bourrasques hurlaient, des vagues géantes frappaient violemment le bateau.

Cette colère de la mer les passagers l'avaient déjà connue hier, en fin d'après-midi. Mais elle n'avait duré qu'un bref instant. Cette fois-ci elle durait plus longtemps.

L'après-midi touchait à sa fin. Le soleil se trouvait à un mètre de la ligne d'horizon. Toute la chaleur étouffante avait disparu. Il commençait à faire froid.

D'immenses tourbillons de vent rugissaient de plus en plus fort. Le bateau sautait, tournoyait comme une toupie. Tantôt il plongeait sa proue dans l'eau, tantôt sa poupe.

Terrorisés les passagers s'enchaînaient par les bras, s'accrochaient aux filets, aux bouées de sauvetage ou aux chaînes de fer. D'autres encore s'agglutinaient autour d'un poteau. C'était le cas de Thuy Mai et Tung, et de leurs compagnons Suong et Lich.

Leur poteau, à moitié cassé, se trouvait au bord de l'estrade de bois qui couvrait la poupe. Il servait, comme d'autres poteaux, à soutenir un vieux toit qu'on n'avait pas eu le temps de changer, et dont on avait raboté les deux bouts.

Des cris d'horreur, des lamentations fusaient de toutes parts, malgré les appels au calme.

Assise à côté de Thuy Mai, le visage livide Suong psalmodia en silence, quelques larmes séchées sur ses joues, elle n'eut plus de force pour pleurer.

Thuy Mai la considéra avec inquiétude. Suong lui parut exténuée, hagarde, les yeux profondément creusés dans leurs orbites comme ceux d'un mourant. Elle fondait en larmes puis une seconde après elle souriait.

Tout l'après-midi elle avait marmotté: "Faut pas partir sur un tel bateau. Quelle erreur !". Maintenant, alors que la mer était en pleine furie, Thuy Mai pensait à ces mots. C'était bien vrai. Mais c'était trop tard. Ils se trouvaient sans doute à mille lieues du Viêt Nam, sur cet étrange bateau qui pouvait, en

une seconde, devenir leur cercueil commun. Il suffisait d'une grosse vague de plus, d'un coup de vent de trop. Il suffisait... il suffisait de peu de choses, et alors tant de destins seraient brisés...

Après un long moment d'angoisse et d'effroi les vents hurlèrent moins fort, les cris et pleurs diminuèrent d'intensité, mais les gens continuaient à prier.

Suong psalmodiait toujours en silence, les yeux mi-clos. Thuy Mai aussi, mais son esprit était ailleurs.

"Faut pas partir sur un tel bateau. Quelle erreur !". Thuy Mai était tout à fait d'accord avec Suong. C'était une erreur fatale de confier ainsi sa vie à... des coups de vent !!

Cela lui paraissait maintenant si évident. Et pourtant elle n'avait jamais vu, auparavant, le problème sous cet angle. Ses compagnons Tung, Suong et Lich non plus.

Ils étaient tellement désespérés de leur existence d'alors qu'ils s'étaient mis à rêver n'importe quoi. Que de rêves fous, que de chimères avaient peuplé leurs nuits...

Alors ils avaient, trop vite, pris leur désir pour la réalité. Et ils avaient trop sous-estimé l'importance de ce long voyage sur mer. Et puis, ils n'avaient jamais connu... la mer.

La mer ! Elle était là, autour de Thuy Mai.

Elle était partout: à droite, à gauche, devant, derrière, elle s'étendait de l'horizon à l'horizon. Comme une Déesse invisible elle régnait sur ses eaux, ses vagues, ses vents. Son royaume était immense, ses pouvoirs fantastiques et ses colères cruelles.

Colères démesurément cruelles et dévastatrices !

La nuit dernière, réveillée en sursaut par un violent fracas de vagues, Thuy Mai éprouva de la peine à comprendre ce qui était arrivé.

Mais elle reprit vite ses esprits. Non, elle n'était pas en train de faire un cauchemar. Elle se trouvait réellement sur un bateau, dans une mer inconnue. Au milieu de compagnons d'infortune bizarres qu'elle n'avait jamais vus auparavant. Loin... très loin de ses parents et de ses amis...

Elle ne savait pas où allait le bateau. Personne ne le savait...

Puis, complètement sortie du sommeil, elle se sentait envahie par une peur étrange. La peur de mourir en mer. De ne pas finir ce voyage tant rêvé, de ne plus revoir les vergers, les rizières, les rues poussiéreuses... Et les êtres si chers à son cœur...

Et en ce moment, la même peur lui revenait accaparante, pesante. Et cette mer en colère ne faisait que l'augmenter.

Il suffisait que cette Déesse impétueuse nous jette en plein visage un coup de colère plus fort... et c'en était fini de tous nos rêves et de toutes nos espérances...

"Ah ! Comment avons-nous pu commettre une si grave erreur ? Comment avons-nous osé risquer ainsi, si bêtement, notre vie ?".

Le regret et la peur-- surtout la peur-- la faisaient souffrir jusqu'au plus profond de son corps.

C'était trop tard pour y changer quelque chose.

Il ne lui restait qu'à prier et à pleurer. Mais elle n'avait plus d'énergie pour prier, et plus de larmes pour pleurer...

La troisième nuit fut calme. Le troisième matin aussi.

Mais au début de l'après-midi la machine tomba en panne. Et, malgré une mer peu houleuse, la panique s'empara immédiatement de la foule.

Le pilote-mécanicien répara le moteur tandis que Chuc, le guide, essayait de calmer les inquiets, en multipliant des signes d'encouragement, parce qu'il avait perdu la voix.

Le moteur se remit à fonctionner mais, malheureusement, les gens n'eurent pas le temps de se réjouir.

A peine le bateau eut-il atteint la bonne vitesse qu'une vieille femme fut découverte inanimée par le propriétaire du bateau que d'aucuns appelaient le chef.

Elle était morte. Sa fille et son gendre avaient dissimulé son visage sous leurs chapeaux et leurs écharpes.

Il était convenu que toute personne décédée devrait être jetée par-dessus bord pour des raisons d'hygiène. C'était d'ailleurs un des règlements les plus sévères que le chef avait annoncés dans son petit discours, la première nuit.

A ce moment-là les passagers avaient encore la joie plein la tête.

Maintenant l'ambiance était morose, les gens déprimés, exténués. Tous avaient le regard triste, la gorge sèche et brûlante.

Les seuls qui disposaient encore d'un peu d'énergie et de paroles étaient justement le chef et ses hommes de main. Et pour cause ! ils avaient énormément plus de provisions d'eau que leurs passagers.

Dès qu'il eût remarqué cette vieille femme inanimée, dans une rangée entre le milieu du bateau et la poupe, le chef s'y rendit immédiatement, se frayant un chemin entre les pieds et les genoux, suivi par Chuc, le guide.

Les couples Tung-Thuy Mai, et Lich-Suong, suivaient de près l'événement.

Chuc s'agenouilla, souleva la vieille dame et mit l'oreille près de sa bouche, puis toucha sa poitrine à gauche. Il fit un signe de tête à son chef: sans doute pour certifier que la femme avait cessé de vivre. Quand le chef lui fit un signe Chuc souleva le buste de la morte.

Sa fille venait de comprendre à l'instant leur intention. Elle s'agrippa au corps de sa mère, son mari l'aida en retenant avec force le bras de la vieille femme.

Chuc arrêta son mouvement une seconde, l'air gêné, détournant le regard. Le chef se fâcha. Il poussa violemment la fille et lui arracha le corps. Par un signe de tête il somma Chuc de l'aider. A deux ils parvinrent vite à enlever le cadavre et à le traîner vers la poupe.

La fille tenta de résister, puis de se lever pour les suivre, mais son mari l'en dissuada. En regardant s'éloigner le corps de sa mère elle poussa un cri rauque en sanglotant.

On n'avait plus entendu un cri aussi retentissant, dans tout le bateau, depuis Dieu sait combien d'heures.

Malgré leur écœurement les voisins assistèrent à ce spectacle dramatique sans la moindre réaction, ni le moindre geste. Ils manifestaient, tous, leur hostilité ou leur indignation, mais toujours très passivement.

Résolument décidé à appliquer le règlement le chef jouait les durs, insensible aux sentiments des autres. Après une courte pause, lui et son acolyte Chuc soulevèrent le cadavre et le balancèrent dans la mer.

Silence ! Quel extraordinaire silence !

La mer restait encore calme quoique le vent avait commencé à se lever.

Encore un instant de répit, puis il fallait se préparer à affronter cette mer impétueuse de fin d'après-midi.

Après trois nuits et trois journées sans manger il n'y avait plus de vomissements, ni d'excréments nouveaux. Et comme les gens ne buvaient que d'infimes gorgées, imbibées dans les mouchoirs, ou extraites de tubercules, leur urine était rarissime. L'odeur puante diminuait mais les gens n'avaient plus d'énergie, ni de volonté.

A bout de force aussi les enfants ne criaient presque plus de soif.

Ainsi, après qu'on eût jeté le cadavre de la femme à la mer, il régna pendant un long moment un silence profond d'un bout à l'autre du bateau.

A présent le soleil était à son déclin. L'après-midi se préparait à s'en aller.

C'était l'instant le plus redouté de toute la journée.

Des rafales de vent sifflaient de tous les côtés, de plus en plus fort. Puis les premières grosses vagues frappèrent violemment le bateau.

Voilà, encore une fois, la mer qui se mettait en colère !

Très vite, comme hier, les passagers s'enchaînaient, s'agglutinaient, s'accrochaient... Très vite la tension montait avec la furie de la mer. La terreur aussi. Les visages grimaçaient de douleur et d'effroi.

Pourtant il y avait chez eux quelque chose de différent par rapport à hier.

Aujourd'hui ce n'était pas seulement un jour de plus. Mais surtout un jour de trop. Trop de soleil qui leur brûlait le visage, qui leur torturait la gorge. Trop de vent qui leur hurlait dans les oreilles. Trop de vagues qui les terrorisaient, les ébranlaient jusqu'aux tréfonds de leur cerveau.

Aujourd'hui, après trois nuits et trois journées interminables... c'était trop ! Ils étaient à bout.

Ils ne réagissaient plus à la colère féroce de la mer. Accolés les uns aux autres, ils étaient tétanisés, figés comme des statues de cire. De plus, l'image de cette vieille femme morte jetée comme un simple paquet à la mer, continuait à hanter leur esprit...

Au début de la quatrième nuit un enfant mort fut découvert par un guide.

C'était un garçon de moins de cinq ans, l'enfant unique d'un jeune couple. Ils occupaient une rangée près de la proue. Comme précédemment pour la vieille femme morte, la tête de l'enfant avait été cachée sous les chapeaux et les vêtements.

Cette fois-ci le chef ne se dérangea même pas, laissant la corvée à ses hommes de main, Chuc et un autre guide. A leur arrivée ceux-ci engagèrent une conversation avec les parents de l'enfant. La conversation, presque exclusivement gestuelle, tourna court.

De nouveau se déroula le même spectacle que dans l'après-midi.

Après avoir vérifié que la respiration et les battements du cœur avaient cessé Chuc tenta d'arracher le petit corps des bras de sa mère. Celle-ci et son mari résistèrent avec hargne. Mais ils étaient complètement épuisés. Chuc et son collègue parvinrent à enlever le corps.

Mais, à leur grande surprise, à peine eurent-ils fait trois pas que le père bondit vers eux pour se saisir du corps de son enfant.

Devant les regards hostiles Chuc hésita, retenant le bras du père. L'autre guide, beaucoup plus énervé, lui décocha un rude coup sur l'épaule. Ils réussirent à arracher le corps de l'enfant des bras de son père qui s'effronda.

C'était aux environs de minuit. Comme la plupart des passagers Thuy Mai et Suong dormaient déjà. A moitié endormi Tung fut réveillé par Lich dès le début; et les deux amis assistèrent en silence au spectacle.

Le père et la mère se tordaient de douleur en regardant les deux guides transporter le corps du petit garçon vers la proue.

A leur arrivée ils attendirent un bon moment avant de jeter le corps dans la mer.

La mer était calme. La lune réfléchissait de molles lumières sur les vagues, illuminant tout un coin. Mais autour il faisait un noir lugubre jusqu'à l'horizon.

Tung s'efforça de se rendormir. Sans résultat. Longtemps, très longtemps après il pensait encore à ce petit garçon mort.

"Si nous avions eu un enfant, Thuy Mai et moi, nous serions-nous décidés à partir en mer ?". Il eut un serrement de cœur en se rappelant l'image du père et de la mère écrasés de douleur au moment de l'adieu.

Tout à l'heure il avait voulu réveiller Thuy Mai, mais s'était ravisé. Lich non plus n'avait pas réveillé Suong. Les deux femmes dormaient toujours profondément. Tandis que Lich, comme Tung, ne parvenait visiblement pas à trouver le sommeil.

Tung désirait dire un mot gentil à Lich, mais sa gorge sèche et endurcie lui faisait si mal. Il n'osa pas risquer le moindre mouvement.

Avant-hier Suong avait répété sans arrêt à Thuy Mai: "Faut pas partir sur un tel bateau. Quelle erreur !". Tung avait beaucoup réfléchi à cette erreur. Et sans doute Lich aussi.

Mais en ce moment Tung ne voulait plus se torturer l'esprit de regrets inutiles.

De nouveau il essaya de se rendormir. En vain. Alors il ferma les yeux, tenta d'évoquer un beau souvenir, mais les images se mélangeaient, floues et incohérentes...

Quatrième matin.

Vers 9 heures on signala la mort d'un homme âgé de plus de cinquante ans. Il était décédé depuis longtemps, semblait-il, sans doute aux premières heures de la nuit.

Un moment après avoir jeté son corps à la mer le chef découvrit un autre mort, une femme encore très jeune.

Aussitôt un mouvement de panique gagna tout le bateau. Les uns crispaient le visage, d'autres pleuraient de leurs dernières larmes.

Quoiqu'il fût menaçant, et qu'il durât assez longtemps, le mouvement ne dégénéra pas en dispute ni en bagarre. A cause de leur extrême fatigue les passagers ne pouvaient même plus gesticuler.

Tung et Lich se réveillèrent dès le matin. Suong un peu plus tard.

Depuis deux jours Suong était très malade. La veille elle n'avait même plus eu de force pour délirer, tant son état s'était aggravé, ses compagnons avaient craint le pire. Etrangement ce matin sa maladie régressait sans que personne ne sût pourquoi. Elle retrouvait un peu de sa lucidité.

Et maintenant c'était le tour de Thuy Mai. A cette heure-ci elle ne se réveillait pas encore. La nuit, un peu avant l'aube, elle secoua Tung pour lui montrer qu'elle avait une forte fièvre. Puis, affaissée dans ses bras, elle sombra dans un lourd sommeil.

Tung leva le regard. Le soleil se rapprochait du zénith. Quoique le vent soufflât fort par moments la mer restait calme.

Il pensa à sa mère. Maintenant elle était au courant qu'il était parti avec Thuy Mai. "Ca doit être terrible la réaction de Maman, se dit-il, le cœur lourd".

Il avait pensé à sa mère les jours précédents. Et chaque fois cela lui faisait autant de peine.

Sauf la première fois: la nuit de l'embarquement. Sur le bateau, cette nuit-là, c'était l'euphorie. Il se disait qu'une fois "arrivé" il essayerait, par tous les moyens, d'envoyer immédiatement la bonne nouvelle à sa mère.

A présent, au quatrième jour de la dérive sous ce diabolique soleil, après ces accès de colère apocalyptiques de la mer, après ces morts qu'on jetait à l'eau, Tung ne croyait plus à la bonne nouvelle.

Il ne restait plus grand-chose de sa confiance d'antan, et il se sentait de plus en plus désespéré. Tandis que la santé de Thuy Mai l'inquiétait tant...

Heureusement il avait encore, à ses côtés, Suong et Lich de précieux amis dont le courage et la solidarité étaient d'un immense secours.

Et, en ce moment, en oubliant une minute le mal qui le rongait et le désespoir qui pesait sur lui, Tung pensa avec émotion à Suong et Lich, assis à ses côtés sur ce bateau, à ces amoureux qui avaient dû surmonter tant de rudes épreuves pour rester unis.

Tung se souvint de cette phrase de Lich : "Nous arriverons à l'autre rive de l'Océan. Nous ne mourons pas avant de connaître les contrées de la Liberté. Courage ! Le Ciel ne nous abandonnera pas !".

"Le Ciel ne nous abandonnera pas !"

Ces mots résonnaient étrangement dans la tête de Tung...

Au début de l'après-midi on découvrit coup sur coup deux nouveaux morts.

La nouvelle se propagea comme une traînée de poudre et frappa la foule de stupeur.

Deux morts en même temps ! Oh Ciel ! C'est l'épidémie qui s'annonce. Nous allons tous mourir sur ce bateau fantôme. Personne n'y échappera. Le soleil et la mer, ces deux Diables, viendront à bout de nous tous.

Les passagers furent sous le choc pendant un long moment. Il régnait une atmosphère sinistre sur tout le bateau de la proue à la poupe.

Aux environs de midi Thuy Mai s'était réveillée quelques secondes. Elle ouvrit les yeux et sourit à ses compagnons avant de s'endormir, toujours affaissée dans les bras de Tung.

Maintenant il était sans doute déjà 15 heures passées. Le moment de frayeur s'éloignait, pourtant les passagers semblaient ne pas pouvoir s'en remettre. Ils s'enfermaient dans un silence pesant.

Thuy Mai dormait profondément. Tung toucha son front: la fièvre avait encore augmenté. Sa respiration était très haletante par moments. Il prit sa main: elle était moite et inerte.

L'autre main de Thuy Mai était posée sur celle de Suong. Tung se tourna à droite. Il croisa le regard de Suong, puis celui de Lich assis derrière. Lich s'inquiétait pour Thuy Mai comme il s'était inquiété pour Suong les jours précédents.

Tung aussi.

La maladie de Thuy Mai s'aggravait d'heure en heure. Plus vite que celle de Suong avant-hier.

Aujourd'hui Suong était presque guérie. Elle revenait de loin. Elle retrouvait son sourire. Elle toucha le front fiévreux de Thuy Mai puis montra le sien à Tung et Lich, comme si elle voulait leur dire: "Voyez, je m'en suis bien sortie. Thuy Mai aussi. Allons courage !".

"Courage, espoir, qu'en reste-t-il ?" se demanda Tung. Il promena ses yeux d'un coin à l'autre. Partout il ne vit que des visages abattus, et ne croisa que des regards moribonds.

Alors il essaya de chasser les idées noires, de retrouver un peu de sérénité. Il tenta de lutter de toutes ses forces contre la peur.

Il ferma les yeux et se mit à rêver. Un beau matin... peut-être demain ou après-demain... Thuy Mai se réveillerait guérie, comme Suong... Puis de nouveau un deuxième miracle... Leur bateau arriverait à l'autre bord de l'Océan... Hélas, ce n'était qu'un rêve ! Dès qu'il ouvrit les yeux ces belles images du rêve disparurent...

Et alors la réalité revint. Le bateau continuait à errer, devant lui l'autre bord de l'Océan était toujours invisible, et sa chère Thuy Mai écrasée sous la fièvre.

Et alors la peur resurgit. Jamais il n'avait connu auparavant une telle peur, si intense, si obsédante. Une peur féroce, irrésistible: la peur de la mort.

La mort allait emporter Thuy Mai. Bientôt. Puis viendrait son tour à lui. Puis d'autres tomberaient. Puis d'autres encore. La mort allait les emporter tous. Elle se déchaînait comme une de ces vagues folles...

-- Reviens Thuy Mai ! Où cours-tu ?

-- Je vais voir les petites mangues, Grand'mère.

-- Attention aux fourmis !

La grand-mère voulut ajouter un mot mais Thuy Mai s'éloignait déjà.

Elle courut sur la bande de terre étroite entre deux caniveaux, sautant au-dessus des troncs de cocotiers morts, s'écartant des buissons d'ananas pleins d'épines. Elle traversa des monticules de terre jonchés de feuilles et de fruits décomposés, évitant autant que possible les fourmilières.

Elle s'engagea en-dessous de hauts treillages de courges. Elle fit une courte pause contemplant, un sourire espiègle aux lèvres, de longues tiges vertes rampantes sur des échelas et des lattes. Leurs feuilles étaient encore surchargées de gouttes de rosée étincelantes dans la lumière matinale.

Puis elle se remit à courir et atteignit bientôt le bord de l'étang où se trouvaient sa sœur aînée Thuy Lan et sa cousine Huê.

La saison des manguiers venait de débiter. Le jeune manguiier au bord de l'eau donnait ses premières fleurs et surtout ses premiers fruits. Ils étaient seulement deux.

-- Regardez ce fruit ! s'écria joyeusement Huê. Il est à peine plus grand qu'un grain de haricot. Comme il est mignon !

-- Celui-là aussi, surenchérit Thuy Lan.

-- Mais... il est beaucoup plus grand, protesta Thuy Mai en riant aux éclats. Plus grand que mon doigt.

-- Gr-a-nd ?! Tu trouves, toi ? s'étonna Huê. Ce n'est pas grand le doigt d'une fillette de huit ans.

Deux mois auparavant Thuy Mai avait eu huit ans. A Tam Binh, comme dans n'importe quel autre village, on ne fêtait pas les anniversaires. Seule sa grand-mère avait pensé à cet "événement". Elle lui avait donné un long baiser sur la joue et lui avait conseillé de bien travailler à l'école.

Thuy Mai était studieuse et aimait bien les études. Cela ne l'empêchait pas de s'amuser souvent avec sa sœur, sa cousine et d'autres enfants du village. Surtout pendant les longs congés de fête ou de vacances.

Par petits groupes ils traînaient sur les sentiers des jardins, les talus des rizières, couraient d'un étang à l'autre, se baladaient entre tertres et caniveaux. Joyeux lurons déchaînés ils s'adonnaient au jeu de cache-cache, à la cueillette des fleurs sauvages, à la chasse aux papillons et aux libellules. Parfois ils s'éloignaient jusqu'aux champs abandonnés, au bord de la rivière Tam, à la recherche des nids d'oiseaux, des sauterelles géantes dans les hautes herbes...

Ah, quelle merveilleuse époque !

Les jours se suivaient et se ressemblaient. Beaux comme les nuages dans le ciel. Légers comme les fleurs de pamplemousse.

Combien d'années avaient passé depuis ? Et pourtant les souvenirs de cette époque restaient intacts dans la mémoire de Thuy Mai. Et aujourd'hui, lorsqu'elle les évoquait, les images défilaient devant ses yeux comme dans un album.

Des images si simples et pourtant si émouvantes.

Un matin au marché de Tam Binh... Crépuscule sur la rivière Tam... Pluie diluvienne au-dessus des immenses rizières... Chants des gardiens de buffles au milieu d'un champ... Un après-midi parmi les moissonneuses de paddy... Longue promenade dans un jardin, à l'ombre des manguiers en fleurs...

Tant et tant d'images si banales, si familières autrefois... et qui paraissaient aujourd'hui si bouleversantes pour Thuy Mai.

Ah, quelle époque !

Tout était magnifique. Paillottes et maisons... barques et jonques... ponts et embarcadères... bananiers verts et flamboyants surchargés de fleurs rouges... cocotiers à hautes chevelures se miroitant dans l'eau, et bambous chantant dans la brise...

Ainsi les images continuaient à défiler devant Thuy Mai, et l'emportaient vers la contrée fantastique de son enfance...

-- Terre ! Terre !

Un cri retentit à la proue.

Immédiatement, la morne atmosphère s'envola, l'animation gagna tout le bateau. Les visages s'illuminèrent de joie et d'allégresse.

Quelques jeunes, rassemblant leur dernière énergie, s'efforcèrent de se lever. On les entendit crier : " Oiseaux !".

A son tour Tung se leva. Il aperçut, devant le bateau et à sa droite, plusieurs bandes d'oiseaux. Il s'assit et se tourna vers Suong et Lich pour leur signaler qu'il y avait effectivement des oiseaux mais qu'ils se trouvaient très loin.

Thuy Mai s'était réveillée depuis un bon moment. Elle suivit de près l'événement. Tung toucha son front fiévreux, l'air inquiet. Suong et Lich aussi. Thuy Mai leur sourit. "Comme vous voyez: je vais mieux, semblait-elle vouloir dire. Je serai guérie bientôt. Ne vous en faites pas..."

Après quelques instants d'euphorie le calme revint. L'un après l'autre les passagers se rendaient compte qu'il s'agissait des bandes d'oiseaux migrateurs et que la terre était encore assez loin.

Le calme fut bref.

Plusieurs cris fusèrent à la proue.

-- Bateau ! Bateau !

De nouveau l'animation monta, les esprits s'enflammèrent.

Un: on rapprochait de la terre. Deux : on rencontrait un autre bateau. Deux bonnes nouvelles d'un coup. Il y avait de quoi se réjouir.

Oubliant leur fatigue et leur désespoir, les gens s'efforçaient de partager leur joie, de parler, de rire. Ceux qui pouvaient voir se levaient tandis que leurs voisins proches se bouscuaient pour mieux les entendre. Le mot "Bateau !" fusait ici et là, surtout à la proue.

L'euphorie dura un bon moment. Puis le silence tomba. L'un après l'autre les gens, qui se levaient, ne criaient plus. Leurs grimaces, leurs regards assombris montraient manifestement une grande déception.

"Mais qu'est-ce qui se passe donc ??".

Thuy Mai leva ses yeux interrogateurs vers Suong qui se tourna se tourna vers Lich.

Tout à l'heure Tung avait eu beaucoup de peine à se lever. Maintenant Lich éprouvait les mêmes difficultés. Il se leva très lentement comme si ses jambes étaient paralysées. Aveuglé par des faisceaux de lumière il ferma les yeux quelques secondes puis, les yeux mi-clos, il orienta son regard légèrement vers la droite. Une grande stupéfaction envahit son visage.

Suong tira fort sur la manche de Lich. Celui-ci se rassit et marmotta quelques mots à ses compagnons.

Pendant ce temps, ici et là, plusieurs jeunes comme Lich se levèrent puis se rassirent pour dire ce qu'ils voyaient.

Tout à coup un hurlement déchira l'atmosphère.

-- Pirates ! Pirates !

Le moment de confusion, de doute et d'interrogation envolé, les gens réalisèrent subitement que quelque chose de terrible venait de se produire.

Le bateau qui s'approchait n'était pas le Vaisseau Sauveur qu'ils avaient attendu depuis des jours et des nuits. C'était un bateau de pirates.

Alors la panique s'empara de la foule. Quel spectacle désolant !

Affolés les gens criaient et pleuraient. Mais, malgré leur effroi, la plupart d'entre-eux ne pouvaient que gesticuler faiblement. A cause de leur état d'exténuation extrême ils restaient cloués sur place.

Et c'étaient toujours les mêmes jeunes, encore solides, qui se levaient pour faire le guet.

-- Les pirates arrivent !

Le hurlement retentit, suivi de pleurs bruyants et d'éclats de voix qui cessèrent aussitôt...

...

Les premiers pirates sautèrent sur l'estrade de la proue en criant.

Ils étaient une dizaine, portant tous des couteaux ou barres de fer, sauf deux, armés de fusils. A peine débarqués ils se scindèrent en deux groupes: l'un restant à la proue, l'autre se dirigeant vers la poupe.

Et immédiatement ils commencèrent leur pillage.

Vraies brutes déchaînées ils avaient des gestes brusques, des réactions violentes et imprévisibles.

Ils fouinaient partout, n'épargnant personne: hommes, femmes, vieillards, enfants. Ils arrachaient tous les objets de valeur à la portée de leurs mains: dollars, bijoux... Ils vidaient les poches, n'hésitant pas une seconde à les déchirer, ou à frapper s'il y avait la moindre résistance.

Sur tout le bateau régnait une atmosphère de terreur qui augmentait de minute en minute.

A partir des rangées centrales le premier bandit atteignit la poupe, suivi immédiatement de deux autres. Sur leur chemin ils pillaient sans le moindre répit, souvent accroupis devant leurs victimes. On entendait de loin leurs cris sauvages, et leurs rires cyniques.

Et maintenant le premier bandit s'arrêtait devant un vieillard, le second devant une femme assise à quelques mètres de Tung.

Celui-ci suivait leurs moindres mouvements. La peur au ventre il s'efforçait d'afficher un peu de calme. D'ordinaire Thuy Mai était restée allongée. Après plusieurs tentatives elle avait réussi à redresser le buste et à s'asseoir, la tête appuyée sur l'épaule de Tung. A côté d'eux Suong et Lich assistaient silencieusement à cet étrange spectacle de pillage.

Le pirate perdit du temps avec la femme. Le deuxième finit plus vite avec le vieillard qu'il avait tourné et retourné comme une crêpe, il attendit son collègue en comptant son butin.

Puis les deux arrivèrent en même temps devant Suong et Thuy Mai.

Ils s'accroupirent et, sans perdre une seconde, ils commencèrent à fouiller les poches des deux femmes dont ils sortirent des dollars tout chiffonnés. Ils arrachèrent les anneaux et les colliers. Puis vint le tour de Tung et Lich. Personne ne leur opposa la moindre résistance.

Le bandit qui pillait Thuy Mai et Tung avait une quarantaine d'années, les cheveux courts légèrement crépus. Armé d'un pistolet, il était sans doute un des chefs de la bande. Longue moustache il faisait peur avec sa cicatrice à la joue gauche et son regard de tueur.

L'autre était encore très jeune, vingt ans à peine. Malgré son visage d'adolescent il n'inspirait aucune confiance à cause de son rire odieux et de ses gestes violents.

Après avoir dépouillé Suong et Lich ce jeunot se leva d'un bond. Tout le monde crut qu'il allait passer au suivant. Mais tout à coup il fit signe à Suong de se lever et, sans attendre, il se mit à tripoter sa poitrine, puis il descendit vers son bas-ventre. Lich réagit pour retenir ses mains, alors il lui décocha un coup de poing en plein visage en éclatant de rire.

Pétrifiées Suong et Thuy Mai n'osèrent aucun geste tandis que Tung s'efforçait de se retenir. Le bandit toisa Lich avec insolence, celui-ci ne détourna pas son regard tout en gardant son calme.

Heureusement une minute après la tension disparut et les deux bandits s'éloignèrent.

Et aussitôt, de la proue à la poupe, les pirates achevèrent leur pillage.

-- Ha ! Ha !

Des cascades de rires et des cris de victoire déchirèrent la funeste atmosphère.

Les pirates se regroupaient pour fêter leur butin, au milieu de rires. Plus d'une fois un des chefs brandit son arme. On croyait qu'il allait tirer en l'air.

Thuy Mai leva la tête, scrutant les visages. Elle croisa partout des regards tristes. Quand ce supplice prendrait-il fin ?

Les visages étaient si abattus que chaque seconde qui passait était une seconde de trop.

Puis, vînt une lueur d'espoir: un vieux pirate quitta le bateau, très fatigué... Les passagers retenaient leur souffle. Les questions se bouscuaient... Et les autres pirates ?... Allaient-ils le suivre ?...

Mais la lueur d'espoir s'éteignit à peine naissante.

L'un des chefs fit un geste large de la main levée, alors les pirates s'abattirent sur leurs proies comme des bêtes affamées.

Devant Thuy Mai et Suong, dans une rangée au milieu du bateau, un pirate déshabilla une petite fille et la viola. Suong eut juste le temps de pousser un cri d'horreur qu'un autre pirate, descendu de la poupe, se planta devant elle.

Il n'était pas revenu seul. Derrière lui se trouva le vieux chef à la cicatrice qui bondit devant Thuy Mai.

Le jeune toisa Lich en riant. Encore ce rire affreux, difficile à oublier ! Cette fois-ci Lich était averti: il se trouvait face à un être sauvage et cynique. Il réagit quand même, calmement, en protégeant Suong dans ses bras.

Devant ce simple geste inoffensif le jeune bandit se fâcha et tapa un coup de barre sur la tête de Lich. Celui-ci répondit par un coup de poing. Le jeune bandit lui asséna encore deux coups sur la tête, Lich s'évanouit. Alors le bandit sauta sur Suong, la déshabilla et la viola.

Le chef à la cicatrice suivit tous ces mouvements en riant aux éclats, les yeux pétillants de plaisir. Puis il se tourna vers Tung et Thuy Mai. Son regard se durcit, devenu à la fois dédaigneux et provocateur.

Tung serra Thuy Mai dans ses bras. Son geste fut aussi calme que celui de Lich. Son regard aussi.

Calme ! Le pirate le fut encore plus. Il regarda à gauche, à droite. Il sourit à un enfant effrayé, à un vieillard mourant. Puis il sourit à Thuy Mai. Et enfin à Tung. Un sourire anodin, sans un brin d'ironie, ni la moindre animosité.

Mais, brusquement, l'homme tira fort sur le bras de Thuy Mai. Tung l'en empêcha en s'accrochant à elle.

Maintenant, son air gentil complètement disparu, l'homme apparut sous son véritable visage de bandit. Son regard se durcit de nouveau. Il repoussa le bras de Tung avec violence. Et sans lui laisser le temps de réagir l'homme le cogna en plein nez. Renversé Tung se redressa vite. Et à peine redressé il leva un bras dans un geste de défense.

C'était trop faible comme défense. Puisque, cette fois, le pirate ne joua plus avec ses bras, il sortit sa barre et tapa sur les épaules et la tête de Tung. Celui-ci s'évanouit aussitôt.

Horrifiée par la brutalité du pirate Thuy Mai s'agrippa à Tung en pleurant et en criant.

Le pirate, riant aux éclats, tira Thuy Mai vers lui.

Elle le repoussa de toutes ses forces. Mais ses larmes étaient taries, et elle était si exténuée que les cris sortaient à peine de sa bouche et que ses gestes étaient faibles et incohérents. Plus elle se débattait plus il l'écrasait sous son poids. Il la serrait si fort qu'elle se sentait de plus en plus étouffée.

Le pirate la déshabilla et la viola...

Combien de secondes s'était-il passé ? Thuy Mai n'en avait aucune idée. Tout lui semblait si étrange, si irréel. Elle avait la tête lourde. Sa gorge sèche lui faisait de plus en plus mal.

Le pirate venait de se lever. Il se dirigeait vers la poupe.

Thuy Mai pleura en silence. Elle se sentit étranglée par une colère sourde. Elle éprouva des difficultés à se rhabiller, ses bras et ses jambes semblaient complètement se détacher de son corps, gisant immobiles comme des tiges de bois.

L'odeur d'excréments qui se dégageait de ses vêtements l'étouffait.

Le pirate marchait lentement, se tournant d'un côté et de l'autre, saluant un comparse qui, au milieu du bateau, était en train de violenter une jeune fille. Le pirate envoya un large signe de main à son comparse qui lui rendit son salut. Alors le pirate s'arrêta net, bombant son torse, l'air triomphant, un sourire cynique sur les lèvres.

Tung reprit connaissance. Il tenta de se lever. Il tourna la tête et aperçut le pirate. Tung se leva d'un bond et le poursuivit.

Thuy Mai voulut l'en dissuader, mais elle était comme paralysée.

Tung rattrapa le pirate par le bras, ce dernier se tourna. Il donna un coup de poing en direction de Tung qui l'évita. Le pirate avança d'un pas et lança un deuxième coup qui atteignit Tung en plein visage. Tung réagit en le frappant sur la joue. Et les deux hommes s'empoignèrent.

De loin Thuy Mai suivait la bagarre. Elle s'affolait. Le sang brûlait dans ses veines.

Thuy Mai se redressa. A ses côtés Suong et Lich venaient de reprendre connaissance.

De l'autre côté, dans le combat, le pirate prenait rapidement le dessus. Il tira Tung jusqu'au gouvernail du bateau. Malgré sa hargne Tung n'avait plus aucune force pour attaquer ou pour se défendre. Il reçut un deuxième coup de poing et chancela. Alors le pirate brandit sa barre et frappa violemment. Tung tomba comme un paquet sur la planche de la poupe.

Les yeux inondés de haine et de colère le pirate le souleva et le balança par-dessus bord. Puis il remonta dans son bateau en riant...

Thuy Mai se leva d'un bond. Complètement étourdie elle se lança vers le gouvernail. Elle s'avavançait comme une automate, à pas chancelant...

Arrivée près de la rambarde de la poupe elle aperçut... le corps de Tung flottant sur les vagues.

Son cœur battait à tout rompre... Sa tête tournait... Ses yeux étaient aveuglés par des lambeaux de lumière réfléchiée par les vagues...

Soudain, autour du corps de Tung, la nappe d'eau se transforma en une Rivière... Thuy Mai retrouva devant ses yeux sa Rivière bien aimée, sa Rivière dont elle avait tant rêvé...

Elle cria: "Attends-moi !". Puis elle se jeta dans l'eau...

-- Thuy Mai ! Thuy Mai !

-- Mais pourquoi crie-t-on ainsi ? se dit Thuy Mai. Qui est-ce ? Que veut-il de moi ?

Elle se retourna. Elle ne vit personne.

Sur la rivière il n'y avait personne d'autre qu'elle et Tung. Et leur pirogue dansait sur l'eau, s'abandonnant, légère. Le long des rivages, tandis que des cocotiers se miroitaient dans l'eau, des aréquiers chantaient dans le vent.

Là-haut trônait un soleil bariolé, un grand soleil majestueux, au milieu des collines de nuages multicolores.

Ah, quel fantastique voyage d'amoureux !

C'était si agréable, si plaisant que nous avons complètement oublié les heures qui passaient. Nous ne savions plus combien de temps nous avons ainsi voyagé. Et peut-être même nous n'étions plus très loin maintenant de notre destination.

Qu'importe ! Que le voyage continue ! Nous étions si bien, nous n'étions nullement pressés...

-- Thuy Mai ! Thuy Mai !

-- Mais qu'est-ce qu'on veut de moi ? s'étonna Thuy Mai. Qui crie ainsi ? Où se cache-t-il ? J'ai beau chercher, je ne vois personne.

Elle se retournait. Elle se retournait encore. Elle ne voyait toujours personne.

Il n'y avait que le paysage autour d'elle et Tung. Rien que le paysage. Le paysage à perte de vue... Le soleil, les arbres, les nuages, les fleurs, le cours d'eau, les frondaisons... Une infinité de tons et de couleurs qui se bousculaient et qui dansaient devant leurs yeux émerveillés...

Tandis que les rayons lumineux, caressants et éblouissants, venus du haut du ciel, inondaient l'espace immense et coulaient à flots vers l'horizon.

Ah, quel merveilleux voyage du bonheur !

-- Thuy Mai ! Thuy Mai !

-- Quoi encore ?! se demanda Thuy Mai. Qui crie ainsi si fort. Quel boucan !

Les cris retentirent de tous les côtés, et puis une main secoua violemment son épaule.

-- Thuy Mai !! Réveille-toi !!

Thuy Mai ouvrit les yeux.

Des ombres mouvantes flanèrent au-dessus d'elle. Très vite elles se résorbèrent et des visages apparurent. Ils étaient plusieurs à se pencher sur elle. Thuy Mai ne reconnaissait que Suong et Lich qui lui souriaient.

-- Où suis-je ? demanda-t-elle. J'étais en voyage avec Tung...

-- Non. Tu n'es plus en voyage, répondit Suong. Tu es arrivée.

-- Oui, oui, renchérit Lich. Nous sommes arrivés. Ar-ri-vés !!

Des applaudissements crépitèrent de tous les côtés, mélangés aux éclats de rire.

-- On est arrivés !!

-- Ar-ri-vés !! Arrivés à l'autre côté de l'océan !!

Les rires et les cris de joie redoublèrent d'intensité. Puis les gens se dispersèrent.

-- Et Tung ? s'inquiéta Thuy Mai. Où est-il ? (elle sanglota.) Il est mort, n'est-ce pas ?

-- Non, répondit Suong. Il n'est pas mort. Il est là, allongé derrière toi. Il est blessé. Laissons-le dormir.

Suong aida Thuy Mai à s'asseoir.

A la vue de Tung, inanimé, Thuy Mai sourit, mais de nouveau elle fondit en larmes.

-- Je ne comprends plus rien, marmonna-t-elle. Le pirate a balancé Tung par-dessus bord et moi... je... je...

-- Tu t'es levée, lui coupa Suong. Tu as crié. Tu as fait quelques pas. Puis tu t'es évanouie.

-- Ah !

-- Après le départ des pirates, les guides, aidés par quelques jeunes, sont parvenus à repêcher Tung. Et trois heures après nous avons débarqué.

-- Où sommes-nous ? pressa Thuy Mai inquiète.

-- Je ne sais pas, dit Suong. Personne ne sait exactement où...

-- Sans doute quelque part en Malaisie, intervint Lich. Tout à l'heure une petite jonque s'est arrêtée et nos compagnons ont parlé avec deux pêcheurs.

-- Ah oui ?! s'écria joyeusement Thuy Mai.

-- Ils n'ont pas voulu rester longtemps, ajouta Lich. Ils sont repartis vers la terre ferme.

Puis Lich se leva et partit rejoindre un petit groupe de bruyants fêtards.

Thuy Mai caressa la main de Tung. Les larmes avaient cessé. Suong lui sourit.

-- Mais... alors... nous avons été violées ? balbutia-t-elle, l'air triste.

-- Oui, dit Suong en pleurant. Toutes les femmes sans doute...

Elles se regardèrent silencieusement, puis elles levèrent les yeux vers l'horizon.

-- Le jour s'en va, murmura Suong.

-- Ce jour va disparaître du ciel, mais dans nos cœurs il restera gravé à jamais...